

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia
confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*



PARIS.
Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1778.

EXTRAIT.

TRAITÉ des maladies des enfans; ouvrage qui est le fruit d'une longue observation, & appuyé sur les faits les plus authentiques; traduit du suédois de feu M. WILS-ROSEN DE ROSENSTEIN, chevalier de l'étoile-polaire, président de l'académie royale des sciences de Stockolm, médecin de la famille royale, par M. LE FEBURE DE

Tome L.

A ij

*VILLEBRUNE, D. M. à Paris chez
Pierre-Guillaume Cavelier, libraire
rue S. Jacques, au lys d'or, près la
fontaine S. Séverin, 1778, avec ap-
probation & privilege du Roi.*

P A R M I l'immensité d'objets dont doit s'occuper celui qui se dévoue à la profession de médecin, il n'en est peut-être aucun qui soit plus important que celui qui regarde les enfans. Indépendamment du besoin indispensable de secours étrangers, auxquels leur foiblesse les force d'avoir recours, personne n'ignore que souvent tout le reste de la vie dépend de l'éducation première, *morale & physique*. Ces deux objets tiennent essentiellement à l'art de guérir ; & tous ceux qui ont voulu y réfléchir, ont bien senti l'action réciproque de l'un & de l'autre.

Tel est le motif qui a déterminé plusieurs auteurs célèbres à s'occuper de ce qui regarde les enfans. M. *Wils Rosen de Rosenstein* avoit cru, pour rendre l'instruction plus répandue, devoir faire insérer dans différens calendriers, l'ouvrage que nous annonçons ; mais comme il n'avoit pu le faire que par portions, l'académie de Stockholm a jugé que la

réunion de ces morceaux ne pouvoit qu'être avantageuse, & a engagé l'auteur à donner cet ouvrage. L'amour du bien public, la déférence qu'il a cru devoir à l'académie dont il étoit président, l'ont déterminé à se livrer à ce travail, malgré la multiplicité de ses occupations. L'académie ne s'est point trompée dans les succès qu'elle avoit attendus de cet ouvrage : *sept éditions de ce traité, faites en peu d'années, tant en suédois qu'en allemand & en hollandois*, ont justifié son jugement. MM. Murray & Sandifort, en traduisant cet ouvrage, *ont joint à leur traduction un grand nombre de remarques*, dont M. le Febure de Villebrune D. M. traducteur françois, annonce avoir profité. On n'excusera point ce traducteur de l'enthousiasme qu'on lui reproche quelquefois, non sans raison ; il contrarie son auteur toutes les fois qu'il estime devoir le faire ; & ce seroit la plus grande injustice de l'accuser de *jurare in verba magistri*. Les détails, dans lesquels nous allons entrer, mettront à portée de juger de ce qu'on doit penser de cet ouvrage, & des additions que le traducteur y a faites.

Le chapitre premier regarde les nourrices : l'auteur voudroit que les meres

écoutassent la voix de la nature en allaitant elles-mêmes leurs enfans, d'autant plus que les enfans, suivant l'auteur prennent le caractère de leur nourrice; ce qui n'est cependant pas prouvé, ce que démentent même des observations de *Van Swieten*: mais il est certain que l'analogie du lait de la mere, les avantages qu'elle-même en retire, sont suffisans pour la déterminer à remplir ce devoir sacré. Mais lorsque cela est impossible, quelle qu'en soit la cause, il faut choisir une nourrice qui ait le plus de rapport avec la mere, dont le lait soit plutôt clair qu'épais, sur tout dans les premiers temps; qu'elle suive un régime exact, qu'elle évite toutes les passions violentes, que l'air qu'elle respire soit pur. Il est singulier que cet auteur parle ici du soin d'emmailloter l'enfant, & que le traducteur ne fasse pas sentir l'abus de cette méthode, qui heureusement est presque généralement bannie. On ne sauroit trop répéter combien cette pratique est nuisible. La propreté est ici recommandée avec raison; la propreté & la pureté de l'air sont les moyens les plus certains pour entretenir la santé des enfans, & prévenir les galles auxquelles la foiblesse de leurs organes les rendroit plus disposés; il est cependant

bien essentiel, quand il en survient, de ne jamais y appliquer de répercussif : on doit aussi éviter le plus possible de bercer l'enfant. L'auteur veut qu'on laisse passer vingt-quatre heures, avant de donner à tetter à l'enfant : le traducteur désapprouve avec raison cette méthode, sur tout si la mere nourrit elle-même. Lorsque l'enfant est constipé, il faut que la nourrice boive davantage, qu'elle prenne même un léger laxatif, & non pas un *hareng* salé, pour s'exciter à boire. Les gerçures se dissipent aisément avec de la propreté & de la charpie rapée. La chute de l'anus n'a aucune suite fâcheuse, lorsqu'on y apporte de l'attention ; quelques légers toniques la guérissent, & la préviennent. Les tranchées peuvent avoir des causes différentes ; en conséquence on doit employer différens remèdes, à raison de la cause : souvent les absorbans seuls les guérissent. Le traducteur s'élève contre la magnésie blanche, *page 33, note* ; je crois qu'il auroit de la peine à prouver ce qu'il avance. La dentition est presque toujours douloureuse pour les enfans, quelquefois très dangereuse à cause des convulsions qu'excite le travail des dents ; les relâchans de toute espece sont les seuls moyens à employer. mais il faut être très réservé sur l'usage

8 TRAITÉ DES MALADIES

des calmans, quoi qu'en dise l'auteur. Les aphthes sont rarement dangereuses à moins qu'elles ne viennent de quelque cause interne ; la propreté, le lait de la nourrice suffisent seuls pour en prévenir les suites : nous ne pensons pas comme l'auteur à ce sujet. Les enfans sont fort sujets aux convulsions & à l'éclampsie : *Lorsque ces mouvemens saisissent l'un ou l'autre membre, nous disons donc que l'enfant a des convulsions. Si ces mouvemens entreprennent tout le corps, & que le visage devienne bleu, nous appellons cette attaque éclampsie.* Cette maladie, que les médecins appellent *épilepsie des enfans*, a dans chaque attaque deux périodes ; *le premier est celui des mouvemens convulsifs ; le second, celui du profond sommeil accompagné de râlement.* Beaucoup de causes différentes peuvent produire cette maladie ; aussi l'auteur en admet-il dix espèces, dont il donne les signes & la curation. Il traite ensuite de la diarrhée dont il fixe quatorze espèces ; il spécifie le traitement de chacune. A l'article de la petite-vérole il expose, dans une espèce de table, les bons & les mauvais signes de cette maladie ; tout y est présenté dans le plus grand détail : sur cet objet le traducteur est souvent d'avis différent, & nous pensons que

c'est souvent à tort qu'il contrarie l'auteur dont il donne la traduction. C'est sur tout à l'égard des préservatifs, & de l'inoculation principalement, qu'ils sont d'avis entièrement opposés. Le traducteur ne donne aucune nouvelle raison contre l'insertion de la petite-vérole; ce qu'il avance a été dit mille fois; & réfuté d'une manière convaincante. Qu'on ne croie cependant pas que nous regardions l'inoculation comme exempte de tout inconvénient, les partisans de cette méthode, & ses adversaires ont mis, la plupart, un enthousiasme qui les a fait quelquefois s'écarter de la vérité; on doit distinguer de ces enthousiastes M. *Antoine Petit*, qui, dans les rapports qu'il a faits par ordre de la faculté sur cette matière, a su présenter dans toute leur force les raisonnemens favorables à l'inoculation, sans néanmoins rien dissimuler de ce qui lui pouvoit être contraire. C'est un témoignage que lui a rendu le public médecin.

Dans le chapitre qui traite du vomissement, on attribue, avec raison, cet accident à différentes causes connues de tous les médecins, & qui conséquemment doivent être attaquées par divers moyens; mais une vérité importante, & qu'on ne peut trop répéter aux nourrices, & à tous

10 TRAITÉ DES MALADIES

ceux qui prennent soin des enfans, c'est que beaucoup sont tourmentés de vomissemens par la surcharge d'alimens ; les nourrices, qui ont beaucoup de lait, croient ne devoir appaiser les cris des enfans qu'en leur présentant le tetton ; cette mauvaise méthode a coûté la vie à beaucoup, & a rendu la santé délicate à d'autres pour toute leur vie. On n'a qu'une fois en sa vie la coqueluche, dit l'auteur, ce que nie, avec raison, le traducteur ; car indépendamment des récides fréquentes à des termes peu éloignés, qui, suivant l'auteur, ne doivent être regardées que comme une seule & même maladie suspendue pendant un temps, il est constant que plusieurs médecins, dont on ne peut révoquer le témoignage en doute, ont vu la même personne plusieurs fois prise de coqueluche à des distances trop grandes pour pouvoir penser que ce fût la même maladie. Au reste tout ce que l'auteur avance tant sur la cause, que sur les symptômes & le traitement de cette maladie, est fondé en raison ; il propose l'infusion du *romarin sauvage*, LEDUM PALUSTRE LINNÆI, dont il vante les succès d'après sa propre expérience, & celle de MM. *Hartman* & *Wohlin*. Il conseille à la vérité, par analogie, & non sans fondement, l'usage

du musc. La *jaunisse*, dont l'auteur a cru devoir faire un chapitre particulier, n'est point propre aux enfans; ils n'y sont sujets que comme tout le monde; peut-être leur voracité naturelle les y dispose-t-elle davantage; mais rien de particulier dans le traitement, ainsi que dans les *fièvres d'accès* dont l'auteur a cru devoir traiter spécialement, & qui ne devoient point entrer dans ce traité qui n'est destiné qu'à parler de ce qui est particulier aux enfans. Il n'en est pas de même des vers auxquels les enfans sont beaucoup plus sujets, tant par rapport aux alimens dont ils font usage, que par rapport à la douceur de leur bile qui n'a point encore acquis le degré d'amertume suffisant pour s'opposer à la génération de ces insectes. Il en expose les différentes espèces qu'il réduit à six, les *ascarides*, le *lombric rond*, le *tænia*, l'*ascaris lumbricoïdes*, le *fasciola intestinalis*, le *gordius*. Tous les détails dans lesquels l'auteur entre sont bien faits; il appuie ce qu'il propose pour le traitement, sur des observations qui, bien que curieuses, pourroient cependant paroître déplacées dans un traité tel que celui-ci, mais que néanmoins on lit avec beaucoup de plaisir; ce chapitre est peut-être un des meilleurs de l'ouvrage. Le chapitre

12 TRAITÉ DES MALADIES

suivant a pour objet le *rhachitis* ou *nouûre des enfans* ; il en développe la cause , l'ancienneté , les symptômes ; il assure , avec raison , qu'il n'est point contagieux , vérité importante à discuter pour dissiper les préjugés souvent dangereux dans les endroits où il y a un grand nombre d'enfans rassemblés ; il explique avec netteté les phénomènes qui lui sont propres ; il fait voir que le traitement doit être varié suivant les circonstances. On rend , dans ce chapitre , à M. Lorry , D. M. P. la justice due à la supériorité de ses talens , reconnue & avouée par tous les médecins. Ce qu'il dit de l'*hydrocéphale* , maladie heureusement rare , le plus souvent inguérissable , & qui ne permet aux sujets qui en sont affectés , qu'une existence malheureuse , en supposant qu'ils vivent quelque temps , est conforme aux connoissances acquises , & fondé sur des observations connues. Le danger de cette maladie est encore augmenté parce qu'on ne s'y prend pas à temps pour la traiter : *si l'on manque de s'en appercevoir assez tôt , la mort termine la scène.* La CROUP ou SUFFOCATION STRIDULEUSE , avec une peau morbifique dans la trachée , est très bien développée dans le chap. xxv , qui mérite d'être lu en entier ; cette maladie ne présente rien d'effrayant dans

son principe, la voix seulement est *extraordinaire*, & tout-à-fait *étrange*, *raue*, *dure*, & en quelque manière *semblable au chant d'un jeune coq*. Différentes observations rapportées par l'auteur servent de fondement au traitement qu'il propose, & au caractère qu'il donne à cette maladie, qu'il regarde comme *une fluxion qui se jette sur la trachée, & sur tout à l'endroit membraneux qui fait le complément des cartilages*, & dans laquelle il faut distinguer deux périodes : le *premier*, celui d'*inflammation* ; le *second*, celui de la *suppuration*. Ce n'est que dans le premier période qu'on peut tenter les remèdes avec espérance de succès. Dans le second, on ne doit attendre que la mort. La saignée plus ou moins répétée, suivant l'état du pouls, l'application des sangsues à la gorge, la vapeur d'infusion de fleurs de sureau *imprégnée d'une teinte de vinaigre*, l'application de vésicatoires, le ventre entretenu libre par des lavemens, & une boisson légèrement laxative, sont les moyens de guérir cette maladie, s'ils sont employés assez promptement. Les *sudorifiques* n'ont été d'*aucun avantage*, non plus que les *vomitifs*. Peut-être cependant ces derniers, dans des cas désespérés, pourroient-ils contribuer à

14 TRAITÉ DES MALADIES, &c.
séparer la peau morbifique de la trachée.
Cette maladie n'a-t-elle point quelque
rapport avec le *mal de gorge gangreneux*,
sur lequel M. Chomel, D. M. P. a donné
une dissertation en 1749 ? Le traité, que
nous analysons, est terminé par ce qui
regarde la galle, & les maladies véné-
riennes.

D'après ce que nous avons extrait de
cet ouvrage, on voit qu'il doit être mis
dans la classe des livres utiles ; mais nous
pensons qu'il n'a pas encore rempli com-
plètement son objet : il seroit à souhai-
ter que M. Guenet, D. M. P. voulût s'en
occuper, & le présenter avec la netteté
& la précision qu'il a su mettre dans l'*in-
struction abrégée* qu'il a donnée, en 1777,
sur les maladies des enfans.



E X T R A I T

TRAITÉ des maladies & des opérations réellement chirurgicales de la bouche , & des parties qui y correspondent ; suivi de notes , d'observations & de consultations intéressantes , tant anciennes que modernes. Par M. JOURDAIN, chirurgien-dentiste , reçu au college de chirurgie,

Ufus, ætas, tempus aliquid apportat novi,
Ut quæ te modo scire credas, nescias.

MANGET, *Bibl. chir.* t. 2, lib. 7, p. 276.

Tome I. (Tome II.) A Paris, chez Valleyre l'aîné, imprimeur-libraire, rue de la Vieille-bouclerie, à l'arbre de Jessé. M. DCC. LXXVII. (in-8° avec figures ; prix 12 livres : le premier vol. de 535 pages, plus 48 pour le discours préliminaire ; le second vol. de 662).

CET ouvrage a pour objet la curation générale des maladies chirurgicales de la bouche. L'auteur s'est proposé de traiter chaque partie séparément. Il parle, dans le premier volume, de toutes les

maladies chirurgicales de la mâchoire supérieure, & des parties qui y correspondent plus directement. Les maladies de la mâchoire inférieure, & des parties qui l'avoisinent davantage, forment la matière du tome II.

Le tome premier est divisé en xxiii chapitres, & le deuxième en xvii; chacun des chapitres de ces volumes est partagé en autant de sections que les matières qui y sont traitées ont paru l'exiger pour plus grand éclaircissement.

Tout ce qui concerne le développement, l'accroissement des sinus maxillaires, les vaisseaux qui s'y distribuent, les membranes qui les tapissent intérieurement, ou qui les recouvrent extérieurement, les moyens dont la nature se sert pour débarrasser ces sinus d'un fluide superflu, & différentes observations anatomiques appartenantes à l'auteur, sont autant d'objets qu'il s'est attaché à exposer dans le chapitre premier.

Dans le chapitre second, l'auteur indique le temps auquel la chirurgie s'est essentiellement occupée des maladies des sinus maxillaires; il examine les ouvrages qui ont paru à ce sujet, & fait sur tous ces objets des remarques qui montrent les progrès que cette branche de la chirurgie a faits à cet égard. Les maladies
des

des sinus maxillaires ont reçu des noms susceptibles de les faire confondre avec d'autres maladies qui avoisinent ces cavités. Le chapitre III a pour objet l'examen de ces différens noms, pris chacun dans leur vrai sens; on y fixe à chacun d'eux la signification qui lui est propre.

Le chapitre IV, divisé en deux sections, expose les causes, les symptômes & les signes caractéristiques des maladies des sinus maxillaires.

M. *Jourdain* passe ensuite à l'examen des différentes méthodes de traiter plusieurs maladies des sinus maxillaires, de faire les pansemens & les opérations qu'elles exigent. Ses réflexions servent à éclaircir différens points de pratique sur lesquels les auteurs & les praticiens n'ont offerts que des controverses.

Le chapitre suivant a pour objet l'irritation & la douleur des sinus maxillaires, quelles qu'en soient les causes; l'auteur rapporte des observations qui confirment les principes qu'il établit.

Le terme de rétention du mucus a fixé l'attention de l'auteur. Il examine, dans le chapitre VII, si ce mot (rétention) doit être aussi universellement adopté qu'on a semblé le desirer, pour caractériser le plus grand nombre des maladies des sinus maxillaires; il indique les vrais

symptômes de cette maladie, & il propose, pour y remédier, des moyens dont la sûreté est prouvée par plusieurs observations.

L'oblitération de l'ouverture naturelle des sinus maxillaires dans le nez, n'a pas été saisie ni même apperçue jusqu'à présent; l'auteur examine ce genre de maladie qui entraîne toujours après lui des accidens plus ou moins nuisibles, & désagréables. L'attention, qu'il y a donnée dans le chapitre VIII, est confirmée par des observations. L'avantage des moyens qu'il propose, & qui lui appartiennent directement, pour obvier à ce genre d'inconvénient, paroissent mériter l'attention & les égards des personnes qui s'occupent de l'art de guérir.

L'on a rangé dans la même classe les dépôts lymphatiques & les purulens; & l'on s'est cru en droit de les soumettre indistinctement aux mêmes opérations. Le chap. ix de l'ouvrage de M. *Jourdain*, fait appercevoir la différence qu'il y a entre chacun de ces dépôts. L'auteur croit pouvoir donner le nom d'hydropisie à ceux qui ne sont formés que par une congestion lymphatique, & il indique le traitement de ce genre de maladie: plusieurs observations sont rapportées pour étayer la doctrine qu'il veut établir.

Dans le chapitre x, il s'agit de la différence que l'on doit mettre entre les supurations qui appartiennent essentiellement aux sinus maxillaires, & celles qui ne dépendent que du tissu osseux & maxillaire : plusieurs observations viennent à l'appui de cette digression.

Si le pus, qui s'empare des sinus maxillaires, est contenu dans un trop petit espace, il se fraye des routes qui se font jour à l'extérieur par des ouvertures fistuleuses. De même, des fistules externes peuvent consécutivement attaquer les sinus maxillaires. En traitant ces différens objets dans le chapitre xi, l'auteur en fournit plusieurs exemples, & il indique la méthode curative qu'il croit être la plus sûre. Quoique les sinus paroissent en quelque façon à l'abri des chocs & des impulsions extérieures, plusieurs exemples rapportés dans le chapitre xii prouvent la possibilité des dangers auxquels les sinus maxillaires peuvent être exposés dans cette circonstance.

Les épulies, maladie que l'on a reconnue comme propre aux gencives, ne se bornent pas à ces parties, elles peuvent attaquer les sinus maxillaires; nombre d'exemples démontrent dans le chapitre xiii la possibilité de cet exposé.

Les polypes & les fongus sont un

20 TRAITÉ DES MALADIES

genre de tumeur dont il est essentiel d'apprécier le caractère. L'auteur entre à cet égard, dans les chapitres XIV & XV, dans des détails faits pour empêcher de prendre le change; il joint au tout des observations qui servent de base à la théorie qu'il établit, & à la pratique qu'il indique comme la plus avantageuse.

Les cancers & les carcinomes des sinus maxillaires sont les objets que l'auteur traite dans le chapitre XVI. Il y examine le caractère & l'essence de ces maladies; il a cru utile d'exposer ses idées sur ce que quelques personnes ont dit avoir guéri ou proposé des moyens certains d'y parvenir, lors même que ces maladies annonçoient un vice du sang & des liqueurs en général.

Dans le chapitre XVII l'auteur s'occupe des exostoses de l'os maxillaire supérieur.

Les maladies, qui avoisinent les sinus maxillaires, peuvent compromettre ces cavités; de même, celles des sinus sont dans le cas d'étendre leurs ravages dans les parties qui y correspondent: plusieurs observations sur ces objets, lesquelles sont insérées dans le chapitre XVIII, complètent ce chapitre.

Après avoir ainsi passé en revue les maux qui peuvent attaquer spéciale-

ment les sinus maxillaires, *M. Jourdain* s'occupe, dans le chapitre xix, des autres maladies qui peuvent affecter les autres parties de l'os maxillaire, sans intéresser les sinus.

Les fistules, qui appartiennent essentiellement à l'os maxillaire, sans intéresser les sinus de ce nom, & plusieurs observations qui y sont analogues, sont les objets du chapitre xx.

Le palais est une partie dépendante de l'os maxillaire supérieur; il y survient des maladies dont le caractère, les causes & les effets, ainsi que le traitement, demandent des égards. Pour donner plus de jour à cette matière, l'auteur a cru devoir diviser le chapitre xxi en quatre sections: dans la première il s'agit de l'examen des différens vices qui peuvent endommager la voûte du palais; les moyens de reconnoître chacun des vices en particulier occupent la seconde. Dans la troisième on établit la nécessité de bien apprécier ces vices: les effets de ces mêmes vices, par rapport à leurs principes, forment la matière de la quatrième section.

D'après ces préliminaires indispensables, l'auteur passe au traitement des maladies du palais. C'est pour mieux y réussir qu'il a divisé le chapitre xxii en cinq

sections. L'examen de la carie, de ses signes, & de ce qu'en ont dit quelques auteurs, se trouvent dans la première section. Les moyens manuels de reconnoître la carie sont exposés dans la section deuxième. Dans la troisième on trouve le traitement de la carie, relativement au degré de l'altération de l'os, à sa position, aux parties qui l'avoisinent, à l'âge du sujet, & à la nature même de l'os en général. L'auteur parle ensuite des callosités du palais, & comme, après une opération, il est, le plus souvent, indispensable de s'opposer à une hémorrhagie, de panser la plaie qui résulte de l'opération, en un mot d'y contenir un appareil, l'auteur propose, à ce sujet, différentes plaques & machines; l'invention des unes lui appartient: il en a perfectionné d'autres par les corrections qu'il y a faites; d'autres lui ont été communiquées: ce qu'il indique & détaille dans la cinquième section.

Le chapitre xxiii a pour objet les maladies du voile du palais, celles de la luette, du gosier ou arrière-bouche. Ce chapitre est divisé en quatre sections. Les ulcères de la gorge forment la matière de la première section. M. Jourdain parle, dans la seconde, des abcès de la gorge. La troisième est destinée aux squirrhes;

aux cancers & aux carcinomes de la gorge.

Les maladies de la luette & celles du voile du palais terminent ce chapitre & la quatrième section.

L'auteur ajoute à la fin de ce 1^{er} volume dix-huit observations variées sur différentes maladies, dont la singularité ne pouvoit pas faire corps avec l'ouvrage même.

Indiquons la marche que suit l'auteur dans son *second volume*.

Le chapitre premier contient une idée générale des maladies de la mâchoire inférieure, & des parties qui y correspondent, comparées avec celles de la mâchoire supérieure. La structure de l'os qui compose cette mâchoire & sa position, fournissent à M. Jourdain des réflexions qui sont comme une disposition aux principes qu'il établira dans la suite pour le traitement de ces différentes maladies. Les abcès sont l'objet de la première section de ce chapitre; les ulcères, celui de la seconde; la troisième est destinée aux fistules. A mesure que l'auteur discute les sentimens de ceux qui ont écrit sur ces matières avant lui, il y joint ses réflexions qu'il étaye des observations faites par les praticiens les plus accrédités.

Le chapitre II est destiné aux tumeurs

24 TRAITÉ DES MALADIES

inflammatoires, indolentes, fongueuses, cancéreuses & carcinomateuses; chacune de ces tumeurs est classée en autant de sections convenables à son caractère.

Le même ordre est observé dans le chapitre III, pour les différentes caries, la nécrose, l'exostose & la spina-ventosa. L'auteur joint à tous ces objets des observations.

Les plaies & les fractures de la mâchoire inférieure, par différentes causes, sont développées dans le chapitre IV. De là l'auteur passe aux maladies des levres qui occupent le chapitre V divisé en trois sections: il y est fait mention des ulcères des levres en général, des tumeurs particulières auxquelles elles sont exposées. En traitant des hydatides, M. *Jourdain* a joint à cet article la traduction d'une dissertation latine de *Bidloo*, très instructive sur cette matière. Il a cru devoir y ajouter ses réflexions & ses observations particulières.

Les abcès, les ulcères & les fistules des joues sont les objets de la première, de la seconde & de la troisième section du chapitre VI. Les tumeurs particulières des joues, les cancers qui peuvent y survenir, sont suffisamment détaillés dans les sections 4^e & 5^e du même chapitre.

Les maladies des conduits salivaires remplissent les vues de l'auteur dans le chapitre septieme.

Le VIII^e commence par une idée générale des causes des maladies des gencives ; ce qui forme la premiere section. Les sections deuxieme & troisieme sont destinées aux abscess des gencives ou à leurs parulis & à leurs fistules.

Les abscess de l'intérieur des dents & leurs suites , par rapport aux gencives , sont placés dans la quatrieme section. L'épulis ou excrescence des gencives , & les sarcomes de ces parties , sont traités dans les sections 5^e & 6^e. Les fongosités des gencives , leurs squirrhes & leurs cancers sont exposés dans les sections septieme & huitieme.

Après avoir ainsi examiné les maladies générales des gencives , l'auteur expose , dans le chapitre ix , quelques maladies que l'on peut regarder comme particulieres : telles sont l'érosion , la gangrène scorbutique des gencives , la suppuration conjointe des alvéoles & des gencives même , & enfin quelques hémorrhagies. L'auteur fournit à mesure des observations & des réflexions pour tâcher de confirmer sa doctrine.

Le chapitre x est destiné aux maladies de la langue : on en donne d'abord une

26 TRAITÉ DES MALADIES

idée générale; on les divise ensuite en huit sections, dont les deux premières ont pour objet les plaies & les blessures de la langue, les difformités, les dépressions & le gonflement de cette partie par différentes causes. Dans la section 3^e, on parle de la privation de la langue en naissant, de sa perte plus ou moins considérable par accident, des moyens d'y remédier; & de ce qui peut en résulter pour la parole. On rappelle à cette occasion plusieurs dissertations & observations qui ont trait aux objets qu'on expose.

Les tumeurs simples de la langue & les abcès qui y surviennent, remplissent la section quatrième. Le melicéris, autre espèce de tumeur, est traité dans la section cinquième.

Les tumeurs compliquées, telles que celles qui sont charnues, squirrheuses, trouvent leur place dans la section 6^e. Les ulcères cancéreux & carcinomateux de la langue, & les fungus de cette partie, terminent les deux dernières sections. En parlant des opérations chirurgicales que ces différentes maladies exigent quelquefois, l'auteur n'a pas perdu de vue les moyens de remédier aux hémorrhagies. On avoit senti les défauts de quelques machines proposées; mais en les im-

prouvant on n'avoit rien présenté de mieux. L'auteur en propose une de son invention, dont la mécanique & le jeu paroissent remplir les vues qu'il s'est proposées, de se rendre maître de presque toutes les hémorrhagies des différentes parties de la langue.

Les aphthes n'ont peut-être pas été considérées avec toute l'attention qu'elles méritent ; on les a regardées, jusqu'à présent, comme des ulcères. L'auteur a cru devoir examiner ce qu'en ont dit les auteurs, & comparer leurs écrits avec une dissertation de *Ketelaer* (1), dans laquelle on trouve ce qu'il y a de plus clair & de plus satisfaisant sur cette matière ; & , pour ne rien faire perdre des avantages de cette dissertation, il en donne une traduction complète, ainsi que des observations qui en sont une suite. Il y en a joint plusieurs autres non moins intéressantes : tel est l'objet du chapitre xi.

La grenouillette ou ranule occupe le chapitre xii.

Dans le chapitre xiii l'auteur expose les maladies du filet, les opérations qu'elles exigent, & les précautions qu'elles de-

(1) Imprimée en 1727, à Genève, sous ce titre : *Commentarius medicus de aphthis nostratibus*, autore Vicentio Ketelaer.

28 TRAITÉ DES MALADIES

mandent. C'est à cette occasion qu'il parle des fungus, des squirrhes & des fistules du filet.

Les corps étrangers, que l'on trouve sous la langue, forment la matière du chapitre xiv.

Le xv^e a pour objet les hémorrhagies particulières de la langue.

Il peut aussi survenir des hémorrhagies tant par l'extraction des dents que par toute autre cause; l'auteur en fournit des exemples dans le chapitre xvi, & expose les moyens les plus certains d'y remédier.

Le chapitre xvii, & le dernier du tome second, a pour objet la sortie difficile des dents, tant dans les enfans que dans les adultes. Par rapport à ce dernier article, l'auteur présente quelques faits singuliers sur la sortie des dents de sagesse.

On a tâché de réunir dans cet ouvrage tout ce qui a été dit sur les maladies de la bouche. M. *Jourdain* a plus d'une fois relevé les erreurs de quelques modernes, & leur a opposé des faits qu'il a recueillis de différens auteurs, & y a joint les observations que lui a fournies son expérience. Cet ouvrage semble prouver que l'art du dentiste n'avoit point encore été assez cultivé; qu'on a peut-être entrepris quelquefois des opérations plus

nuifibles qu'utiles aux malades, & que dans quelques circonftances on en a négligé qui auroient pu être très-avantageufes.

M. *Jourdain* aime fon art, on voit qu'il s'en occupe avec zèle, il en defire les progrès, & veut y concourir autant qu'il eft en lui : on peut ajouter qu'il paroît exact à tenir des notes circonftanciées des cas qui fe préfentent dans la pratique ; mais ces notes qui font entrées dans fon ouvrage fous le titre d'*obfervations*, auroient dû être retouchées & abrégées ; elles font fouvent d'une prolixité rebutante. Le ftyle de cet ouvrage n'eft pas d'ailleurs affez foigné. M. *Vandermonde*, m. de P., avoit publié, en deux volumes, un ouvrage intitulé : *Effai fur la maniere de perfectionner l'efpece humaine* ; on l'avertit qu'avec plus de concifion il auroit pu ne faire qu'un volume, il fentit la jufteffe de cette censure. En conféquence il fongeoit à refondre cet ouvrage, à en élaguer les fuperfluités, & à le réduire à un feul volume ; mais la mort l'a empêché d'exécuter ce projet. M. *Jourdain* ne doit pas trouver mauvais qu'on l'engage, en méditant une feconde édition de fon traité, à fuivre l'exemple d'un homme de mérite, qui favoit critiquer les autres, reconnoître en même temps qu'il pou-

30 OBS. SUR L'ANTIMOINE
voit donner prise à la critique, & être
assez raisonnable pour profiter des con-
seils officieux qu'elle lui donnoit.

OBSERVATION

*SUR les effets pernicioeux de l'antimoine
& du mercure dans les coliques.*

Dum enim graves moventur lites de colicis ner-
vosis, citius componerentur, si omnes medici qui-
bus occurrunt, suam dare symbolam non dedi-
gnarentur.

TISSOT, de col. Saturn.

*Par M. LABORDE, médecin au Mas
d'Agénois.*

M. Sazy, directeur de la poste de cette
ville, âgé de 39 ans, homme très fort
& d'un tempérament bilieux, avoit ac-
coutumé de se purger quatre fois l'an.
Il manqua de le faire dans le mois de
mars 1775. Le mois de mai suivant il
sentit de vifs tournoiemens de tête, & per-
dit entièrement l'appétit. Comme il avoit
dans ce temps-là de grandes occupations,
il ne put s'arrêter pour prévenir l'orage
qui grondoit sur la tête.

Le 22 de juin il fut pris d'un vomissement
considérable qui le dégagea de beaucoup
de bile de toutes couleurs, jaune, verte,
grise, noire; mais le vomissement con-

tinuant même après que l'estomac fut bien vuïdé, le malade ne gardoit ni le thé, ni les autres lavages. L'épouse du sieur *Sazy*, alarmée des efforts continuels de son mari, fit prier le chirurgien ordinaire de venir. Celui-ci, instruit de tout ce qui avoit précédé, courut chercher chez lui une dose de sirop de *Glauber* (1); & pour se conformer, sans doute, à l'axiôme si susceptible d'exceptions, il crut devoir traiter le vomissement par le vomissement. Je dois à la vérité la narration fidelle d'un événement que le malade m'a chargé de publier : *Amicus Plato, amicus Socrates, magis amica veritas*. Dans l'instant que le malade eut avalé la coupe empoisonnée, il sentit un feu dévorant dans les intestins du côté gauche; &, comme par un coup de foudre, il se trouva entièrement dévirilisé. Le vomissement n'eut plus de suite, &, d'un instant à l'autre, les douleurs devinrent insupportables.

Ce fut alors que, pour réparer la faute, on songea à relâcher & à détendre avec des remèdes oléagineux, délayans, avec des fomentations, &c... Mais, par un tissu de fatalités suivies, la maladie étant ca-

(1) C'est sous ce nom que, dans nos contrées, on désigne le syrop émétique de *Lémery*.

raclée, le lendemain, d'*iliaque* ou *miseréré*, on fit avaler au malade, ce jour-là, une demi-livre de mercure crud. Ce remède ne passa pas mieux que le premier; &, par des degrés assez rapides, le malade paroissoit toucher à sa fin. Le météorisme du bas-ventre, l'extrême sensibilité de l'estomac, l'abattement & la foiblesse, le pouls serré & convulsif, formoient le cortège effrayant & contradictoire des symptômes que présentoit à combattre une cruelle maladie traitée *invitâ Minervâ*. Tel est l'état où je trouvais le malade lorsque je fus appelé.

Je ne vis rien de plus pressé que de relâcher & détendre. On y travailla par toutes sortes de voies : lavemens, fomentations, demi-bains, potions huileuses, narcotiques, eau de poulet, &c. tout fut inutile. *Tolle primum dolorificam crispaturam*, me disoit Baglivi, & *postea cessabunt morbofi effectus*. Le malade étoit comme paralysé des extrémités. Dans cet état désespéré, voyant la gangrène sur le point de se manifester, j'allois faire ouvrir la veine lorsqu'il survint une hémorrhagie du nez si abondante, qu'il y avoit lieu, ce semble, d'en craindre les suites, & que le sang s'étant lui-même bouché le passage par le nez, le malade, quelques heures après, en rendit, par la bouche,

bouche, deux pleines jattes. Cette évacuation donnoit un espoir de crise; mais il fut encore éteint cet espoir par un autre phénomène qui ne nous laissa plus lieu de prendre le change, & de regarder ces travaux comme des efforts heureux de la nature, mais plutôt comme des secousses tumultueuses & déréglées, portées çà & là par l'action mécanique du mercure: ce dernier phénomène fut la salivation. Elle fut abondante, & accompagnée d'ulcères à la bouche. On se souviendra que le malade avoit avalé demi-livre d'argent vif, cinq ou six jours auparavant, & qu'il n'en étoit pas sorti un grain.

Le ventre étoit constamment bouché, & le danger alloit toujours croissant. C'est dans cette circonstance que je me déterminai à faire administrer un lavement avec un gros de tabac. *Sydenham* m'assuroit, (*sched. monitor*) que c'étoit le remède le plus efficace qu'on pût employer dans ce cas. Il est vrai aussi qu'au rapport de l'éditeur de la *pharmacopée de Fuller*, *Bartholin* avoit observé qu'une décoction de tabac en lavement avoit causé au malade un trouble inexprimable, avec des convulsions, des sueurs froides, &c... mais aussi je voyois une mort prompte & inévitable, si l'on ne parvenoit point à vider le malade: le péril évident autorisoit un

remede douteux (1). *Tiffot* se plaignoit il y a quelques années, *epist. Zimmer.* p. 140, que la médecine est aujourd'hui trop molle & trop complaisante; que nous ne connoissons plus cette application mâle & vigoureuse des remedes héroïques que manioient si bien les anciens. L'observation de *Bartholin*, sur le lavement de tabac, se confirma sur notre malade: il fut réduit à un état d'agonie, mais peu après il reprit quelques forces, & rendit, par le fondement, un gros tampon noir, avec un peu de vis argent. Ce petit succès m'ayant encouragé, je revins le lendemain à la charge. Le malade en éprouva les mêmes angoisses que la veille; mais le ventre le servit bien, & il rendit encore un peu de mercure. On observera qu'à tout prendre, à peine est-il sorti par l'anüs une once de ce minéral.

Enfin après ces deux terribles, mais nécessaires épreuves, le ventre s'étant ouvert, il en sortit, à plusieurs reprises, une quantité prodigieuse de matieres fécales, bilieuses & fétides. Nous avions ainsi arraché le malade au redoutable degré d'une

(1) Voyez sur la fameuse sentence de Celse, *satiüs est anceps*, &c. la note importante, p. 107, du mémoire de M. *Voulonne* couronné à Dijon; 1776.

passion iliaque, le plus voisin de l'état gangréneux, lorsque nous soupçonnâmes, & avec fondement, qu'il alloit être encore la triste victime d'un accident succédané des coliques atroces. On voit d'avance qu'il s'agit actuellement de la paralysie des extrémités.

J'observerai ici que ce ne fut qu'au 14^e jour que le mercure se fit jour par l'anus, & qu'il n'en sortit qu'une très petite quantité. On trouve dans *Hoffman* une observation la plus analogue qu'il soit possible à la nôtre. Il donna à une femme de 40 ans, dans le *miserere*, une demi-livre de vif argent très pur. Cinq heures après elle évacua, & rendit aussi environ une once de mercure; mais pendant 14 jours & plus, il paroissoit avec les excréments une portion de ce minéral. Aussi, ajoute-t-il: la malade ayant repris ses forces, éprouva, pendant plus d'un mois, un tremblement des membres, & une impuissance de marcher; accidens que cet auteur grave ne balance pas d'attribuer à l'action de cette substance métallique trop long-temps retenue dans le corps. Chez notre malade le mercure fut quatorze jours à paroître, & il n'en sortit même, à cette époque, qu'environ la huitième partie: aussi tous ces accidens ont-ils été chez lui bien plus

terribles , mais sur tout plus longs & plus opiniâtres. Le malade ne pouvoit se servir de ses extrémités , mais en outre il ressentoit courir dans ses chairs comme une pluie froide accompagnée de fréquens trémoussemens & frémissemens. Les douleurs augmentèrent même successivement au point qu'il ne falloit rien moins qu'un courage héroïque pour les supporter. En vain employa - t - on tour à tour les frictions sèches , les fumigations aromatiques & émollientes , les bains tièdes , les bains froids , tout étoit inutile : la tisanne de gaïac & de salsepareille devint fatigante à cause des grandes chaleurs. On se détermina à ouvrir un cautere à chaque jambe : point de soulagement encore.

On consulta , à Bordeaux , messieurs *Doazan*, médecin , & *Dubruel*, chirurgien , qui jouissent l'un & l'autre , dans cette ville , d'une réputation justement méritée. Ils confirmèrent la tisanne des bois , & de plus conseillèrent deux véficatoires aux cuisses , avec l'usage journalier d'un électuaire tonique , & enfin une purgation médiocre tous les 4 jours. Le malade a suivi ce régime pendant huit mois , au bout desquels il a commencé d'agir un peu des mains ; & à mesure qu'il agissoit & qu'il éprouvoit , dans les différentes parties de ses extrémités , les

frémissemens & tiraillemens douloureux dont j'ai parlé plus haut, on a vu sortir fuccessivement, par ses deux pouces, une grande quantité de vif-argent en globules imperceptibles. Il en est aussi sorti par les pores de ses jambes, & on le voyoit, sur tout dans le grand chaud, reluire au soleil sur deux paires de bas de laine qu'avoit traversées ce minéral. Les extrémités supérieures se sont remises les premières, elles jouissent de toute leur vigueur; mais les inférieures ont éprouvé des dilacérations horribles, sur tout sur le cou-de-pied, & dans la direction du tendon d'Achille. Dès qu'il sentit un peu de force aux mains, il se fit faire des échasses avec lesquelles il s'est trainé long-temps & avec bien de la peine en marchant de la hanche. Cet exercice, joint aux remedes qu'il prenoit, lui procura une sueur considérable aux jambes & aux pieds, laquelle a duré trois mois. Tous ces secours ont enfin peu à peu diminué son mal. Après des efforts extraordinaires pour marcher sans bâton, il est enfin parvenu à marcher même sur le pavé, quoique le cuir de la plante des pieds & des talons lui soit tombé en entier & à la fois. On imagine quelle a dû être la sensibilité de ces parties : aussi, quoiqu'il y ait 33 mois depuis l'époque de son malheur, il

souffre encore des pieds , lors sur tout que le temps se dispose à la pluie ; du reste il a recouvré ses premières forces , & , contre toute attente , il agit presque comme avant cet accident.

Cette histoire présente deux questions que je ne saurois me dispenser de discuter le plus succinctement qu'il me sera possible.

1°. *Le mercure avalé peut-il , par les vaisseaux lactés , pénétrer dans le sang ?* Cette question a été agitée ici , & on avoit intérêt à y répondre négativement. Quand ce minéral ne se seroit pas montré aux yeux à différentes époques , en traversant la peau , nous avons les autorités les plus précises pour l'affirmative. Je ne citerai que *Van Swieten* qui nous dit , tom. 3 , p. 178 , que s'il séjourne long-temps dans le corps , ou s'il enfile les veines absorbantes des intestins , il se mêle avec le sang , où il ne sauroit manquer de produire des effets dangereux.

2°. *Quelles ont été les causes de cette paralysie spasmodique ?* On ne peut révoquer en doute que le premier coup porté sur les nerfs ne soit dû à l'action du remède antimonial , qui , ayant agi sur des fibres nerveuses déjà crispées , les aura jetées dans un état de stupeur ; terminaison nécessaire de la tension poussée

trop loin ; & 2^o. à l'action du mercure auquel la gravité, le long séjour, peut-être la virulence naturelle ou acquise par sa combinaison avec quelque acide du corps, auront fait contracter un caractère de sublimé (chymie de *Lémery*). Tiffot, *de col. satur.* ne reconnoît que trois causes des coliques qui produisent la paralysie, certains vins, les poisons, & le scorbut. Il faut donc que, pour la production de celle-ci, nous reconnoissions une virulence singulière, suite de l'application fatale des secours que paroissent demander les circonstances cruelles où se trouvoit le malade.

OBSERVATION

SUR une maladie de vessie, communiquée par M. LACROIX, musicien, cul-de-sac de l'Oratoire, à côté du portail de l'église.

IL y a douze années que je fis une chute sur un escalier, & que je me blesai au périnée, étant tombé sur l'angle d'une piece de bois. La contusion sur l'urètre fut si forte, qu'elle occasionna une hémorrhagie considérable dans l'instant, par le canal. Je fus saigné, mais l'hémor-

rhagie par l'uretre ne cessa que vers le dixieme jour, parce que toutes les fois que les urines y passoient, elles y caufoient de vives douleurs qui la renouvelloient. Les cuiffons s'adoucirent peu à peu dans la suite, à mesure que la plaie se consolidoit ; mais la cicatrice avoit beaucoup rétréci le diametre du canal, & les urines n'y passoient plus aussi facilement qu'avant l'accident, sur tout lorsque j'augmentoïis ma boisson ordinaire, quand même elle n'auroit été que de l'eau pure.

Fatigué de cet état, je réunis deux medecins & quatre chirurgiens, dont l'avis général fut qu'il falloit me sonder; mais le canal se trouva si étroit, qu'on n'en put venir à bout. Je ne fus pas plus heureux par le moyen des bougies. Les avis des consultants furent partagés; l'un conseilla les bains, un autre les bougies corrosives, un autre de porter un instrument tranchant, conduit par une canule, sur l'obstacle, afin d'y rouvrir la cicatrice; un autre dit, puisque j'urinois encore, tantôt plus, tantôt moins, de m'en tenir là, & de vivre avec mon ennemi. Je me déterminai à prendre les bains, comme le parti le plus doux, jusqu'au nombre de 150; mais ce fut sans aucun succès. Je m'adressai ensuite à un

chirurgien qui traitoit ces maladies avec des bougies , ses soins furent encore inutiles.

Après toutes ces alternatives de mieux & de mal , qui duroient depuis douze ans , je fus saisi tout-à-coup , le premier novembre 1776 , d'une inflammation au canal de l'uretre , qui intercepta le passage des urines. Les efforts réitérés & fréquens , que cette rétention m'occasionnoit , furent si violens , que le sang s'épancha dans la vessie : il en sortoit quelques gouttes par l'uretre. Ces mêmes efforts me causerent des douleurs si extrêmes dans les reins , qu'il m'étoit impossible de me tenir debout. Je restois sans cesse accroupi sur mon siege. Cet état duroit depuis 48 heures.

Dans cette situation , j'eus recours au frere Côme , qui consulta avec plusieurs autres , & son avis prévalut pour me faire la ponction à la vessie au-dessus des os pubis ; ce qui fut exécuté sur le champ , avec un trois-quart courbe , qui est décrit & indiqué dans un recueil de pieces sur la taille imprimé en 1751, chez d'Houry, libraire, rue de la Vieille-bouclerie, à Paris.

Je ne sentis aucune douleur par cette opération salutaire ; mais l'opérateur & les assistans furent bien étonnés de voir sortir une liqueur aussi rouge que du

sang, au lieu & place de l'urine qu'on soupçonnoit. Après cette évacuation, je me trouvai aussi tranquille, à la foiblesse près, que si je n'eusse jamais été malade.

M. *Daran* m'a donné ses soins pour rétablir la liberté du canal, dont les obstacles ne furent vaincus qu'après plus de trois semaines de secours continus.

Pendant ce traitement, l'urine changea de couleur, continua de couler par la canule du trois-quart, maintenue en place. La fièvre survint; elle fut attribuée à la violence des douleurs que j'avois essuyées, & qui avoient beaucoup altéré ma santé en général. Mon état alors parut si critique, qu'on en désespéroit; mais l'usage réitéré & soutenu du quinquina, joint aux altérans, pendant près de quinze jours, fit disparoître le danger: l'appétit, qui étoit perdu, revint, & je me trouvai mieux.

A la suite de tous ces maux, il survint encore un autre accident imprévu. Depuis trois semaines on avoit retiré la canule, parce que les bougies, parvenues jusqu'à la vessie, avoient délivré, en apparence, le canal de l'urètre qui permettoit le passage libre des urines: mais ce triomphe ne fut pas long. La rétention recommença deux jours après; & il ne fut plus possible d'introduire les bougies.

dans le canal de l'urètre. On fut encore alors forcé d'avoir recours à la ponction pour faire sortir les urines. On plaça de nouveau une canule droite, par laquelle l'urine continua de couler, tandis qu'en même temps on employoit les bougies pour surmonter une seconde fois l'obstacle.

Cette nouvelle tentative des bougies dura plus de trois semaines, pendant lesquelles la canule se trouvoit souvent bouchée par des lambeaux membraneux, semblables aux débris de quelque poche intestinale, qui s'attachoient aux ouvertures collatérales de cet instrument. Toutes les fois qu'on la retiroit, on retiroit en même temps ces lambeaux qui y étoient attachés. La plupart de ces débris ressembloient en quelque sorte, par leur volume & par leur couleur, à ces limaces rouges que pendant l'été l'on trouve le matin à la rosée dans les bois. Plusieurs avoient plus de trois pouces de long, & la grosseur du petit doigt d'un adulte. Il parut, par la quantité qui en étoit sortie, qu'on pouvoit en estimer le volume beaucoup au-delà de celui qu'une vessie entière auroit pu fournir.

Ce traitement a duré en tout neuf semaines, au bout duquel temps je me suis trouvé en parfaite santé, dont je conti-

nue de jouir depuis plus de quatorze mois.

J'ai cru devoir rendre publique l'histoire de ma maladie, afin que si quelqu'un se trouvoit dans le même cas, mon exemple pût lui être utile.

O B S E R V A T I O N S

Sur des pyrophores sans alun ; sur l'inflammation des huiles & des charbons.

Par M. PROUST, apothicaire gagnant maîtrise de l'hôpital-général.

Homborg avoit cru expliquer l'inflammation du pyrophore, en disant que la terre d'alun, convertie en chaux par la calcination, devenoit alors capable de s'échauffer avec l'humidité de l'atmosphère, & d'enflammer le soufre & le charbon qui entrent dans sa composition.

Lejay de Savigny, docteur en médecine, s'est fort occupé de cet objet. N'admettant pas l'explication d'*Homborg*, il transporta la cause de ce phénomène sur l'acide vitriolique, & dit qu'une portion de cet acide durant la calcination, se volatilisoit; qu'une autre se convertissoit en soufre, & brûloit en partie, tandis qu'une troisième, défunie d'avec la base, se concentroit dans la masse

restante, parce qu'elle n'avoit pas eu le temps de se combiner complètement avec le phlogistique.

Je me garderois bien de contrarier l'accueil que les savans de la premiere classe ont fait à cette théorie, si je n'avois, pour démontrer sa fausseté, que des hypotheses à proposer.

La théorie de M. *de Savigny* suppose qu'une partie de l'acide vitriolique, après avoir été dégagée de la terre de l'alun par le phlogistique des charbons, a résisté au pouvoir de ce même phlogistique, & que devenue libre & sans base, elle est restée dans une inaction absolue à l'égard du charbon, de la terre d'alun, & du foie de soufre qui l'environnent. Il ne faut que se rappeler les principes de chymie pour voir combien cette explication est peu naturelle; il suffisoit de verser quatre onces de pyrophore dans quatre onces d'eau distillée, avant son inflammation, & l'on auroit vu que le thermometre n'y indiquoit pas un seul degré de chaleur, en même temps qu'on se seroit convaincu que les substances qui le composent ne sont pas de nature à rester sans action sur l'acide vitriolique qu'on y suppose. (Dans le Journal prochain je donnerai les moyens de recomposer ce pyrophore de toutes pieces).

M. *Bewly*, chirurgien anglois, adressa à M. *Priestley* une lettre datée de janvier 1777, sur les pyrophores; elle est imprimée dans le troisieme volume sur l'air, publié par M. *Priestley*. « *Experiments and observations on different kinds of air* ».

M. *Bewly* rapporte que parmi les différens pyrophores alumineux qu'il a faits, il y en a qui s'enflamment très bien; quoiqu'ils ne contiennent pas d'acide vitriolique; il promet de les faire connoître dans un autre temps; je ne sache pas qu'ils le soient encore. Il dit, en attendant, que convaincu que l'acide vitriolique ne se trouve point dans les pyrophores, & fondé sur la découverte de M. *Priestley* qui a démontré l'acide nitreux comme principe constitutif de l'air, il lui paroît probable que le pyrophore contient un ingrédient capable de décomposer l'atmosphère, c'est-à-dire, capable de s'emparer de son acide nitreux. La réunion subite de ces deux êtres produit une chaleur assez forte pour enflammer le phlogistique du pyrophore. Il croit, en conséquence, qu'un pyrophore imparfait, par défaut de calcination, ou qui auroit perdu la propriété de s'enflammer, devroit sur le champ prendre feu par le contact de l'acide nitreux.

En effet, il en verse quelques gouttes sur un pyrophore qui ne s'échauffoit plus pour avoir été mal bouché, & il l'enflamme aussi-tôt. Il rapporte d'autres expériences qu'on peut voir dans sa lettre, qui ne sont pas moins séduisantes; il ajoute aussi que comme on pourroit soupçonner que dans ces espèces d'inflammations, l'acide nitreux enflamme immédiatement le charbon, comme il a coutume de faire les huiles essentielles, quand il est seul ou uni à de l'acide vitriolique; il cite une expérience qui prouve le contraire, & nie, comme on voit, la détonation du charbon par l'acide nitreux.

« J'ai soumis, dit M. *Bewly*, à un grand feu, pendant une heure ou plus, de la poudre de charbon dans un creuset recouvert d'un doigt de sable; l'ayant laissé refroidir, je l'ai arrosé d'acide nitreux, il n'a pas paru produire de mouvement, de chaleur ou d'effet sensible, si ce n'est quelques fumées rouges, occasionnées par la production d'une quantité d'air nitreux ». Voyez le texte (1).

(1) Y subjected to a strong red-heat, during an hour or more, some powdered charcoal, alone, covered with a layer of sand, as in the preceding experiments; on adding nitrous acid to it was

Il a répété une autre expérience sans plus de succès, & rapporte, contre l'assertion de M. *de Savigny* au sujet de l'attraction de l'humidité que ce dernier prétend être la cause de l'inflammation, que le pyrophore exposé près du feu ou sur une plaque échauffée, s'embrase tout aussi bien que dans une atmosphère humide.

Je me dispenserai de rapporter ses autres hypothèses dont il laisse le choix à ses lecteurs, faute de certitude; mais on pourroit lui objecter que si l'acide nitreux de l'air suffit à l'ignition du pyrophore parfait, le pyrophore imparfait devroit s'embraser à la vapeur de l'acide nitreux: ce qui n'arrive pas, comme je m'en suis assuré.

Je passe à mes pyrophores: je les avois connus dès le printemps de 1777, j'en fis part à M. *Rouëlle* & à M. *Bucquet* qui les publia. Il me fit l'honneur de me citer, à ce sujet, dans son cours des écoles de médecine. On les trouve aussi annoncés dans le nouveau dictionnaire de chimie. Voyez Pyrophore, tom. 3.

it was cool, scarce any visible commotion was produced, or any heat; or other sensible effect. except the appearance of some red fumes; occasioned by the production of a quantity of nitrous-air.

« Les

« Les résidus charbonneux de plusieurs
 » composés, & sur tout des sels acéteux
 » à bases métalliques, sont aussi des py-
 » rophores qui ont la propriété de s'allu-
 » mer à l'air, long-temps même après leur
 » entier refroidissement. M. le duc d'*Ayen*
 » a observé ce phénomène d'une manière
 » très marquée sur le *caput mortuum* de
 » la distillation des cristaux de Vénus;
 » M. *Proust* sur celui du sel de Saturne,
 » & sur plusieurs autres ».

Quoique M. *Macquer* ne me nomme
 qu'à l'égard du sel de Saturne, il est à
 croire qu'on l'aura mal informé sur le
 premier; car lorsque j'en fis part à M. *Buc-*
quet, il le publia avant que personne en
 eût parlé.

On décompose la crème de tartre à la
 manière de M. *Margraff*: on sature une
 livre de craie avec une livre de crème
 de tartre dissoute dans suffisante quantité
 d'eau, une partie de l'acide tartareux se
 réunit à la craie, & la convertit en une
 sorte de gelée blanche insoluble, qui se
 précipite au fond de la liqueur, tandis
 que l'alkali fixe, devenu libre, s'empare
 de la portion de crème de tartre qui n'a
 pas eu le temps de se décomposer, &
 la convertit en sel végétal. Le dépôt lavé,
 séché & distillé dans une cornue de verre
 à feu nud, il passe de l'acide & de l'huile

pesante , produits ordinaires de la décomposition de l'acide tartareux lui-même ; le résidu versé de la cornue dans un flacon qui bouche bien , s'enflamme très facilement quand on l'expose à l'air ; la partie charbonneuse brûle pour ne laisser que de la chaux mêlée d'un peu de cendre : ce pyrophore bien examiné , avant ou après sa combustion , n'indique aucune matiere saline.

On traite de la même maniere la litharge avec la crème de tartre : il se fait ici la même décomposition ; le sel végétal , qui en résulte , ne contient aucunement du plomb , comme l'a très bien démontré *M. Rouelle* qui a fait connoître le premier cette analyse. On lave & dessèche promptement le dépôt tartareux , car il lui arrive de moisir , & de prendre une couleur verte. Si on le distille comme les précédens , les produits sont les mêmes , & le résidu s'enflamme quand on l'expose à l'air , très long-temps même après son refroidissement.

Le sel de Saturne & le verdet donnent aussi un résidu charbonneux qui s'enflamme très facilement ; quelquefois point du tout , suivant le degré de feu donné sur la fin de la distillation ; mais ils ne conservent pas leurs propriétés aussi long-temps que les premiers.

Le dépôt qui reste sur les filtres, après la préparation de l'extrait de saturne, est composé d'une partie de litarge non dissoute, d'une autre dans l'état de céruse, & avec le moins d'acide, d'une partie de plomb tartareux, & de la matière colorante précipitée par du plomb, & cela suivant la loi ordinaire des solutions métalliques à l'égard des résines teignantes, que j'aurai occasion de faire connoître. Le dépôt distillé laisse un résidu métallique charbonneux, qui s'enflamme très bien quand on l'a laissé refroidir, & conservé dans la cornue bien bouchée : dans cette combustion le plomb se réduit en massicot.

Lorsqu'on prépare, pour l'usage des pharmacies, du tartre stibié, une partie du tartre se décompose; son acide se porte sur de la chaux d'antimoine, & la convertit en une gelée brune, ou jaune, que *M. Rouelle* a fait connoître dans deux mémoires : le premier lu à l'académie en 1769; le second, en 1770.

Cette gelée distillée donne un pyrophore très inflammable, souvent même, quelque refroidie qu'elle soit, on ne peut l'introduire dans le flacon qu'elle ne prenne feu en la versant.

Si on traite le verd-de-gris avec la crème de tartre, le vinaigre se dissipe,

une partie de l'acide tartareux s'unit à du cuivre , & se précipite en une poudre d'un verd pâle, laquelle distillée donne encore un pyrophore. - Si l'on garde le sel végétal cuivreux qui résulte de ce mélange, il se dépose, par la suite, une poudre en forme d'avanturine ayant l'éclat métallique le plus brillant : voici donc un départ sans l'intervention d'un autre métal.

La partie savonneuse des urines , mêlée de cuivre & calcinée dans un creuset recouvert, donne un pyrophore très inflammable ; une quantité d'autres substances, tels que le bleu de Prusse, les terres foliées, terreuses ou métalliques, sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire si les bornes du Journal me le permettoient, toutes les substances enfin qui laissent, après leur décomposition, un résidu charbonneux, simplement divisé par une terre ou une chaux métallique, sont dans ce cas.

Tous ces pyrophores demandent un coup de feu auquel on ne réussit pas toujours ; une distillation, plus ou moins brusquée, augmente ou diminue la réaction des matières salines sur le principe huileux : de - là, plus de charbon dans le premier cas , & moins dans le second. Il m'a semblé, par exemple, que

les sels végétaux terreux ou métalliques qui décomposoient d'une manière plus marquée l'acide qui les met à l'état salin, donnoient aussi des résidus plus charbonneux; que ces charbons plus abondans, & moins divisés par la partie terreuse ou métallique, étoient alors moins disposés à l'inflammation spontanée; tels sont, sur tout, la terre foliée mercurielle, celle du zinc, l'arsenic, & la terre d'alun tartarisés; beaucoup d'autres enfin dont les acides sont portés par le feu au plus haut terme de leur décomposition, & dont les charbons sont considérables. Tous ces pyrophores ne paroissent s'enflammer que par leurs *latus* charbonneux; différens en cela du pyrophore d'*Homborg*, qui m'a paru s'enflammer sans cette circonstance, comme je le ferai voir dans la suite.

Je passe à l'examen des faits que l'acide nitreux opere sur ces pyrophores: je me suis servi d'acide nitreux dégagé par l'huile de vitriol, il donne, dans une bouteille qui tient une once d'eau, une once quatre gros vingt-trois grains.

J'ai versé quelques gouttes d'acide nitreux sur un résidu de sel de saturne qui ne s'enflammoit point, & nouvellement tiré de sa cornue; le mélange a détonné presque aussi-tôt, & d'une manière très

vive; un résidu de verdet s'est pareillement enflammé avec beaucoup de facilité; il s'éleva de cette détonation une espèce de gas que je respirai, & qui me mit dans un mal-aise incroyable; il me survint un grand mal de tête, & une envie de vomir, je ressentis une douleur dans les poumons, qui, sans gêner la respiration, m'incommoda beaucoup.

J'ai fait détonner aussi un charbon de matière savonneuse d'urine, mêlé d'une partie de safran de mars.

Un charbon de tartre, bien lavé & calciné, détonna très bien.

Soupçonnant que les matières terreuses ou métalliques de ces charbons ne concouroient en rien à leur inflammation, si ce n'est, peut-être, par l'espèce de division qu'elles semblent leur procurer, je crus que les charbons les plus légers, & approchans le plus de cette division où ils se trouvent dans les pyrophores, pourroient bien aussi s'enflammer. Plusieurs considérations m'arrêterent, les expériences de M. *Priestley*, sur le gas du charbon obtenu par l'acide nitreux, & l'autorité de M. *Macquer* qui dit dans son diction. tom. 3, article INFLAMMATION :

« L'acide nitreux qui n'est retenu par aucune base, quelque concentré qu'il soit d'ailleurs, n'agit que très foiblement

» sur aucune espèce de charbon échauffé
 » à tel degré qu'on voudra ».

A l'article DÉTONNATION :

« Qu'on prenne de l'acide nitreux, le
 » plus déphlegmé qu'il soit possible, qu'on
 » le verse sur des charbons noirs, si secs
 » & si chauds qu'on voudra, pourvu qu'ils
 » ne soient point rouges il n'y aura au-
 » cune apparence d'inflammation, ni de
 » détonnation ».

Je voyois encore que j'allois heurter
 de front l'axiôme généralement reçu par-
 mi les chymistes, « que l'acide nitreux
 » libre, & hors de combinaison, n'est
 » point directement inflammable par le
 » contact des matieres phlogistiques, mê-
 » me embrasées ; que si cet acide paroît
 » détonner à la surface des charbons ar-
 » dens qu'on y plonge, c'est qu'il se forme
 » du nitre qui détonne successivement,
 » & tant que l'alkali fixe, reproduit par
 » la combustion continuelle de la surface
 » des charbons, fournit une base à l'acide
 » nitreux ».

Axiôme confirmé par une expérience
 de M. *Macquer* qui a fait bouillir un
 petit charbon dans de fort acide nitreux
 pendant quatre heures, sans altération
 sensible. Tant de considérations suspendi-
 rent mon jugement ; mais la pratique
 m'avoit appris que les faits ne perdent

point à être revus. Je fis les expériences suivantes :

Je pris un charbon lavé des matieres extractives de l'urine, je le réduisis en poudre très fine, parce que *l'affinité d'aggrégation s'oppose à l'affinité de composition*. Après l'avoir calciné, & laissé refroidir, j'y versai quelques gouttes d'acide nitreux; il détonna après un léger mouvement d'effervescence, & à ma très grande surprise. Un charbon d'huile de corne de cerf, un autre de corne de cerf distillée s'embrasèrent avec la plus grande facilité. Je fis pareillement détonner un bouchon de liège calciné, & froissé entre les doigts, ainsi que du noir de fumée que j'avois calciné pour le dépouiller du peu de matiere huileuse qui s'élevé avec lui en forme de suie.

Un charbon d'extrait de carthame, réduit en poudre & récemment calciné, détonna très vivement, & la rapidité de l'embrasement éleva la poudre comme une gerbe d'artifice très jolie; je calcinai de la poudre très fine de charbon ordinaire, la détonnation réussit très bien.

J'introduisis environ un gros de poudre de charbon dans une cornue de verre très sèche; j'y versai ensuite environ un gros d'acide nitreux: celui-ci n'eut pas plutôt gagné le fond de la cornue, que

la détonnation se fit avec la plus grande rapidité; il sortit du bec de la cornue, pendant que je la tenois à la main, un jet de flamme de plus de quatre pouces de long, qui entraîna avec lui de la poudre & des vapeurs très foncées d'acide nitreux. Ces vapeurs se condensèrent en une liqueur verte, & peu fumante; c'étoit de l'acide nitreux affoibli par l'eau qui entroit dans la composition de celui qui détonna le premier. Je reversai de nouvel acide nitreux sur le charbon qui restoit dans la cornue; je l'enflammai de même jusqu'à ce que j'en eusse épuisé toute la quantité.

J'ai répété cette expérience avec du noir de fumée calciné; elle se comporta de la même manière: on ne retrouve dans la cornue qu'une très petite portion de cendre quelquefois à demi vitrifiée, & adhérente au fond de la cornue.

Tous les charbons généralement se chargent d'une assez grande quantité d'humidité; il m'a paru que du charbon calciné, & gardé du soir au lendemain, n'étoit plus propre à ces détonnations, parce qu'il s'étoit sensiblement humecté dans cet espace de temps: mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces expériences sont capricieuses, & ne réus-

fissent pas toujours, quoiqu'avec le même charbon, le même acide, & les mêmes proportions. Voici un tour de main qui m'a semblé en assurer le succès, c'est que si l'on verse l'acide sur le milieu de la poudre, elle ne s'enflamme pas; si au contraire on laisse couler l'acide sur le bord du creuset ou de la capsule, & qu'il se rende au fond, la détonnation part de ce point, la poudre se souleve & s'embrase par l'acide nitreux; lorsque l'acide nitreux vient à manquer, la détonnation cesse d'elle-même, & le charbon qui l'environne reste noir.

Je fis fondre de la fleur de soufre dans une capsule de terre; quand les vapeurs commencerent à paroître, j'y versai de l'acide nitreux qui détonna presque aussitôt: cette détonation cesse aussi d'elle-même, &, pour la reproduire, il suffit de verser de nouvel acide; mais elle est infiniment plus lente & moins rapide que celle que donne le charbon. D'après cette expérience, le soufre paroît inutile dans la poudre à canon; c'est aussi un usage très ancien, parmi les braconniers, de faire dissiper le soufre de la poudre, en l'exposant, dans un plat d'étain, sur des cendres chaudes. L'usage leur a appris que cette poudre chassoit la charge beau-

coup plus loin, & altéroit moins les armes à feu. Comme ces faits ne paroissent pas s'accorder avec les expériences de M. *Baumé*, il conviendrait, sans doute, de les répéter.

Je fis fondre du foie de soufre dans une capsule, sur un feu léger; j'y versai de l'acide nitreux qui détonna comme dans l'expérience précédente.

Si l'on verse de l'acide nitreux dans un verre où l'on a mis deux gros de liqueur fumante de *Boyle*, il se produit un coup aussi violent que pourroient le faire deux gros de poudre fulminante; on voit s'élever du mélange une vapeur très épaisse qui s'enflamme quelquefois à l'approche d'une chandelle: si le mélange a été un peu plus considérable, le verre se brise en éclats qui sont dangereux.

La suite au Journal prochain.



OBSERVATION

SUR une maladie singulière ; par M. BONNARD, ancien chirurgien d'armée, chirurgien-juré du Roi aux rapports, & maître en chirurgie des ville & bailliage d'Hesdin.

L'explication des phénomènes qu'on remarque dans les maladies singulières, appartient de droit à ces vastes génies sans cesse occupés à épier la nature dans ses différens écarts ; & comme la médecine pratique peut être éclairée par la physiologie, je sou mets cette observation aux lumières de l'une & de l'autre, pour en obtenir les moyens propres à combattre la maladie que je vais décrire.

Une demoiselle, âgée de 47 à 48 ans, d'un tempérament sanguin, d'une humeur ni sombre, ni gaie, d'une bonne complexion, & d'un embonpoint à ne pas faire soupçonner aucune incommodité, souffre cependant depuis 8 ou 10 ans. Ses douleurs n'ont aucunement dérangé le cours menstruel ; si depuis quelque temps elle s'apperçoit de quelque variation à cet égard, l'âge sans doute y contribue.

Le siège du mal occupe constamment tantôt une petite étendue de la joue gauche, & tantôt une autre. Ce sera, par exemple, aujourd'hui à côté du nez, demain vers la partie inférieure du crotaphite, & le plus fréquemment à la gencive supérieure un peu au-dessus de la canine, montant même quelquefois jusqu'à l'éminence zygomatique, & quelquefois aussi, mais plus rarement, au pariétal gauche, & à la gencive inférieure aussi côté gauche.

Les douleurs qu'éprouve cette demoiselle à chaque minute du jour, dans tous les lieux qu'on vient de désigner, sont si aiguës, dans certains momens, que les larmes coulent involontairement.

Ces douleurs, si souvent répétées, s'annoncent à chaque fois bien singulièrement. D'abord on voit un rouge qui monte au visage, & la demoiselle, dans cet instant, ferme les levres, les ouvre, les referme, les fronce, se *papette* même avec bruit & grimaces, comme quand on goûte quelque chose de mauvais; elle crache ensuite, & rend quelquefois beaucoup de salive.

Il lui semble sentir à chaque douleur un million de pointes d'épingles, & une flamme s'élever de l'endroit douloureux.

L'autre joue n'éprouve aucun de ces

62 OBS. SUR UNE MALADIE

phénomènes, & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on ne voit jamais au visage & aux gencives (siège des douleurs) aucune élévation ni trace de la maladie.

La demoiselle dit avoir été sujette, avant ce mal extraordinaire, à des boutons qui paroissent, depuis quelques années, aux avant-bras, mais qui disparurent au moyen d'une saignée qu'on lui fit, & qu'un an après la disparition de ces boutons, elle eut un rhume de cerveau & de poitrine, qui, étant dissipé, laissa une douleur sur la partie latérale gauche du nez, & que c'est là l'époque de son mal.

Elle fut aussi sujette, dans sa jeunesse, à des fluxions avec tumeurs aux joues, & à des maux de dents.

Il y a long-temps qu'elle ne mouche pas; elle est dans l'opinion que cette excrétion la soulageroit. Cependant il est bon de dire qu'elle a tiré de différens endroits plusieurs plans de conduite, & qu'elle a fait usage de bien des remèdes, depuis 8 ou 10 ans, sans trouver de soulagement; on lui a même ôté plusieurs dents, & il y a 4 ou 5 ans qu'on lui a ouvert un cautère au bras gauche; mais tout cela infructueusement.

Cette demoiselle eut, il y a deux ou trois ans, une maladie au mois de mai,

qui n'a pas laissé d'allarmer. La fièvre, qui étoit continue avec redoublement, la fit un peu délirer. Ces accidens furent précédés d'une pesanteur d'estomac & de vomissemens glaireux. Après quelques saignées on lui prescrivit de légers vomitifs & purgatifs qui, sans lui causer aucune agitation, l'évacuerent copieusement, & la tirèrent promptement d'affaire.

On a attribué cette maladie à un dérangement causé par un petit voyage; mais son médecin, avec raison, en trouva la cause dans quelques paquets de poudre d'*Aillaud*, pris à son insçu environ trois semaines avant cette maladie. Ce remède drastique (que l'empirisme a rendu fameux, malgré les nombreuses victimes qu'il a sacrifiées) lui causa des vomissemens considérables avec des secousses & des contractions si laborieuses des nerfs & des tendons, que la demoiselle ne fut pas sans fièvre quelques jours après l'usage de cette poudre. Depuis ce temps sa santé a paru un peu dérangée; &, après tant d'évacuations, les accidens, loin de donner quelque relâche à la malade, se sont au contraire fait sentir au point qu'elle ne peut s'empêcher de gémir tous les jours sur son sort malheureux.

L'appétit qui étoit passable, il y a

quelque temps , n'est plus le même ; elle a de temps en temps des nausées qui lui font rejeter une pituite glaireuse. Une simple tasse de thé au lait provoque quelquefois le vomissement.

Néanmoins la demoiselle n'a point perdu de son embonpoint ; rien ne l'inquiète que son mal singulier, dont elle desireroit ardemment d'être délivrée.

N. B. *Nous invitons les médecins à nous communiquer leurs sentimens sur cette maladie, & d'y joindre en conséquence le traitement qu'ils croiront pouvoir lui convenir particulièrement.*

S U I T E

De l'observation sur une phthisie pulmonaire ; par M. D'ASSY D'ARPAJEAN.

Ouvrons les ouvrages des grands maîtres , jettons les yeux sur le tableau du période inflammatoire de la phthisie , ils nous serviront à juger si , sur la foi des phénomènes renfermés dans le rapport & l'examen de M^{lle} L*** , j'ai dû admettre ou ne pas admettre ce premier degré dans la maladie.

« Incipit (phthisis pulmonaris) tussis
 » sicca , dolore , oppressione thoracis , præ-
 » cipue post motum , pulsu celeri , appe-
 » titu prostrato , siti , tristitia , sanguinis
 » spumantis

» spumantis & rutilantis rejectione. . . .
 » HOME, *princip. med.* . . . Sputum san-
 » guinis, tussis sicca, febricula, æstus to-
 » tius corporis, præsertim volæ manuum;
 » &c. sunt totidem phthiseos prodromi.
 » LIEUTAUD, *synop. prax. med.* . . . Levis
 » adest febricula, &c., tussicula sequitur,
 » sed sicca, &c., calor major, &c. VAN
 » SWIETEN, *de cog. & cur. morb.* . . . Hoc
 » igitur primum tussis phthiseos κριτήριον
 » statuimus, videlicet quod sit arida. MOR-
 » TON. . . . Tussi phthificæ sicuti ferè
 » semper inappetentia & sitis accedunt;
 » ita etiam post cibum vomitio ferè su-
 » pervenire solet. *Ibidem.* . . . Hæcque
 » vomendi-dispositio cum tussi conjuncta
 » mihi est inter certissima signa pathogno-
 » monica tussis phthificæ. *Ibidem.* . . . Hinc
 » etiam respiratio molesta, anhelosa, præ-
 » sertim à citatiori ambulatione. *Ibidem.* . .
 » Undè respiratio difficilis, pectoris op-
 » pressio, hypochondriorum gravitas
 » insolita iracundiâ, tristitiâ, cogita-
 » tione stipatæ insequuntur; quæ cum tussi
 » conjuncta inter signa tussis phthificæ
 » pathognomonica habere soleo. *Ibidem.* . .
 » Aliqualis præternaturalis calor præci-
 » pue in volis manuum & plantis pedum.
 » *Ibidem.* . . Magis flaccescentibus quàm
 » consumptis jam partibus. »

Sans les bornes que, malgré soi, il

faut se prescrire dans tout article qui doit être inséré dans un ouvrage périodique, j'entasserois les citations, les autorités, c'est-à-dire, les preuves. Il n'y a pas un auteur qui ne donne comme des signes de la phthisie commençante, les accidens dont a été atteinte notre malade.

Quant à la situation déplorable où je trouvai M^{lle} L***, le 23 octobre 1776, je prononçai, sans hésiter, que son état étoit le période suppuratoire de la phthisie pulmonaire. Si j'interroge les médecins sur ce second degré, ils me répondent unanimement... «Pus expuitur viride, album, sanguineum, inodorum vel graveolens, corpus extenuatur, febre depascitur quæ vespere advenit & mane sudoribus colliquativis diffatur: calore præsertim in volis manuum uritur; bronchiorum partes abraæ rufiando rejiciuntur; corpus arescit, oculi subsidunt, & intra cavitates sese recondunt» HORME hanc (phthisim) produnt «spura foetida, glutinosa & purulenta, febris lenta, vox rauca & submissa, dolor circa pectus vel ad dorsum perstringens. LIEUTAUD. Noctes ut plurimum insomnes ducunt phthisici, prorumpunt præsertim nocturni sudores copiosissimi, ore faldedine affecto, corpore jam macie confecto, excavantur

» oculi, nasus acuminatur, nonnulli tu-
 » bercula cum sputis excreant, & ra-
 » menta pulmonum vel membranæ bron-
 » chia obvestientis. *Ibidem*. . . . Crura,
 » brachia . . . arida spectantur . . . cutisque
 » flaccida, aridaque existit, venæ sub ea
 » latentes pendè omni illorum ambitu fiunt
 » conspicuæ. *Ibidem*. . . . Purulenta se-
 » quitur per tussim excretio per quam
 » pus sincerum, plerumque inodorum,
 » aliàs fœtidum, nunc album, aliàs sub-
 » flavum & virescens expuunt. *Ibidem*. . .
 » Quandoque & pulmonum putris por-
 » tiuncula cum pure ejicitur. *Ibidem*. . .
 » Phthisica corpora dignoscuntur per spu-
 » tum primò cruentum, tussim conti-
 » nuam, febrem lentam nocte exacerbantem,
 » corporis extenuationem. LANZONIUS, *de phthisi, animadv.* XVIII. . . .
 » Sputum verè purulentum & fœtidum
 » quandoque striis sanguineis commixtum,
 » &c. MORTON, *in tabe*. . . . Naribus
 » acutis, &c., crura, manus, pedes, bra-
 » chia arida spectantur, venæ interim
 » prominent conspicuæ, &c. SYLVIVS DE
 » LE BOE. . . . Phthisici omnes febre
 » hæcticâ præfiniuntur, postremò secun-
 » dum totum corpus contabescunt. JULIUS
 » CÆSAR CLAUDINUS, *respon.* 38 ».

Ainsi tous les auteurs reconnoissent
 le période suppuratoire de la phthisie

pulmonaire aux symptômes existans dans M^{lle} L*** : j'ose donc protester contre la décision de M. G. ; j'en appelle au jugement de tous les médecins. Un âge avancé a donné sur moi à ce médecin, que je n'ai l'honneur de connoître que de nom, l'avantage d'une expérience consommée : je suis convaincu qu'il mérite la confiance de tous ceux qui le consultent. Je n'ai pas l'odieux projet de faire naître des doutes sur sa capacité ; avec justice on peut lui soupçonner plus de lumières que n'en a un jeune praticien. Cependant comme jamais on ne fut tenu de renoncer à son opinion, sans en être dissuadé par des raisons qui la ruinent, il me permettra de persister dans la mienne, s'il ne m'en prouve la fausseté, en convaincant d'erreur tout ce que nous avons d'auteurs & de praticiens : eh ! que pourroit-il opposer contre l'universalité de leurs sentimens, contre l'évidence des signes caractéristiques qu'on vient de rapporter ?

Diroit-il que la toux éprouvée dans le commencement de la maladie, n'étoit qu'un catarrhe ordinaire, un rhumé invétéré, une toux chronique, un asthme humide ? Et l'absence de cette toux, dans le période suppuratoire, seroit-elle pour lui une preuve de l'absence de la phthisie ?

La toux phthifiquc légère, dans le commencement & pendant long-temps, fans irritation violente, ne févit que par intervalles; elle eft féche, & dure des mois entiers: celle de notre malade a été telle pendant cinq mois & demi: (*Tuffis fit arida per aliquot menses. MORTON*). Humoral au contraire dans le commencement, violent tout de fuite & prefque continuel, le catarrhe ou la toux fimple ne dure que quelques jours ou quelques femaines: (*Catarrhus fit ab initio humorosus & brevi terminatur. Ibidem*). Quoique ces deux efpeces de toux femblent fe confondre par leur violence & par l'agitation fâcheufe qu'elles caufent au malade, cependant, dans leur reflemblance, elles confervent des caractères diftinctifs qui ne permettent point au médecin de fe tromper: leurs effets font auffi différens que leurs caufes, (*vide MORTON*). Mais la toux n'étoit pas féche, dira M. G., puis que la malade dit avoir rendu très fouvent une falive abondante, épaffe, Cette falive venoit, fans doute, des conduits falivaires, des glandes de la gorge & du gofier fortement comprimés dans l'action de la toux. La toux n'en a pas été moins féche, parce que jamais il n'a été rien rejeté de cette mucofité qui, dans les violens efforts du

poumon, se détache de ses bronches. (*Hæc tussis pro arida non minùs habenda, quod nihil phlegmatis à bronchiis excernatur.* MORTON). 2°. Ainsi que de plusieurs autres praticiens exacts, j'apprends du savant M. LIEUTAUD, que l'asthme humide, la toux chronique, le rhume invétéré, ont beaucoup d'affinité avec la phthisie; mais la purulence des crachats laisse-t-elle des doutes sur la nature de la maladie? (*Advertendum catarrhum contumacem & veram sæpè phthisim ementiri.* RIVERIUS). *Sola igitur sputa purulenta morbi caracterem produnt.* LIEUTAUD). 3°. Presque toujours, il est vrai, il y a toux dans les différens degtés de la phthisie: toujours elle accompagne l'espèce appelée tuberculeuse, qu'ordinairement elle annonce par sa sécheresse & sa continuité; mais quelquefois la toux est habituelle & sèche, quoique la poitrine soit sans tubercules & inondée de pus. Les praticiens savent encore que dans cet état, plusieurs malades ne toussent point: (*Notare expedit tussim nonnunquam esse siccam, etsi pectus pure scatet, imò & in quibusdam planè deficit tussis.* LIEUTAUD). LOUIS NONNIUS a vu mourir d'une fièvre-quarte une fille de 30 ans, qui n'avoit jamais toussé, ni craché de pus. Cependant, au lieu de poumon,

L'ouverture du cadavre ne présenta dans la poitrine qu'un sac plein de sanie. La nature semble affecter souvent de tromper ainsi les médecins par des détours où s'égarer leurs connoissances ; aussi , avec quelle crainte ne doivent - ils pas prononcer ! En médecine , il n'appartient qu'à l'ignorance d'être hardie & tranchante.

M. G. opposeroit-il la respiration libre , la poitrine sans douleur , le long sommeil , la facilité de se coucher également sur les deux côtés ? 1°. Dans plusieurs phthifiques , quoique le thorax soit surchargé de pus , la respiration reste libre ; ils ne sentent nulle douleur à la poitrine : (*Nec desunt phthifici liberè spiritum ducentes & doloris planè expertes.* LIEUTAUD). 2°. Si en général les phthifiques sont privés du repos de la nuit , ne se couchent qu'avec peine sur le côté affecté , l'observation apprend aussi que l'absence de ces signes est illusoire & trompeuse. 3°. On a vu des malades se coucher indifféremment sur les deux côtés , sans toux , sans douleur , sans oppression , avec un côté de la poitrine rempli de pus en place du poulmon qui étoit détruit : ce phénomène est peut-être plus surprenant que rare. (*Cum haud desint ægri , quorum alteruter pulmo putredine planè absumptus pure totum spatium re-*

plente, post mortem deprehenditur, qui tamen in alterutrum, facili manente respiratione, cubare queunt, nullo dolore premuntur, nec tussi molestantur. LIEUTAUD).

Diroit-il que les crachats n'étoient pas purulens, qu'ils n'ont pu être jugés tels que sur des signes équivoques; qu'en leur supposant ce caractère, ils ne venoient pas du poulmon, parce que, sans être phthifique, on rend du pus par les crachats, & qu'on vit long-temps avec cette excrétion purulente, même fétide? 1°. Un jugement sur la purulence des crachats est vraiment difficile: souvent, après un simple rhume, il en vient qui ont toute l'apparence du pus; comme lui, ils se précipitent dans l'eau. Selon *Manget, Morton & M. Lieutaud*, leur odeur, leur goût, leur couleur jaune, verdâtre, sont également des signes équivoques. Dans la déclinaison du catarrhe, la sérosité séparée des poulmons, du nez, des glandes, acquiert cette couleur dès qu'elle entre en coction; quelquefois, en toussant, on rejette une pituite corrompue, qui ressemble à du pus: mais *Morton* nous apprend à distinguer les crachats purulens par trois signes particuliers, 1°. les narines en reçoivent l'impression d'une odeur particulière distincte de celle de la sérosité; 2°. quoiqu'épais,

ils ne sont pas collans comme la mucofité; 3°. outre les couleurs jaune, verte, il est plus souvent cendré & noirâtre. Selon *Manget*, la différence se manifeste encore, en ce que le pus est cendré, moins blanc que cette pituite; que dans l'eau tiède, il tombe au fond, tandis que la pituite & la sérosité furnagenr. (*Vide* MANGET & DEEKERS in BARBETTE.

Pour les garder jusqu'à ma visite, les crachats de M^{lle} L*** étoient habituellement reçus dans une tasse à café: le matin du 19 novembre, demandant une tasse de tisane mise depuis quelques minutes à refroidir sur la cheminée, la femme-de-chambre se méprit, & lui présenta celle qui contenoit les crachats. La chambre n'étoit éclairée que par un jour obscur; elle les avala en se plaignant de ce que sa boisson étoit salée & plus épaisse que de coutume: la méprise ne fut connue qu'une heure après, lorsqu'à mon arrivée je demandai les crachats. Quelque temps après ma visite, la malade éprouvé des tranchées; un mouvement tumultueux agite ses intestins, il survient une diarrhée qui ne cède qu'à l'évacuation de toutes ces matieres purulentes, au moyen d'un minoratif donné le 3^e jour. Ces crachats auroient-ils produit ce désordre, s'ils n'avoient été purulens &

mordicans ? 2°. Dans les cadavres des personnes qui , tous les jours , rendoient abondamment des crachats purulens , on a souvent trouvé entier le poumon que , sur la foi de cette excrétion , les médecins avoient jugé détruit. Quoiqu'il soit constant , dit M. HAEN , *ratio medendi* , que le poumon soit le siège ordinaire de la phthisie , j'ai cependant vu les poumons entiers & sains dans les cadavres de quelques phthisiques dans lesquels , vu la grande quantité de pus qu'ils avoient rendu , on se seroit attendu à les trouver consumés. SCHNEIDER , *lib. 4, de catarrh.* pag. 103 , parle d'un prétendu phthisique qui , en toussant , rejettoit abondamment du pus & du sang , & dans le cadavre duquel le poumon fut trouvé dans l'état le plus sain ; mais le foie étoit ulcéré & plein de pus : (*Rejectum hoc pus frequentius quidem est ex pulmone , non tamen semper , quin etiam pus in ulceribus aliarum partium per sputum expurgari potest.* Et MULLER). Le baron de VAN SWIETEN a vu , dans l'hôpital de Vienne , un malade qui mourut à la suite d'une excrétion aussi longue qu'abondante de crachats purulens ; l'ouverture du cadavre présenta le poumon dans l'état le plus sain ; dans tel point de ce viscere que se portassent les recherches de la dis-

section, elles n'y découvrirent pas une goutte de pus, pas un vestige de vomique; on ne trouva qu'une efpece de matiere purulente dans la trachée - artère : (*Quomodo cumque diffecaretur (pulmo) nec guttula puris, nec vomicæ vestigium inveniebatur.* VAN SWIETEN). Mais des observations certaines (*ibidem*) apprennent que, bien que la suppuration ne consume pas toujours la partie d'où coule le pus, tout le corps, par la grande quantité qui s'en évacue tous les jours, tombe néanmoins dans la consommation (1). Le poumon de M^{lle} L * * * peut-il donc ne pas avoir été le siège de la phthisie? On

(1) Ces observations semblent établir deux classes de phthisiques : dans les uns, la suppuration dévore les poumons ; dans les autres, ce viscere reste intact, quoiqu'ils crachent du pus. C'est là une recherche à laquelle on n'a pas encore pensé, à laquelle cependant auroient dû conduire la lecture des observations, l'ouverture des cadavres. Confondus par de grands traits de ressemblance, ces deux états bien différens doivent, dans le concours des symptômes qui les rapprochent, avoir chacun des caractères propres & assez distincts pour être saisis : c'est aux praticiens à s'occuper de cet objet important. Pour un résultat utile qui pût devenir une règle, il faudroit une longue chaîne d'observations qui s'accordassent ; & , dans tous les cas, un examen exact, suivi, répété des symptômes & de leurs différences.

pourroit en douter, si elle n'eût rendu ni tubercules, ni fragmens détachés de ce viscere. 3°. Souvent, j'en conviens, malgré des crachemens purulens, la vie se prolonge bien avant dans la vieillesse.

La fin au Journal prochain.

EXTRAIT du prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenu le 2 juin 1778.

IL y a eu, dans le courant du mois précédent, quelques fluxions de poitrine qui n'ont pas été dangereuses. Le sang des premières saignées que l'on a faites, a été couenneux ; celui des dernières ne l'a pas été.

On a vu aussi des affections catarrhales qui se sont terminées par l'asthme, des fièvres scarlatines.

M. Morizot des Landes a lu un mémoire sur la mort subite de deux personnes, occasionnée chez l'une par l'ouverture d'un des rameaux de la veine-porte, & chez l'autre par une crevasse au cœur.

M. *Le Preux* a lu un mémoire qui a été envoyé à la faculté. L'auteur propose à la compagnie d'examiner l'analyse & les expériences qu'il a faites sur les racines de houblon mâle & femelle, pour les substituer à la *falsepareille*.

M. *Sigault* a lu la réfutation du mémoire des médecins d'Arras, au sujet de l'opération de la section de la symphyse.

M. le Doyen a lu une lettre des médecins de Seville, qui demandent l'avis de la faculté sur la question suivante : *savoir, s'il y a quelque danger à manger de la chair de moutons dans le foie desquels on a trouvé des vers ?*

M. *Duchanoy* a fait voir à la faculté une portion d'intestin colon attaquée de cancer. Il a lu l'histoire de la maladie qu'il a traitée.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1778.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 12h. du soir.	A 9h. du soir.	Au matin	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	8 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 4	27 5 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$
2	5 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$
3	10	15 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$
4	12	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
5	7	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
6	7 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$
7	9 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
8	9 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
9	11	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$
10	7 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
11	8 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
12	10	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
13	7	14 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
14	9	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
15	9 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$
16	8	13 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$
17	11	15 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
18	9	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
19	5 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
20	6 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
21	9	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$
22	9 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
23	9	15 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$
24	6	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
25	8 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
26	10	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
27	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
28	8 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$
29	8 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$
30	10	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	28 0 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
31	9 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S-O. couv. pl.	S-O. beau.	S-O. beau.
2	S-E. beau.	S-E. couv. pl.	S-E. couv. pl.
3	S-E. couvert.	S-E. beau, ch.	N-O. & S-O. couv. chaud.
4	S. <i>id.</i> chaud.	S-O. couv. pl.	S-O. couvert.
5	O. nuag. vent.	S-O. b v. frais.	S-O. beau.
6	S-O. nuages.	S-O. nuages.	S-O. n. <i>paraf.</i>
7	S. couvert, pl.	S. couv. pluie.	S-O. couv.
8	S. nuages.	S-O. beau.	S-O. nuages.
9	O. <i>id.</i> chaud.	S-O. <i>idem.</i>	N. beau.
10	N. beau, ch.	S. <i>idem.</i> chaud.	N-O. <i>idem.</i>
11	N-E. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>
12	E. <i>idem.</i>	S-O. beau, fr.	S-O. <i>id.</i> frais.
13	S-O. nuag. gr. vent froid.	S-O. nuages.	S-O. nuages.
14	S-O. beau, v.	S-O. couvert.	O. couvert.
15	S. couv. pluie.	S-O. <i>id.</i> pl. & v.	S-O. <i>idem.</i>
16	S-O. couv. v. fr.	S-O. couvert.	S-O. <i>idem.</i>
17	S. c. pl. & v.	S. <i>id.</i> gr. vent.	S-O. <i>id.</i> gr. v.
18	N-O. c. v. fr.	S-O. nuag. fr.	O. nuages, fr.
19	N-O. n. fr. <i>gl.</i>	S-O. beau.	N-O. beau.
20	N. b. <i>gelée bl.</i>	O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
21	N. nuages.	N. <i>id.</i> chaud.	N. <i>idem.</i>
22	N. couv. ch.	N-O. nuages.	N-E. <i>idem.</i>
23	N. nuages.	N. beau.	N. <i>idem.</i>
24	N-E. beau, fr.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
25	N-E. c. <i>élec.</i>	E. c. pl. tonn. au loin.	N-E. c. pluie.
26	S. couv. pl.	S. couv. froid.	N. c. froid.
27	N-O. <i>idem.</i>	O. couv. pl. v.	N-O. n. v. fr.
28	N-O. nuages.	N-O. c. pl. <i>élec.</i>	N. couvert.
29	N-E. couv. pl.	O. couv. pl. br.	N-O. couv. fr.
30	N-O. couv. br.	N. beau, ch.	N-E. be. ch.
31	E. beau, ch.	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>

80 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chaleur $17\frac{3}{4}$ deg. les 11, 12 & 22Moindre degré de chaleur $5\frac{1}{2}$ les 2 & 19Différence $12\frac{1}{4}$ deg.Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*cure 28 $2\frac{3}{4}$ le 20

Moindre élév. du Mercure . . . 27 4 le 1

Différence 0 p. 10 $\frac{1}{4}$ l.

Nombre de jours de Beau 9

de Couvert . . . 14

de Nuages . . . 8

de Vent 8

de Tonnerre . . . 1

de Brouillard . . . 3

de Pluie 12

Quantité de Pluie $19\frac{1}{4}$ lignes.

D'Evaporation 55

Différence $35\frac{1}{4}$

Le vent a soufflé du N. 5 fois.

N.-E. 3

N.-O. 4

S. 3

S.-E. 2

S.-O. 10

E. 1

O. 3

Température: Variable, mais en général froide
& humide. Les productions de la terre promettent
beaucoup.

COTTE, Prêtre de l'Oratoire,
Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce premier juin 1778.

MALADIES: Nous n'avons point eu de mala-
dies; & celles qui régnoient dans nos environs ont
cessé. Nous avons perdu plusieurs personnes atta-
quées de maladies chroniques.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

*Faites à Lille, au mois de mai 1778, par
M. BOUCHER, médecin.*

LA température de l'air a été à-peu-près au même point tout le mois, sans chaleur & sans froid marqués. La liqueur du thermomètre n'a point été observée, les matins, au-dessous du terme de 7 degrés, & point au-dessus de 15 degrés les après-dinners. Le temps a été pluvieux au commencement du mois & à la fin.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé, presque tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces.

Les vents ont varié du sud à l'ouest depuis le premier du mois jusqu'au 20; après quoi ils ont toujours été nord;

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $15\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes, est de $8\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lign.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	12 fois du sud
6 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	5 fois de l'ouest.
4 fois du sud	5 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.
7 fois du sud.	

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.
 14 jours de pluie. } 2 jours de grêle.
 1 jour de tonn. }

82 MALADIES REGNANTES.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois , plus grande au commencement qu'à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de mai 1778.

LES angines ont encore été communes durant ce mois. Elles étoient plus inflammatoires qu'elles ne l'avoient été, le mois précédent. Dans quelques sujets elles se sont terminées par la suppuration.

Les vents du nord , qui ont soufflé à la fin du mois , ont produit des pleurésies & pleuro-pneumonies fâcheuses & rebelles.

Le genre de maladie , le plus répandu , a été la fièvre tierce , & la double-tierce , plus communes néanmoins dans la garnison que chez le bourgeois : les accès , dans plusieurs , ont été assez violens pour obliger à des saignées répétées , sur tout dans la fièvre double-tierce. On a dû aussi , dans le plus grand nombre des malades , employer le quinquina pour terminer la maladie qui , dans cette saison , cede aisément , pour l'ordinaire , aux remèdes altérans & aux purgatifs.

Il y a eu encore des personnes travaillées de fièvre continue-rémittente ou double-tierce continue , qui n'a point exigé de traitement particulier.

Nombre de pulmoniques sont morts à la fin du mois , la plupart des suites de rhumes négligés ou de fièvre catarrhale mal traitée.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Dissertations sur l'organe de l'ouïe, 1°. de l'homme; 2°. des reptiles; 3°. des poissons. Par M. GEOFFROY, docteur-régent de la faculté de médecine, & membre de la société royale de médecine. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Cavelier, libraire, rue Saint-Jacques, près la fontaine S. Séverin. M. DCC. LXXVIII. (in-8°.)

L'auteur, dans un avertissement, nous apprend que la *première* de ces dissertations fut envoyée, il y a plusieurs années, à l'académie des sciences & belles-lettres de Caen, qui lui fit l'honneur de l'aggréger au nombre de ses membres. La *seconde* fut présentée & lue à l'académie royale des sciences de Paris en 1752; elle se trouve imprimée dans le second volume des mémoires des savans étrangers, & paroît aujourd'hui avec quelques légers changemens. La *troisième* a été aussi lue à l'académie royale des sciences de Paris en 1753; mais l'exemplaire déposé à l'académie a été perdu, ainsi que les figures & les dessins qui l'accompagnoient, en sorte qu'elle n'a pas vu le jour.

M. Geoffroy a réuni ces trois dissertations dans un même volume qu'il dédie à M. de Laffone, conseiller d'état, premier médecin de la Reine, & du Roi en survivance, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, président perpétuel de la société royale de médecine, &c.

Dans la *première dissertation*, M. Geoffroy décrit d'une manière succinte l'organe de l'ouïe. Il

passe rapidement sur tout ce qui est connu , & il en tire des conséquences relatives à la théorie des sons & de leur perception. . . . Dans la *seconde dissertation* il expose ses découvertes sur l'organe de l'ouïe des reptiles. Pour en décrire la structure avec méthode , il les divise en deux classes : dans la première, on trouve quelque apparence de tympan ; dans la seconde on n'en rencontre aucune. Tout ce qui est relatif à l'organe de l'ouïe des poissons proprement dits , forme l'objet de la *troisième dissertation*. En soulignant l'écaïlle des ouïes, M. *Geoffroy* a observé un trou bouché par une membrane très fine qui y tient lieu de celle du tympan. Les poissons , en général , ont trois osselets dont un très petit a été appelé , par *Cassérus*, du nom d'*os lenticulaire* ; les deux autres sont plus gros , ils sont réunis par de petites poches ou vésicules membraneuses qui communiquent entre elles. *Klein* a connu ces osselets & leur enchaînement , mais il n'a point aperçu les conduits demi-circulaires que M. *Geoffroy* dit être au nombre de deux seulement dans l'anguille , & au nombre de trois dans la carpe & dans la limande : d'ailleurs on n'y trouve point de limaçon.

Pour mettre à portée de savoir l'estime que mérite cet ouvrage , il suffit de faire attention qu'il a été accueilli , il y a plus de 20 ans , par l'académie des sciences , & récemment , par la société royale de médecine.

Domestic medicine or a treatise on the prevention and cure diseases by regimen and simple medicines. With an appendix containing a dispensatory for the use of private practitioners. By WILLIAM BUCHAN. M. D. fellow of the royal college of physicians ,

Edimburgh. The fifth edition, corrected. London, printed for W. Strahan; T. Cadell in the strand; and J. Balfour, and W. Creech, at Edimburgh, 1776. (vol. in-8°. de 756 pages, plus 38 pages pour le titre, la dédicace, la préface, l'introduction & la table des chapitres.)

On citeroit bien peu d'ouvrages qui aient été mieux accueillis que celui que nous annonçons. La première édition, qui a été tirée à plus de cinq mille exemplaires, étoit presque épuisée avant que l'auteur ait eu le temps de préparer la seconde. Celle-ci parut en 1772, in-8°. ; la troisième en 1774 ; la quatrième, probablement, en 1775 : nous ne l'avons pas vue, ni la cinquième.

Cet ouvrage, dédié au célèbre M. *Pringle*, est divisé en deux parties : la première est un traité d'hygiène ; la seconde, qui est la plus étendue, est une nosologie thérapeutique, dans laquelle M. *Buchan* parle en médecin non moins praticien que philosophe ; mais de manière qu'il peut être entendu de tout le monde. Il n'y a donc personne qui ne puisse retirer beaucoup d'avantages du travail de M. *Buchan* : c'est le jugement favorable qu'en ont porté les maîtres de l'art en Angleterre. On en a jugé de même en Allemagne, où ce traité a été traduit, & imprimé à Altenbourg, en 1774, in-8°. La littérature françoise a été également enrichie de cette production angloise. Cette version est due aux soins de M. DUPLANIL, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, & médecin ordinaire de son altesse royale monseigneur le Comte d'Artois. Elle est dédiée à M. *Lieutaud*, premier médecin du Roi.

En voici le titre : *Médecine domestique*, ou

traité complet des moyens de se conserver en santé, de prévenir, ou de guérir les maladies par le régime & les remèdes simples.... &c.... Paris, chez Desprez, imprimeur du Roi, rue S. Jacques, & Didot le jeune, quai des Augustins, 1775, 1776, 1778, in-12, 5 volumes.

Le traducteur françois ne s'est pas contenté de rendre avec fidélité l'original, il y a ajouté des notes physiologiques, anatomiques, diététiques, &c.... lesquelles ont été approuvées par M. Buchan lui-même.

*Œuvres chirurgicales de M. PERCIVAL POTT, de la société royale de Londres, & chirurgien de l'hôpital de Saint-Barthelemi; traduites de l'anglois sur la seconde édition, par M.***, docteur en médecine.*

A certis potius & exploratis petendum esse præsidium; id est, quæ experientia in ipsis curationibus docuerit, sicut in cæteris omnibus artibus: nam ne agricolam quidem aut gubernatorem disputatione, sed usu fieri.

A. CORN. CELSUS.

Tome I. (tome II.) A Paris, chez Didot le jeune, libraire de la faculté de méd. de Paris, quai des Augustins. M. CC. LXXVII. (in-8°. 2 vol., le premier de 493 pages, le second, de 552. Prix 22 liv. reliés).

La plupart des traités, qui forment ces deux volumes, ont paru en différens temps. M. Pott exerce la chirurgie avec distinction, & ce qu'il a publié est marqué au coin de la saine doctrine; c'est le fruit d'ailleurs d'une pratique réfléchie. Avoir tra-

duit en françois ce recueil, c'est avoir augmenté, chez nous, les richesses de l'art : on a cette obligation à M. L... M. D. P.

On trouve, dans le *premier* volume, 1°. des observations sur la nature & les conséquences des accidens auxquels la tête est sujette par causes externes ; 2°. des observations sur la fistule lacrymale ; 3°. un traité des hernies ; 4°. des observations relatives aux hernies. Le *second* volume contient, 1°. un traité sur la hernie aqueuse ou hydrocele, & sur les autres maladies du testicule, de ses tuniques & de ses vaisseaux, avec des observations ; 2°. un traité sur la fistule de l'anüs : il est suivi d'un court exposé sur le cancer du scrotum, ou *cancer des ramoneurs*, maladie particulière que M. Pott a connue & décrite le premier. 3°. Des remarques générales sur les fractures & les dislocations ; 4°. des remarques sur la cataracte ; 5°. des remarques sur le polype du nez ; 6°. observations sur la mortification des pieds & des orteils. Voyez, pour ces derniers objets, l'extrait publié dans notre Journal, en janvier 1776, dans lequel on annonce une édition complète des œuvres de M. Pott, in-4°. à Londres.

A dissertation on cancerous diseases, by BER. PEYRILHE, M. D. regius professor of surgery, and member of the royal academy of surgery, at Paris; and of the academies of Montpellier, Toulouse, &c... translated from the latin, with notes. London; printed for J. Wilkie, n°. 72, St. Paul's church-yard. M. DCC. LXXVII. (in-8°. de 140 pages.)

L'original sur lequel on a fait cette traduction.

N O U V E L L E S

Angloise, a paru sous ce titre : *Dissertatio academica de cancro, &c.* . . . 1774, in-12. On en trouve l'annonce dans notre Journal, octob. 1774, pag. 383. Cette dissertation a depuis été mise en François par M. Mathey, docteur en médecine de Montpellier ; elle porte pour titre : *Dissertation académique sur le cancer, qui a remporté le prix double de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Lyon, le 8 décembre 1773*, par BER. PEYRILHE. Paris, chez Ruault, 1776. (in-12 de 135 pag.)

Dictionnaire de chymie, contenant la théorie & la pratique de cette science, son application à la physique, à l'histoire naturelle, à la médecine & aux arts dépendans de la chymie, par M. MACQUER, docteur en médecine de la faculté de Paris, de l'académie des sciences, de la société royale de médecine, professeur de chymie au jardin du roi, &c. seconde édition revue & considérablement augmentée. Tome premier. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, 1778, chez Didot, libraire, quai des Augustins. in-4°. (Ce premier volume est terminé par l'article KERMÈS MINÉRAL. Le même ouvrage paroît aussi petit in-8° : il y en a 3 volumes, & le dernier article est le mot SUIE).

C'est bien sûrement à ce livre que l'on peut appliquer l'adage de Celse, *bonum vinum non opus*

habet hederâ. Aussi nous dispenserons-nous d'en dire notre sentiment d'une autre manière, qu'en reconnoissant que cet ouvrage est au-dessus de nos éloges, & nous nous bornerons à faire connoître quelle différence il y a de cette édition à la première. Nous transcrirons une partie de l'avertissement.

« Quoique, depuis la première édition de cet ouvrage, on ait fait un grand nombre de découvertes capitales, des plus brillantes, & qui ont semblé, à quelques personnes, devoir renverser toutes nos idées sur la théorie, j'ai trouvé, en les méditant avec toute l'attention dont je suis capable, qu'elles s'accordoient au contraire parfaitement bien avec celle qui m'a paru la plus propre à lier & à expliquer tous les grands phénomènes de la chymie: ainsi on ne trouvera, à cet égard, presque aucun changement dans cette nouvelle édition; &, au lieu d'une grande refonte dans la théorie, on n'y verra guere que des additions, mais elles sont assez considérables pour rendre cet ouvrage à peu près une fois plus étendu qu'il n'étoit.

Comme tous les objets de la chymie ont entr'eux beaucoup de liaison & de correspondance, il n'y a, à proprement parler, aucun article qui n'ait été retouché ou augmenté relativement aux nouvelles découvertes: mais je crois devoir prévenir ceux qui connoissent la première édition, que les additions & les développemens les plus étendus de celle-ci, sont aux mots *affinité*, *charbon*, *chaux métalliques*, *chaux terreuse*, *combustion*, *eaux minérales*, *esprit alkali volatil caustique*, *du sel ammoniac*, *fer*, *feu*, *lune cornée*, *nitre* ou *salpêtre*, *os des animaux*, *pesanteur*, *phlogistique*, *phosphores pierreux*, *platine*, *sel*, *soufre*, *tartre stibié* ou *émétique*, *teinture* (art),

vaissaux & ustensiles de chymie, vernis, vin, vitrification, & plusieurs autres.

Indépendamment de ces articles qui renferment beaucoup de choses nouvelles, il y en a aussi dans cette édition un certain nombre d'entièrement neufs, dont la plupart sont d'assez grandes dissertations sur les découvertes faites depuis la première édition. Je n'indiquerai ici que les principaux, qui sont les mots *causticité, diamant, farine*, neuf ou dix grands articles sur les *gaz, magnésie du sel d'Epsom, molybdène, nickel, nitre à base de magnésie, sang des animaux, savons acides, soudure, succin, sucre, vaissaux servant aux alimens, verre ardent, & plusieurs autres* d'une moindre conséquence.

Il m'auroit été bien facile de grossir cet ouvrage encore infiniment plus qu'il ne l'est, sans me donner pour cela presque aucune peine. Si je n'avois cherché qu'à faire un gros livre, je n'avois qu'à copier ou extraire une grande quantité de notes & d'additions jointes à la première édition, dans les traductions qui en ont été faites en allemand & en anglois. Celles sur tout de cette dernière, qui est de M. Keir, étant excellentes, auroient pu assurément améliorer l'ouvrage à plusieurs égards, mais mon objet ayant été de le rendre aussi concis qu'il étoit possible, & les additions indispensables l'ayant presque doublé, je n'ai pas cru devoir y insérer de plus grands détails qu'il n'y en avoit dans la première édition, sur plusieurs sujets qui prêtent, pour ainsi dire, tant qu'on veut, tels, par exemple, que les travaux des mines, non plus qu'un très grand nombre d'articles sur beaucoup de sujets qui regardent plutôt l'histoire naturelle des différentes substances & des drogues d'usage, que la chymie proprement dite; & je me suis borné à celles sur lesquelles les chymistes ont

fait des recherches approfondies. Ce parti m'a paru d'autant plus convenable, que nous ne manquons pas d'excellens livres où ces objets sont traités avec plus d'exactitude que je n'aurois pu le faire dans celui-ci, même en le rendant d'un très grand volume. Je me suis donc borné à tirer des notes & additions de MM. *Parnet* & *Keir*, seulement ce que j'y ai trouvé de neuf ou de relatif à mon plan ; & quoique en général elles soient très bonnes, ce n'est pas en cela que consistent les principales augmentations de cette nouvelle édition, on en pourra juger par les citations que je n'ai pas manqué de faire, & qui étoient bien dues à ces deux estimables savans »

Ce plan devoit bien servir de modèle à tous les auteurs. Les libraires peut-être y perdroient, mais ceux qui cultivent les sciences ne seroient plus exposés à l'ennui de trouver dans un livre dont le sujet est annoncé comme neuf, d'anciennes productions copiées, retournées & souvent gâtées.

P R I X

Proposé par la faculté de médecine en l'université de Paris.

QUELQUES personnes, non moins distinguées par leur naissance, que respectables par leur zèle pour le soulagement de l'humanité, ont fait demander à la faculté une question sur un point de médecine-pratique, offrant une somme de trois cents livres à celui qui, au jugement de la faculté ou de ceux de ses membres qu'elle commettra à cet effet, aura le mieux traité cette question. La faculté, toujours jalouse de pouvoir être utile, & toujours empressée à seconder les vues bienfaisantes non-seulement du gouvernement, mais même des

particuliers , propose *le traitement de la fièvre miliaire des femmes en couches*.

Elle avertit les auteurs qui voudront concourir, d'éviter toute explication systématique, d'emprunter leurs tableaux de l'observation seule, & de fonder le traitement sur l'expérience.

Elle desire qu'ils exposent clairement, 1°. le caractère de cette maladie d'après ses signes & ses symptômes.

2°. En quoi elle diffère de la fièvre miliaire qui, épidémique, attaque indistinctement les deux sexes.

3°. Si la diversité de couleur dans les boutons établit une différence réelle dans le caractère de la maladie.

4°. Quel traitement elle exige à raison du temps de son invasion, de ses symptômes, de la couleur des boutons & des autres circonstances où se trouve la femme en *couche*.

5°. Enfin s'il est quelques précautions à prendre même après que la maladie paroît dissipée, & pour préserver de la récidive dans une nouvelle *couche*.

Les auteurs feront les maîtres d'écrire en latin ou en françois.

Des raisons particulières & adoptées par les fondateurs du prix, ont engagé à laisser la liberté de concourir, même aux membres de la faculté, excepté au doyen, au censeur & aux quatre commissaires de l'assemblée de la faculté, dite *prima mensis*; lesquels six docteurs seront seuls juges des ouvrages.

Il faudra envoyer les mémoires avant le 10 du mois d'octobre de cette année, passé lequel temps ils ne seront point reçus: 1°. ils seront adressés à M. le Doyen, francs de port, ou lui seront remis par une personne tierce.

2°. Les auteurs éviteront de se faire connoître; & , pour cela, ils auront soin de ne point se nom-

mer : ils écriront la devise qu'ils mettront à la tête de leur ouvrage, leurs noms & surnoms, leurs qualités, & leur adresse précise, sur une feuille séparée, attachée au mémoire, qui sera pliée & cachetée : à défaut de ces conditions, les ouvrages seront rejetés :

3°. De tous les cachets, on ne levera que ceux des deux auteurs dont les mémoires auront remporté le prix & l'*accessit* : les autres seront brûlés, à moins que la faculté n'ait une permission expresse des auteurs d'en user autrement.

4°. Pour éviter les méprises, monsieur le Doyen ne remettra le prix qu'à l'auteur même de l'ouvrage couronné, ou à quelqu'un chargé par lui d'une procuration en forme, & se fera représenter une double copie de l'ouvrage. La valeur de ce prix, qui est de trois cens livres, sera remise en espèces, ou en une bourse de cent cinquante jetons d'argent, portant l'empreinte du doyen en charge.

5°. La proclamation s'en fera le jour de la séance publique qui aura lieu avant le premier novembre 1778. On rendra compte des différens mémoires qui auront été présentés, particulièrement de celui qui aura mérité le prix.

J. C. DESESSARTZ, *doyen.*

A V I S.

SA MAJESTÉ, sur le compte qui lui a été rendu par M. le directeur général des finances, d'après le rapport de la société royale de médecine, des traitemens de différentes maladies par le moyen de l'électricité, a accordé à M. *Mauduyt*, chargé d'administrer ces traitemens, une gratification annuelle, pendant 3 années, pour subvenir aux frais

qui y sont nécessaires. Cet espace de temps à paru nécessaire & suffisant pour constater d'une manière plus suivie & plus exactement vérifiée, qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, l'efficacité de l'électricité, en faveur de laquelle, comme remède, les probabilités, qui existoient déjà, sont confirmées & augmentées depuis six mois, par l'entière guérison de quelques malades, & par le soulagement d'un plus grand nombre.

M. *Mauduyt* souhaiteroit traiter, plus souvent que l'occasion ne s'en est encore présentée, des paralysies récentes, parce que c'est sur tout de ces sortes de paralysies que l'électricité triomphe pleinement & constamment, suivant ce que plusieurs observateurs ont écrit à ce sujet.

M. *Mauduyt* desireroit aussi être à portée d'appliquer l'électricité à des malades affligés de tumeurs lymphatiques ou séreuses. Ces tumeurs sont ordinairement indolentes; on y sent une fluctuation, ou au moins elles cedent mollement sous la main qui les comprime; elles occupent le plus fréquemment les articulations. Les physiciens, qui ont appliqué l'électricité au traitement des maladies, assurent, la plupart, que ces tumeurs cedent au remède avec beaucoup de facilité.

M. *Mauduyt* avertit enfin qu'il ne peut & ne croit pas devoir répondre aux consultations qu'on lui adresse, soit de Paris, soit de la province; à moins, qu'elles ne soient rédigées & signées par des médecins ou par des personnes dont le nom soit connu en physique; autrement les réponses que M. *Mauduyt* pourroit faire sur des exposés trop

souvent vagues & insuffisans , les conseils qu'il pourroit donner , qui ne feroient quelquefois pas entendus , ou souvent mal exécutés , exposeroient les malades à des risques , & tourneroient à leur préjudice , au lieu de leur être utiles. Si les observations dont il s'occupe sous les yeux de ses confreres , & dont il rend compte à l'académie royale des sciences , sont couronnées par le succès , elles seront publiées , & les moyens qu'il emploie seront décrits avec la plus grande exactitude. Mais il n'est ni possible , ni il ne seroit prudent d'entrer , pour les particuliers , dans de longs détails continuellement répétés , inutiles pour les personnes de l'art , & préjudiciables à ceux qui n'en sont pas.

Faute à corriger pour le Journal de mai.

Page 473 , en parlant de la version allemande , de l'essai sur la rage de M. NUGENT, on lit : *« Cet ouvrage mérite une traduction françoise »*. C'est une méprise très grande , il faut : *Cet ouvrage , imprimé en allemand , avoit déjà mérité une traduction françoise , qui parut sous ce titre :*

« Essai sur l'hydrophobie , &c. . . auquel on a joint une dissertation sur la chaux vive , &c. . . »
Paris , Cavelier , 1754 , in-12. »

TABLE DU MOIS DE JUILLET.

E XTRAIT. <i>Traité des maladies des enfans, par feu M. WILS-ROSEN, méd. traduit du suédois; par M. LEFEBURE DE VILLEBRUNE, méd.</i>	3
E XTRAIT. <i>Traité des maladies & des opérations réellement chirurgicales de la bouche; par M. JOURDAIN, chir. dentiste.</i>	15
<i>Observation sur les effets pernicioeux de l'antimoine & du mercure dans les coliques; par M. LABORDE, méd.</i>	30
<i>Observation sur une maladie de vessie, par le malade lui-même, M. LACROIX, musicien.</i>	39
<i>Observations sur des pyrophores sans alun; sur l'inflammation des huiles & des charbons; par M. PROUST, apoth. de l'hôpit. général.</i>	44
<i>Observation sur une maladie singulière; par M. BONNARD, chir.</i>	60
<i>Suite de l'observation sur une phthisie pulmonaire; par M. D'ASSY D'ARPAJEAN, méd.</i>	64
<i>Extrait du prima mensis (2 juin) de la faculté de Paris, ou état des maladies régnantes dans le mois de mai.</i>	76
<i>Observat. météorol. faites à Montmorenci.</i>	78
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	81
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de mai 1778.</i>	82
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
1°. <i>Livres.</i>	83
2°. <i>Prix proposé par la faculté de médecine de Paris.</i>	91
3°. <i>Avis.</i>	93

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juillet 1778. A Paris, ce 24 juin 1778.

POISSONNIER DESPERRIERE,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O Û T 1778.

E X T R A I T.

CONTREPOISONS de l'arsenic, du sublimé-corrosif, du verd-de-gris & du plomb; suivis de trois dissertations intitulées, la première: Recherches medico-chymiques sur différens moyens de dissoudre le mercure, &c. La seconde: Exposition de différens moyens d'unir le mercure au fer... La troisième: Nouvelles observations sur l'ather, &c. Par M. PIERRE-TOUSSAINT.

Tome L.

G

NAVIER, Docteur en médecine, conseiller-médecin du Roi pour les maladies épidémiques, dans la province & généralité de Champagne, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, membre de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Châlons-sur-Marne, &c. .. A Paris, chez la veuve Méquignon, & Didot, 1777. avec approbation & privilege du Roi, 2 vol. in-12. Prix 4 liv. 20 sols.

CET ouvrage est le fruit des veilles d'un homme sage, éclairé, consommé dans la pratique, estimé & aimé de ses concitoyens, connu avantageusement de la république des lettres. C'est en grande partie la réunion de différens mémoires présentés à l'académie royale des sciences de Paris. Cette compagnie, en leur donnant son approbation, & en les agréant pour être insérés dans ses recueils, a rendu justice aux talens de l'auteur : elle a cependant observé qu'il y avoit quelques erreurs à rectifier, plusieurs points à éclaircir. M. N. donne les extraits des jugemens de cette académie dans son ouvrage même, qu'on peut consulter.

MM. *Malouin, Macquer, Desseffartx, & Bucquet*, nommés commissaires par la

faculté de médecine de Paris, pour examiner l'ouvrage de M. *Navier*, en ont rendu un compte favorable; & cette compagnie, en adoptant leur jugement, a généralement applaudi au zèle de l'auteur. Cet ouvrage mérite donc, à bien des égards, une distinction honorable. Aussi nous sentons-nous infiniment de répugnance d'en publier une critique; mais le devoir nous impose cette obligation pénible.

Depuis long-temps la plupart des écrivains semblent avoir pour but de se faire connoître, bien plus que d'instruire leurs contemporains & la postérité; ils veulent intéresser la foule des lecteurs, & espèrent en rencontrer dans le nombre, qui, par leur rang & leur crédit, les conduisent rapidement à la célébrité & à la fortune. Plusieurs ouvrages nouveaux sont composés par des jeunes gens qui, dans un âge à peine mûr, se font crus les maîtres de la matière qu'ils traiteroient. Quels fruits a dû produire leur imagination? des théories nouvelles, des systèmes qu'un nouveau concurrent s'est empressé de détruire; & celui-ci voit bientôt s'écrouler l'édifice qu'à son tour il venoit d'élever.

Pourquoi faut-il que l'ouvrage de M. *Navier* qui ne sauroit être accusé d'a-

voir écrit par de semblables motifs, & qui, par sa conduite, s'est mis à l'abri de tout reproche ; pourquoi faut-il, disons-nous, que son ouvrage ne soit appuyé que de raisons spécieuses, & ne présente guere que des présomptions ?

Nous distinguerons ce qui est du ressort de la chymie, de ce qui tient à la pratique de la médecine. Nous applaudissons aux recherches, aux travaux, aux jugemens & expériences renfermées sous l'idée que donne la première partie de notre division. Mais lorsque nous examinons la partie médicale proprement dite, nous voyons à regret que les opinions de l'auteur sont foiblement étayées, & ses conseils souvent dangereux.

D'abord M. Navier nous représente l'homme en société, comme habituellement exposé à l'usage de poisons éminemment dangereux, & d'autant plus perfides, qu'on y cherche moins les causes des maladies rebelles dont ils sont l'origine. Leur nombre est immense ; car sous le titre *arsenic*, on trouve qu'il faut rejeter des usages économiques l'étain qui contient toujours de l'arsenic, & qui, d'ailleurs, est constamment allié à du plomb, les vaisseaux de faïence, les émaux, la plupart des couleurs, l'étagage, le bleu des lingères, & probable-

DE L'ARSENIC, &c. 101
ment les épingles dont la blancheur n'est
dûe qu'à la fumée de l'arsenic.

L'article du cuivre fournit à M. N.
une liste de proscription aussi considé-
rable. La plûpart des arts, qui servent au
luxu de nos tables, nous offrent des vases
de ce métal. Dans les uns il est à nud,
dans d'autres il est couvert d'étamage;
mais cette enveloppe est plus que sus-
pecte; l'argent n'est pas plus sûr, & son
alliage expose effectivement une partie
de cuivre sous un très grand état de di-
vision, à l'effet de quantité d'acides vé-
gétaux: aussi la sollicitude de M. Navier
est-elle extrême; il la porte jusqu'aux
écumoires & aux lardoires; il conseille
aux riches de faire exécuter celles-ci en
or pur. Il craint enfin que les garnitures
des trémies, des mesures & autres in-
strumens usités dans les greniers à sel,
ne soient également autant de principes
de mort.

Les funestes effets du plomb sont, de-
puis long-temps, connus; mais quoi-
qu'ils soient différens de ceux que pro-
duisent les substances dont M. N. s'est
occupé d'abord, il trouve cependant le
moyen d'y rendre applicable la méthode
favorite de traitement que ses recherches
théoriques lui persuadent devoir réussir.

Le plomb étant attaquable même par

Peau, les tuyaux & les fontaines de ce métal doivent être pros crits ; les vins & les autres liqueurs fermentées que ce métal a la propriété d'adoucir, sont bien réellement pernicieuses. *M. Navier* voudroit qu'on éloignât pareillement de nos maisons presque toute espèce de peinture & de vernis, même ceux qui ont passé au feu ; en un mot, cette poterie de terre, la plus commune ressource de la classe la plus mal-aisée du peuple, paroît à notre auteur une source d'empoisonnement insensible ; le vernis de cette poterie est fait avec du plomb, & quoique vitrifié dans cette métamorphose, il n'a perdu ni sa solubilité, ni son énergie délétère.

Que conclure d'une énumération de dangers si effrayans, si multipliés ? que, sans doute, *M. Navier* en nous présentant une réforme impossible, en exagérant les craintes pour des dangers la plupart imaginaires, a voulu nous engager au moins à rendre nos précautions de plus en plus exactes.

Mais jettons un coup d'œil sur le traitement tracé par *M. N.* dans un cas d'empoisonnement effectif. On y voit, à la vérité, une théorie bien suivie, des expériences & des résultats vrais en chimie. Le praticien y trouve-t-il des

lumières ? Nous commençons par répondre avec M. *Bucquet* (1). « Je ne connois pas de théorie qui puisse décider une question qui intéresse la vie des hommes. Il n'y a que des expériences faites avec soin , & multipliées à l'infini , qui doivent servir de loi en médecine ». Il ajoute un peu plus loin : « Je suis persuadé que la médecine doit être uniquement fondée sur des faits , & que cette science ne peut admettre aucune théorie ; car toute théorie étant très voisine du système , il seroit fort dangereux que chaque médecin pût en créer une à sa fantaisie ». Nous citons ici , d'une manière précise , M. *Bucquet* , parce qu'en qualité de commissaire de la faculté , il a rédigé le rapport de l'ouvrage de M. N. & parce que les sentimens énoncés dans cette citation , doivent persuader que les éloges renfermés dans le rapport , ne peuvent être que relatifs à l'ouvrage considéré comme un travail chymique.

Qu'on recherche effectivement , dans tout l'ouvrage , l'exposition suivie & méthodique du traitement , & la marche

(1) Mémoire sur la manière dont les animaux sont affectés par différens fluides aëriiformes méphitiques , &c. De l'imprimerie royale , 1778.

des accidens qu'auront éprouvés un ou plusieurs empoisonnés dans le cours de cette méthode, jusqu'à parfaite guérison, on n'en trouvera pas de vestige. La seule expérience *médicinale* se réduit à avoir examiné l'effet d'une goutte de solution arsenicale dans l'eau, posée sur l'extrémité de la langue : tout le reste ne tient qu'à des expériences chymiques. Ce sont des précipitations opérées dans des coupes de verre sur des solutions arsenicales, mercurielles, cuivreuses & saturnines, par différens hépars : toutes ces solutions furent adoucies par ces différentes précipitations, & de-là est née cette idée d'employer les hépars comme les seuls contre-poisons, vraiment curatifs dans le cas d'un empoisonnement métallique.

Mais un remède âcre, & stimulant au plus haut degré, tels que sont les hépars, peut-il être impunément versé dans un estomac déjà déchiré, & brûlé par un poison corrosif ? La quantité nécessaire pour altérer simplement, & non pas détruire l'arsenic ; pour l'assimiler à l'orpiment, au lieu de lui laisser la forme arsenicale, est-elle si petite, lorsqu'on aura pris une quantité un peu considérable de ce demi-métal ? M. N. conseille de prendre six grains d'hépar, en substance, de quart-d'heure en quart-

d'heure (1). A-t-il essayé un pareil remède ? Le feu, qu'il auroit excité, eût bientôt égalé celui qu'il auroit dessein d'éteindre. Ce n'est pas tout, M. *Navier* prétend que ce remède passe des premières voies dans les secondes, avec toutes les propriétés chymiques, pour y suivre les loix connues des affinités : il raisonne d'après le même principe, en parlant des médicamens en général. Selon lui, des boissons acidules corrigeront, dans le sang, les parties absorbées d'un caustique alkalin, appliqué à l'extérieur : les solutions d'hépars iront pareillement chercher, dénaturer & précipiter dans les vaisseaux lactés, & dans le sang, les parties vénéneuses qui auront pu y pénétrer. Il est aisé d'enfanter une pareille théorie. Mais peut-on se permettre d'en faire la base du traitement, dans les cruelles angoisses qu'occasionnent les poisons métalliques ? Nos corps sont-ils donc composés de vaisseaux insensibles & indestructibles ?

Les accidens occasionnés par le plomb sont ainsi que l'observe M. N. très différens de ceux des autres solutions métalliques. Pourquoi donc, en proposant

de changer le nom de colique de Poitou , de potier , & des peintres , sous lequel on les désigne communément , substituer celui de colique métallique , bien plus impropre ? Le seul nom convenable , est celui de colique de plomb : toute autre dénomination peut induire en erreur , & devient , dès-lors , dangereuse. Cette colique , d'ailleurs , a des symptômes particuliers & spécifiques qui la caractérise ; & l'on s'y méprend difficilement , quand on les a observés plusieurs fois. M. N. parle , avec éloge , de la méthode suivie à l'hôpital de la Charité de Paris , & reconnoît qu'il lui a dû des succès , *en la modifiant toutefois suivant les circonstances*. Il se flatte cependant qu'il y auroit de l'avantage à user d'abord des hépars dont il propose l'usage.

Il est à présumer qu'en s'exprimant sur la méthode usitée à l'hôpital de la Charité de Paris , comme nous venons de remarquer que M. N. l'a fait , son dessein n'étoit pas d'en donner une idée fausse. Il en résulte pourtant , ainsi que des autres articles concernant le plomb , qu'on croiroit très facilement que cette méthode se réduit à une sorte de routine empirique. Nous devons en conséquence dire que la méthode usitée à la

Charité varie pour chaque malade, relativement à son âge, son tempérament, ses forces & son métier; relativement à ce qu'il en effuie de douleurs, pour la première, seconde, ou toute autre reprise; relativement aux symptômes qui forment actuellement le diagnostic de son état, à l'ancienneté de leur époque, & à la marche qu'ils ont tenue. D'après tous ces points différens le médecin se fait un plan de curation duquel, depuis long-temps, le mochlisme a été rejeté, quoique les médicamens soient toujours actifs lors qu'aucune contre-indication ne s'y oppose.

Si la partie médicale de l'ouvrage dont nous rendons compte offre un système qui nous a paru absolument inadmissible, quoique défectueuse, elle peint le cœur sensible d'un citoyen que les malheurs de ses semblables affecte profondément, & qui, par cela seul, est digne de leur reconnaissance & de leur estime.

Nous n'oublierons point de remarquer que M. N. communique plusieurs préparations *martio-mercurielles*. L'académie des sciences a observé à l'auteur que la difficulté d'unir le fer au mercure avoit toujours été proposée par les chymistes en considérant ces deux substances en

leur intégrité : il est à présumer qu'on pourra se servir avantageusement de ces préparations dans la plupart des cas où *M. Navier* a dessein d'en tenter les effets, tels que les tumeurs scrophuleuses, & en général les congestions lymphatiques (1).

(1) L'ouvrage de *M. Navier* est précédé d'une lettre de *M.* son fils, bachelier de la faculté de médecine de Paris, à *M. Miffa*, &c... Elle commence par ces mots : « Monsieur, je vous dois » plusieurs des réflexions sur les poisons & sur les » contrepoisons, que mon pere me permet de » mettre à la tête de son ouvrage ». Et finit ainsi : « Mes sentimens à cet égard ne connoissent point » de bornes. Ils n'entreront cependant jamais en » parallele avec les bontés dont vous m'honorez, » Mais ces mêmes sentimens perpétuent dans mon » ame, en se reproduisant, un genre de jouissance » bien flatteur. Ils sont, en cela, de concert avec » l'attachement respectueux & inaltérable que je » vous ai voué. Monsieur, votre très humble, &c. »

La vivacité de la reconnoissance de *M. Navier* le fils intéresse en sa faveur, & fait regretter que *M. Miffa* n'ait pas saisi l'occasion de placer un nouveau bienfait. *M. N.* auroit vraiment une obligation de plus à *M. M.* s'il l'avoit dissuadé de publier une lettre dont le sujet ne vaut pas mieux que le style.

C U R E S

Opérées par les seules ressources de la nature ; par M. BARON , médecin à Claviers , viguerie de Draguignan en Provence.

De las cosas mas seguras , la mas seguras es dudar.

Je communiquerai l'histoire de la guérison de deux maladies où la nature active, & j'ose dire bisarre, ne m'a laissé que la moindre partie de la gloire du succès.

Premiere observation.

Il y a environ un an & demi que je fus demandé à la campagne pour une fille âgée de dix ans, unique & la plus chere espérance d'une famille patriarchale. Cette fille étoit grande pour son âge, d'un tempérament très fort, & merveilleusement précoce par le développement de ses facultés morales ; elle étoit atteinte, depuis plus d'un mois, d'un *chorea sancti Viti* le plus confirmé qu'il soit possible de rencontrer ; les convulsions étoient continuelles & dans tous les membres, la physionomie étoit altérée, la mémoire manquoit, l'esprit étoit hébété,

& la malade n'exprimoit le triste sentiment de sa situation & de ses répugnances, que par un rire convulsif accompagné de larmes; d'ailleurs elle étoit sans fièvre, son pouls étoit réglé & fort, sa respiration libre, & son appétit bon. La constance d'un mal si singulier & si rare, le faisoit attribuer à un enchantement démonial, erreur ordinaire au peuple ignorant, crédule, & porté à supposer du surnaturel dans tout ce qui ne lui est pas familier.

Hippocrate a assigné deux causes diamétralement opposées à la convulsion (1); l'une est l'inanition & l'autre la répletion: cette dernière paroissoit être applicable à notre malade, puisqu'elle étoit jeune, saine & robuste. L'autorité de *Sydenham* venoit à l'appui de notre opinion, & le traitement qu'il indique fut d'abord celui que nous employâmes. Un mois se passa sans que nous fussions plus avancés: les soupçons de tous les vices d'humeur possibles se présentèrent à nous, vérole, écrouelle, galle, existence de vers, &c. tout fut pressenti, rien ne fut constaté; il nous restoit une vue, elle nous donnoit des grandes espérances: ces

(1) Les modernes en reconnoissent une troisième, c'est l'irritation.

convulsions étoient-elles un effet sympathique de l'orgasme naturel aux filles quand leurs règles s'établissent, & de l'obstacle que devoit leur opposer une constitution très robuste ? Cette fille n'avoit à la vérité que dix ans, mais quelquefois la nature se joue : l'idée étoit plausible. En conséquence j'ordonnai les bains, les fomentations, les tisanes délayantes & incisives; rien n'opéra. Enfin, application de vésicatoires, pilules fétides, & tous les anti-spasmodiques appropriés, hormis l'électricité, tout fut employé suivant l'ordre & la méthode des plus grands maîtres, mais en vain. Le traitement duroit depuis trois mois. Il nous restoit à essayer de la valériane, nos mauvais succès avoient abattu l'espoir des parens, & bien affoibli leur confiance. Nous ordonnâmes à la malade le changement d'air, & exhortâmes les bons campagnards à la patience, & à tout espérer d'une époque qui a la plus grande influence sur la santé du sexe. Du reste les forces se soutenoient, & le mal n'empiroit pas. Deux mois se passèrent encore sans qu'il parût aucun changement dans son état, & les idées de sortilège qui, dans l'esprit de ces bonnes gens, expliquoient la cause de nos mauvais succès, s'affermirent.

Il y a, dans la contrée, un prétendu magicien renommé, dont, suivant le peuple imbécille, les ressources sont d'autant plus infaillibles, qu'elles s'exercent sur des cas où les moyens naturels ont échoué. Ce magicien est demandé, il oppose maléfice à maléfice, ses tentatives sont d'abord vaines; enfin, après quinze jours d'épreuves, la malade se trouve mieux. Il part alors en prognostiquant un rétablissement absolu sous peu de jours, & l'événement justifie le présage.

Si la malade avoit conservé son intelligence, ou si l'imposteur avoit employé une manœuvre capable de faire une révolution en elle par la force des ébranlemens qu'une impression vive & inopinée peut faire sur le cerveau d'une jeune personne, on pourroit, à la rigueur, attribuer cette cure à monsieur le forcier, & elle seroit due à une pratique naturelle, & même usitée; mais je m'en suis informé: ce misérable qui, à ce qu'on dit, est dupe de lui-même, opère publiquement, & tout consiste à faire sur l'énergumène, trois ou quatre fois par jour, quelques simagrées barroques, précédées de quelques mots, & d'un certain cérémonial qui semble indiquer qu'il dispose l'appartement où le malade se trouve, à la réception d'un esprit; ainsi il

il est clair que la cure n'est dûe qu'à l'influence du printemps qui, en donnant de l'énergie à la constitution de la malade, a accéléré la coction trop lente de l'humeur qui étoit la cause du mal, & suivant ceux qui aimeroient à se flatter, au développement des principes jusqu'alors inertes de quelqu'un des médicamens employés.

J'ai vu depuis, plusieurs fois cette fille; j'ai vérifié son état, elle n'a eu, soit dans le temps du traitement, soit après, ni éruption, ni évacuation critique, ni accès de fièvre, & les regles manquent encore: d'ailleurs point de rechûte. Je ne dois pas oublier de dire, que le forcier a été exalté, porté aux nues, & sur tout bien payé; & qu'on n'a pas seulement remercié le médecin de ses soins. *M. de Maupertuis* eût applaudi à cette conduite, lui qui vouloit qu'on ne récompensât que les succès.

Seconde observation.

J'ai vu depuis une fille de douze ans passer par tous les degrés du marasme, arriver jusqu'au flux colliquatif qui en est le plus dangereux symptôme, & revenir, pour ainsi dire, de l'agonie, comme par un enchantement. Sa maladie étoit une fièvre de suppuration entretenue par

un délabrement presque universel de la jambe droite, le pus qui en découloit étoit sanieux & fétide, le tibia étoit presque tout à nud, sa substance étoit noirâtre. Un dépôt se forme dans le genou, une commisération déplacée en retarde l'ouverture, enfin on la fait, & le pus qui en sort exhale une odeur révoltante; la plaie se ferme d'abord, & bientôt après il se manifeste un nouvel abcès à côté de l'endroit où étoit le premier; celui-ci paroissoit très profond. La malade souffroit des douleurs terribles, mais sourdes, & souvent lancinantes, tous les os étoient gonflés; on ouvre cet abcès, & la matière qui en sort est noire, verdâtre, puante, indice infailible de la lésion des os. Dans le même temps les autres plaies fluoient, elles étoient hideuses: cet enfant, excédé par les douleurs, invoquoit la mort à tout instant; le pansement le plus modéré & le plus méthodique, étoit pour elle une vraie torture, & un supplice pour ceux qui, par état, devoient y assister. A tous ces maux se joignoient l'insomnie, le dégoût, l'extrême maigreur, le dévoiement, une humeur si difficile & tant d'inflexibilité, qu'il n'y a pas eu moyen d'administrer, dans tout le cours du traitement, un seul remède interne; pas même une potion

calmante. Cet état a duré deux mois passés. Cependant cette fille est aujourd'hui presque guérie par les seules ressources de la nature, au grand étonnement de tous les médecins & chirurgiens qui l'ont vue, parmi lesquels j'ai le plaisir de compter M. le docteur *Verrier*, le médecin le plus justement renommé de nos contrées.

Nous devons observer que cette fille n'avoit aucun vice humoral, & que ces abcès étoient venus à la suite d'un érysipele malin qui embrassoit une grande portion du *fascia lata*; c'est un de ces cas d'étranglement que M. *Quesnay* a si bien décrit : celui-ci avoit été extrêmement négligé dans son principe. Le premier signe d'amélioration a été un changement de couleur dans l'os; elle est devenue naturelle, le périoste s'est régénéré sans exfoliation, l'appétit s'est rétabli, la fièvre lente est presque dissipée, & la malade en sera quitte pour une ankylose au genou.

Ces deux cas manifestent assurément les ressources de la nature, & la confiance que le praticien doit y mettre dans des sujets jeunes & sains; mais, si je ne me trompe, il en résulte une autre vérité.

Dans l'un & l'autre cas la nature a

agi lentement, & donné le temps d'appliquer tous les remèdes possibles. Si dans le premier j'avois employé la valériane, & dans le second la diète blanche & le quinquina, le traitement eût convenu sans doute; mais les malades n'eussent pas mieux guéri: je n'eusse pas manqué cependant de faire honneur de la cure aux remèdes prescrits; usurpation, comme on voit, que l'art eût fait sur la nature. De pareils cas ne sont pas rares, sans doute, mais on ne les observe point assez. Un médecin philosophe à qui le ciel eût donné le génie & le temps (supposition malheureusement chimérique) d'analyser toutes les observations étonnantes, & de tracer la ligne imperceptible qui sépare les effets de l'art de ceux de la nature, dissiperoit assurément bien du merveilleux, & rabaisseroit le crédit d'une foule de remèdes peut-être trop vantés.

Il seroit injuste d'inférer de mes raisonnemens que je cherche à méconnoître l'efficacité de certains remèdes auxquels la médecine doit infiniment, & à affoiblir la confiance que méritent les auteurs respectables qui les ont préconisés: ce n'est pas mon dessein. J'apprécie, autant qu'un autre, les vertus des médicamens qui fournissent bien souvent de grandes ressources, & j'accorde aux

grands médecins qui en ont introduit & soutenu l'usage, toute mon admiration & toute mon estime : je les étudie, je les prends pour modèles. Heureux, si quelque succès couronne mes travaux ! Sans être trop crédule je proteste contre tout pyrrhonisme qui ne tend qu'à embrouiller les principes, & à ralentir le goût d'expérience si nécessaire à l'avancement de notre art. Mon objet est de rendre les jeunes médecins circonspects dans les jugemens qu'ils portent de leurs succès, de révéndiquer les droits de la nature sans détracter l'art, & sur tout d'engager les observateurs à ne reconnoître pour vraiment efficaces que les remèdes éprouvés avec toute la sagacité possible, d'autant qu'une confiance déplacée pour un prétendu spécifique, soutenu sur tout par le mérite de la nouveauté, a le double inconvénient d'en rendre l'application trop générale, & de faire négliger des remèdes quelquefois mieux indiqués.



OBSERVATIONS

SUR la section & la rupture du tendon d'Achille; par M. DE VILDÉ, chirurgien-major du régiment des Carabiniers de MONSIEUR. (1)

M. le comte de Savary, capitaine au régiment des Carabiniers de MONSIEUR, se lavant les pieds, le 14 juin de l'année dernière 1777, dans un vase de faïence, qu'on nomme bidet, s'élança, ayant encore un pied dedans, pour prendre une serviette. La cuvette s'étant brisée sous lui, il se fit deux plaies à la partie postérieure & inférieure de la jambe gauche: l'une, triangulaire & superficielle, répondoit au talon immédiatement; elle fut peu considérable. L'autre, deux doigts au-dessus de celle-ci, coupant la jambe transversalement, avoit près de deux pouces d'un angle à l'autre, pénétrant obliquement de bas en haut, & divisoit

(1) Nous espérons que M. de Vildé trouvera bon que nous supprimions ses remarques en faveur du bandage de M. Petit pour contenir le tendon d'Achille. Ces remarques sont très bonnes sans doute; mais elles persuaderoient moins que ses observations.

le tendon d'achille en flûte, & presque entièrement; je dis *presque*, parce qu'il s'en falloit si peu, que j'eus peine à en convaincre un chirurgien présent, qui m'opposoit l'enfoncement qui résulte de la section complète par l'éloignement ou écartement des extrémités du tendon divisé. J'observerai que M. le comte, pour appeler son laquais à son secours, se porta à la fenêtre de sa chambre sans grande difficulté; il eut, à la vérité, la précaution de s'appuyer légèrement sur sa jambe blessée.

M'étant décidé pour le bandage de M. *Petit*, je le fis exécuter en me servant de la pantoufle même du malade; il n'y manquoit que le treuil auquel je suppléai par une boucle de fer qui partoît d'un cuir fort, cousu & bâti sur le corps de la genouillere, en patte d'oie; deux de ses branches partoient de la portion supérieure qui répond au-dessus du genou; celle du milieu, rapportée à ces deux-ci, s'attachoit à la portion inférieure ou branche tibiale de ladite genouillere; dans la boucle passoit une lanière de buffle (que je préfèrai au cuir à cause de sa résistance & de son inextensibilité), cousue & attachée à la pantoufle suivant sa longueur, & en passant sur le milieu du talon. A la faveur de

cette boucle je pus très aisément maintenir le pied plus ou moins étendu, en fixant son ardillon dans cette courroie, au degré convenable.

S'il m'eût été possible de me procurer le bandage imaginé par M. *Petit*, ç'eût été celui que j'aurois appliqué par préférence ; mais, pressé par les circonstances, j'ai tâché d'y suppléer : je suis donc très éloigné d'avoir voulu réformer un bandage dans lequel je ne reconnois point de défaut.

Le pied fut mis dans un chaufson, & ensuite dans la pantoufle : la genouillere, placée & arrêtée autour du genou, je ramenai le pied en arriere par gradation, & tins d'abord la jambe dans une médiocre flexion. Les plaies furent pansées simplement. Si c'est un langage commun ; il est du moins vrai ; celle du tendon avec une légère eau de *Goulard*, & un peu de baume d'*Arçæus* sur l'autre ; de petites compresses languettes furent posées sur les parties latérales du tendon, le tout soutenu par un bandage simple à 4 chefs, attaché avec des épingles. Il s'établit un peu de suppuration à la plaie triangulaire vers le troisième jour de l'accident. Dix jours s'étant écoulés sans en avoir apperçu à celle du tendon, elle s'y annonça par un peu de chaleur & de

rougeur au bord des levres de la plaie ; lesquelles devinrent semblables à une paupière légèrement enflammée ; elle ne fut jamais abondante , & toujours superficielle ; elle fut précédée de près par de légers soubresauts qui , dans la suite , prirent le caractère de mouvement convulsif , ou *treffaillement involontaire*. Ils eurent des retours différens , & des périodes remarquables : ils étoient , sans doute , l'effet de la nature de la lésion du tendon. Comme la suppuration est une suite des plaies faites par une cause non destinée à couper , ce fut le seul accident que nous eûmes à combattre dans tout le cours de cette cure. Le malade observa que ses soubresauts le frapportoient régulièrement en entrant dans le sommeil , & qu'il en étoit faisi toutes les fois qu'il vouloit s'endormir. La douleur , qu'ils occasionnoient , partoît des régions de la plaie du tendon , & se perdoit dans le principe des muscles qui le composent , en lui laissant un sentiment approchant de celui que nous appelons frémissement , & qui nous reste par un ébranlement de l'organe de l'ouïe , à la suite de l'impression des corps sonores. Les topiques anodins , relâchans & antispasmodiques , que je crus indiqués , furent mis en usage ; l'eau - de - vie , qui y entra quelquefois , contre mon sentiment ;

ne manquoit pas de produire son effet, & de les exciter. Je n'oubliai point à soutenir le mollet, assez volumineux de son naturel, par une compresse circulaire, maintenue par une bande légèrement tendue : rien ne s'y opposoit. Je me décidai à changer le membre de position; enfin à ramener la jambe sur la cuisse, peu à peu, en tendant mon bandage de manière qu'au bout de trois jours de cette manœuvre, le pied se trouva vis-à-vis le genou du côté opposé; situation qui donna beaucoup de relâchement aux muscles irrités, & la seule, toute gênante & forcée qu'elle étoit, & dont il est peu d'exemple, qui fut exempte de mouvemens convulsifs, malgré les progrès de ces tressaillemens qui se répétoient par des secousses les plus violentes; seule position enfin, que M. le comte eût agréable. Je l'y maintins à peu-près dix jours, & le malade n'eut aucun ressentiment de ses convulsions. J'assure qu'on eût pu aller au-delà de cette position, & qu'il s'en faut qu'on soit obligé d'en approcher dans les cas ordinaires de rupture ou division parfaite de ce tendon.

Il est démontré que je ne parvins à y mettre le malade que dans cette nécessité où tout semble être permis pour

vaincre son ennemi. Je réponds, en cela même, aux objections les plus raisonnables qui nous soient opposées par nos adversaires, & que nous ayons eues à combattre. *M. de Savary* guérit, dans l'espace d'un mois & demi, très parfaitement, & se trouva, en ce temps, à-peu-près dans l'état du blessé cité (1) par *M. Duchanoy*, docteur-régent de la faculté de Paris; c'est-à-dire, avec un peu d'engorgement œdémateux au bas de la jambe, lequel s'est dissipé en reprenant l'exercice, & avec un peu de roideur dans les articulations du genou & du pied, accompagné d'un léger empâtement, sur tout entre les condyles du fémur, que l'eau de chaux seconde, un peu animée, dissipa bientôt.

On ne sauroit, dit *M. Duchanoy* (2), trop multiplier les observations quand il s'agit d'un point aussi intéressant. Quatre, six, dix blessés guériront, je le suppose, sans bandage contentif, & le onzième en sera victime : pourquoi donc rejeter la méthode de *M. Petit* ? Ce mé-

(1) La cicatrice est belle & bien unie, la consolidation du tendon un peu apparente au toucher, & lui donne un peu plus de volume.

(2) *Journal de méd.* année 1775.

décidant demande à réveiller l'attention des praticiens sur le danger qu'il y a d'abandonner le membre à lui-même.

M. *de Savary* a donc été guéri très heureusement par le bandage de M. *Petit*, contre & malgré l'opinion de ses adversaires dans cette même circonstance où M. *Dupouy* le condamne, & le croiroit, dit-il, très préjudiciable & même pernicieux ; tout en contraignant le membre, il a été le remède au seul accident que nous ayons eu à combattre. S'il est peu d'accidens plus fâcheux, il en est peu aussi de réparés avec plus d'avantage ; c'est un tendon déchiré & coupé, en partie, par une cause propre à compliquer ces sortes de plaies, & qui devoit nécessairement être suivie de suppuration ; cause seconde des mouvemens convulsifs, sans quoi M. *de Savary* n'eût été nullement gêné, & n'eût pas même senti l'application du bandage.

Cette observation forme une preuve de plus en faveur de la préférence que mérite la méthode de M. *Petit*. J'en communiquerai une autre qui constatera l'insuffisance & le danger de se livrer à une autre pratique.

Un boulanger de la Ferté dans le Maine, se rompit & se cassa le tendon d'Achille, en faisant un faux-pas, au commence-

ment de 1775 : le chirurgien qui fut appelé à son secours , lui appliqua seulement des compressees çà & là , & suivant la longueur du tendon , le tout soutenu d'une bande passée autour de la jambe & du pied , formant quelques étriers , & venant s'attacher à une jarretiere au-dessus du genou , de maniere qu'elle ramenoit un peu le pied en arriere. Il tint quelques jours son malade au lit , & bientôt il le vit lever sans inquiétude , & placer sa jambe à son gré. Soit que ce malheureux , abandonné à lui-même , se fût permis trop tôt de mouvoir sa jambe , soit qu'il ait abusé de la simplicité de son bandage & de sa liberté , il se trouva réduit d'user très long-temps de béquille. Il n'y a pas plus d'un an qu'il est en état de faire deux lieues de pied , tout au plus. Ayant eu occasion de le voir chez moi l'été dernier , il m'avoua que la foiblesse de sa jambe est telle qu'il a besoin de s'aider d'un bâton.



OBSERVATION

SUR l'utilité de la décoction de tabac en layement dans les hernies inguinales avec étranglement; par M. SOUVILLE, maître-ès-arts & en chirurgie, professeur en l'art des accouchemens, & chirurgien-major de l'hôpital militaire de Calais.

UN jeune pere minimé de la communauté de cette ville, de forte & vigoureuse constitution, étoit affecté d'une hernie inguinale du côté gauche, depuis l'âge de deux ans. Ses parens avoient négligé cet accident qu'ils ne croyoient pas de grande importance, jusqu'à ce que leur fils eût atteint la 21^e ou 22^e année. A cette époque on fit faire un bandage; soit qu'il fût mal construit, ou mal appliqué, la hernie reparoissoit sans cesse. Ce religieux, las de cet appareil & de son peu de succès, confia son incommodité à la nature, ou, pour mieux dire, au hasard. Il prit avec d'autant plus d'aisance ce parti toujours imprudent, qu'il avoit constamment réussi à la faire rentrer à l'aide du repos & de la situation, & qu'il craignoit, à raison de son état, de se confier à un

homme de l'art. Cette retenue, assez commune parmi les personnes en religion, qui l'a exposé aux plus vives alarmes, devoit être pour lui & ses semblables une leçon importante.

Jéudi, 21 du courant, ce religieux fut invité à dîner à une maison de campagne à trois lieues de cette ville, il s'y rendit à pied. Il s'aperçut, pendant le repas, que sa hernie s'échappoit; il ne discontinua pas de manger, & repartit de suite pour son couvent. Il ressentit, en marchant, quelques douleurs à l'aîne, qu'augmenterent sensiblement les différens faux-pas qu'il fit en route. La fatigue, quelques légères souffrances l'engagerent à se coucher & à boire quelques tasses de thé. Il s'endormit: au premier réveil, & se sentant en moiteur, il essaya de réduire sa hernie; il fit, à plusieurs reprises & sans succès, plusieurs tentatives, & se rendormit cependant, dans l'espérance que vers le matin, à l'heure de son lever, il seroit plus adroit: vain espoir. Il prit alors une dose de la poudre d'Ailhaud; ce purgatif drastique l'évacua puissamment, & ne changea en rien l'état des choses.

Le lendemain de ce purgatif, 23 du courant, la fièvre & le hoquet étant survenus, je fus appelé; je mis successive-

ment en usage tous les moyens indiqués, pendant quatre jours, sans éprouver la moindre diminution dans les accidens. Leur persévérance m'avoit décidé à demander l'avis de plusieurs personnes de l'art, & j'allois proposer ce dessein à la communauté, lorsqu'il me vint en pensée d'essayer la décoction de tabac en lavement, dont j'avois lu la veille le bon effet dans la *Gazette salulaire* de Bouillon, n°. 21, à l'article de l'extrait des œuvres de M. *Percival Pott* de la société royale de Londres, & chirurgien de l'hôpital de S. Barthelemi; & ce, dans deux cas en tout semblables à celui-ci.

Je pris en conséquence une once de tabac haché, je le fis bouillir dans une pinte d'eau, & fis injecter au malade un lavement de cette décoction. Il lui survint une légère évacuation qui fut suivie d'un évanouissement assez long. A cet état succéda un vomissement d'un liquide verdâtre qui m'effraya par sa durée; aussi-tôt que ce phénomène cessa, il sentit un mouvement étrange dans le bas-ventre; ainsi qu'à l'aîne, & 2 heures après, un léger sommeil, au moment où j'allois lui faire injecter un second lavement en tout semblable au précédent. J'examinai la tumeur herniaire, elle étoit diminuée de moitié; je confiai le reste

à la nature , & le lendemain matin la réduction fut complète.

Le religieux, qui fait le sujet de cette observation, auroit certainement subi l'opération du bubonocèle, opération dont le succès est toujours incertain, si je n'eusse eu connoissance des œuvres de M. *Percival Pott*. J'engage les praticiens à recourir à ce moyen dans pareille circonstance, & leur souhaite le même succès.

Calais, ce 29 mai 1778.

E F F E T singulier du tonnerre ; par M. RAGNEAU, maître-ès-arts & en chirurgie, résidant au Leroux-Bottreau, près Nantes.

LE 24 mars dernier, environ les cinq heures du soir, il survint dans nos cantons un violent orage, accompagné de tonnerre, & d'une pluie mêlée de grêle. Une jeune fille d'environ 22 ans, qui travailloit à la vigne, courut se réfugier dans un moulin voisin, proche le bourg de Saint-Julien de Concelles, situé à trois lieues de Nantes, & à une demie du Leroux. Arrivée à ce moulin, elle s'appuie le dos contre un sac de farine; elle est à l'instant frappée de la foudre, &

expire. Ayant appris le lendemain matin ce funeste accident, je me transportai l'après-midi à la demeure de la défunte, muni des instrumens propres à faire l'ouverture du cadavre. Je pris, en passant, le sieur *Charbonnier*, chirurgien du bourg.

Nous commençâmes par l'examen de la tête, à laquelle nous ne découvrîmes qu'une très petite plaie. Mais nous trouvâmes sous les tégumens beaucoup de sang épanché, noir & coagulé. Le crâne enlevé, nous n'apperçûmes aucune lésion aux meninges ni au cerveau. Le trou du pariétal gauche nous parut augmenté du double environ de son diamètre naturel. Ce trou répondoit à la plaie des tégumens; il n'y avoit à l'extérieur aucune trace de brûlure, pas la moindre aspérité; mais au-dedans l'ustion étoit très sensible (1): nous bornâmes-là nos recherches, toute la surface du corps nous ayant paru très saine.

Remarque.

Comment une aussi petite plaie qui n'intéresse point le cerveau, & dont tous les accidens ne consistent que dans un

(1) J'ai fait voir ce crâne à *M. Biffon*, professeur aux écoles de chirurgie de Nantes, & je le garde dans mon cabinet.

épanchement de sang entre les tégumens & le péricrâne, avec cette légère uftion au crâne, a-t-elle pu occasionner une mort aussi prompte, tandis que l'on a guéri des plaies de tête énormes avec fracas, déperdition de la substance même du cerveau, &c. ? Témoin l'observation de M. *Limbourg* le jeune, consignée dans le Journal de médecine du mois de septembre dernier. Il est donc plus que probable que cette fille a été suffoquée par la vapeur sulphureuse de la foudre, peut-être encore par la peur qui aura tout à coup suspendu toutes les fonctions vitales. On n'a employé, après le coup, aucun moyen pour la rappeler à la vie.

Au Leroux-Bottreau, le 14 avril 1778.

S U I T E E T F I N

Des observations sur des pyrophores sans alun ; sur l'inflammation des huiles & des charbons ; par M. PROUST.

Les métaux font aussi détonner l'acide nitreux.

On verse quelques gouttes d'acide nitreux sur de l'orpiment fondu ; la détonation s'opere très facilement.

Le cuivre, réduit en poudre très fine,

c'est - à - dire , les avanturines de rosette échauffées jusqu'à ce qu'elles prennent la couleur bleue , font détonner assez bien l'acide nitreux ; le bismuth , l'étain , le zinc fondu , le font aussi détonner. On obtient ces métaux réduits en chaux. La limaille d'acier , le safran de mars , légèrement échauffés , font détonner l'acide nitreux. *Beccher* avoit connu cette détonation.

Je fis part de toutes ces expériences à *M. Rouelle* qui m'honore de ses conseils , & à qui je dois la première idée de ces tentatives.

Je ne tardai pas à m'appercevoir qu'elles venoient à l'appui de la théorie que feu monsieur son frere avoit créée sur les inflammations des huiles par l'acide nitreux. Cette théorie fut combattue par beaucoup de personnes , par de longs raisonnemens , sans fournir des expériences contradictoires à ce qu'il avoit avancé.

Feu *M. Rouelle* s'étoit convaincu que lorsqu'on verse l'acide nitreux sur les huiles essentielles , cet acide convertissoit une portion d'huile en charbon ; qu'arrivée à ce changement , le nouveau charbon détonnoit par le contact immédiat de l'acide , & communiquoit l'inflammation à la portion d'huile très échauffée qui l'environnoit. Cet énoncé est rigou-

reusement vrai ; car avec quelqu'attention dans la maniere de procéder , on devient le maître de convertir en charbon parfait toute une quantité donnée d'huile sans l'enflammer , & de faire détonner ensuite ce charbon avec l'acide nitreux , après l'avoir dépouillé , par la calcination , du peu de substances huileuses qui auroient échappé à cet acide. Donc , si l'on verse sur de l'huile de gaïac de l'acide nitreux , en suffisante quantité pour obtenir le charbon , sans toutefois l'enflammer , les chymistes qui se sont occupés de ces expériences , savent qu'alors on est arrivé au terme le plus voisin de l'inflammation , & qu'il suffit d'y verser quelques gouttes d'acide pour l'obtenir aussitôt. Mais si l'on enleve ce premier champignon , & qu'on verse de nouvel acide sur l'huile restante , on opere ce qui étoit arrivé précédemment , & l'inflammation n'arrive point , parce qu'il est de toute nécessité que l'acide nitreux en ait reproduit un second pour l'enflammer. On réitere cette manœuvre autant de fois qu'on le veut , sans enflammer l'huile de gaïac ; on calcine tous ces charbons rassemblés , on y verse ensuite de l'acide nitreux qui les embrase sans flamme ni fumée. Mais si l'on remet toutes choses dans l'état premier , & qu'on place un de

ces charbons, ainsi calcinés, dans un verre où l'on aura versé de l'huile de gaiac bouillante, ou même de l'essence de térébenthine, afin qu'elles soient en expansion, c'est-à-dire, dans l'état le plus favorable à leur inflammation; si l'on y verse de l'acide nitreux, le charbon prend feu, & enflamme l'huile qui l'environne. *M. Bewly* a cité, dans sa lettre à *M. Priestley*, une expérience semblable. « Si » l'on humecte, dit-il, un pyrophore im- » parfait avec de l'essence de térébenthine, » & qu'on l'arrose ensuite de quelques » gouttes d'acide nitreux, le charbon dé- » tonne, & l'huile s'enflamme au même » instant ».

Lorsqu'on verse de l'acide nitreux sur une huile essentielle, cet acide l'épaissit sensiblement, la colore, la rôtit, & la porte à l'état de bitume; elle passe de-là à celui de vrai charbon: c'est alors que l'acide nitreux l'enflamme; car cet acide ne détonne & n'enflamme jamais les corps gras qu'à l'aide de cette circonstance, & la détonnation qu'on peut obtenir avec les corps gras, & le nitre en substance, ne diffère en rien absolument de celle que produit l'acide nitreux pris séparément, & versé sur les huiles essentielles. Cet acide trouvant peu de résistance à désunir les principes immédiats

de l'huile essentielle, & à la convertir en charbon, s'affoiblit aussi moins vite, & conserve assez de sa première énergie pour réagir instantanément sur ce charbon : c'est pourquoi il est plus difficile de saisir l'instant où il convient de l'enlever pour arrêter la détonnation ; mais si l'on augmente la résistance que l'huile essentielle oppose aux efforts multipliés de l'acide nitreux, en y mêlant de la térébenthine ou du baume de copahu, la production du charbon est infiniment plus lente, & on a le temps de l'enlever avant sa détonnation. Cette lenteur de l'acide nitreux, dans ses effets, ne prouve-t-elle pas maintenant que la consistance résineuse n'est pas la plus favorable aux inflammations, quoi qu'en dise M. *Baumé* ; & qu'il faut bien aussi se garder de comparer l'accroissement de consistance que les acides font prendre aux huiles essentielles, à l'état vraiment résineux lui-même ? Ces charbons ainsi obtenus antérieurement à l'inflammation, brûlent sans flamme ni fumée ; distillés à la cornue, ils ne perdent rien de leur poids ni de leur volume : cette expérience est trop facile à faire pour que ceux qui pourroient en douter ne se procurent pas le plaisir de s'en convaincre. Personne ne dira, sans doute, qu'il est des résines qui don-

nent un résidu charbonneux égal à leur poids & à leur volume. On lit néanmoins à la page 344 du *manuel de chymie* de M. Baumé, ce qui suit :

« Il est très certain que le champignon » en question, soit qu'il soit produit par » l'acide vitriolique ou nitreux, n'est point » du tout un charbon : le prétendu char- » bon fournit, par la distillation, tous les » principes que peut fournir de l'huile ».

Quant aux effets de l'acide nitreux sur les huiles grasses, il paroît qu'il tend à produire sur elles l'action qu'il a sur les huiles essentielles ; mais la résistance trop considérable que les premières, par leur ordre de combinaison plus parfaite, peuvent opposer au pouvoir destructif de cet acide, suffit seule pour anéantir son activité : aussi cet acide n'arrive-t-il jamais à les approcher de l'état charbonneux. Ses plus grands efforts se réduisent tout au plus à augmenter leur consistance, & à s'affoiblir lui-même au dépend de leur eau principe. Il est certain cependant que si, par un degré de concentration plus considérable que celui qu'on lui connoît, il pouvoit créer du charbon dans son mélange avec l'huile d'olive, & qu'après les efforts multipliés par lesquels il l'auroit produit, il pût conserver encore de sa première force, il les enflam-

meroit sans le secours de l'acide vitriolique.

Si donc l'on dispense l'acide nitreux de s'épuiser en réaction redoublée pour produire un charbon qui coûte tant à ses forces, & qu'on lui présente une huile grasse dans laquelle il trouve ce charbon tel qu'il l'auroit créé, s'il eût été concentré par l'acide vitriolique, il l'enflammera sans peine; mais il faut avoir attention de préparer toutes choses à l'état le plus favorable à l'effet en question.

J'ai fait bouillir, dans un creuset, de l'huile d'olive, j'y ai mêlé une certaine quantité de charbon bien calciné d'huile d'olive, produit par les acides réunis, & qui n'avoit point été embrasé; j'ai versé ensuite sur le mélange de l'acide nitreux fait par le vitriol calciné; le mélange a bouillonné, s'est répandu hors du creuset; il en a sorti du fond une quantité d'étincelles rouges qui ont enflammé l'huile en grande partie. Si mes occupations me le permettent, je varierai cette expérience de manière à en rendre le succès aussi praticable que celui des inflammations ordinaires.

Si l'on considère actuellement que l'acide nitreux, pour faire du charbon avec les huiles grasses, n'a besoin que d'un grand degré de concentration; on verra

facilement par quel côté l'acide vitriolique, mêlé au premier, peut concourir à l'inflammation de ces huiles.

Feu M. *Rouelle* avoit observé que cet acide bien concentré s'échauffoit d'autant moins avec l'acide nitreux, que ce dernier étoit plus sec ; il en avoit fort justement conclu que le premier servoit à la concentration du second : ce sentiment a paru probable à M. *Macquer* ; mais, étendant le rôle de l'acide vitriolique, il demande si cet acide ne déphlegme pas autant les huiles que l'acide nitreux ? Je réponds que pour peu qu'il déphlegme les huiles, ou qu'il précède seulement l'action de l'acide nitreux, il les met dans le cas d'éluder le pouvoir de ce dernier. Les expériences suivantes le démontreront ; mais il convient auparavant, de citer le sentiment de M. *Baumé*, *manuel de chymie*, p. 340.

« On a prétendu que l'effet de l'acide
 » vitriolique est de déphlegmer l'acide ni-
 » treux, & de lui donner plus de force ;
 » mais pour bien raisonner sur une opé-
 » ration, il faut commencer par étudier les
 » substances qu'on y met en jeu. *Page 342.*

« Je crois être bien fondé à dire que
 » l'effet que produit l'acide vitriolique,
 » par son concours, est de changer leur
 » nature, & de les rapprocher de l'état

» des résines ; il sépare leurs principes mu-
 » cilagineux , & s'empare de l'eau prin-
 » cipe de ces huiles ; il les réduit enfin
 » à la nature des huiles siccatives qui s'en-
 » flamment par l'acide nitreux seul.

» J'ai mêlé de l'huile d'olives avec de l'a-
 » cide vitriolique ; lorsque l'effervescence
 » a été passée , j'ai lavé dans l'eau la ma-
 » tiere *résiniforme* pour enlever , autant
 » qu'il étoit possible , l'acide vitriolique ;
 » la matiere résineuse , mêlée ensuite avec
 » de l'acide nitreux fumant , s'est enflam-
 » mée aussi facilement que de l'huile de
 » lin pure : ainsi il est certain que ce n'est
 » pas l'acide vitriolique qui déphlegme
 » l'acide nitreux. Lorsqu'on verse un mê-
 » lange de ces deux acides sur de l'huile
 » d'olives , pour l'enflammer suivant la
 » méthode ordinaire , il arrive la même
 » chose , c'est-à-dire , que l'huile est con-
 » vertie en matiere *résiniforme* , mais dans
 » un instant , & l'inflammation suit ordi-
 » nairement de très près. »

Desirant étudier la nature des substances
 que j'allois mettre en jeu , j'ai versé sur
 de l'huile d'olives déphlegmée , de l'huile
 de vitriol , qui pesoit une once sept gros
 douze grains , dans une bouteille qui tenoit
 une once d'eau ; après quelques légers
 mouvemens d'ébullition , le mélange s'est
 fortement rembruni , & lorsque je l'agitai

avec une baguette de verre, il laissa échapper une quantité de bulles savonneuses, absolument semblables à celles que l'on fait avec l'eau de savon. Je voulus laver cette matière prétendue *résiniforme*, mais elle s'est dissoute toute entière dans l'eau qui en devint blanche, mousseuse, & très savonneuse au toucher. Cette eau, gardée quelques jours, devint filante & visqueuse; si on l'expose au bain-marie, elle s'éclaircit, & il surnage une substance blanche & épaisse comme de la crème: cette crème est un vrai savon acide qui se dissout parfaitement dans l'eau & l'esprit-de-vin. N'ayant pu retirer cette prétendue résine de l'eau, pas même par les alkalis qui la redissolvent aussi-tôt, je voulus l'enflammer par l'acide nitreux immédiatement après l'avoir faite, il me fut impossible de réussir. L'acide nitreux par le vitriol calciné, aidé de l'acide vitriolique, ne réussit pas mieux; & la matière, de savon qu'elle étoit, devint suif après avoir essuyé l'action de l'acide nitreux. Si on fait ce savon dans une cornue bien séchée, & qu'après le mouvement fini on la distille au bain-marie, il passe de quatre onces de ce mélange, environ deux gros d'acide sulfureux très affoibli: or l'acide vitriolique s'empare d'une partie de l'eau de cette huile, s'en humecte, &

noie l'acide nitreux qu'on veut y ajouter.

Je voulus voir aussi à quel point cet état prétendu résineux, communiqué par les acides, pourroit être favorable aux inflammations; je versai de l'huile de vitriol sur de l'essence de térébenthine: la matiere bien épaissie, je versai l'acide nitreux fait par le vitriol calciné; d'abord seul, ensuite mêlé d'acide vitriolique qui ne put jamais l'enflammer. Ce mélange me donna une résine jaune assez semblable à celle qu'on peut faire en versant de l'acide nitreux sur l'huile légère du succin.

J'essayai de laver cette matiere épaisse dans l'eau, je la fis dessécher ensuite sur le feu pour la dépouiller de toute son humidité, l'acide nitreux ne l'enflamma pas plus que la premiere. On peut conclure que l'acide vitriolique a réellement fatigué la texture de cette huile, que ses différens principes immédiats tiennent entr'eux d'une maniere très foible, & que l'acide nitreux s'humecte du principe aqueux en même temps qu'il perd son activité.

Je fis un mélange d'huile d'olives déphlegmée, & d'acide nitreux fait par le vitriol calciné; au bout d'un quart d'heure je tentai de l'enflammer avec les acides nitreux & vitriolique: ce fut absolument sans succès, quelque moyen que j'employasse pour y parvenir.

Tel est le résultat de ces expériences où je n'ai porté nul dessein, nul intérêt d'altérer la vérité ; si elles ne répondent pas à celles de M. *Baumé*, il seroit possible que je n'y eusse pas mis cette intelligence, cette exactitude d'observateur délicat, qu'il exigeoit de feu M. *Rouelle* en son *manuel de pharmacie*, pag. 260, en lui donnant cette marque de sa considération. La mémoire de cet homme de génie sera toujours chère aux chymistes. J'avoue que de mon côté je suis très flatté d'avoir trouvé l'occasion, sans l'avoir cherchée, de rendre hommage aux lumières que ce savant a répandues sur la chymie.

OBSERVATION SUR LE NATRUM.

Par le même.

LES fondemens des maisons de la ville d'Angers sont, la plupart, bâtis avec des schyistes ou ardoises qui servent également à leur couverture ; les caves sont ceintrées de ces mêmes pierres enduites d'un mortier de chaux & de sable. On trouve, dans celles qui sont le plus sèches, une efflorescence que l'on peut recueillir tous les mois en assez grande abondance ; ce sont des aiguilles très lon-

gues qui ressemblent, par leur figure, aux fleurs de benjoin. Le peuple & les gens non instruits l'appellent *salpêtre*. J'ai examiné ce sel par les moyens ordinaires ; c'est un alkali minéral très pur, donnant du sel de Glauber avec l'acide vitriolique, du sel marin avec l'acide de ce sel, &c. En 1774 j'eus l'honneur d'en envoyer à M. *Rouelle* pour l'examiner. Je n'ai point rencontré ce sel effleuré immédiatement sur les schyftes découverts de leur enduit par accident ou vétusté. Il y a des caves qui, de temps immémorial, fournissent ce sel abondamment ; & l'enduit sur lequel on le retire n'a souvent pas plus de deux lignes d'épaisseur. Tout ce que l'on fait, c'est que la chaux qui paroît avoir servi de tout temps pour construire la ville d'Angers, a été faite avec des marbres que l'on tire des environs.

J'ai pareillement trouvé ce sel effleuré sur une pierre de moilon de notre maison de la Salpêtrière, que je recueille à mesure qu'il se reproduit. Cette efflorescence n'occupe pas un espace de plus de trois pouces d'étendue sur cette pierre ; elle lui fournit, sans doute, le principe terreux, pendant que l'air & la lumière font le reste. Ce dernier principe, d'après les effets surprenans qu'il produit sur les corps organisés, peut être, par

beaucoup de raisons , rangé au nombre des élémens qui entrent dans la composition de tous les corps.

S U I T E E T F I N

De l'observation sur une phthisie pulmonaire ; par M. D'ASSY D'ARPAJEAN.

Van Swieten a vu un homme plus que septuagénaire , qui , avec bon appétit , remplissant toutes ses fonctions , vaquant à ses affaires , rendoit tous les matins avec la plus grande facilité , depuis trente ans , plusieurs onces d'un pus blanc bien digéré. Des confreres dignes de foi , qui , depuis long-temps , connoissoient le malade , attesterent le fait à ce médecin qui , pendant quatre ans que vécut encore le sujet , eut occasion de le vérifier lui-même. Quelquefois on voit des malades qui toussent , crachent souvent , rendent des crachats jaunâtres , purulens , sans tomber dans l'état du dépérissement phthisique ; ils ont de l'embonpoint , de la fraîcheur , ne se plaignent d'aucun mal ; on les croiroit volontiers sans affection morbifique : cependant ils sont atteints de phthisie pulmonaire. Ces malades , dit *M. Barbeyrac* , ont le poumon ulcéré ; mais l'ulcere est muni & entouré de

de matieres calleuses ; excepté du côté des bronches , où est apparemment quelque petite ouverture par où une partie du pus s'écoule , & est ensuite rendu avec d'autres matieres par les crachats. S'il n'y avoit point de dureté autour de l'ulcère , ou du moins quelque autre chose qui empêchât le commerce du pus avec le sang , ces gens tomberoient nécessairement dans une fièvre lente & dans la phthisie , parce que le sang se gâteroit insensiblement tous les jours en s'imprégnant des parties impures que l'ulcère lui fourniroit ; ce qui n'arrivant pas , l'ulcère est apparemment dans le poulmon de la manière que je viens de le dire , & il est là comme une espèce de cautère que la nature y a formé pour l'évacuation de ces ordures par la voie des crachats (1). De là vient que ces personnes , à cette incommodité près , jouissent d'une assez bonne santé , mangent bien , respirent , dorment de même , deviennent enfin assez vieilles pour faire juger que leur indisposition n'a pas de beaucoup avancé leurs jours.

(1) *Quod evenit ubi ulcus pulmonum haud latè serpens , fontanellæ instar sentinam præbet , quâ humores è noxiis virulentisque materiis expurgatur.* LIEUTAUD.

Mais quelle ressemblance entre tous ces états & celui de notre malade ? Il ne laisse aucun doute sur sa nature , sur son siège. Quelles conséquences peut-il permettre à M. G. ? On a vu aussi des malades rendre abondamment des crachats fétides , & cependant vaquer sans gêne à leurs affaires , & vivre long-temps. *Van Swieten* a vu un jeune homme qui , en toussant , rendoit des crachats d'une fétidité si pénétrante , qu'il ne put en supporter l'impression. Cependant cette fétidité est un mauvais signe ; & si *Benedictus* , avec quelques autres , ne la regarde pas comme le présage d'une mort certaine , d'un autre côté *Van Swieten* objecte à *Aretée* que , dans l'expérience des crachats au feu & dans l'eau , on recherche moins l'existence de la phthisie , que le plus ou le moins de tendance à la mort : quoi donc ! un pus de cette nature , si dangereux pour ceux qui entourent le malade , pourroit-il être indifférent pour celui qui le fournit ? En effet , le jeune homme dont on vient de parler , infecta sa sœur & sa servante qui lui donnoient leurs soins. (*Talibus phthisicis consuescere tutum minime videtur , &c.* VAN SWIETEN). Combien la respiration de tels malades est à craindre ! En expirant , une phthisique imprime un

baïser d'affection sur le menton de son mari, toute la partie atteinte de ses lèvres ou de son souffle perd, pour toujours, son poil & reste nue; la barbe continua de croître tout autour. *ibidem*.

Parce que le même phénomène arrive aux enfans, aux jeunes gens affligés de catarrhes convulsifs, M. G. se refuseroit-il à admettre la disposition à vomir, jointe à la toux sèche, comme le diagnostic propre de la toux phthistique? Mais, avec tous les auteurs, *Morton* la regarde comme le signe pathognomonique de cette affection. Pour une distinction exacte de la toux phthistique & catarrhale, nous avons, selon cet auteur, des guides certains, consacrés par l'expérience, dans l'âge du malade, dans la durée des symptômes, dans la férocité de la toux, &c.

Qui le croiroit? M. G. a fini par assurer à notre malade que, si elle eût été affectée de phthisie pulmonaire, nul remède n'auroit pu la sauver de la mort, parce que cette maladie est incurable: 1^o. L'opinion désolante de l'incurabilité de la phthisie confirmée, est presque générale, & une triste expérience ne la favorise que trop; elle peut cependant être guérie, & il y a des exemples heureux de phthistiques revenus à la plus belle

santé. (*Non est omnino incurabilis. (phthisis)*, RIVERIUS..... *Difficillimæ est curationis*, ETTMULLER... Presque incurable, dit M. LIEUTAUD. ... Selon Morton, elle n'est incurable que parce que consultés trop tard, ou que n'en prenant pas, dans les différens degrés, une idée assez juste, les médecins ne peuvent l'attaquer par une méthode convenable & appropriée. *Rulandus* guérit autrefois une phthisique âgée de plus de 34 ans, & dont l'état sembloit repousser tout espoir : (*Spiritus pessime olebat : ad pectus olebat anhelosa & desperata, &c. Pulmone spura emittebat putida, omni putrilagine affecta & foetidissima, &c.* MART. RULANDUS, *curat.* 78, cent. 3). Les pilules de cynoglosse, un loock pectoral, une decoction de choux rouges, avec le sucre rosat, furent les seuls remèdes avec lesquels fut guéri un phthisique de 25 ans, exténué, consumé par une fièvre continue & des insomnies, qui perdoit ses cheveux, rendoit des crachats purulofanguinolens, avoit sur son corps des pustules rouges, desquelles s'écouloient, sous la pression des doigts, des ichorosités très acres. *Vid.* BARBETTE.

Ainsi, toujours difficile à guérir, la phthisie accidentelle n'est cependant pas incurable : l'héréditaire n'est pas non plus

fans espoir (1) ; c'est un avertissement consolant de tous les observateurs. *Van*

(1) Par une diathese particuliere dans les humeurs, par une disposition secrette dans les organes que dans la suite développe un concours déterminé de loix physiques, on transmet, dit-on, la phthisie de pere en fils, comme on transmet le caractère ; de maniere qu'on croit à l'existence des familles de phthisiques, comme on croit à celles de gouteux, de bossus, &c. Pourquoi donc, dans les familles infectées, les medecins ne sont-ils pas consultés sur le sort des enfans ? Ils préviendroient, sans doute, les orages qui grondent sur ces têtes innocentes. *Boerhaave*, par un régime & des preservatifs appropriés, sauva ainsi le seul héritier d'une illustre famille marquée du sceau de cette funeste maladie. Un homme robuste & bien portant, dit *Van Swieten*, épousa une demoiselle née d'une famille infectée ; ainsi que ses freres & sœurs, elle meurt phthisique avant 30 ans : le pere, qui a vécu au-delà de 80 ans, reste seul bien portant au milieu de quatre enfans atteints comme leur mere. Effrayé du sort des trois premiers, le 4^e s'abandonne aux saignées qui le sauvent de l'hémoptysie ; il passe 36 ans : malgré des avis sages, il abuse de son preservatif. Une trop grande perte de sang le conduit à l'hydropisie, & il meurt à 40 ans. De sa femme qui vit encore, âgée de plus de 70 ans, il eut plusieurs enfans dont quelques-uns périrent par des maladies attachées à l'enfance ; une des filles mourut après 30 ans dans les douleurs d'un pénible accouchement ; deux autres respirent encore ; aucun d'eux n'a été sujet à la maladie des poudrons ; ils ont été eux-mêmes peres d'autres enfans robustes déjà avancés, en âge, & bien portans. On peut donc remédier à la

Swieten nous le donne d'après son expérience, & celle de son maître : (*Sic spes est hereditariam illam labem deleri posse.* VAN SWIETEN).

Pressé par les faits, entraîné par l'évidence, M. G. avouera, peut-être, que notre malade a été réellement phthisique ; mais que, nullement guérie, elle vit, comme bien d'autres, avec un ulcère au poulmon. Produite par des causes d'un genre particulier, la phthisie devient quelquefois chronique ; alors elle permet de longs prolongemens à la vie : il y en a beaucoup d'exemples. *Avicenne* & *Matthieu de Gradi* parlent de deux femmes phthisiques dont l'une vécut dans cet état pendant 23 ans, & l'autre plus de 28 ans, quoique tous les jours exposée, dans des travaux pénibles, à un feu très violent des fourneaux ; d'autres personnes, crachant habituellement du pus, ont vécu dans le même état jusqu'à 20 & même 40 ans. *Alors*, dit M. LIBUSTAUD, *l'ulcère borné du poulmon est une espece d'égout qu'il seroit funeste de dessé-*

phthisie appelée *héréditaire* ; & quoique la confirmée soit contagieuse, la première, dans l'un ou l'autre des époux, ne leur est pas nuisible, & ne se communique pas à celui des deux qui n'en est pas atteint.

cher. (Vide *suprà*) *Citra periculum haud exsiccentur prædicta pulmonum ulcera*, LIEUTAUD). On dit guérie toute maladie dont il n'existe plus de traces, dont tous les symptômes ont disparu, à laquelle a succédé le retour d'une brillante santé que par ses impressions elle avoit détruite. Notre malade ne rend plus de pus par aucune voie; elle est très grasse, très fraîche, mange, dort bien; en un mot, jouit du libre & constant exercice de toutes ses fonctions. . . . Malgré cet état, je ne prétends pas qu'elle doive être dans une sécurité à devoir négliger les précautions: peut-être ne jouit-elle que d'un calme perfide & trompeur. Quand une fois on a été phthisique, dit *Morton*, la plus petite cause ramène le premier désordre, si l'on n'observe le plus grand régime; les poudrons restent plus susceptibles de nouvelles impressions, & on peut, après la guérison la plus parfaite, soupçonner des tubercules cachés qu'un rien peut enflammer & faire suppurer: (*Quod si curationem pulmonis ulcus interdum recipiat, callum relinquit qui temporis progressu levi occasione refricatur*. PERDULCIS). Je l'ai vue (la pulmonie), dit M. *Heriart*, parvenue au troisième degré, puisqu'après des sueurs nocturnes habituelles, la diarrhée colliquative &

151 RÉPONSE DE M. FILLEAU

les aphtes s'étoient mises de la partie : qui croiroit qu'elle ait pu s'éclipser à cette époque avec tous les symptômes, laisser engraisser le malade, lui permettre de prendre des forces & la couleur la plus saine, pour revenir ensuite avec son appareil destructeur ? (*Gazette de santé*, n°. 2, janvier 1778).

C'est, peut-être, sur le danger d'une rechûte funeste, & non sur les suites bien-faisantes du cautere qu'elle porte, que, pour la déterminer à continuer les précautions qu'elle néglige un peu, M. G. auroit dû chercher à effrayer M^{lle} L***.

R É P O N S E

*De M. FILLEAU, maître en chirurgie,
à des questions insérées dans la gazette
salutaire (1).*

MES observations insérées dans le cahier de mars dernier, & qui ont rapport à celles de M. Bouteille, sur la vertu anti-spasmodique du quinquina, ont été critiquées avec un peu trop de légèreté,

(1) Sur de nouvelles instances de M. Filleau nous n'avons pas cru, sans injustice, pouvoir lui refuser de publier sa réclamation.

ce me semble, dans la *gazette salulaire*, n°. 13.

En effet, n'ayant détaillé que quelques-unes des circonstances qui ont accompagné les maladies des deux sujets de mes observations, parce que j'ai cru le récit des autres inutile à mon objet, comment a-t-on pu juger si je me suis bien ou mal conduit dans la cure de ces maladies, & conséquemment si l'usage du fébrifuge a été *inconsidéré* ou *déplacé* ?

Je n'ignorois pas, lors du traitement de ces maladies, que la fièvre-quarte a été plusieurs fois le terme de l'épilepsie; mais mon critique ne doit pas ignorer non plus, qu'il est des cas qui rendent l'usage du fébrifuge d'autant plus pressant, que les malades sont menacés de périr, & périroient en effet, si l'on n'y avoit pas promptement recours, « au » risque de ce qu'il pourra en arriver. » dit M. *Lieutaud*, dont la prudence à tous égards, & singulièrement dans l'administration du quinquina, rend l'autorité irréfutable (1).

Etant donc bien convaincu que l'état de ces malades exigeoit absolument l'usage du fébrifuge; sans égard pour les

(1) *Précis de médecine-pratique*, 3^e édition, chez Vincent, 1769, tom. I. pag. 102.

complications d'épilepsie & de tremblement universel, je n'ai point hésité à le leur faire prendre dans un véhicule convenable, même à forte dose : aussi ai-je eu la satisfaction de les voir guérir sans aucune suite fâcheuse. Ainsi, l'usage de cette écorce, au lieu d'apporter un obstacle à la parfaite guérison de l'épilepsie de l'un, & du tremblement universel de l'autre, en étranglant la fièvre intermittente, ou plutôt en fixant l'humeur fébrile, a au contraire été suivi chez le premier, d'un éloignement considérable de l'accès suivant; & chez le second, d'une diminution notable de son tremblement : effets très opposés à ceux qu'il devoit produire suivant mon critique, & si analogues aux observations de M. *Bouteille* sur la vertu anti-spasmodique du quinquina, insérées dans le *Journal de médec.* du mois de janvier dernier, qu'on ne conçoit pas sur quel fondement on a pu penser qu'ils n'y étoient pas relatifs.



OBSERVATIONS (1)

SUR plusieurs fractures du crâne, & particulièrement sur l'espece d'enfonçure appelée, par les Grecs, thlasís ou phlasís; par M. CAMPARDON, chirurgien-majors des eaux minérales de Bagnères de Luchon, inspecteur desdites eaux, associé de l'académie royale des sciences de Toulouse.

PARMI les auteurs qui ont traité des fractures du crâne, plusieurs ont semblé révoquer en doute la possibilité de l'enfonçure des os de la tête, appelée, par les Grecs, *thlasís* ou *phlasís*. Néanmoins la plupart de ceux qui ont écrit sur cette matiere, admettent la réalité de cette espece de blessure, où l'os se trouve enfoncé sans aucune solution de continuité, à la maniere des dépressions bossuées qu'on voit arriver sur des vases d'étain, ou de quelque autre matiere malléable, par l'application violente de quelque corps

(1) Ces observations ont été gratifiées d'une médaille d'or à la séance publique de l'académie royale de chirurgie de Paris, le jeudi d'après *quasimodo* de 1762.

dur qui les a choqués. Ils ne croient pas que cette enfonçure puisse avoir lieu dans les adultes dont les os du crâne ont atteint une parfaite ossification : ce n'est que dans les enfans dont les os n'ont pas encore acquis leur entière dureté, & qui conservent un peu de mollesse, qu'ils jugent cette enfonçure possible; & c'est à la force de leur élasticité qu'ils attribuent le rétablissement de leur niveau. Ces principes, assez généralement adoptés, sont cependant appuyés sur un petit nombre d'exemples. Parmi les observateurs que j'ai parcourus, je n'en ai trouvé que deux cités par *Fabrice de Hilden*; de maniere que l'opinion commune sur cette espece d'enfonçure paroît plus fondée sur une division scholastique, & sur la tradition vague des auteurs, que sur des observations bien précises. Celles que j'ai eu occasion de faire, sur ce sujet, m'ont paru d'autant plus intéressantes, qu'en multipliant les exemples rares de ces faits, elles confirment évidemment la théorie & la réalité de cette enfonçure.

Première observation.

Le 27. octobre 1751, le fils de M. de Pomarede, d'Aujan, âgé de 6 à 7. ans, tomba d'un chêne de la hauteur de 7 à 8 pieds. Il donna de la tête contre une ra-

cine de cet arbre, qui lui fit une contusion vers la région supérieure & moyenne du pariétal droit. Il perdit connoissance sur-le-champ ; il saigna du nez, & vomit subitement : il fut transporté de suite dans la maison de M. son pere. Il ne tarda point à revenir à lui ; on vint me chercher dans le moment, quoiqu'éloigné de deux lieues de sa résidence : je m'y rendis sans différer. Je trouvai l'enfant avec la fièvre, de la rougeur au visage, & beaucoup de disposition à l'assoupissement. Après avoir examiné la blessure, je préladai par une saignée ; je remarquai une contusion d'environ trois pouces de diamètre. L'enflure n'étant pas considérable, elle me permit de distinguer, dans son centre, un enfoncement au crâne de l'étendue d'un denier. Le pere du jeune blessé, qui l'aimoit comme son fils unique, étoit aux eaux de Bagnères, à une bonne journée de distance ; je l'envoyai chercher en diligence, afin d'avoir son approbation pour toutes les opérations nécessaires. En attendant son arrivée, je me contentai de panser la blessure avec la boule de mars fondue dans l'eau-de-vie ; je réitérai la saignée sur le soir. La fièvre, la plénitude dans le poulx, la rougeur du visage, & un léger assoupissement persistant le lendemain, je

fit une très-légère saignée du bras, & ensuite une du pied. Ces symptômes persévérant encore le troisieme jour, j'insistai sur l'usage des saignées : elles furent répétées avec tant de succès, que le soir de ce même jour, à l'arrivée de M. de Pomarede, la fièvre, & tous les accidens étoient très-modérés. Ils furent totalement dissipés le cinquieme jour. Cependant la contusion de la tête guérissoit aussi par l'usage de l'eau de boue ; à mesure que le gonflement diminuoit, l'enfonçure du crâne devenoit plus insensible, de manière que depuis le 4^e jour, jusqu'au 12^e, elle se rétablit parfaitement au niveau des environs. Un succès si prompt & si heureux dispensa de recourir non-seulement au trépan que je craignois devoir être nécessaire, mais encore à l'incision des tégumens que j'aurois faite sur-le-champ, si M. de Pomarede avoit été auprès de monsieur son fils dans le temps de son accident.

Seconde observation.

Une fille, âgée d'environ 5 ans, demeurant auprès de madame la marquise de Valence, courant avec violence, fit une chute le 6 mai 1758. Elle choqua vivement son front contre le seuil de la porte (du château du Malsès), lequel est

de pierre. Elle fut étourdie par le coup qui lui fit une contusion ; mais comme il ne paroissoit aucune plaie aux régumens, on regarda la blessure comme très légère ; on y appliqua une compresse trempée dans l'eau vulnéraire ; on lui fit boire un peu de cette liqueur, & on la fit monter de suite dans le carrosse, pour aller promener avec madame de *Valence*. A peine y fut-elle entrée, qu'elle vomit un peu ; ce qui donna des alarmes sur les suites de la blessure. Je fus appelé pour l'examiner ; j'arrivai sur le soir : je trouvai la petite levée, exempte de fièvre, mais un peu étonnée & morne. J'observai une contusion avec échymose à la partie latérale du front, près de l'éminence qui répond à la cavité du sinus sourcilier du côté de la tempe. Quoiqu'il n'y eût pas de plaie, j'y distinguai parfaitement, à travers les régumens, un enfoncement égal & uni, qui auroit pu loger le bout du doigt index. J'insistai sur l'usage de l'eau vulnéraire, dans laquelle on avoit dissout de la boule d'acier ; j'établis la nécessité de lui faire garder un régime de vie ; & je la saignai le soir même. Elle dormit assez bien la nuit suivante ; mais on observa qu'elle soupiroit & se plaignoit, par intervalles, durant le sommeil. Il ne se montra, dans la suite,

ni fièvre, ni aucun autre accident fâcheux. Par les seuls pansemens avec l'eau vulnéraire & la boule de mars, la contusion & l'échymose se dissipèrent dans l'espace de 8 à 9 jours. L'enfonçure du coronal se releva insensiblement, & regagna le niveau de sa surface naturelle.

Il n'est pas difficile d'appercevoir les raisons de la différence des symptômes de ces deux blessures. Dans la première, le jeune sujet étoit tombé de la hauteur de 7 à 8 pieds; sa tête avoit été rudement choquée contre la racine de l'arbre; ces deux circonstances avoient aggravé la commotion du cerveau; la bosse, que le crâne faisoit intérieurement, devoit nécessairement comprimer les méninges, & le cerveau lui-même. Le blessé, quoique bien jeune, étoit d'un tempérament vif & sanguin; de-là devoient résulter successivement la perte de connoissance dans l'instant du coup, le saignement du nez, le vomissement, la rougeur du visage, la fièvre & ses redoublemens irréguliers, l'assoupissement, &c. Les saignées répétées ont dissipé ces désordres généraux, tandis que le crâne enfoncé s'est relevé non-seulement par l'élasticité de sa substance, mais encore par les battemens réitérés de la dure-mère.

Dans

Dans le second cas la petite fille , qui en étoit l'objet , n'étoit tombée que de sa hauteur ; le choc , à la vérité , avoit été bien violent , puisqu'il avoit pu faire une enfonçure à l'os coronal ; mais la commotion étoit moindre que dans le cas précédent , & peut-être que le cerveau & ses méninges n'avoient point souffert de commotion , car la situation de l'enfonçure en question m'a fait douter qu'elle intéressât la table interne de cet os ; j'ai soupçonné qu'elle ne portoit que sur la partie latérale externe du sinus frontal. On ne sera pas surpris de mes incertitudes à cet égard , lorsqu'on voudra se rappeler que ces cavités du coronal ont plus ou moins d'étendue dans les différens sujets. La petite ne perdit pas connoissance dans l'instant du coup ; elle ne vomit qu'après qu'elle eut éprouvé quelques secousses du train du carrosse ; l'on peut même plus raisonnablement attribuer son vomissement aux cahots de cette voiture , qu'à la blessure même. La légèreté des symptômes , & la promptitude de la guérison semblent confirmer ces conjectures.

M. *Dallas*, ancien chirurgien - major de l'hôpital de Tarascon en Provence , à qui j'ai communiqué les observations précédentes , m'a dit avoir vu trois ou quatre

fois des contusions considérables à la tête, au milieu desquelles il avoit distingué un enfoncement à l'os, dont l'étendue étoit telle qu'il y plaçoit le bout du doigt : elles étoient la suite d'une chute, ou de quelque coup violent qu'avoient reçu de jeunes sujets de l'âge de 4 à 5 ans. Les remèdes spiritueux furent ceux dont il se servit avec succès. Il en baignoit la partie affectée, & il y trempoit des compresses fort épaisses, qu'il appliquoit dessus, soutenues d'un bandage convenable. Ce pansement étoit répété plusieurs fois le jour ; les saignées étoient pratiquées & réitérées selon les circonstances, & la gravité des accidens. A mesure que la résolution s'opéroit, l'enfoncement dispa-roissoit insensiblement, & la portion de l'os qui avoit cédé à la violence du choc & de la percussion, reprenoit son niveau : la guérison a toujours été assez prompte & heureuse. Sans doute que la commotion & l'ébranlement avoient été légers, à cause du peu de résistance des parties frappées. La compression des méninges & du cerveau étant produite par un corps uni, élastique & d'une petite étendue, n'a produit aucun effet considérable sur ces viscères.

Il paroît évident, par routes ces observations, que les os des jeunes sujets con-

servant assez long - temps un certain degré de flexibilité & d'élasticité, ils peuvent, par leur vertu de ressort, se relever, se redresser, & se remettre dans leur état naturel, lorsqu'ils en ont été tirés par quelque cause que ce soit (1).

Toutes les enfonçures du crâne (même dans les enfans) ne se relevent pas avec le même succès. Il est visible que, si elles sont assez considérables pour occasionner un épanchement, ou une compression

(1) Les os longs des jeunes sujets gardent aussi, jusqu'à un certain âge, une souplesse qui leur permet, dans certains cas, de se plier sans se casser. Le même M. *Dallas* a fait cette observation sur deux ou trois sujets âgés d'environ cinq à six ans, qui étoient tombés à terre sur l'avant-bras; au premier aspect de la partie qui paroissoit fort courbée, il pensoit qu'il y avoit fracture; mais en l'examinant plus attentivement, & en palpant, pour en reconnoître l'espece & le siège, il ne trouvoit qu'une légère bosse ou courbure des deux os de l'avant-bras, sans inégalité ni craquement. Voici le moyen qu'il employoit dans ces cas: ses deux mains appliquées assez près l'une de l'autre, il faisoit en sorte de redresser les os, & de les remettre dans leur rectitude naturelle; après quoi il y appliquoit des compresses trempées dans l'eau-de-vie, deux languettes fort épaisses, & une bande assez longue pour assujettir tout l'appareil. Par ces moyens soutenus de l'écharpe, & par l'inaction de l'avant-bras, les parties se fortifioient, & les malades guérissoient sans crainte de récédive; les os devenant durs avec l'âge.

grave sur le cerveau, elles exigent absolument l'application du trépan. Vouloir s'en dispenser dans ces cas, ce seroit exposer les blessés aux plus sinistres événemens; car, supposé que la mort ne fût pas la suite de cette imprudente omission, on devroit au moins craindre le sort misérable d'un de ces deux enfans qui sont le sujet de deux observations rapportées par *Hildanus* (1). Cet auteur dit qu'un enfant âgé de dix ans, étant tombé sur l'occipital, se fit une grande enfonçure à cet os. Comme il n'y survint d'abord aucun accident fâcheux, les parens négligerent de faire traiter cette plaie. Peu à peu cet enfant perdit la mémoire & le jugement, quoiqu'avant sa chute il eût beaucoup d'esprit: il ne put plus s'appliquer aux études; il se trouva même hors d'état d'apprendre aucun métier; enfin il devint entièrement stupide à l'âge de 36 ans.

Le second enfant, âgé de trois ans, étoit tombé sur le front où il s'étoit fait une enfonçure dans laquelle on pouvoit introduire le petit doigt. Pour tout remède on mit sur la plaie une compresse trempée

(1) *Observ.* 12, cent. 3. Voyez la *Chirurgie complète*, par M. LECLERC, au chapitre du parallèle des maladies des os, avec celles des chairs.

dans l'esprit-de-vin, qu'on renouvelloit tous les jours : l'enfant guérit sans qu'il lui restât aucune incommodité.

Mais ce n'est pas seulement dans les enfonçures du crâne, sans fracture, qu'on voit les os se relever par la force de leur élasticité, & les blessés guérir sans le secours du trépan (1). On trouve aussi dans la chirurgie complète de M. de la Motte (2), deux cures remarquables de fractures au crâne, avec enfonçure sur la dure-mère, opérées sans trépan. Ces blessures, à la vérité, n'étoient pas accompagnées d'accidens bien menaçans ; mais le célèbre chirurgien, qui nous en a transmis l'histoire, croyoit cependant trouver des indications suffisantes dans les fractures même, pour établir la nécessité du trépan ; & il ne s'en dispensa qu'à cause de la résistance invincible des blessés auxquels, très-heureusement, cette obstina-

(1) On lit dans les mémoires de l'académie royale de chirurgie, deux observations communiquées par M. Duprey, chirurgien à Evreux, & par M. Avellan, chirurgien à Gignac, sur deux fractures du crâne avec enfoncement sur la dure-mère ; avec des symptômes qui paroïssent réclamer l'application du trépan, & qui néanmoins guérissent sans le secours de cette opération, les os s'étant relevés d'eux-mêmes.

(2) *Obs.* 144 & 145.

tion ne fut pas funeste : car dans l'un & dans l'autre de ces cas, les os enfoncés se releverent d'eux-mêmes, & les blessés furent parfaitement guéris après un terme assez court. L'absence de tous les symptômes, qui annoncent le danger des fractures, rend moins surprenantes les guérisons que nous venons de citer. Il est, sans doute, plus étonnant de voir guérir sans trépan des fractures du crâne avec enfonçure & dépression sur la dure-mère, accompagnées de symptômes graves & alarmans, qui sembloient exiger cette opération. Tel est le succès de la cure dont la pratique m'a fourni l'occasion, & dont le détail est contenu dans l'observation suivante.

Troisième observation.

Le 22 septembre 1756, une fille de M. *Cazaubon* de Béziers, âgée de 7 à 8 ans, reçut un coup de pied de cheval, un peu au-dessus & au devant de la tempe droite. Elle fut terrassée par le coup; on la transporta sans connoissance chez son pere. Le chirurgien ordinaire, appelé pour la panser, ne porta son attention qu'à la plaie qui étoit longue de plus d'un pouce, & qui, commençant au milieu du sourcil, se continuoît vers la région su-

périeure & latérale droite du front. Sans se mettre en peine de sonder la plaie pour s'assurer si l'os étoit fracturé ou non, il y fit quelques points de suture entrecoupée, afin d'en accélérer la réunion. Cependant la malade ayant la fièvre, le visage rouge, une disposition à l'assoupissement & au délire, on la saigna plusieurs fois au bras & au pied. Comme ces symptômes, bien loin de se calmer, augmentoient, on me pria d'aller voir cette petite fille le 24 du même mois, deux jours après son accident. Je remarquai une contusion & un gonflement notables sur tous les alentours de la plaie; ce qui me fit soupçonner quelque fracture. Je coupai les fils de la suture, je dilatai la plaie selon sa direction, je trouvai le péricrâne séparé de l'os coronal, de l'étendue de deux travers de doigt en longueur, & de plus d'un en largeur; je distinguai parfaitement une fracture qui s'étendoit depuis le milieu du rebord sourcilier de l'orbite jusque vers le haut de la tempe de la longueur d'un pouce & demi. La direction de cette fracture n'étoit pas exactement droite; elle formoit une portion d'un léger croissant qui imitoit l'arrondissement de la corne du pied du cheval; le bord inférieur de la fra-

cture, lequel étoit un peu convexe, se trouvoit enfoncé de l'épaisseur d'environ deux lignes, tandis que le supérieur, qui étoit un peu concave, demouroit en place. Je tentai inutilement d'engager le bout d'une spatule, ou d'un élévatoire entre les piéces fracturées, pour tâcher de relever celle qui étoit enfoncée; ce qui me détermina à dilater la séparation du péri-crâne, dans la vue de préparer une place suffisante pour le trépan, que je croyois indispensable. Je ne fis cependant aucune incision cruciale, afin de prévenir la difformité qui auroit pu en résulter. Je me contentai d'allonger les angles de la plaie, & de découvrir le coronal de son péri-crâne, dans tous les environs de la fracture, autant qu'il me fut possible. Je pansai la plaie avec un tamponnage de charpie brute. En attendant l'arrivée du pere & de la mere de la petite, qui étoient absens depuis plusieurs jours, & dont nous voulions avoir le consentement pour l'opération du trépan; on insista sur les saignées, & sur tous les autres moyens dont on se sert en pareil cas. Malgré ces secours, la fièvre persistoit avec violence; elle étoit accompagnée de redoublemens alarmans, d'assoupissement & de délire. Ces symptômes dé-

terminerent M. *Caзаubon*, qui arriva le 25, d'appeller le lendemain en consultation M. *Dallas*, docteur en médecine de Mafseoube, & M. *Dallas*, ancien chirurgien-major de l'hôpital de Tarafcon, très expérimenté dans la chirurgie, avec le chirurgien ordinaire, & moi. Nous fûmes tous d'accord sur la nécessité du trépan. L'appareil en étoit prêt ; mais les parens de la jeune blessée ne voulurent jamais y consentir. Ils aimerent mieux courir tous les risques de son état critique, que de l'exposer à une opération que le préjugé leur faisoit regarder comme plus dangereuse que les maux même dont elle est ordinairement le remede unique & triomphant. Ne pouvant vaincre leur obstination, il fallut se retrancher sur les saignées : elles furent réitérées tant au bras qu'au pied, & soutenues par un régime sévère, par des boissons adoucissantes & delayantes, & par des lavemens anodins. On pansa la plaie avec de la charpie sèche sur les os découverts, & avec un digestif ordinaire sur les bords des tégumens séparés. La suppuration s'établit, la fièvre se modéra, les redoublemens disparurent avec le délire & l'assoupissement, dans l'espace d'environ quinze jours, à compter du jour

de l'accident. Après ces heureux changemens, il survint néanmoins une mortification aux tégumens détachés du crâne; ils tombèrent en gangrène & en escaré. La première table des os fracturés se sépara par exfoliation, longtemps après la disparition de la fièvre. La seconde table se releva; elle poussa des grains charnus qui, se joignant à ceux qui naissaient des chairs voisines, formèrent une cicatrice qui ne fut parfaite que vers la fin de décembre. Elle est même enfoncée & difforme, à cause de la déperdition de substance causée par les exfoliations du crâne, & la chute des escars des tégumens. La petite est d'ailleurs bien guérie, & son esprit ne se ressent nullement de cette blessure.

La suite au Journal prochain.

*ASSEMBLÉE de la faculté de médecine
de Paris, du 15 juin 1778.*

M. *Cosnier* a lu un mémoire sur le baume & la préparation des peaux de chien, de feu sieur *Robert*. Un particulier, qui ne veut pas être nommé, a acheté ces secrets des héritiers du sieur *Robert*. Il les a confiés à M. *Cosnier* pour qu'il les déposât dans les archives de la faculté, & qu'elle les rendît publics après les avoir fait éprouver.

Il a lu l'histoire de la maladie du particulier qui a donné les remèdes, & qui, s'en étant bien trouvé, a la générosité d'en faire présent au public.

M. *Leys* a lu un mémoire sur la grippe de 1775.

M. *Sigault* a lu le procès-verbal qui a été fait par les médecins & chirurgiens de Brest, en présence de M. *Poissonnier*, qui constate que la femme *Berrou*, de Saint-Paul-de-Léon en Bretagne, a subi l'opération de la symphyse des os pubis.

M. Desfeffartz a lu un mémoire sur la petite-vérole qui régna en 1772.

E X T R A I T du prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenu le premier juillet 1778.

IL y a eu dans le mois de juin beaucoup de rougeoles, parmi les enfans. Elles ont toutes ou presque toutes été accompagnées d'une fièvre très vive & très ardente. La peau étoit sèche, la langue aride & brûlante. Les boissons légèrement diaphorétiques, avec les acides, en ont été le remède. Un grand nombre d'enfans ont eu beaucoup de boutons par tout le corps & sur tout au visage.

M. Sollier a lu une partie de ses observations sur les effets du verd-de-gris qu'il a administré, à des malades affligés de cancer, à l'hôpital Saint-Louis.

M. Sallin a lu l'analyse chymique d'une liqueur, qu'il a été chargé de faire con-

Jointement avec M. *le Clerc* , par le magistrat. Il a lu aussi une observation sur l'utilité que l'on peut retirer de la correspondance nerveuse dans les maladies.

M. *Desfessartz* a continué la lecture de ses observations sur la complication de la petite-vérole avec le millet.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1778.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	An lever du S.	Azh. du soir.	Agh. du soir.	Aumatin		A midi.		Au soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	9	18	13	27	11 $\frac{1}{2}$	28	0 $\frac{1}{8}$	28	0 $\frac{1}{8}$
2	10	15	12	28	1	28	1	28	0
3	10	13	11	27	11	27	11	27	10 $\frac{1}{4}$
4	8	14	8	27	9 $\frac{1}{4}$	27	9 $\frac{1}{4}$	27	9 $\frac{1}{4}$
5	5	14	11	27	11	27	11	27	10 $\frac{1}{4}$
6	9	17	11	27	9 $\frac{1}{4}$	27	8 $\frac{1}{4}$	27	7 $\frac{1}{4}$
7	11	15	11	27	7 $\frac{1}{4}$	27	8 $\frac{1}{4}$	27	9 $\frac{1}{4}$
8	10	15	10	27	10	27	11	28	0
9	9	14	11	28	0 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{4}$
10	8	16	12	28	1 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{4}$
11	10	17	14	28	1	28	1	28	1
12	11	19	16	28	1	28	1	28	1
13	11	21	15	28	0 $\frac{1}{4}$	28	1	28	2
14	9	20	15	28	2 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{4}$
15	10	14	10	28	1	28	1	28	0 $\frac{1}{4}$
16	6	13	9	28	0 $\frac{1}{4}$	28	0 $\frac{1}{4}$	28	0 $\frac{1}{4}$
17	8	15	11	28	0 $\frac{1}{4}$	28	0 $\frac{1}{4}$	28	0 $\frac{1}{4}$
18	9	15	13	28	0	27	11 $\frac{1}{4}$	27	11 $\frac{1}{4}$
19	8	18	13	28	0	28	0	28	0
20	12	18	14	28	0 $\frac{1}{4}$	28	1	28	1
21	10	17	13	28	1	28	1	28	1 $\frac{1}{4}$
22	9	19	15	28	1	28	1 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{4}$
23	10	20	17	28	1	28	0	28	0
24	14	23	16	27	11	27	10	27	10 $\frac{1}{4}$
25	15	19	14	27	10	27	11 $\frac{1}{4}$	28	0
26	11	20	16	28	1	28	1	28	0
27	13	21	17	28	0	27	11 $\frac{1}{4}$	27	10 $\frac{1}{4}$
28	13	20	14	27	10	27	10 $\frac{1}{4}$	27	10 $\frac{1}{4}$
29	12	16	14	27	10 $\frac{1}{4}$	27	10	27	10
30	11	18	15	27	10	27	11	27	11 $\frac{1}{4}$

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée:</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N. beau, ch.	O. beau, froid.	N-O. n. v. fr.
2	N. nuages. v.	O. nuages.	N-O. <i>idem.</i>
3	O. c. pl. gr. v. f.	S-O. nuages.	N. nuages.
4	S-O. nuag. pl.	S. beau, v. fr.	O. beau, fr.
5	O. beau, v. fr.	O. beau.	O. beau.
6	S-E. beau.	S. couv. pluie.	N-O. couv. pl.
7	S. & S-E. c. pl.	O. nuages.	S-O. nuages.
8	S-O. c. pl. r. <i>éle.</i>	E. <i>idem.</i> pluie.	N. beau, fr.
9	N-O. nuages.	S-O. couv. pl.	O. couv. pl.
10	N-O. <i>idem.</i>	N. & O. nuag.	N-E. & O. bc.
11	N-E. beau, ch.	S. beau, chaud.	E. beau, ch.
12	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
13	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
14	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N-E. c. v. fr.
15	N. beau, fr.	N. beau.	N. bc. v. fr.
16	N. nu. pl. <i>élect.</i>	N. nu. pl. <i>élect.</i>	N. <i>idem.</i>
17	N. beau, fr.	N. beau.	N. beau.
18	N. couv. pl.	S-O. couv. pl.	N-O. & S-O. n.
19	N. nuages, br.	N-O. & O. nuages, pl. <i>ton. éle.</i>	N-E. <i>idem.</i>
20	N. nuages.	N. nuages.	N-E. beau.
21	N-E. beau.	N. beau, ch.	N-E. <i>idem.</i>
22	N-E. <i>id.</i> ch.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
23	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i> ch.
24	E. <i>idem.</i>	S-E. nu. très ch. pl. <i>tonn. élect.</i>	N. couvert, <i>éclairs.</i>
25	N. couv. <i>tonn.</i> <i>au loin.</i>	O. beau, vent frais.	N-O. beau, vent frais.
26	N-O. beau.	N-O. beau, ch.	N-E. bc. ch.
27	N-E. <i>id.</i> ch.	S. nu. <i>ton. éle.</i>	S-E. nu. <i>écl.</i> <i>de chaleur.</i>
28	O. beau.	S-O. nuag. pl.	O. nuages.
29	O. nuages.	S-E. n. pl. <i>to. éle.</i>	O. <i>idem.</i>
30	O. <i>idem.</i>	N-O. nuages.	S-O. beau.

176 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.
RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 23 deg. le 24
 Moindre degré de chaleur $5\frac{1}{2}$ le 5

Chaleur moyenne 13, 9 deg.

Plus grande élévation du Mer-
 cure 28 $2\frac{1}{2}$ le 14

Moindre élévat. du Mercure 27 $7\frac{1}{2}$ le 7

Elévation moyenne 27 p. II. 9 l.

Nombre de jours de Beau 14

de Couvert 2

de Nuages 14

de Vent 8

de Tonnerre 7

de Brouillard 2

de Pluie 13

Quantité de Pluie $17\frac{1}{2}$ lignes.

D'Evaporation 68

Différence $50\frac{1}{2}$

Le vent a soufflé du N. 9 fois.

N.-E. 4

N.-O. 4

S. 2

S.-E. 2

S.-O. 12

E. 2

O. 5

Température : Variable, froide & humide d'a-
 bord, chaude & sèche ensuite; favorable aux bleds,
 à la vigne & à la récolte des foin.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Cure de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce premier juillet 1778.

MALADIES : Aucune. Treize personnes qui
 avoient mangé d'un ragoût conservé dans une cas-
 serole de cuivre, ont toutes été attaquées en même
 temps de coliques violentes, contre lesquelles on
 a employé chez les unes l'émétique, & chez les
 autres le lait seulement. Cet accident n'a point eu
 de suite.

OBSERVA-

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

*Faites à Lille, au mois de juin 1778, par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps est resté constamment à un état de température moyenne jusqu'au 23 de ce mois, la liqueur du thermomètre ne s'étant pas portée plus haut qu'au terme de 18 degrés du 23 au 30, elle ne s'est pas élevée au-dessus de celui de 21 degrés.

Quoiqu'il ait tonné à diverses reprises, il n'y a eu ni grosse pluie, ni grêle, ni coup de vent violent, comme cela arrive ordinairement ici vers le solstice d'été. Les vents de nord & d'ouest ont procuré une sécheresse constante tout le mois. Cependant les productions de la campagne étoient de la plus grande beauté.

Le mercure, dans le baromètre, a presque toujours été observé dans le voisinage du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes, est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du nord.	5 fois du sud.
3 fois du nord	6 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
5 fois de l'est.	7 fois de l'ouest.
3 fois du sud	5 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.	} 4 jours de tonnerre.	
2 jours de petite		} 3 jours d'éclairs.
grêle.		

178 MALADIES REGNANTES.

Les hygrometres ont marqué une légère humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de juin 1778.

IL y a eu peu de malades ce mois. La fièvre tierce & la double tierce ont encore été les maladies dominantes : l'une & l'autre étoit opiniâtre ; & de plus sujette à récidive en ceux à qui la fièvre avoit été fixée par le quinquina. Les accès portoient principalement à la tête. Cette circonstance, jointe à l'état inflammatoire du sang, obligeoit souvent à recourir à la saignée du pied, après en avoir pratiqué une ou deux au bras.

Les vents du nord-est & nord-ouest ont causé des crachemens de sang & quelques points de côté.

On vit à la fin du mois quelques personnes du bas peuple attaquées d'une fièvre très-maligne. Un homme de cinquante & quelques années fut apporté mourant dans un de nos hôpitaux de charité ; il n'étoit malade que depuis deux jours ; il mourut dans l'espace de vingt-quatre heures. Tout son corps étoit parsemé de petites taches de pourpre foncé, qu'on auroit prises au premier aspect pour des taches de puces. Le lit de ce malade fut remplacé le lendemain par un autre homme à peu près du même âge, & attaqué de la même fièvre. La teinture fébrifuge d'*Huxham*, donnée de deux en deux heures, à une dose convenable, dans un mélange de vin & d'eau, entremêlée de lait de poulx fait avec du vin blanc, ne put empêcher que le sujet ne mourût deux fois vingt-quatre heures après son arrivée. Nous n'apprenons point néanmoins que cette maladie fasse du progrès.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Médecine ou traité des maladies tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés dans leurs différentes positions de paix & de guerre, par ordre du gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de Cailleau, rue S. Séverin, vis-à-vis de l'église, 1778. in-8°.

Il paroît quatre volumes in-8°. de cet ouvrage, nous attendons les suivans pour en rendre compte.

Le parfait boulanger, ou traité complet sur la fabrication & le commerce du pain; par M. PARMENTIER, pensionnaire de l'Hôtel royal des Invalides, membre du college de pharmacie de Paris, de l'académie des sciences de Rouen, & de celle de Lyon, démonstrateur d'histoire naturelle. A Paris, de l'imprimerie royale, 1778, chez Monory, libraire, rue & vis-à-vis l'ancienne comédie françoise. in-8°.

Dans le Journal de mars 1777, pag. 195, en donnant l'extrait du mémoire qui a remporté le prix au jugement de l'académie de Dijon, indiquer les végétaux qui pourroient suppléer en temps de disette, &c. nous avons eu occasion de parler des productions de M. Parmentier, & particulièrement de ses recherches qui sont relatives à l'ou-

vrage que nous annonçons. Comme il est le fruit d'une expérience consommée, il ne peut être que supérieurement fait, & conséquemment de la plus grande utilité, puisqu'il traite des moyens de perfectionner notre principal aliment.

Observations sur différens moyens propres à combattre les fievres putrides & malignes, & à préserver de leur contagion ; par M. J. B. D. M. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, 1778, in-8°.

Le fond de cet ouvrage est un abrégé du traité des fievres du D. Lettsom. M. Banau rapporte des observations de fievres putrides & malignes, guéries en renouvelant l'air que les malades respirent, en les exposant fréquemment à l'impression de l'air froid, en leur donnant de fortes doses de quinquina, & en leur faisant boire du vin abondamment. On trouve dans cet ouvrage des notes dont la plupart étoient indispensables pour empêcher les amateurs de nouveautés de faire un abus dangereux des moyens proposés.

Examen des faits relatifs à l'opération de la symphyse, pratiquée à Arras, par M. RETZ, docteur en médecine, & M. LOUIS LESCARDÉ, maître en chirurgie, ou réponse faite par nous médecins & chirurgiens de cette ville, au détail de cette opération publiée dans

les affiches de Picardie, &c. n°. 19,
pag. 74 & 75.

Cet examen est une critique amère & injuste. M. Retz la réfute avec des raisons victorieuses, dans un écrit qui a pour titre, *Observations intéressantes en faveur de la section de la symphyse du pubis*; ouvrage dont le but est de répondre à un mémoire des médecins & chirurgiens d'Arras, intitulé, *Examen des faits relatifs à cette opération* &c. qui a été distribué le 23 mai dernier; & de servir de suite aux recherches historiques & pratiques, sur la même matière, de M. Alphonse le Roi, docteur en médecine, de la faculté de Paris, par M. Retz, docteur en médecine & médecin à Arras, agrégé au collège des médecins de la faculté de Douay &c. : *quos audacia non superbit, ratio tuetur*; 1778 in-8o, de 66 pag. Nous sommes fâchés de trouver au commencement & à la fin de cette brochure des vers latins & françois également mauvais.

Tandis que les adversaires de M. Retz se sont occupés de donner au public un écrit dans lequel ils s'énoncent d'une manière généralement peu favorable à la section de la symphyse, M. Siebold, professeur de médecine & d'accouchement à Wurtzbourg, a fait le 4 février dernier cette opération; dans des circonstances qui en ont fait regarder la réussite comme un prodige. Ce savant ayant rendu publics les détails & le succès, M. Lader, docteur en médecine de la faculté de Goettingen, a fait imprimer dans cette ville un traité fort applaudi, dont voici le titre : *Synchondroses ossium pubis sectionem in partu difficili instituendam expendit* Just. Christ. Lader, *doctor & professor ordinarius*. M. Lader a démontré dans cet écrit l'utilité de la section sigaultienne (c'est le nom qu'on donne en Allemagne à la section

de la symphyse); & a rendu un jûste tribut de louanges au médecin de Paris qui en est l'inventeur, & à M. Siebold qui en a fait l'expérience en Allemagne.

D'un autre côté M. Leppentin vient de publier à Hambourg une petite brochure en allemand, sous le titre d'*Observations touchant l'écartement artificiel de la symphyse dans un accouchement difficile*. Il y apprécie cette opération d'une manière convenable; mais il y conteste à M. Sigault la gloire de l'avoir imaginée, & il l'attribue au docteur Camper, en quoi il se trompe. Nous rendrons compte de ces écrits, dès que nous les aurons reçus.

Dissertation sur cette question : Quelles sont les causes principales de la mort d'un aussi grand nombre d'enfans, & quels sont les préservatifs les plus efficaces & les plus simples pour leur conserver la vie? Par M. JACQUES BALLEXSERD, citoyen de Genève, couronnée par l'académie royale des sciences de Mantoue, en 1772.

Extra naturam error undique & damnum.

A Genève, chez Isaac Bardin, libraire, 1775, & se trouve chez Mérigot junior, quai des Augustins.

Le mérite de cette dissertation est généralement reconnu.

Dangers du maillot & du lait de femme; moyen d'y remédier; avis aux meres. Par M. LASCÄZES DE COMPAGNE,

*médecin de l'Isle d'Alby, docteur du
Ludovicée de Montpellier. A Paris,
chez Laporte, libraire, rue des Noyers,
1778, in-12. Prix 36 sols broché.*

Pour apprécier cet ouvrage il faut se rappeler
que : *libri volunt legi eo sensu quo sunt scripti.*
L'auteur peint la nature telle qu'elle est ; il entre
dans des détails intéressans, & capables de faire
impression.

*Eloge historique de M. THÉOPHILE DE
BORDEU ; par M. ROUSSEL, docteur
en médecine de l'université de Montpel-
lier. A Paris, chez Ruault, libraire,
rue de la Harpe, & Méquignon, li-
braire, rue des Cordeliers, 1778, in-8°.
de 57 pages.*

M. Roussel, en s'acquittant d'un devoir que l'a-
mitié & la reconnoissance lui ont imposé, donne
également bonne opinion des qualités de son cœur
& de ses talens. Cet éloge est sagement écrit, &
on y trouve une notice judicieuse des ouvrages de
M. de Bordeu. Nous en exceptons seulement celle
qui regarde la doctrine du poulx, en convenant
toutefois que le sujet étoit difficile à traiter par
un panégyriste.

P R I X

*PROGRAMME de l'académie royale des
belles-lettres, sciences & arts de Bor-
deaux, du 19 mars 1778.*

L'ACADÉMIE, par son programme du 13
Janvier 1772, avoit fixé au commencement de
cette année, la distribution du prix extraordi-

naire, qu'un citoyen, aussi généreux que sensible, avoit consigné entre ses mains, pour le mémoire qui indiqueroit *les meilleurs moyens de préserver les negres qu'on transporte de l'Afrique dans les colonies, des maladies fréquentes & si souvent funestes qu'ils éprouvent dans ce trajet.*

Elle n'a reçu qu'un petit nombre de piéces sur ce sujet; & dans ce nombre, très peu lui ont paru mériter son attention. Elle a seulement distingué un mémoire imprimé, portant cette épi-
graphie: le principal devoir de l'homme en société est d'être humain, de l'être pour tous les états, pour tous les âges, & pour tout ce qui n'est point étranger à l'homme; & une dissertation manu-
scrite, portant cette devise: natura gaudet consue-
tis, ægrè fert insolita quæque. Boerrh. *Inst. med.*
 Mais ces deux ouvrages mêmes ne lui ayant point paru avoir suffisamment rempli les différens objets qu'elle avoit tracés aux auteurs, relativement à la question, & lui ayant laissé trop à désirer, pour pouvoir la déterminer à leur décerner la couronne, elle n'a adjugé le prix à aucun.

Le citoyen zélé, qui avoit offert ce prix, toujours animé du bien public, a désiré que la même somme de *douze cents livres* qu'il y avoit destinée, servît encore de prix, à quelqu'autre question, également utile pour l'humanité.

L'académie a cru ne pouvoir mieux entrer dans ses vues qu'en demandant pour sujet de ce nouveau prix: *le moyen de prévenir dans l'usage ordinaire d'allaiter les enfans-trouvés, les dangers qui en résultent, soit pour ces enfans, soit pour leurs nourrices, & par une suite nécessaire, pour la population en général; ou bien, que l'on indique la méthode la meilleure, & en même temps la plus économique, de suppléer au lait de femme pour la nourriture des enfans.*

En proposant le dernier membre de cette que-

stion, l'académie n'ignore point que des medecins celebres s'en sont occupés en divers temps; que de zélés administrateurs en ont fait l'objet de leur sollicitude (1); que de citoyens respectables en ont fait celui de leurs recherches; qu'un magistrat dont les vues patriotiques rendront à jamais la mémoire chere à l'humanité, avoit, à ses dépens, fait, à ce sujet, l'entreprise la plus digne d'un grand cœur (2). Elle n'ignore pas que, même chez des nations étrangères, le premier des devoirs maternels est sacrifié à l'usage d'élever les enfans sans nourrices (3).

Cette compagnie fait que des auteurs, prétendant que tout lait, en général, étant sujet à s'aigrir facilement, pouvoit ainsi donner des tranchées & la diarrhée aux enfans, & être regardé comme la cause de tous les maux auxquels ils sont sujets, ont voulu l'exclure absolument de leur nourriture, & lui substituer des bouillies, faites ou avec la fleur de farine, ou avec du pain, dans de l'eau ou la petite biere (4) que d'autres, proscrivant seulement le lait de femme comme plus susceptible de s'altérer par les causes physiques & morales, & regardant celui des animaux comme moins sujet à cette altération, ont voulu qu'on substituât ce lait à celui des nourrices (5).

(1) En 1680, les administrateurs de l'hôpital des enfans-trouvés de Paris. En 1775, les administrateurs de celui d'Aix en Provence.

(2) M. de Chamouffet, maître des comptes, mort le 27 avril 1773.

(3) En Angleterre, dans la Baviere, &c.

(4) Van-Helmont: *Infantis nutritio ad vitam longam.* . . .

(5) Brouzet, *Essai sur l'éducation médicinale des enfans.* Vandermonde, *Essai sur la maniere de perfectionner l'espece humaine.*

Mais elle fait que , contre le système des premiers , on a objecté que les bouillies , de quelque espèce qu'elles soient , formoient un aliment trop indigeste pour les enfans nouveau-nés , auxquels il faut un chyle , pour ainsi dire , tout formé , qui séjourne peu dans leur estomac ; & que cette nourriture , du moins jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge d'environ huit mois , n'étoit propre qu'à leur donner le carreau , ou des coliques convulsives des plus violentes (6).

Elle fait que contre l'opinion des seconds , on a relevé que les animaux n'étoient pas moins sujets à des passions vives , également propres à altérer leur lait ; qu'on nuisoit à la qualité de cet aliment , si on gardoit les meres dans les étables ; & que si on les laissoit paître dans les prairies , elles s'y nourrissoient souvent d'herbes dangereuses , telles que les tithymales , &c. qui changeoient le goût de leur lait , d'une manière sensible , & pouvoient le rendre funeste : que d'ailleurs , en faisant chauffer ou cuire ce lait pour en faire de la bouillie , on lui faisoit perdre ses principes les plus subtils & les plus balsamiques , inconvénient inévitable , toutes les fois que le lait ne passe pas immédiatement de l'animal qui le fournit , dans la bouche de l'enfant qui le reçoit (7).

L'académie a donc vu des doutes subsister sur cette matiere , des inconvénients de toutes parts , & l'incertitude sur le meilleur moyen d'élever les enfans sans nourrices , errer toujours autour de leur berceau. Elle a vu les gens de l'art demander & attendre encore la réponse de l'expérience (8) ; & elle a cru devoir exciter un

(6 & 7) M. Lorry , *Traité des alimens*. M. Desfartz , *Traité de l'éduc. corporelle des enfans en bas-âge*.

(8) Consultation de la faculté de médecine de Paris , en 1680. Voyez le *Journal des Savans* , ann. 1680 ; & le *Journal de médecine* , ann. 1775 , tom. XLIV , pag. 307.

nouveau zele sur cet objet, & inviter à de nouveaux efforts, qui puissent enfin assurer pour les enfans-trouvés, une nourriture exempte de tout danger, dans le cas où il ne seroit pas possible d'éviter tous ceux qu'on a plus particulièrement aujourd'hui à redouter du seul aliment que la nature sembloit avoir préparé pour ces êtres infortunés.

M. Dupré de S. Maur, intendant de Bordeaux, instruit du dessein de cette compagnie, & frappé de l'importance de la question qu'elle vouloit proposer, a désiré de concourir aussi à la juste récompense qui seroit due à l'auteur qui la résoudroit avec succès; & il a fait en conséquence remettre à l'académie une somme de huit cents livres, pour être ajoutées aux douze cents qui devoient former le prix; en sorte que ce prix sera de deux mille livres.

L'académie en fera la distribution le 15 Août 1781: mais elle desire que les auteurs qui voudront concourir, lui fassent parvenir leurs ouvrages, dès le mois de Janvier de la même année: elle les prévient aussi qu'elle n'accueillera aucun des moyens qu'ils pourront avoir à proposer, pour satisfaire à sa demande, qu'autant qu'ils seront établis sur l'expérience, & que les succès en seront bien & dûement certifiés.

Au reste, quoiqu'elle ait circonscrit dans de certaines bornes, le sujet auquel elle a consacré ce prix, elle verroit avec plaisir les auteurs étendre aussi leurs recherches, & proposer leurs vues sur le meilleur régime à faire observer aux enfans-trouvés, au sortir du premier âge, & sur la maniere de les conduire & de les élever, la plus propre à les conserver à l'état. En présentant de nouvelles idées sur ces objets en particulier, ou en perfectionnant celles qui peuvent être connues, ils acquerroient d'autant plus de droits à la reconnaissance publique, que l'académie n'a pas cru devoir leur imposer cette obligation.

Les ouvrages pourront être écrits, ou en françois ou en latin ; on n'en recevra point dans d'autres langues ; & les auteurs sont priés de ne point se faire connoître ; ils mettront seulement leur nom avec leurs qualités, dans un billet cacheté, joint à leur ouvrage.

Les paquets pourront être envoyés à M. l'Intendant, qui les fera remettre à l'académie, ou adressés francs de port à M. *Delamontaigne, conseiller au parlement, & secretaire perpétuel de l'académie.*

*PRIX proposé par la société royale
d'agriculture de Soissons, &c.*

La société royale d'agriculture propose pour sujet de deux prix : 1°. *d'indiquer les moyens de secourir les pauvres valides dans la ville de Soissons, & de les y occuper utilement; avec les procédés qu'il faudroit suivre pour que les secours fussent administrés avec le plus d'ordre, d'économie & d'équité qu'il sera possible.*

La ville de Soissons est située dans un riche val-
lon sur l'Aisne. Cette riviere, navigable depuis
Réthel-Mazarin, dans les grandes eaux, se rend
dans la mer au Havre, après s'être jettée dans
l'Oise, près de Compiègne, & dans la Seine à
Conflans. Cette position paroît favorable pour des
manufactures ; les laines y sont belles, & les eaux
excellentes pour la teinture. On a cependant essayé
plusieurs fois d'établir des filatures en laine, des
manufactures de blondes, la culture des vers à
soie. Ces diverses tentatives n'ont pas réussi, vrai-
semblablement parce qu'elles ont été mal faites.
On demanderoit donc un bon plan ; où l'on in-
diquât la manière de diriger ces établissemens, ou
d'autres semblables, également utiles aux pauvres
valides.

2°. *Quelles sont les connoissances nécessaires à un propriétaire qui fait valoir son bien , pour vivre à la campagne d'une manière utile pour lui & les payfans qui l'entourent ? Dans le cas où les propriétaires ne demeurent pas dans leurs biens , quelles seroient les connoissances nécessaires pour que les curés , indépendamment de leurs augustes fonctions , puissent être utiles à leurs paroissiens ?*

Les mémoires seront reçus jusqu'au premier avril 1779 , par M. de Latournelle , secrétaire perpétuel de la société d'agriculture , sous le couvert de M. le Peletier de Morfontaine , intendant de Soissons.

Toutes personnes seront admises à concourir , excepté les membres de la société. Les auteurs mettront un numéro ou devise sous cachet , attaché à leur mémoire. L'on n'ouvrira que le cachet du mémoire couronné.

Le prix de chacune de ces questions est une médaille d'or de 300 liv. , ou pareille somme en argent.

*PRIX proposé par l'académie électorale
des sciences de Manheim.*

L'académie électorale palatine des sciences de Manheim , propose pour un des prix de 1779 , de trouver la cause de la mort des personnes tuées par la foudre naturelle ou artificielle , & de la démontrer par des observations & des expériences incontestables.



*LETTRE de M. IMBERT, chancelier
de l'université de médecine de Mont-
pellier.*

M E S S I E U R S ,

On vend chez *Didot le jeune*, libraire à Paris, un in-8°. intitulé : *Nouveaux élémens de la science de l'homme*, par *M. Barthez*, imprimé chez *Jean Martel aîné*, à Montpellier, 1778 (1). A la tête de cet ouvrage l'imprimeur a donné, par erreur, à *M. Barthez* le titre de chancelier de l'université de médecine de Montpellier, au lieu de celui de survivancier adjoint en la charge de chancelier de ladite université. Comme d'après le premier de ces titres, on pourroit croire ou que j'ai quitté cette charge dont je suis titulaire, ou que je suis mort, je vous prie de vouloir bien insérer ma lettre dans votre Journal. J'ai l'honneur d'être, &c. Signé, IMBERT.

Avis de Libraires.

Lamy, libraire quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, donne avis au public qu'il vient de recevoir des pays étrangers les articles suivans :

1°. *Morgagni de sedibus & causis morborum*, édition de Louvain, 4 liv. le vol.

2°. *Haller, elementa physiologiae*, 8 vol. in-4°. Je vends séparément les tomes 6, 7 & 8.

On trouve chez *Ruault*, libraire, rue de la Harpe, à Paris, les ouvrages suivans :

Sylloge selectorum opusculorum argumenti me-

(1) Nous ferons incessamment connoître cet ouvrage.

dico-practici collegit & edidit Ernest. Godefred. Baldinger, ordin. med. Gottingensis senior prax. professor, & h. t. prorektor, 2 vol. in-8°. 1777.

Joh. Franc. Wilhelmi Boehmer, commentatio anatomico-physiologica de nono pare nervorum cerebri, cum figur. in-4°. 1777, 2 liv, broché.

Henr. Aug. Wrisbergii, philos. & med. doct. societ. reg. scientiarum Gottingensis sodalis, &c. observat. anatomicæ de quinto pare nervorum encephali & de nervis qui ex eodem duram matrem ingredi falsò dicuntur; cum figur. in-4°. 1777, 1 liv. 4 sols broché.

Meditationes theorico-practicæ de furore hæmorrhoidum internarum methodicè conscriptæ, à Justo-Arnaldo Gulich, med. doct. editio altera priori audior. in-8°. de 212 pag. à Leyde. Prix 2 liv. 8 sols.

Mémoires de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, pour les années 1774 & 1775, 2 vol. in-4°. avec figures. Prix 28 liv. broché.

Domin. Santorini septem-decim tabulæ de structurâ mammarum & de tunica testis vaginali, Parma à typographiâ regia, 1775. Et se trouve à Paris chez Didot le jeune, quai des Augustins, in-fol. avec figures. Prix 21 liv.

NOUS avons reçu une lettre de Rouen, datée du premier avril 1778, dans laquelle on demande notre jugement sur un sel anti-acide; mais comme ce sel anti-acide est un secret, & comme la lettre est anonyme, nous sommes dispensés de nous expliquer sur les qualités médicinales & chymiques de ce sel.

TABLE DU MOIS D'AOUST.

EXTRAIT. Contrepoisons de l'arsenic, du sublimé-corrosif, &c... par M. NAVIER, méd.	pag. 97
Cures opérées par les seules ressources de la nature; par M. BARON, méd.	109
Observations sur la section & la rupture du tendon d'Achille; par M. DE VILDÉ, chir.	118
Observ. sur l'utilité de la décoction de tabac, &c. par M. SOUVILLE, chir.	126
Effet singulier du tonnerre; par M. RAGNEAU, chir.	129
Suite & fin des observat. sur des pyrophores sans alun, &c... par M. PROUST, apothic.	131
Suite & fin de l'observ. sur une phthisie pulmonaire; par M. D'ASSY D'ARPAJEAN, méd.	144
Réponse de M. FILLEAU, chir. à des questions insérées dans la gazette salulaire.	152
Observations sur plusieurs fractures du crâne, &c...; par M. CAMPARDON, chir.	155
Assemblée de la faculté de médecine de Paris; du 15 juin 1778.	171
Extrait du prima mensis de la même faculté, (juillet) 1778.	172
Observat. météorol. faites à Montmorenci.	174
Observations météorologiques faites à Lille.	177
Maladies qui ont régné à Lille.	178
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
1°. Livres avec notices.	179
2°. Prix proposés par les acad. de Bordeaux.	183
	de Soissons. 188
	de Manheim. 189
3°. Lettre de M. IMBERT.	190
4°. Avis de libraires.	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, le Journal de Médecine du mois d'août 1778. A Paris, ce 24 juillet 1778
 POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE.

PREMIER EXTRAIT.

MÉMOIRES sur les sujets proposés pour
les prix de l'académie royale de chi-
rurgie. Tome IV. Première partie.
(Seconde partie.) A Paris, de l'im-
primerie de Michel Lambert, impri-
meur de l'académie royale de chirurgie.
M. DCC. LXXVIII. (in - 4^o 2 vol.
formant ensemble 1094 pages.)

COMME on n'a fait mention, dans le
Journal de médecine, que du 3^e volume
de cette collection, le premier ayant été
Tome L. N

publié avant que le Journal existât, & le second avant qu'on se fût occupé de donner des analyses ou extraits des ouvrages récemment imprimés, nous croyons devoir remonter à l'origine de l'académie de chirurgie, qui a proposé les sujets de ces prix. Un grand nombre de nos lecteurs, répandus dans les provinces, étoient à peine nés lorsque cet établissement se formoit pour le progrès de l'art : nous espérons qu'ils nous sauront quelque gré du tableau que nous allons présenter.

Depuis long-temps l'exercice de la chirurgie, à Paris, étoit entre les mains de deux sortes de personnes, qui formoient deux corps distincts. Le premier étoit la communauté de S. Côme, régie par un ou plusieurs prévôts. Le second étoit la communauté des chirurgiens-barbiers, sur laquelle le premier barbier du Roi avoit inspection : cette communauté des barbiers, dont les membres paroissent n'avoir pas eu une éducation brillante, & qui ignoroient, *pour la plupart*, la langue latine, réparoient ce défaut par un zèle ardent de s'instruire en françois, & par la louable émulation d'égaliser, dans la chirurgie, les membres de l'autre corps qui avoit sur le leur le premier rang : aussi cette communauté

des barbiers a-t-elle produit des hommes estimables, qui se sont élevés par leur adresse, par leur intelligence, par leurs succès. Tels sont *Ambroise Paré*, qui devint, par la suite, 1^{er} chirurgien du Roi; *Etienne de la Riviere*, depuis chirurgien ordinaire & valet-de-chambre du Roi; *Richard Hubert*, chirurgien du Roi; *Thierry de Hery*, lieutenant du premier barbier; *Antoine Portail*, qui fut ensuite premier chirurgien du Roi; *Jean Girault*, lithotomiste; *Pierre Pigray*, *Jacques de Marque*, *Nicolas Habicot*, *Jean Bonnard*, *Nicolas Thognet*, *Antoine de Corbye*, *Christophe Bernier*, qui presque tous ont écrit sur la chirurgie.

Il eût été à souhaiter que cette émulation se fût tenue dans de justes bornes; mais elle dégénéra en rivalité qui excita des animosités, des dissensions, des procès dont la source fut éteinte par le contrat d'union fait entre les deux communautés l'an 1655, confirmé & autorisé par lettres-patentes, l'année suivante.

Cependant le premier barbier du Roi, qui avoit aussi le titre de chirurgien, resta, même après ce contrat, *garde des chartres & privileges des maîtres chirurgiens & barbiers du royaume*; c'est en effet la qualité que *Le Quin* (*traité des*

bandages) donné, en 1665, à *François de Barnoin*, ainsi que le titre de *prévôt honoraire perpétuel des maîtres chirurgiens à Paris*.

Mais la chirurgie prit insensiblement une autre face. *François Félix* fut porté à la place de premier chirurgien, & en obtint, en 1662, la survivance pour *Charles-François Félix* son fils. Celui-ci eut la confiance de Louis XIV, auquel il fit, avec le plus grand succès, l'opération de la fistule en 1687. C'est en sa faveur que fut rendu l'arrêt du conseil d'état du 6 août 1668, portant *désunion de tous les droits attribués à la charge de premier barbier, & union d'iceux à celle de premier chirurgien de sa majesté*. Devenu chef de la chirurgie du royaume, *Félix* en favorisa les progrès. *Georges Maréchal*, qui lui succéda en 1703, eut le même zèle ; mais il porta ses vues plus loin que son prédécesseur. Dès 1724 il obtint de Louis XV des lettres-patentes pour l'établissement de cinq places de démonstrateurs chargés d'instruire les élèves. Quelques années après il adopta le plan d'une correspondance dont le gouvernement n'avoit pas voulu permettre l'établissement ; & obtint l'agrément pour former, dans le corps des chirurgiens de Paris, une académie royale de chirurgie.

Le 18 décembre 1731, il y eut à Saint-Côme une assemblée de chirurgiens jurés, qu'on regarde comme la première séance académique. Elle fut convoquée par le premier chirurgien du Roi, (M. *Maréchal*) qui y présida. On y lut un projet de règlement pour une académie de chirurgie, établie sous la protection du Roi, & l'inspection du premier chirurgien; & une lettre de M. le comte de *Maurepas*, par laquelle il mandoit à M. *Maréchal*, que sa Majesté avoit approuvé le projet. On lut ensuite la liste de 70 académiciens qui furent présentés au Roi par M. *Maréchal*. Le règlement, qui contient xxxiii articles, fut imprimé & rendu public en janvier 1732. Les articles vii, viii, ix, x & xi de ce règlement, statuent sur tout ce qui regarde la fondation des prix pour exciter l'émulation.

Cette même année (1732) le premier sujet du prix proposé pour l'année suivante, & annoncé par un programme, fut énoncé ainsi : *Pourquoi certaines tumeurs doivent être extirpées, & d'autres simplement ouvertes ? dans l'une & l'autre de ces opérations, quels sont les cas où le cautere est préférable à l'instrument tranchant, & les raisons de préférence ?*

Il fut adjugé (en 1733) à M. *Médalon*,

198 PRIX DE L'ACADÉMIE

docteur en médecine, depuis médecin consultant des armées du Roi, lequel est mort, en 1750, médecin de l'hôpital de la Charité de Versailles. M. le Cat, qui se fit ensuite un nom dans la chirurgie, eut le premier *accessit*; mais il remporta les prix des années 1734, 1735, 1738, ainsi que le premier prix de 1739, dont voici la question : *Si l'on doit amputer le carcinôme des mamelles, vulgairement appelé cancer.* Le second prix de cette année 1739, fut donné à M. de la Sône, pour lors étudiant en médecine; & qui depuis est entré dans la faculté de médecine de Paris, & occupe actuellement la place de premier médecin de la Reine, & du Roi en survivance.

Lorsqu'il y eut un nombre de mémoires couronnés par l'académie, capables de former un volume, elle les fit imprimer. Il parut sous ce titre : *Recueil des pieces qui ont concouru pour le prix de l'académie royale de chirurgie*, tom. I. Paris, M. DCC. LIII. in-4°. & comprend les mémoires de dix années, c'est-à-dire, depuis 1733, jusqu'en 1743 inclusivement.

Le tome II fut publié en 1757; il renferme les mémoires couronnés en 1744, 1745, 1746, 1747 & 1748.

Le tome III, qui contient les mémoires couronnés depuis 1750 jusqu'en 1758, vit le jour en 1759. On peut consulter l'analyse de ce volume dans le *Journal de méd.* tom. XI. *septembre* 1759, p. 195.

Dix-neuf ans se sont écoulés sans que la suite de ces dissertations fût imprimée. On vient de satisfaire l'attente du public. Ce volume, qui s'annonce avec un changement léger, mais peu nécessaire, dans le titre, est divisé en deux parties, lesquelles, y compris la table, renferment 1094 pages : ce sont les mémoires couronnés depuis 1759 jusqu'en 1774.

M. *Louis*, qui, comme secrétaire perpétuel de l'académie, a été éditeur de ce volume, y a mis une préface importante, & bien faite. Après avoir observé que la fondation des prix, dans les académies, est un moyen d'exciter l'émulation, quoiqu'il ne se soit pas toujours présenté à l'esprit des instituteurs des sociétés savantes, il rappelle les époques où elle a eu lieu dans l'académie françoise, dans celle des sciences, dans celle des belles-lettres; il observe que, lors de la formation de l'académie de chirurgie, le prix étoit une médaille d'or de la valeur de deux cens livres, dont M. *de la Peyronie* a fait les frais jusqu'à sa mort, en 1747; que par son testament il a ordonné qu'à l'avenir

cette médaille seroit du prix de cinq cens livres, & que le buste de Louis XV y seroit représenté à perpétuité. Il expose ensuite la maniere dont l'académie procède à l'examen des mémoires qui lui sont envoyés pour répondre aux questions qu'elle propose. L'histoire qu'il donne de ce qui s'est passé lorsque cette académie voulut publier le programme pour le prix de 1757, montre combien elle apporte d'attentions & de soins, tant pour choisir une question que pour l'énoncer. Le sujet, à la vérité, étoit de la plus grande importance; il s'agissoit de l'amputation de la cuisse dans l'article. Mais l'académie se comporte avec autant de maturité à l'égard des questions en apparence moins délicates; c'est ce dont on sera convaincu en suivant M. *Louis* jusqu'à la fin de la préface qui contient un précis historique sur les sujets des prix proposés durant l'espace de 19 ans. Il seroit à souhaiter que les secrétaires qui ont précédé M. *Louis*, aient pris la peine d'entrer, pour les trois premiers volumes, dans un semblable détail.

Le sujet du PREMIER MÉMOIRE contenu dans ce volume 4^e, fut proposé en 1756 en ces termes: *Dans le cas où l'amputation de la cuisse dans l'article paroitroit l'unique ressource pour sauver la*

vie à un malade, déterminer si l'on doit pratiquer cette opération, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.

L'académie, peu satisfaite de ce qu'on lui avoit envoyé, remit le même problème au concours; & elle accorda le prix double, en 1759, à M. *Barbet*, maitre-ès-arts de l'université de Paris, & ancien chirurgien-major des vaisseaux du Roi.

Dans la première partie de son mémoire, l'auteur déclare, 1^o. que les cas où cette opération semble être l'unique ressource, sont le fracas du col du fémur ou de la tête de cet os; l'anevrisme de l'artere crurale par une cause contondante; le sphacele borné à l'articulation de la cuisse, la carie, le *spina-ventosa* du col & de la tête du fémur. 2^o. Que comme les moyens curatifs manquent, on doit se déterminer à faire cette opération qui n'est point mortelle relativement aux parties sur lesquelles elle doit être pratiquée, mais qui peut seulement le devenir par les accidens consécutifs; que l'art, en dirigeant le manuel de cette opération, leve les obstacles qui pourroient s'opposer à son exécution; qu'enfin si l'on abandonne le malade, il doit périr. 3^o. Que cette opération sera utile & possible si l'accident avoit disposé les choses de façon qu'il y eût peu de parties

à diviser, par conséquent peu de douleur à faire ressentir au blessé pour achever d'extirper le membre. . . . si le blessé paroît exempt de la commotion. . . . s'il a bon courage & n'est pas trop débilité par la maladie, s'il est jeune. 4°. Que la nature elle-même a montré la possibilité de cette amputation. L'hiver de 1748 on amena à l'hôtel-dieu d'Orléans un jeune garçon âgé de 13 à 14 ans, attaqué de gangrène causée par l'usage du bled ergoté; maladie endémique chez les habitans de la Sologne dans les années pluvieuses qui corrompent le bled de cette province. La gangrène occupoit les deux jambes, & une partie des cuisses. M. la Croix, chirurgien en chef de cet hôpital, s'opposa aux progrès de la maladie par les moyens usités; mais, malgré les secours les mieux indiqués, la gangrène s'étendit du côté droit jusqu'à l'articulation de la cuisse, & du côté gauche jusqu'au grand trochanter. Le sphacele ayant suivi de près, on jugea la maladie sans ressource, & l'on s'attendit que l'enfant périroit en peu de temps. Il n'en arriva pas ainsi: la ligne de séparation qui marquoit les bornes du mal, se manifesta bientôt du côté droit, & s'étendit tout autour de l'articulation; la nature faisant des efforts pour la conservation

du sujet, sépara presque entièrement cette cuisse dans l'article; le fémur sortoit hors de la cavité, & n'y étoit plus retenu que par le ligament suspenſeur; la cuisse ne tenoit plus au tronc que par le nerf ſciatique. Dans ces circonstances M. *la Croix*, en préſence de M. *le Blanc*, ne ſe ſervit que de ciseaux pour achever cette amputation que la nature avoit preſqu'entièrement faite. Le malade étoit ſi bien le quatrième jour, que M. *la Croix* pensa à amputer l'autre cuisse: la ſéparation de la partie ſaine d'avec la partie morte, laiſſoit un vuide qui lui permit de ſcier l'oſ le plus près qu'il pût de la partie ſaine. Ainſi ces deux opérations furent faites ſans douleur ni hémorrhagie; le malade paſſa aſſez bien les dix premiers jours qui ſuivirent la première amputation; l'on remarquoit que l'ulcère étoit garni de bonnes chairs, & l'on voyoit déjà quelques bourgeons charnus dans la cavité. La ſeconde amputation étoit en aſſez bon état; enfin on commençoit à bien eſpérer du malade, lorsque malheureusement il lui ſurvint de la fièvre: la ſuppuration ſe ſupprima, & il mourut près de 15 jours après la première amputation.

On peut, ce me ſemble, dit l'auteur, tirer de cette obſervation trois conſé-

quences. La *premiere*, que s'il se présentoit un cas pareil, on pourroit secourir la nature en amputant le membre dans la séparation commencée; la *seconde*, que si ce malade n'avoit pas eu à souffrir deux amputations aussi graves, on auroit peut-être eu la satisfaction de le voir guérir d'une maladie qui avoit été jugée sans ressource; la *troisieme*, que cette opération, toute dangereuse qu'elle est, peut quelquefois réussir, & qu'on doit l'entreprendre dans des cas désespérés, sur tout si le chemin en est tracé.

5°. L'opération devient inutile & absolument impraticable, si le fémur se trouve fracassé avec éclats près de son col, sans que le col & la tête aient souffert de fracture; s'il y a beaucoup de chemin à faire, par conséquent beaucoup de parties à diviser, & de-là beaucoup de douleur à faire ressentir au malade pour extirper le membre; si le malade est attaqué de fièvre ardente, de délire, de phrénésie; s'il est âgé & cacochyme; si le sphacèle s'étend au-delà de l'article; si dans le cas des maladies de l'articulation, l'on a lieu de soupçonner carie à la cavité; si le malade est trop affoibli par les douleurs, l'insomnie, la fièvre lente, les suppurations abondantes, & la longueur de la maladie.

La seconde partie du mémoire de M. *Barbet* regarde la méthode à suivre dans cette opération. Comme elle doit être susceptible de quelques modifications, selon la diversité des cas, l'auteur ne s'est point attaché à en prescrire une de préférence, il s'est contenté de démontrer que le choix de cette méthode dépendoit de diverses circonstances que tout chirurgien éclairé peut saisir.

Le SECOND MÉMOIRE, qui traite des fistules, & qui fut couronné en 1760, a pour auteur M. *Marvidès*, pour lors élève en chirurgie, & nommé peu de temps après chirurgien-major du régiment d'Artois. Afin de remplir exactement le desir de l'académie, M. *Marvidès* établit plusieurs genres de fistules. Sous le premier sont rangées les fistules qui dépendent du vice de la peau : dénuée du tissu cellulaire, qui la double, par la pourriture ou par l'érosion du pus, la peau, quoiqu'entière, n'est plus susceptible de se réunir avec la paroi opposée de la cavité de l'abcès. *Jean Griffon*, dans ce cas, employa heureusement le caustère, ainsi que *Fabrice de Hilden* son disciple; cependant M. *Marvidès* estime que l'instrument tranchant est préférable.

Le second genre comprend les fistules occasionnées par la présence des corps

étrangers ; parmi ces fistules il y en a dont on ne doit pas entreprendre la guérison , & qui n'admettent qu'une cure palliative ; d'autres sont susceptibles d'une cure radicale , laquelle dépend principalement & absolument de l'extraction des corps étrangers.

Les fistules produites par la carie des os forment le troisieme genre. Elles ne peuvent être guéries qu'on n'ait détruit le vice de l'os : c'est la carie qui doit fixer toute l'attention du chirurgien. La fistule dispaçoit & n'existe plus par l'opération même qui soumet l'os carié au traitement propre à détruire le vice dont il est attaqué.

Dans le quatrieme genre de fistules , établi par M. *Maryidès*, sont placées celles qui sont causées par l'ouverture des canaux ou réservoirs , telle que celle d'un vaisseau lymphatique (ce qui peut arriver en faisant une saignée) ; la fistule lacrymale, des glandes salivaires, de la vésicule du fiel , &c. . . l'auteur discute & indique les moyens les plus convenables pour les guérir.

Il met dans le cinquieme genre les fistules qui pénètrent dans des cavités ; par exemple , dans le crâne , dans les sinus frontaux & maxillaires , dans la poitrine , dans les capsules articulaires desquelles

fuinte l'humour synoviale, dans le canal d'un os long. Les moyens employés dans tous ces cas par différens maîtres de l'art, sont exposés avec des réflexions judicieuses.

Le sixieme genre nous présente les fistules par duretés & callosités. M. *Marvidès* rapporte la curation mise en usage, suivant les circonstances, & finit en parlant succinctement de la cure palliative des fistules.

Ce mémoire bien fait vaut un traité entier, par l'abondance des choses excellentes qu'il renferme.

LE TROISIEME MÉMOIRE a pour objet *la théorie des maladies de l'oreille, & les moyens que la chirurgie peut employer pour leur curation*. Il fut couronné en 1763 : l'auteur est M. *Leschevin*, chirurgien en chef de l'hôpital général de Rouen.

LE QUATRIEME a pour auteur M. *David*, alors élève en chirurgie, & depuis chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Rouen, place dans laquelle il a succédé à M. *le Cat* son beau-pere. La question, qui se trouve discutée dans ce mémoire avoit été proposée pour le prix de 1762 ; elle fut remise au concours pour l'année 1764, avec un prix double ; le programme de l'académie demandoit

qu'on déterminât *la maniere d'ouvrir les abscesses, & leur traitement méthodique, suivant les différentes parties du corps.*

Pour rendre compte de ce que cette dissertation renferme d'intéressant, il faudroit lui destiner à elle seule une analyse (elle est de 127 pages). C'est à regret que nous ne pouvons pas le faire ; les bornes, où nous sommes obligés de nous contenir, s'y opposent. Nous dirons simplement que M. *David*, après avoir donné la définition de l'abcès, & exposé ce qu'on entend par le mot *pus*, explique ce que c'est que l'inflammation, ce qui la produit, & comment la suppuration en est une suite ordinaire. Comme il est de règle de n'ouvrir les abscesses que quand la suppuration est parfaite, il indique les cas où cette condition est essentiellement exigée ; il s'arrête ensuite sur le traitement général des abscesses. Ce sont comme des notions préliminaires de la doctrine qu'il doit établir dans les deux parties de son mémoire. La première, partagée en VII sections, est destinée à déterminer la maniere d'ouvrir & de traiter les abscesses qui ont leur siege dans les parties externes ; dans la seconde, qui a III sections, sont exposés la maniere d'ouvrir les abscesses internes, & le traitement méthodique qui leur convient.

Le

Le CINQUIÈME MÉMOIRE a pour objet d'établir la théorie des lésions de la tête par contre-coup ; & les conséquences pratiques qu'on peut en tirer. Ce sujet, proposé en 1761, avoit été remis au concours pour l'année 1766 avec un prix double. Un mémoire présenté en 1762, par M. *Grima*, maître en chirurgie de Florence, professeur d'anatomie & de chirurgie ; &c. . . . qui avoit été jugé le meilleur de tous ceux qui furent présentés, parut tel encore en 1766 ; mais comme il ne remplissoit pas l'étendue des vues de l'académie, il n'eut que le prix simple, & le même sujet fut proposé une troisième fois pour l'année 1768.

Ce mémoire de M. *Grima* est divisé en quatre sections. Il explique dans la première, ce que l'on doit entendre par contre-coup, & les différentes opinions des auteurs à ce sujet : il donne, dans la seconde, la théorie du contre-coup & de ses différentes espèces, qu'il porte au nombre de sept ; il développe, dans la troisième, les causes, les différences, les signes diagnostics & pronostics des contre-coups ; il expose, dans la quatrième, les conséquences pratiques tirées de la théorie des contre-coups.

Pour le prix de 1765 l'académie avoit proposé ainsi le sujet : *déterminer le ca-*

radere essentiel des tumeurs connues sous le nom de loupes, exposer leurs différences, & quels sont les moyens que la chirurgie doit employer de préférence dans chaque espece, & relativement à la partie qu'elles occupent. Ce prix n'ayant point été adjugé, il fut remis pour l'année 1768. Comme il étoit double, il fut partagé entre les auteurs des deux meilleurs mémoires, M. *Chopart* & M. *Chambon*; celui-là élève en chirurgie à Paris, & depuis reçu maître au collège de la même ville; celui-ci maître en chirurgie résidant à Brévane.

Le MÉMOIRE de M. *Chopart* est le SIXIEME. Après avoir fixé l'acception du terme *loupes*, il marque les différences qu'on observe entr'elles: 1°. l'unité ou la multiplicité des sacs membraneux; le mélicéris & l'athérôme n'ont ordinairement qu'une seule poche membraneuse plus ou moins épaisse, plus ou moins dure; quelquefois la matiere du stéatome est dans un seul sac, mais on trouve le plus souvent cette matiere grasseuse dans plusieurs follicules. 2°. La matiere qui les forme est fluide, jaunâtre, tenue, dans le mélicéris; moins fluide dans l'athérôme, plus pesante, blanchâtre; dans le stéatome c'est une graisse tantôt épaisse, blanchâtre comme du suif, tantôt molle,

de maniere qu'on pourroit confondre cette tumeur avec les deux premieres ; dans la plûpart des loupes à base étroite, la graisse est très molle & jaunâtre. 3°. Le volume des loupes varie beaucoup ; il y en a de la grosseur d'une noix, d'un œuf, qui pesent plusieurs livres. 4°. La figure ; ainsi l'on a donné le nom de *taupe* à celles de la tête qui sont rondes & élevées, & celui de *tortue* à celles qui sont oblongues & plates. 5°. Leur siege : ce sont toutes les parties extérieures du corps. M. *Chopart* développe ensuite les causes de ces tumeurs, & leurs symptômes ; il en établit le diagnostic & le pronostic ; il indique les moyens qu'on peut employer pour les guérir, ce sont la résolution, la suppuration, l'extirpation, l'amputation, la ligature, la cautérisation. Il s'arrête sur tous ces points, & montre dans quel cas chacun de ces moyens doit être employé. Les regles, que prescrit l'auteur, sont appuyées de l'autorité des plus grands maîtres.

Le MÉMOIRE de M. *Chambon* sur le même sujet est le SEPTIEME. Sans être aussi méthodiquement divisé que celui de M. *Chopart*, sans être aussi rempli d'érudition, on y voit l'homme bien instruit de son art, & de la matiere qu'il traite.

LES TROIS DERNIERS MÉMOIRES de la première partie de ce volume, traitent le sujet proposé pour la troisième fois (*les contre-coups dans les lésions de la tête*). Les auteurs qui furent couronnés en 1768, sont M. *Saucerotte*, maître en chirurgie, chirurgien ordinaire du feu roi de Pologne Stanislas, & M. *Sabouraut*, maître en chirurgie à Toulouse, mort jeune.

Le MÉMOIRE de M. *Saucerotte* est méthodique. Après avoir défini le contre-coup, il en établit les différences au nombre de huit; savoir, sept pour les parties dures, c'est-à-dire, les os du crâne, & la huitième pour les parties contenues. Il explique ensuite physiquement le mécanisme de chacune de ces espèces. De là il passe aux symptômes, il examine les primitifs & les consécutifs; ces derniers, qui sont quelquefois très tardifs, réunis & combinés avec les signes diagnostics, éclairent le chirurgien sur l'existence du contre-coup. Il s'occupe ensuite du diagnostic, & commence par celui des lésions externes; & comme le principe le plus lumineux du diagnostic des affections internes est la paralysie du côté opposé à la maladie du cerveau, M. *Saucerotte* a recours à l'expérience & à l'observation, pour constater les divers croi-

semens des nerfs & leur origine dans le cerveau.

Ces expériences curieuses , faites sur des chiens qu'il a trépanés , & sur le cerveau desquels il a fait différentes incisions , sont au nombre de 21 : les observations chirurgicales sont au nombre de 27. Les résultats des unes & des autres instruisent le chirurgien du lieu que peut occuper une lésion quelconque dans le cerveau. Ces indications établies, M. *Saucerotte* traite du prognostic, qu'il divise en général & en particulier; le premier se rapporte à toutes les lésions du crâne , & le second aux lésions par contre-coup spécialement. Quant à la curation, il parle d'abord des moyens chirurgicaux que l'on peut employer pour prévenir ou dissiper l'épanchement; & de ces indications curatives, il déduit des notions que lui a fournies le diagnostic. Les observations chirurgicales, dont nous avons fait mention, terminent cette dissertation, & mettent sous les yeux la théorie & la pratique.

Le MÉMOIRE de M. *Sabouraut*, qui est le NEUVIÈME, & qui a partagé le prix double avec le précédent, est divisé en deux parties.

L'auteur établit, dans la *première*, la théorie des lésions de la tête par contre-

coup ; il y procède en examinant les effets du coup sur les os du crâne, les effets de l'ébranlement sur les parties molles, & en rapprochant les observations & les expériences faites par les plus habiles maîtres. La *seconde* partie renferme les conséquences pratiques qui résultent de la théorie qu'il a établie, en indiquant le traitement convenable à chacune de ces lésions. Il y expose, 1°. les désordres sensibles des contre-coups, tels que les contre-fentes, les ruptures de vaisseaux sanguins, les contusions avec engorgement des méninges & du cerveau, en un mot tous les désordres possibles que l'ébranlement du crâne peut produire, en conséquence d'une violente percussion. 2°. Les effets de cet ébranlement qui ne produisent point de dérangement organique sensible, & qui ne peuvent se manifester que par la lésion des fonctions : ces effets sont la diminution ou la perte du ressort des fibres du cerveau, & les contusions sans engorgement, que les coups peuvent causer à ce viscère & à ses membranes.

Le MÉMOIRE qui suit a mérité l'*accessit* ; il est de M. *Chopart*, aujourd'hui maître en chirurgie de Paris.

M É M O I R E

*SUR la convalescence ; par M. BALME ,
médecin au Puy en Velay (1).*

Undè non rarò hoc paradoxon ab ipsiſ me-
dicis enunciari audias , « morbum quidem cura-
rum eſſe , ſed hominem interiſſe. »

*Præf. diſſ. de convaleſc. in op. Frid. Hoffmanni ,
tom. 6 , ſuppl. pag. 1.*

LA multiplicité des affections qui af-
fligent la vie de l'homme , a fixé l'atten-
tion , & a exigé l'étude des médecins de
tous les ſiècles. Nous avons , ce ſemble ,
dans nos livres , toutes les claſſes , tous
les genres , & toutes les eſpeces de ma-
ladies tracées avec toutes les nuances ,
ou toutes les diverſités que l'expérience ,
& trop ſouvent peut-être , l'imagination
ont pu leur donner.

Auſſi les auteurs ſe ſont - ils arrê-
tés généralement à cette époque où la
diſparition des ſignes & des ſymptômes

(1) Nos lecteurs verront toujours avec grand
plaiſir les productions de M. Balme , & nous nous
rappelons , avec reconnoiſſance , qu'il a enrichi le
Journal de médecine d'obſervations précieufes , &
d'excellens mémoires.

de la maladie a eu lieu ; à la cessation de la douleur , l'homme est entré dans un nouvel état que l'on a appelé *convalescence*. Ce n'est point la maladie , elle a cessé ; ce n'est point la santé , elle n'a pas lieu encore : c'est donc un état neutre proprement dit , qui tient à l'un & à l'autre , & qui mérite bien d'être considéré séparément.

Cet état singulier a cependant attiré un peu l'attention des médecins : l'observation leur a appris que leurs soins étoient nécessaires , & ils ont établi quelques règles de précaution & de régime , qu'ils ont cru devoir suffire pour procurer l'état de santé. Mais ces règles ont été si génériques , si superficielles , que tout le monde a cru pouvoir y suppléer ; & le médecin , par sa négligence , a aidé le public à regarder ses soins peu nécessaires dans ce dernier état de la maladie , & à l'enlever de son domaine , si j'ose m'exprimer ainsi.

Il paroît en effet que le ministère du médecin est rempli , que toutes ses sollicitudes doivent cesser à l'époque de la *convalescence*. Cet état que l'on s'est contenté , dans l'Encyclopédie , d'appeler *l'aurore d'un beau jour* , paroît ne plus appartenir à la maladie que l'on regarde comme terminée. Il n'est personne qui

ne croie être capable de suppléer avantageusement aux soins du médecin dans la durée de cet état, dont toute la conduite semble ne consister qu'à ménager l'air, les alimens, l'exercice au *convalescent*. L'œil du médecin n'est pas regardé plus nécessaire à cette époque que dans l'état de santé; souvent même on le rencontre avec peine, & si on le souffre encore, c'est une sorte de satisfaction qu'on croit devoir lui donner en reconnaissance de ses inquiétudes ou de sa vigilance passée.

Cependant combien d'exemples dans les familles, combien d'occasions malheureuses n'ont pas montré au public étonné la nécessité indispensable de la continuation des soins du médecin?... Combien d'événemens imprévus & funestes n'ont pas prouvé au médecin ou inexpérimenté, ou trop crédule, que son travail n'étoit point achevé, que son ministère n'étoit point rempli? & que la mort du prétendu *convalescent* alloit le réveiller de cette sécurité aveugle où il étoit, dans le moment même qu'il croyoit l'avoir absolument écartée? «La maladie étoit guérie, s'écrie-t-il, le malade étoit entré en *convalescence*?... mais il est mort...» *Durus hic sermo.*

Personne n'ignore combien il est aisé

de se flatter, ou de s'étourdir dans ces conjonctures : « C'est une erreur ou une » continuation de fautes dans l'usage des » six choses non naturelles, ou bien encore, c'est une indigestion (dit ce médecin sévère dans le régime) qui a précipité ce *convalescent* au tombeau... » « Cette maladie a été cachée dans le commencement (dit cet autre médecin, qui, pour prévenir tout événement, a coutume de mettre de l'importance à tout) ; j'ai toujours douté de son issue, quoique je ne la croie pas si prompte... » « C'est une nouvelle maladie (dit encore un autre médecin que ses connoissances bornées tiennent toujours dans l'incertitude), laquelle trouvant le malade déjà épuisé, l'a fait succomber à son invasion. . . C'est une apoplexie, un engorgement, une affection spasmodique, . . . » Que n'invente-t-on pas ? quelles raisons, quelles causes n'allègue-t-on pas pour prévenir des reproches, pour pallier des lenteurs, ou pour couvrir des fautes ou des inattentions ; & peut être encore, pour masquer les tristes effets de l'ignorance ?

Mais l'expérience & l'observation journalière prouvent beaucoup mieux que tout ce que je pourrois ajouter, combien il est intéressant, nécessaire, j'ose dire, in-

dispensable au médecin de bien connoître la *convalescence*, soit pour prévenir les incommodités & les malheurs qui se multiplient tous les jours, soit pour fixer d'une manière sûre ou à peu près invariable, le jugement & la démarche du médecin, sur la fin de son travail, ou pour la perfection de la cure de la maladie.

C'est sur cet objet que je me suis déterminé à communiquer mes recherches; elles ne sont point le produit de l'imagination ou de quelque idée systématique. C'est l'expérience qui me conduit, c'est d'après l'observation que je parle. Je serois flatté si mon travail pouvoit exciter nos maîtres à diriger leurs travaux vers une partie aussi essentielle à l'art de guérir, & d'ailleurs si négligée & si peu approfondie jusqu'à présent, qu'on peut la regarder comme neuve.

En effet, soit que les recherches manquent à mon étude, soit que confiné dans des gorges de montagnes, où nous ne pouvons que très difficilement recevoir les rayons lumineux des sciences & des découvertes, je ne vois presque rien dans nos auteurs qui puisse faire preuve qu'ils se sont occupés essentiellement de cet état singulier où se trouve l'homme au sortir de la maladie.

Le seul auteur que j'aie rencontré, & qui m'a paru y avoir porté son attention, & fait un travail un peu suivi, se trouve dans la collection volumineuse des œuvres de *Fred. Hoffman*. Le nom de l'auteur n'y est point marqué, & la préface de cette dissertation d'ailleurs très intéressante, indique qu'elle n'appartient point à *Hoffman*. L'auteur se plaint aussi de la négligence des médecins, ou de l'insuffisance des auteurs sur cet objet; quoiqu'il rapporte avoir trouvé, dans la bibliothèque d'*Hoffman*, deux dissertations sur cette matière, dont l'une d'un médecin de *Leipsick*, nommé *Adolphe*, l'autre d'un professeur d'*Erfort*, appelé *Depré*. J'ignore s'il existe des preuves que bien d'autres médecins s'en soient occupés, & qu'ils aient fait part au public du fruit de leurs travaux ou de leurs études.

Les définitions, que l'on a données de la *convalescence*, expliquent assez bien la différence qui se trouve entre cet état de la maladie, & ceux de la santé; mais elles ne fixent pas assez les idées du médecin sur un objet aussi important. Cet état singulier, qui fait la nuance délicate entre la maladie & la santé, & qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, est proprement neutre, demande des notions claires & positives, que des dé-

finitions succinctes & trop précises ne peuvent donner, pour qu'on puisse en déduire un jugement solide, & des règles de conduite à l'avantage des malades, au profit des médecins, & à la gloire de l'art.

Lorsque les signes caractéristiques d'une maladie ont diminué de leurs forces, & commencent à disparaître; que les symptômes étrangers, & dont l'existence n'est due qu'à des causes passagères, ont cédé aux remèdes ou au temps; que la régularité commence à se mettre dans les sécrétions & dans les excrétions; que l'ordre & l'équilibre paroît peu à peu s'établir entre les fluides & les solides; en un mot, à la cessation de la douleur, à l'apparition de l'état naturel, un nouveau temps, ou un nouvel état se montre pour l'individu. Ce n'est point la maladie, les signes & les symptômes ont disparu; ce n'est point la santé, les fonctions n'ont ni leur force, ni leur régularité: c'est la *convalescence*. . . . *Qui convalescitur est sine dolore agit, facilius spirat, noctu dormit, & alia signa securissima habet.* (Hipp. progn. lib. 3.)

Mais c'est bien peu d'avoir établi l'existence de cet état, ou d'avoir fait connoître la place qu'il occupe entre la maladie & la santé. Il s'agit de montrer quels sont les signes qui l'annoncent, ceux qui

le constituant, ou qui le distinguent de tel autre état de la maladie, avec lequel il paroît avoir quelque ressemblance. On doit encore faire connoître ses différences en raison des diverses maladies, ou des divers tempéramens, & en raison de sa durée; enfin montrer qu'il a ses temps ou ses périodes marqués comme la maladie, & indiquer les causes qui s'opposent à son développement, & les moyens qui peuvent le favoriser, &c....

C'est d'après ce point de vue qu'on peut juger de l'importance du sujet, & combien il mérite l'étude du médecin, & les connoissances d'observation du praticien éclairé. Nous ne nous flattons pas de pouvoir remplir tous ces engagements que notre début paroïssoit promettre: ils excédroient les bornes d'un mémoire destiné principalement à montrer combien la *convalescence* mériteroit d'être considérée, & traitée en particulier, & à présenter les réflexions d'un médecin de province, qui, toujours jaloux de la gloire de sa profession, compte plus sur les avis ou sur les conseils de ses confreres, que sur le peu de lumieres qu'il a pu acquérir. Il faut que l'on me permette, avant d'entrer en matiere, quelques généralités essentielles, qui ont une liaison intime avec le sujet que je traite; & qui, d'ac-

cord avec la vérité & l'observation, nous meneront insensiblement à connoître ce que c'est que la *convalescence*.

On a droit d'espérer que la dernière révolution opérée dans la médecine, fixera à jamais les idées des médecins sur le pouvoir de la nature dans la guérison des maladies; & que désabusés des folles prétentions des détracteurs de la doctrine d'*Hippocrate*, les médecins ne compteront plus sur le pouvoir unique & assuré de leurs remèdes, ou de leurs secrets. Nous avons peut-être, & sans doute trop tard appris, que la nature est le seul agent qui opère la guérison des maladies; que c'est une maîtresse impérieuse & absolue, qui ne connoît & ne reçoit que les secours dont elle use ainsi qu'il lui plaît; & que le médecin n'étant absolument & invariablement que son ministre, n'est fait que pour connoître ses intentions, pour exécuter ses ordres, pour être docile à ses instructions, pour suivre la marche qu'elle lui montre, & lui donner les secours qu'elle lui demande....

Ainsi nous ne parviendrons jamais à connoître, ou à prévoir la fin d'une maladie, que lorsque bien instruits des opérations de la nature, nous découvrirons les mouvemens qu'elle se donne pour venir à bout de son travail, ceux qu'elle

médite pour opérer le dernier effort qui doit la rendre victorieuse de l'ennemi ou de la matiere morbifique, & solliciter la crise, qui la fait rentrer dans tous ses droits, & dans sa sécurité: c'est précisément l'époque de la *convalescence*.

Mais les médecins savent assez, par expérience, que nos corps affoiblis ne conservent pas à la nature tous ses droits; & qu'on la voit rarement opérer tout d'un coup ou avec vigueur les mouvemens salutaires qui constituent la crise parfaite; que ce n'est que peu à peu que le praticien attentif s'apperçoit des mouvemens de la nature, de leur continuation, de leur progrès; de leur foiblesse, & de leur interruption; & qu'au lieu de pouvoir fixer d'une maniere prompte & sûre l'époque où la nature a mis la dernière main à son travail, ou à la perfection du jugement de la maladie, il est obligé d'avoir toujours présent tout ce qui s'est passé dans un long espace de temps, c'est-à-dire, tout ce qu'il a observé dans tous les temps de la maladie depuis son invasion, & rassembler sous un seul point de vue les signes épars qui caractérisent une crise parfaite, pour pouvoir fixer invariablement l'époque où une maladie est terminée, c'est-à-dire, le vrai temps de la *convalescence*.

Il est un moyen bien sûr de connoître la fin d'une maladie ; mais il n'exclut pas l'étude & la réflexion, il en est au contraire le produit. Ce moyen consiste à bien connoître le caractère d'une maladie, sa marche, sa durée, le genre de terminaison qui lui est propre, le tempérament du malade, je veux dire les forces de la nature, celles qu'elle a employées, celles qui lui restent, les excrétiions qui ont paru, celles qu'elle médite, & celles qui sont nécessaires pour la terminaison, avec les signes critiques qui sont propres à chacune d'elles. . . Cela suffit, mais cela est absolument nécessaire.

Accoutumé, comme l'on est de nos jours, à simplifier toutes les sciences, on fera peut-être étonné, de ce que j'exige pour connoître la *convalescence*. Mais quelles que soient les prétentions de certains médecins, j'ose leur donner le défi de simplifier jamais le grand art de guérir, sans induire en erreur ; ainsi on ne doit point compter, je dis plus, on doit être fort en garde contre ces signes isolés, que l'on donne comme assurant la *convalescence*, signes qu'on retire généralement des excrétiions quelconques, & qui rassemblés dans un même sujet, peuvent encore laisser dans l'erreur, & montrer au médecin étonné, qu'une maladie

n'étoit pas terminée malgré leur apparition ; & l'ouvrage bien estimable de *Prosper Alpin* seroit encore en défaut, si on se bornoit uniquement à rassembler les signes tant multipliés qu'il nous donne de la vie & de la mort.

Conséquemment étant instruits, comme nous devons l'être, sur les opérations de la nature dans la marche des maladies, nous pourrions, après l'apparition des signes critiques ou de la crise, établir le commencement de la convalescence. Nous devons encore, d'après les mouvemens actifs, ou plus ou moins vigoureux de la nature, juger du progrès de la convalescence ; enfin, d'après les signes qui nous annoncent la santé, nous pouvons prononcer sur le complément ou la perfection de la convalescence. Trois temps ou trois périodes à considérer dans la convalescence, & qui constituent cet état singulier, si peu connu, & qui mérite tant de l'être.

Nous ne pouvons donner ici les signes propres à chacun des temps que nous venons d'assigner à la convalescence ; ils ne peuvent pas être considérés en grand, & ce seroit un détail qui nous meneroit trop loin. Ils se tireroient, par exemple, du caractère propre de chaque maladie, de la force plus ou moins grande de la

nature dans chaque tempérament , du genre d'excrétion critique , du temps de son apparition , de sa quantité , de sa qualité , &c. , de chacune des fonctions de l'économie animale , qui s'opéreroit avec plus ou moins de vigueur , de l'âge , du sexe , & peut être encore de chaque profession ou occupation habituelle , &c. &c.

Mais la façon dont j'ai envisagé , dans ce mémoire , la *convalescence* , les différens genres que j'ai établis de cet état , suffiront peut-être (en attendant de nouveaux travaux) pour se fixer sur cet objet , ou pour en donner des idées assez claires & assez distinctes.

La *convalescence* est donc précisément l'état qui suit immédiatement la crise ; état de faiblesse de la nature , après l'effort qu'elle a fait pour expulser la matière morbifique ; commencement de l'état naturel , où chacune des fonctions précédemment altérées , dérangées , se préparent à rentrer dans l'ordre , & former , par leur union , leur force & leur harmonie , l'état de santé : on n'aura donc point raison de croire à une *convalescence* , que la crise n'ait été opérée ; & tout autant de fois que , sur l'apparition de quelques évacuations , ou de quelque diminution des signes ou des symptômes d'une maladie , le médecin prononcera sur la

certitude de la *convalescence*, tout autant de fois il sera dans l'erreur : il pourra être trompé dans ses espérances, & courra le risque de répéter le paradoxe singulier : *morbum quidem curatum esse, sed hominem interiisse.*

Ainsi la crise étant le jugement de la maladie, & le point qui marque le commencement de la *convalescence*, il s'en suivra nécessairement que la crise n'étant point parfaite, on ne doit point compter sur la vérité de la *convalescence*. Par conséquent tous les signes critiques n'ayant point paru aux temps qui leur sont propres, & suivant la quantité & la qualité convenables à chacun d'eux, quelle que soit ou puisse être la disparition des signes ou des symptômes de la maladie, le médecin, en garde contre les opinions, & sur tout contre les fausses apparences, ne verra point dans cet état véritablement trompeur, des signes certains de la *convalescence*, mais bien des raisons & des preuves que la maladie n'est point terminée, & que d'un moment à l'autre elle va reparoître, & se montrer à des yeux inhabiles & inexpérimentés, qui avoient déjà prononcé sur la certitude de la *convalescence*. *Quæ relinquuntur in morbis, post judicationem, recidivas facere solent.* Hipp. aph. 12, sect. 2.

De cette première considération dérive la première & la principale différence de la *convalescence vraie*, d'avec la *convalescence fautive*. Mais suivons la marche de la nature dans les maladies, & chez les différens sujets, nous verrons de même de nouvelles différences s'établir, & qui toutes dérivent à-peu-près de cette première division la plus essentielle, & qu'il ne faut jamais perdre de vue dans la théorie comme dans la pratique.

Lorsque dans la maladie d'un sujet fort & vigoureux, la nature aura conservé toute sa force, que le médecin n'aura point anticipé sur ses droits, que la matière morbifique aura été préparée promptement, & expulsée en totalité, le temps que la nature emploiera pour recouvrer toutes ses forces, & rétablir l'ordre & l'harmonie dans les divers organes, sera très-court, & formera ce que nous appellerons une *convalescence facile & courte*. *Concoctiones celeritatem judicationis; & sanitatis securitatem ostendunt.* Hippocr. *epid.* lib. 1.

La suite au Journal prochain.

OBSERVATION

SUR la vertu des cendres de genêt dans l'hydropisie qui succede aux maladies exanthématiques; par M. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane en Provence.

Beaucoup de remèdes qui n'ont point le caractère des vrais *spécifiques*, ont pourtant mérité ce titre parce qu'ils exercent une vertu équivalente. Sans tomber dans l'abus des mots, qui est une source d'erreurs dans toutes les sciences, on peut, je crois, appeller *spécifiques du second genre*, tous les remèdes qui, par la certitude & la promptitude de leur efficacité contre des maladies déterminées, ou dans des circonstances déterminées de certaines maladies, ressemblent à ceux qui ont une action directement opposée à la cause de la maladie, ou au moins une action capable d'en détruire l'effet le plus sensible, & qui, à ce titre, sont les seuls dignes du nom de *spécifiques*. Il est un de ces *spécifiques du second genre*, qui mérite singulièrement d'être remarqué : c'est la lessive des cendres de genêt dans les enflures qui succèdent aux maladies éruptives.

Dans ces contrées régnoit , l'année dernière, la fièvre rouge, qui étoit souvent compliquée avec la rougeole. Le fils aîné de *Joseph Berard*, ménager dans une petite paroisse voisine de Marignane, eut les deux maladies combinées; après la dessiccation il lui survint une enflûre générale, pour laquelle on demanda mon avis : je crus devoir l'attaquer par les purgatifs résineux, lesquels ne touchèrent point à la maladie. Je me rappelai alors qu'il étoit fait mention dans les *mémoires de Stockholm*, qu'une fièvre catarrhale épidémique qui se répandit dans l'armée suédoise en 1753, se terminoit ordinairement par l'hydropisie, & que les purgatifs ayant été inutiles pour combattre cette fâcheuse métastase, on employa, avec le plus grand succès, la lessive de cendres de genêt. Voyez collect. acad. p. 3, tom. 23. Je crus pouvoir assimiler ce cas au mien, & je me déterminai avec confiance à tenter ce remède sur le fils du nommé *Berard*, qui en éprouva un effet si prompt & si heureux, que les enflûres furent dissipées en quatre ou cinq jours, par un flux d'urine.

Un jeune garçon, fils d'un payfan de ce lieu, nommé *Lagrandeur*, ayant eu la fièvre rouge, tomba aussi dans une bouffissure universelle, accompagnée d'une

hydrocele très considérable : je prescrivis la même lessive, & elle produisit le même effet. On peut dire que c'est le vrai remède *ad hoc*. Son succès a été constamment le même sur divers sujets qui se trouverent dans le même cas : j'en supprime le détail comme superflu.

OBSERVATION

SUR UNE MIGRAINE PÉRIODIQUE.

Par le même.

M. B...., âgé aujourd'hui d'environ 50 ans, étoit sujet, depuis quelques années, à une migraine qui revenoit régulièrement vers la fin de l'hiver ; il en eut, en 1767, une attaque des plus violentes. Les accès le prenoient tous les jours sur les 5 heures du soir, & duroient jusqu'au lendemain matin. La douleur étoit si vive, au fort du paroxysme, qu'elle le faisoit tomber dans un spasme universel où il perdoit tous ses sens, & où tout son corps étoit roide & froid, exactement semblable à un cadavre.

Nous crûmes devoir prévenir le danger de tels paroxysmes par l'usage de la liqueur anodyne d'*Hoffman*, donnée à haute dose : ce remède réussit. Il calma la vivacité de la douleur, & arrêta le spasme ;

mais l'accès revenoit toujours à la même heure. Pour tâcher de l'emporter, je conseillai d'employer le quinquina reconnu pour efficace dans toutes les maladies périodiques. Le malade en prit un gros en poudre, de 4 en 4 heures, dans l'intervalle des accès. Le premier accès, qui suivit l'usage du quinquina, fut fort diminué; le second manqua; mais il fut remplacé par un écoulement puriforme par la verge. Nous interrompîmes alors le quinquina, & la migraine qui reparut, fit cesser l'écoulement; nous redonnâmes le quinquina qui suspendit de nouveau la migraine, & fit reparoître l'écoulement. Cette alternative, qui se soutint par trois ou quatre fois, & l'assertion du malade sur laquelle je pouvois compter, ne permirent pas de faire entre l'accident de l'écoulement dans les circonstances qu'il auroit pu faire imaginer; ce qui le fit regarder, avec la dernière certitude, comme une dépendance de la maladie, & de l'effet du remède, c'est que la migraine & l'écoulement disparurent tout à fait par l'usage continué du quinquina.

On est obligé de tirer de cette observation singulière, deux inductions bien intéressantes, qui tendent à prouver, l'une, que la cause de la migraine péri-

dique dépend d'un levain particulier qui exerce son action comme fait le levain des fièvres intermittentes, &c. ; l'autre, que le quinquina agit ou comme antispasmodique en communiquant aux nerfs & à toutes les parties irritables une force qui émousse l'action de la matiere morbifique, ou une disposition quelconque qui leur fait éluder son impression ; ou bien que cette écorce, en altérant le levain de la migraine, par la combinaison qui s'en fait avec quelques-uns de ses principes, le change de maniere qu'il ne peut plus exercer d'impression sur les parties sensibles, & qu'il est évacué par quelque organe excrétoire, ou bien encore, que le quinquina agit de toutes les manieres ensemble. On pourroit étayer ces conjectures de beaucoup d'observations. Ceux qui ont plus de talens & plus de loisir que moi, pourront donner plus d'étendue aux légères apperçues que j'ai osé présenter : en les perfectionnant on travaillera à fonder une théorie juste & complète sur le caractère de la migraine, & sur les vertus admirables du quinquina.



O B S E R V A T I O N
D'HISTOIRE NATURELLE.

Par le même.

Il est universellement reconnu aujourd'hui, que ce n'est que de toutes les observations particulières, liées & comparées par le raisonnement, qu'on peut tirer l'éclaircissement des vérités générales qui forment les divers systèmes de la nature. Voici un fait d'histoire naturelle qui m'a paru digne d'entrer dans la concurrence de ceux qui peuvent fournir aux découvertes de ce genre.

Un payfan de ce bourg ayant cassé un œuf de poule, fut bien étonné de voir un autre petit œuf qui y étoit renfermé. Ce second œuf étoit un peu plus gros qu'un œuf d'alouette; il étoit placé dans le jaune du premier où il avoit fait sa loge, non au centre, mais bien à côté. Sa coque étoit blanche comme celle du gros; son blanc étoit naturel, mais le jaune étoit plus pâle, & comme fondu. Cette observation est doublement intéressante en ce qu'elle s'ajoute à plusieurs de ce genre, qui ont été communiquées (1).

(1) Voyez *Acad. des sc.* tom. X. *Idem.* 1706.

236 PARALYSIE TRAITÉE

La nature, en réitérant les phénomènes singuliers, voudroit-elle déceler quelque chose de son grand mystère de la génération ?

O B S E R V A T I O N

Sur une paralysie & sur les effets de l'électricité; par M. MAUDUYT, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, & membre de la société royale de médecine.

M. Mauduyt, dans l'assemblée de la société royale de médecine, du mardi 11 août, a présenté à cette compagnie le sieur *Charlemagne*; metteur-en-œuvre, âgé de 36 ans.

Le 15 septembre 1776, il fut subitement attaqué de paralysie du côté gauche. Le mouvement fut entièrement aboli, mais la sensibilité s'étoit conservée; on prescrivit au malade les remèdes usités en pareil cas: ils produisirent quelque effet. Au bout de trois semaines le malade fut en état de se lever; la paralysie diminua insensiblement & graduellement pendant

Idem. 1742. Dans tous ces cas le petit œuf étoit sans jaune. *Idem.* 1745, *collect. acad.* tom. 3. *Ephem. de l'acad. des cur. de la nat.* pag. 116t. *Idem. act. de Copenhag.* tom. 4.

cinq mois. Au bout de ce temps elle parut s'être fixée ; mais depuis le malade étoit constamment dans le même état , sans que le printemps & l'été eussent eu sur lui aucune influence.

Le côté paralyfé étoit constamment froid.

La jambe étoit lourde , traînante ; le pied heurtoit souvent le pavé ; le malade descendoit , montoit , marchoit , mais avec beaucoup de peine & de lenteur : il faisoit environ cent pas en un demi-quart d'heure.

Le bras exécutoit tous ses mouvemens , mais ils étoient lents & gênés ; la foiblesse étoit si grande dans cette partie , que le malade pouvoit au plus soulever un poids de deux livres , l'avant-bras étant plié , & aussi-tôt que le malade l'étendoit , il laissoit échapper tout ce qu'il tenoit. Il est inutile de dire qu'il n'avoit pu , depuis treize mois , manier les instrumens de sa profession.

Le sieur *Charlemagne* a été électrisé depuis le 15 octobre 1777 , jusqu'au 20 juin 1778 , régulièrement tous les jours , excepté les dimanches & les fêtes , deux heures par jour ; savoir , une heure & demie de bain électrique , & une demi-heure d'étincelles.

Le premier mois se passa sans succès

apparens; ceux qui ont eu lieu depuis, ont été fort lents : ils ne sont devenus marqués qu'au commencement de février, & rapides qu'en avril.

Il s'établit de bonne heure une salivation abondante qui a continué pendant tout le traitement, & qui avoit lieu surtout le matin au sortir du lit : pour la favoriser, le malade mâchoit, le matin, quelques pincées de petite sauge. Il a été purgé tous les mois avec un minoratif.

Au commencement de juin le sieur *Charlemagne* alla passer quelques jours à la campagne; il y fit six milles à pied en trois heures & demie. Il y a un mois & plus qu'il travaille du matin au soir. Ses journées sont complètes; & il exécute les travaux les plus pénibles dans un métier qui demande un degré de force assez grand. Cependant ses mouvemens ont encore un extérieur gêné; le malade manque de souplesse & d'agilité, sur tout du côté de la jambe, & ce défaut est très sensible quand il marche. La chaleur naturelle est rétablie depuis longtemps dans les parties qui étoient affectées de froid.

Nous n'offrons pas une cure complète, mais un exemple d'un soulagement considérable, comme on peut s'en convain-

cre en comparant l'état du 15 octobre à celui qui existe depuis plus d'un mois.

Nous avons cru devoir rapporter ce fait sur tout pour encourager les malades à la persévérance dans l'usage d'un remède dont les effets sont lents, qui, dans le cas dont il s'agit, a paru sans action pendant plus d'un mois, & faire voir ce que les malades, trop sujets à abandonner ce remède, auroient lieu d'en espérer, s'ils avoient une constance qui pourroit être utile dans bien des cas, & dont le sieur *Charlemagne* seul a donné l'exemple jusqu'à présent, au moins sous nos yeux.

OBSERVATION

Sur une mort subite occasionnée par la rupture de l'artere stomachique, affectée d'anévrysme vrai ; par le sieur SOUVILLE, maître-ès-arts & en chirurgie, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Calais, & professeur en l'art des accouchemens.

Le nommé *Germain Charles*, sergent au régiment d'Aulbonne Suisse, compagnie du colonel, âgé d'environ 42 à 43 ans, de tempérament sanguin, se plaignoit, depuis deux ans, d'une oppression

de poitrine , & d'un battement excessif à la région de l'estomac. Le plus léger exercice augmentoit ce dernier accident de telle manière , que pour en diminuer la violence , il étoit contraint de s'asseoir ou de se coucher. M. *Sturn* , chirurgien-major du régiment , qui l'a fréquemment vu dans le paroxysme , lui prescrivait la saignée , le repos & un régime approprié. Il insistoit avec d'autant plus de raison sur tous ces moyens , qu'il suspectoit un anevrisme vrai de l'artere stomachique. Cette indisposition , presque continuelle , qui augmentoit sensiblement , soit par trop de mouvement , soit par la moindre erreur dans le régime , a amené un dépérissement sensible , & diminué les forces du sujet à un tel point , qu'il ne pouvoit que remplir les fonctions de facteur aux lettres : il s'en acquittoit par fois avec tant d'ardeur , que M. *Sturn* a été contraint de lui recommander la modération , & ce , crainte d'événement subit.

Soit excès de zèle , soit forcé par les circonstances , il a commandé , le 23 du courant , l'exercice à quelques recrues ; & au retour de cet acte violent pour lui , il est tombé en syncope. On a essayé , pour le rappeler de cet évanouissement , de lui faire avaler quelques cuillerées d'eau.

d'eau-de-vie ; il est survenu à cet instant un si abondant vomissement de sang , qu'il en est mort.

On le transporta alors à l'hôpital , où on lui administra , jusqu'au terme prescrit , tous les secours d'usage dans les asphyxies.

On procéda le lendemain au soir à l'ouverture du cadavre , en présence de M. *Coste* , médecin de l'hôpital ; de M. *Sturn* , chirurgien-major ; & de M. *Vincent* , docteur en médecine , & chirurgien-major au régiment de Flandre.

La poitrine n'offrit rien digne de remarque ; mais on découvrit dans le bas-ventre des preuves manifestes de la cause de la mort.

L'estomac étoit considérablement distendu par le sang qu'il contenoit , ainsi que presque tout le canal intestinal.

Cette observation prouve la nécessité du repos & du régime dans toute espèce d'anévrisme , & notamment dans ceux où les tuniques de l'artère peuvent s'étendre , n'étant retenues par aucun point résistant.

Calais , ce 26 mai 1778.

S U I T E

*Des observations sur les fractures du crâne,
& particulièrement sur l'espece d'enfon-
gure appellée par les Grecs , thlasís ou
phlasís ; par M. CAMPARDON.*

QUATRIÈME OBSERVATION

*Sur une ouverture faite à l'os coronal par
la crevasse d'un fusil dont la culasse a
blessé le cerveau , & est demeurée nichée
dans l'orbite pendant plus de trois mois,*

Le 29 juin 1757, Joseph Pujos, laboureur, habitant du lieu de Pouy-Guilles, fut blessé au front par un fusil qui creva entre ses mains en tirant une tourterelle : cet homme fut terrassé par ce terrible coup. Des bergers y accoururent bientôt ; ils le trouvèrent revenu à lui, & plein de connoissance : ils l'aiderent à se relever. Soutenu par deux d'entr'eux, il marcha jusqu'à une maison éloignée de plus de mille pas. Sa plaie rendit beaucoup de sang dans ce trajet ; on tâcha de l'arrêter avec des chiffons de linge, & quelques compresses, en attendant l'arrivée d'un chirurgien qui

tarda plus de quatre heures à se rendre auprès de lui. Dans l'examen de cette plaie, il reconnut à l'angle interne de l'orbite gauche, une ouverture à l'os coronal, qui comprenoit une partie du bord sourcilier, d'une figure ronde, & par laquelle on pouvoit librement introduire presque tout le doigt indice, jusqu'à la base du crâne : la dure-mère étoit contuse & déchirée. On vit sortir même, dans les premiers pansemens, quelque petite portion de la substance du cerveau.

Le chirurgien pansa la plaie avec des bourdonnets trempés dans une dissolution de bouë d'acier dans l'eau-de-vie. Ce topique, soutenu d'une compression, & d'un bandage convenable, acheva d'arrêter l'hémorrhagie. Comme elle avoit été très considérable, que le blessé n'avoit presque pas de fièvre, & qu'il étoit d'ailleurs exempt de tout autre symptôme alarmant, on ne crut pas devoir le saigner ce premier jour : il passa la nuit assez tranquillement. Le lendemain matin on le transporta chez lui sur une espèce de brancard formé avec des barres & des cordes, sur lesquelles on avoit mis quelques matelas. Il supporta ce transport avec assez de courage. Son état n'ayant pas changé depuis la veille, on se contenta de réitérer les mêmes pan-

semens avec l'eau de boule : on profita de sa tranquillité pour lui administrer les sacremens.

Le premier juillet je fus prié d'aller voir ce blessé. Son pouls, quoique petit & affoibli, me parut assez réglé; il n'avoit presque pas de fièvre. Je ne reconnus en lui d'autre fâcheux accident qu'un léger assoupissement. L'ouverture de la plaie me permit de porter mon doigt jusqu'à la substance du cerveau; je ne trouvai, dans ce trajet, que quelques légères aspérités du côté de l'orbite : je les attribuai à la fracture de la partie du coronal qui contribue à former cette petite voûte osseuse. Je ne scus distinguer aucun corps étranger.

Je ne pouvois savoir au vrai si cette fracture avoit été causée par quelque éclat du fusil, ou par le recul de l'extrémité de son canon. Pour tâcher de m'éclairer, je demandai la représentation des piéces de cette arme : on ne put me faire voir toutes celles de la monture qui avoit été réduite en éclats; mais, dans l'exhibition qu'on me fit du canon, je trouvai de manque la vis de la culasse qui s'en étoit totalement séparée. Je fis faire des recherches inutiles pour la trouver dans le lieu où le coup avoit été tiré, qui étoit une piéce de bled prête à scier. Il étoit à

présumer que la fracture avoit été faite par cette vis, ou par un de ses éclars; qui vraisemblablement devoit être resté dans la plaie; mais dès qu'on ne pouvoit point appercevoir ce corps étranger par les petquisitions du doigt & de la sonde, convenoit-il d'aller fouiller dans la substance du cerveau pour le découvrir, & pour tâcher de l'extraire? On aima mieux se reposer sur le travail de la nature, que de tenter des opérations incertaines & périlleuses. On pansa la plaie avec des bourdonnets trempés dans l'eau-de-vie, & introduits jusque dans son fond; on les couvrit avec un plumaceau chargé d'un digestif; l'œil, de ce côté, étant fort enflé & entièrement fermé par une contusion, & une échyrose très considérables aux deux paupieres, & principalement à la supérieure, on bassina toutes les parties avec l'eau de boule; & on les couvrit avec des compresses trempées dans cette liqueur.

L'émotion fébrile du pouls, & le léger assoupissement qui affectoit le blessé, déterminèrent à le saigner. Au moyen de ces pansemens continués pendant plusieurs jours, la contusion & l'échyrose des paupieres se dissipèrent. Le rétablissement de leur action permit enfin d'examiner le globe de l'œil: il parut lui-

même gonflé, rouge, & un peu jetté en-dehors; la prunelle étoit dilatée, & ne pouvoit jouir de son ressort. L'usage continué de l'eau de boule dissipa l'ophthalmie, mais ne put rétablir l'action du processus ciliaire qui tomba en paralysie.

Je perdis le malade de vue à cause d'une absence de deux mois, que je fus obligé d'aller passer aux eaux de Bagnères, auprès d'une personne de considération. A mon retour de ce voyage, j'appris que ce blessé avoit été d'une indocilité singulière. Il n'avoit pas été possible de lui faire observer un régime exact, même dans les premiers jours de la blessure. Il commença à se lever le quatrième ou le cinquième jour de son accident. Il s'exposoit continuellement au grand air, & aux impressions du vent; il tenoit les fenêtres de sa chambre toujours ouvertes; il sortoit même au-dehors de sa maison pour visiter les étables, & pour se promener. Il méprisa toutes les représentations qu'on lui fit sur le danger de sa position critique; il n'eut aucun égard aux règles de régime qu'on lui prescrivait; il ne voulut absolument se nourrir que des alimens les plus grossiers & les plus ordinaires aux gens de son état. Aussi son intempérance lui attira-t-elle des indigestions, & une plénitude dans les pre-

nieres voies, qui lui donnerent la fièvre : elle fut accompagnée de plusieurs redoublemens avec délire. Elle céda néanmoins à l'usage de la saignée & des purgatifs réitérés, sans qu'on apperçût aucune augmentation dans la suppuration.

On avoit pansé la plaie en faisant chaque jour des injections dans sa cavité, avec des eaux minérales de Bagnères, de la source du Pred, qui sont les plus sulfureuses qu'on connoisse dans cette ville. On avoit eu soin d'y introduire une tente de charpie mollète trempée dans ces mêmes eaux. La suppuration de cette plaie avoit été très petite; &, malgré les excès du blessé dans le régime, elle s'étoit cicatrisée vers la fin de septembre.

Pujos alloit déjà, depuis quelque temps & sans ménagement; par tout où ses affaires l'appelloient. Comme je m'informois de son état dans une maison de campagne que j'ai à Lourties, dans le voisinage de son habitation, je le vis passer, le 14 octobre 1757, allant à pied au marché de Scissan, distant de chez lui de plus d'une heure de chemin. Je l'appellai avec empressement pour connoître son état par moi-même; il vint à moi sur le champ: je remarquai que la cicatrice de sa plaie étoit couverte par une petite croûte dure & épaisse; je l'enlevai

facilement avec le bout de l'ongle. Mais quel fut mon étonnement en appercevant à l'angle le plus inférieur de cette cicatrice, & le plus voisin de l'œil, un petit corps dur de couleur brune ! Un examen réfléchi me convainquit que c'étoit une piece de fer dont le bout extérieur étoit quarré, & qui n'excédoit la superficie de la peau, que parce que la cicatrice étoit très enfoncée. Je reconnus dès lors que cette piece de fer étoit l'extrémité de la vis de la culasse du fusil ; mais je n'imaginai pas qu'elle pût être fort considérable. Pour m'éclaircir d'avantage, je la saisis avec des pincettes ; j'e tâchai de l'ébranler doucement, pour juger s'il seroit aisé d'en faire l'extraction. La grande résistance, que j'éprouvai dans cette tentative, me fit connoître que sa masse étoit plus considérable que je ne l'avois cru d'abord, & qu'il y auroit de la difficulté à l'enlever : je bornai là mes opérations. Je m'ajournai avec *Pujos* qui continua sa route pour aller au marché.

Je me rendis chez lui le 17 du même mois après midi ; je le fis asseoir sur une chaise un peu basse, je me plaçai derrière son dossier, sur l'extrémité duquel je fis appuyer sa tête un peu penchée en arrière ; je saisis le petit bout du fer qui

fortoit de la cicatrice, avec des pinces assez fortes ; je le tirai à moi d'abord doucement, & ensuite avec des forces graduées. Je compris, par sa résistance, que pour faire sortir ce corps étranger, il falloit détruire toute la cicatrice ; je fis donc une division, dans toute son étendue, à la membrane cartilagineuse qui fermoit le trou de la fracture ; je tirai de nouveau, avec plus de force, ce bout de fer, en retenant la tête du blessé avec ma main gauche : ce fut avec assez de succès pour la faire suivre l'espace de 3 à 4 lignes, & pour mettre à découvert l'é-crou par où passe la petite vis qui attache la culasse du canon au bois de sa monture. J'introduisis alors une sonde d'acier par ce trou ; je passai par-dessous cette tige cylindrique les doigts indicateur & long de ma main droite. Par le secours de ce levier, j'achevai de l'extraire, quoiqu'avec beaucoup de peine. Si je fus surpris d'abord de la difficulté que je rencontraï dans cette opération, je cessai de l'être en voyant la culasse du canon ; que je venois d'extraire par ce moyen : elle pesoit environ deux onces. Son plus gros bout où est la vis qui entre dans la cavité du canon, étoit comme ensevelie dans la substance du cerveau, tandis que le reste de cette piece, c'est-

à-dire la plus grosse portion, étoit enclavée dans l'orbite. Je n'aurois pas cru qu'un corps aussi considérable eût pu séjourner si long-temps dans la plaie, sans causer de plus fâcheux accidens. Peut-être que si je m'étois douté de tout son volume, je n'aurois pas entrepris cette extraction avec autant de confiance. A la vérité je ne reconnus l'étendue de sa masse, qu'après en avoir tiré à peu près la moitié ; mais cette découverte, en me faisant sentir l'inconvénient de laisser mon opération imparfaite, ne fit que m'animer d'autant plus à la finir sans retardement : elle ne fut suivie que de l'effusion de quelques gouttes de sang, le corps étranger sortit à sec, & sans être mouillé de matieres purulentes. Il n'en sortit pas même de la cavité qu'il laissa dans la plaie. J'eus l'attention de la remplir avec des bourdonnets secs, & liés avec des fils ; j'achevai de garnir la plaie avec de la charpie brute, tant pour étancher la petite hémorrhagie, que pour préparer une issue libre aux humeurs que la suppuration pouvoit fournir ; je fis mettre le blessé au lit, pour prévenir les suites que pouvoient avoir les violences que cette extraction avoit nécessairement exigées ; je le saignai quelque temps après ; je lui prescrivis une diète sévère, dont

je tâchai de lui persuader l'étroite nécessité. Il passa la nuit assez tranquillement; il ne se ressentit de cette extraction que par une pesanteur de tête qui lui dura deux ou trois jours, & par une légère émotion dans le poulx, qui n'étoit pas bien décidément fébrile, & qui se dissipa dans le même espace de temps.

Le lendemain 18 octobre, je levai le premier appareil en présence du chirurgien ordinaire. Nous retirâmes de la plaie les bourdonnets & la charpie mouillés de quelques sérosités; mais nous ne pûmes y distinguer aucun vestige de matière purulente. Nous pansâmes cette plaie avec des bourdonnets trempés dans l'eau-de-vie, à laquelle nous substituâmes, dans la suite, l'esprit de térébenthine: on l'injectoit dans la cavité d'où il ne sortit jamais que très peu de pus. Nous jugeâmes cette dernière liqueur convenable, tant pour favoriser l'exfoliation de la dure-mère, que pour prévenir le danger d'une suppuration abondante de la part du cerveau, dont nous ne pouvions nous dissimuler la lésion.

Comme ce blessé étoit éloigné de ma résidence d'environ une heure & demie de chemin, & que des absences indispensables ne me permettoient pas de suivre assidument cette importante cure, je

252 OBS. SUR LES FRACTURES

convins avec le chirurgien ordinaire de la méthode qu'il falloit observer pour la conduire à une heureuse fin. Je lui représentai sur tout le danger qu'il y avoit de laisser fermer cette plaie, sans être assuré de la cicatrisation de son fond ; & par conséquent la nécessité de la tenir dilatée pour empêcher que les matieres retenues ne s'accumulassent insensiblement , & ne produisissent dans la substance du cerveau quelque dépôt funeste. Ce chirurgien, qui est très occupé dans ce canton , ne pouvant pas régulièrement panser lui-même ce blessé , & étant obligé de le confier aux soins de ses élèves peu expérimentés, le fond de la plaie se ferma bientôt par le ressort des parties voisines , & particulièrement par le rapprochement du globe de l'œil , qui avoit été poussé & jetté en-dehors par la compression du corps étranger. D'un autre côté le blessé se laissa bientôt d'observer le régime que nous lui avions prescrit. Au bout de quelques jours de l'extraction, il reprit sa maniere ordinaire de vivre ; non seulement il restoit levé tout le jour, mais il alloit se promener sans précaution, même assez loin de sa maison. La saison des semailles commençant dans ce pays vers la mi-octobre , il sortoit chaque matin au point du jour , pour aller

jetter la semence en terre, laissant à son jeune fils le soin de la couvrir. Il continua cet exercice pendant près d'un mois, malgré toutes les représentations qu'on pût lui faire sur les dangers où il exposoit sa vie, & sans qu'une conduite si imprudente lui attirât encore aucun fâcheux accident.

Cependant la plaie ne rendoit presque pas de suppuration, la cavité se combla dans très peu de temps. La membrane cartilagineuse, qui avoit antérieurement fermé son ouverture, & que j'avois été obligé de diviser pour opérer l'extraction, se consolida, & par le concours des chairs que la surface des os découverts fournit sans aucune exfoliation apparente, la cicatrice parut parfaite vers le 15 de novembre.

Avant même cette époque *Pujos* alloit par tout sans éprouver aucune inquiétude sur son état. Le 26 du même mois il étoit à la foire de Mirande, distante de son habitation de près de deux heures de chemin. Trois jours après il lui prit une fièvre violente, accompagnée d'un accablement extrême, de beaucoup d'assoupissement, & d'un gonflement douloureux sur l'œil gauche & ses paupières. *M. Montaut*, son chirurgien ordinaire, mit d'abord en usage les saignées, mais

fans succès. Craignant avec raison que ces nouveaux accidens ne reconnussent pour cause quelque dépôt au fond de l'ancienne plaie, il se hâta de la r'ouvrir : il en sortit beaucoup de matiere lymphatique un peu trouble & purulente : on tint cette ouverture dilatée. On tâcha de favoriser l'écoulement par l'usage d'un digestif, & de quelques injections : ces moyens ne produisirent aucune effusion de véritable pus, mais seulement l'issue d'une matiere semblable à celle qui étoit sortie après l'ouverture. Cette évacuation ne diminua point la fièvre, ni les autres accidens. Il y survint des redoublemens & des délires qu'on ne put appaiser par les saignées répétées, ni par les lavemens, les anodins, les purgations, & beaucoup d'autres remedes qu'on mit inutilement en œuvre : enfin *Pujos* mourût le 13 décembre suivant.

Le lendemain on fit l'ouverture de sa tête. On y remarqua, 1°. le trou fait à l'os coronal, qui avoit une figure ronde, & le diametre de près d'un pouce ; il étoit situé au-dessus du grand angle de l'œil, anticipant sur l'apophyse orbitaire interne. Cette ouverture avoit été deux fois cicatrisée par la membrane cartilagineuse susdite. 2°. Une fracture à la partie du même coronal qui forme la

voûte supérieure de l'orbite , avec une perte de substance , d'une figure étroite & proportionnée au volume de la culasse du fusil , qui y avoit été enchâssée , & dont la plus grande partie , logée dans l'orbite , avoit poussé & déjeté en dedhors le globe de l'œil. 3°. Cette fracture s'étendoit jusque au trou qui donne passage au nerf optique , lequel n'avoit pu manquer d'être comprimé & déchiré par ce corps étranger. 4°. Une perte de substance qui formoit un vuide considérable dans le cerveau vers la base du crâne. ,

N'ayant pu être présent à cette ouverture , je ne saurois rapporter les autres particularités observées dans le reste de la substance de ce viscere. On borna les recherches anatomiques à l'inspection de la tête.

Il paroîtra d'abord surprenant qu'on n'ait pas sçu reconnoître dans le premier examen de la blessure, la présence du corps étranger qu'elle receloit ; mais, 1°. on pouvoit présumer que le seul recul du canon , ou quelque éclat de sa monture , avoit été suffisant pour former le trou qu'on trouvoit au crâne. 2°. En introduisant le doigt par cette ouverture , jusque à la substance du cerveau , on trouvoit une voie libre qui n'offroit que de très légères aspérités du côté de la

voûte de l'orbite. On pouvoit aisément se méprendre par rapport à ces petites inégalités ; & il étoit assez naturel de les envisager comme de petits éclats de la fracture de la partie du coronal qui concourt à former l'orbite. 3°. La contusion & le gonflement dont les paupieres & l'œil étoient affectés , ne permettoient pas de voir celui-ci , ni de discerner que le globe fût un peu jetté en-dehors ; ce qui auroit pu faire soupçonner dans l'orbite la présence d'un corps étranger , capable de forjetter l'œil. 4°. Lorsqu'on s'est aperçu de ce petit déplacement du globe , n'a-t-on pas pu l'attribuer à la seule violence de l'impulsion de l'arme qui a fait le coup , sans supposer la présence d'un corps étranger pour entretenir ce léger éloignement de l'œil ? ne pouvoit-on pas avec autant de vraisemblance , l'imputer à l'atonie du globe de l'œil , & de ses muscles , occasionnée par une forte contusion ? Si l'on insiste en disant que le détachement de la culasse du canon devoit faire soupçonner qu'elle étoit demeurée dans la plaie , on peut répondre , 1°. qu'un soupçon n'est pas une preuve ; 2°. qu'une conjecture douteuse n'a pas paru suffisante pour renter des perquisitions incertaines & dangereuses ; 3°. dans ce chaos ténébreux , sur quelles parties falloit-il porter

porter ses recherches ? dans le cerveau , ou dans l'orbite ? L'un & l'autre présentroient de grands inconvéniens qu'il est facile d'appercevoir. Quoique bien différens , ils ont paru propres à inspirer une sage retenue. On a mieux aimé reposer ses espérances sur les ressources merveilleuses que la nature emploie souvent dans les cas les plus désespérés , que de s'exposer à la prévenir , ou à la troubler témérairement par des manœuvres hasardées & périlleuses.

Si toutes ces raisons ne paroissent pas suffisantes aux yeux des juges éclairés & impartiaux , pour disculper les doutes de mon diagnostic , je me flatte que mes bonnes intentions me concilieront du moins leur indulgence , & qu'ils me sauront quelque gré du courage que j'ai de leur exposer fidèlement ma conduite. Puisse-t-il être utile au progrès de la chirurgie , & au bien de l'humanité !

Il n'est pas douteux que l'extraction de la culasse en question n'eût été faite plus utilement dans le premier temps de la blessure , qu'après sa guérison apparente. J'ose dire cependant que si elle n'étoit pas impraticable dans les commencemens , elle auroit été du moins extrêmement difficile dans ces premiers instans ; 1°. la moindre partie de ce corps

étranger étant imperceptible , on ne pouvoit tout au plus que le soupçonner ; on ne pouvoit par conséquent avoir que peu ou point de prise sur lui. 2°. Il étoit enclavé de telle maniere dans l'orbite , qu'il n'y avoit que quelques légères aspérités de son bord le plus mince , qui anticipassent dans l'intérieur du crâne , (aspérités qui , comme je l'ai déjà dit , furent prises pour des inégalités de la voûte de l'orbite fracturé) tandis que presque toute cette culasse logeoit dans la cavité orbitaire. 3°. Cet enchâssement étoit si serré qu'on n'auroit pu retirer ce corps étranger sans faire de grandes violences.

Mais d'où vient , peut-on demander , qu'invisible dans le premier temps , on pût l'appercevoir dans le second ? 1°. C'est parce que dans le premier temps de la plaie , les tégumens de tous ces environs étoient gonflés & enflammés , & que par conséquent leur engorgement augmentoit la profondeur de la plaie , dont les bords surpassoient d'autant plus l'extrémité du corps étranger enfoncé & caché sous le bord de l'ouverture du crâne , vers le grand canthus de l'œil. 2°. Les tégumens ayant été dégorgés par la suppuration , & s'étant formé une cicatrice un peu enfoncée , relativement au niveau de l'os , le bout de la culasse , un peu

ramené vers le bord de l'ouverture du crâne, se trouvoit d'autant plus rapproché de la cicatrice, & se montrait extérieurement dès qu'on eût enlevé la croûte qui la couvroit. 3°. L'autocratie (ou les mouvemens de la nature qui tendent toujours à se débarrasser de tout ce qui peut opprimer les fonctions de l'économie animale) avoit, sans doute, fait des efforts pour dégager & repousser au dehors ce corps étranger; mais quoique les contractions redoublées de la dure-mère, des muscles de l'œil, & de toutes les autres parties de cet organe, ne pussent jamais être assez victorieuses pour opérer l'exclusion de cette culasse, à cause de son intime enchâssement, l'oscillation réitérée de toutes ces parties avoit été du moins capable de l'ébranler insensiblement, pour leur faire regagner, sur ce corps étranger, une petite portion de la place qu'il avoit usurpée sur elles; ce qui devoit le rapprocher de la cicatrice de la plaie, & le rendre sensible dans ce dernier temps.

Mais comment cette cicatrice a-t-elle pu se former, tandis que le fond de la plaie renfermoit une masse étrangère aussi dure & aussi volumineuse? Ce fait, tout admirable qu'il puisse d'abord paroître, n'est pourtant pas unique dans ce genre.

On en connoît une infinité d'analogues qui rendent la certitude d'autant plus vraisemblable. Voyez les *observations* de M. *Manne*, & de M. *Majault*, & tant d'autres extraites d'un grand nombre d'auteurs anciens & modernes cités par l'illustre M. *Quesnay* dans son mémoire sur les plaies du cerveau, au premier tome des mémoires de l'académie royale de chirurgie, pag. 314 & suivantes.

Il paroît néanmoins étonnant que ce corps étranger n'ait pas produit plutôt quelque suppuration abondante dans les parties accessoiress du globe de l'œil, & dans la substance du cerveau lui-même, pour entretenir un écoulement dans la plaie, & pour s'opposer conséquemment à la cicatrisation.

Ce corps étranger ne caufoit véritablement aucune compression sur le cerveau, puisqu'il étoit enchâssé presque entier dans l'orbite; mais il devoit d'autant plus opprimer le globe de l'œil, ses muscles & les expansions que la dure-mere fournit à cet organe. Il est cependant vraisemblable que cette compression n'étoit pas la cause principale de l'inflammation & de l'engorgement dont le globe de l'œil & les paupieres furent d'abord affectés, mais qu'on devoit plus naturellement attribuer ces accidens à la

violente contusion de ces parties. En effet s'ils eussent uniquement dépendu de la compression, ils auroient dû subsister aussi long-temps que la présence du corps étranger, au lieu qu'ils se dissipèrent en peu de jours par l'usage des remèdes, malgré la constance de la compression. Il n'est donc pas moins étonnant que cette dernière cause n'ait pas produit & entretenu la fièvre, la douleur, l'inflammation & la suppuration de l'œil, & de toutes ses appartenances; car tous les effets de cette compression se sont bornés à la paralysie de l'iris, & à un petit gonflement du globe, ou plutôt à un petit forjettement de cet organe, qui néanmoins a conservé son mouvement.

Il est à présumer que la première fièvre, qui surprit le blessé, fut principalement occasionnée par un vice de digestion, fruit de son intempérance, puisqu'elle céda à la saignée & aux purgations dûement administrées, & que d'ailleurs on ne remarque aucun surcroît de suppuration, malgré les attentions à observer sa terminaison. On ne doit pas être surpris de cet accident lorsqu'on réfléchit sur les abus dans le régime, auxquels *Pujos* se livra, au mépris des représentations les plus sages, & les plus instantes. On doit trouver étrange au contraire,

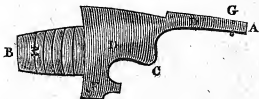
qu'il n'ait pas été plutôt la victime de son opiniâtre indocilité. C'est aussi sans doute à ses excès inouïs qu'on peut rapporter la dernière fièvre qui a préparé sa fin tragique. Comment imaginer en effet, qu'un homme avec une blessure aussi grave, dans des parties aussi délicates & si essentielles, ait pu s'exposer impunément aux impressions variées de l'air & de tous les vents, aux travaux les plus pénibles de la vie rustique, & aux fatigues de plusieurs voyages assez considérables, ne se nourrissant d'ailleurs que des alimens les plus grossiers & les plus indigestes ?

Loin d'être surpris d'une fin aussi malheureuse, ne doit-on pas admirer les forces prodigieuses d'un bon tempérament qui a pu résister pendant si long-temps à tous les moyens que ce misérable blessé sembloit s'obstiner à mettre en usage pour se procurer la mort ? N'est-il pas vraisemblable que s'il eût voulu s'assujettir à un régime convenable, il auroit enfin obtenu une guérison solide, dont les funestes apparences ne l'avoient que trop fausement ébloui ?

Peut-être aussi que quelque inexactitude dans les pansemens a pu concourir à son malheur ; & j'avoue que j'ai toujours eu beaucoup de regret de ce que

mes occupations & mon éloignement ne m'ont pas permis de donner mes assiduités à cette cure, dont le succès m'auroit extrêmement flatté.

FIGURE de la culasse dont il est question dans cette observation.



Elle a été envoyée en nature à l'académie royale de chirurgie de Paris.

EXPLICATION DE LA FIGURE.

- A, petite extrémité de la culasse couverte par le bord du trou fait au coronal, & par les lèvres de la plaie.
- B, grosse extrémité de la culasse enfouie dans le cerveau à la base du crâne.
- C, petites inégalités qu'on rencontroit le long de la fracture de l'orbite, prises pour de légères aspérités de l'os.
- DD, parties de la culasse, logées dans l'orbite.
- E, portion de la culasse enfouie dans le cerveau.
- F, autre portion de la culasse enfouie dans le cerveau.
- G, trou ou écrou de la petite vis de la culasse.

La suite au Journal prochain.

OBSERVATIONS

SUR l'urine de chameau, fraîche & putréfiée; par M. ROUELLE, démonstrateur en chimie au Jardin du Roi.

Du 16 avril 1777. (a)

§. I.

L'urine de chameau, qui a servi aux expériences des réactifs, a été prise le matin sur les huit heures, & les expériences ont été faites à onze heures.

1°. Cette urine a une couleur de biere blanche peu foncée, couleur qui varie plus ou moins; elle est un peu nébuleuse.

2°. Elle a plus l'odeur de l'urine de vache que de toute autre urine, & en differe peu; mais elle differe beaucoup de celle du cheval, ainsi que de l'urine humaine.

3°. Elle n'a point l'état mucilagineux de l'urine de cheval, ne file point comme elle, & ne dépose aucun sédiment terreux.

4°. Cette urine soumise au pese-liqueur qui contient une once d'eau distillée, pese 33 grains de plus que la même eau distillée.

Celle de vache, traitée de même, pese 20 à 21 grains de plus.

Celle du cheval, 24 grains.

L'urine humaine, 15 grains.

(a) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en insérant dans notre Journal ces observations dont on n'a tiré qu'un très petit nombre d'exemplaires.

5°. L'urine de chameau est légèrement savonneuse & onctueuse au toucher, comme une légère lessive alcaline; ce qui lui donne encore de la ressemblance avec l'urine de vache.

6°. Elle verdit l'infusion des fleurs de violettes, comme fait une lessive alcaline un peu foible.

7°. Avec les trois acides minéraux affoiblis d'eau, & avec l'acide du vinaigre, elle fait une effervescence assez marquée qui augmente beaucoup par l'agitation: preuve qu'elle contient un alkali tout développé.

8°. Lorsqu'on y mêle les alkalis fixes & volatils en liqueur, elle n'en reçoit aucune altération.

9°. L'alkali indiqué, n°. 7, dans cette urine, par l'effervescence qu'elle fait avec les acides minéraux & celui du vinaigre, est l'alkali végétal. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer qu'en y mêlant de l'acide nitreux le plus foible jusqu'au point de saturation, on obtient, par une évaporation convenable, un vrai nitre. On pourroit peut-être soupçonner que ce nitre est dû à la décomposition du tartre vitriolé contenu dans cette urine, parce qu'il est possible qu'il s'en décompose une portion; mais tout le nitre qu'on obtient, n'est assurément pas le produit de cette décomposition: d'ailleurs il est facile de s'assurer du fait; en saturant cet alkali fixe de l'urine de chameau, avec de l'acide vitriolique, ou de l'acide du sel marin, on obtient plus de tartre vitriolé ou plus de sel fébrifuge que n'en donne naturellement une même quantité d'urine: cela prouve donc que le nitre qu'on obtient de l'urine de chameau n'est

nullement le résultat de la décomposition du tartre vitriolé de cette urine, par l'acide nitreux.

10°. Une pinte d'urine de chameau, évaporée au bain-marie, en consistance de bol un peu ferme, donne trois onces six gros, plus ou moins, de résidu.

Celle de vache, traitée de même par l'évaporation au bain-marie, en donne deux onces sept gros & demi.

Celle de cheval, également évaporée à la même consistance, en donne trois onces deux gros, plus ou moins.

On doit observer que toutes les fois qu'on répète les expériences, n°. 10, on a toujours des variétés dans les produits, comme je l'ai déjà fait remarquer sur l'urine humaine (1).

§. I I.

Des substances contenues dans l'urine de chameau.

1°. Cette urine contient aussi deux substances, l'une savonneuse & l'autre extractive, toutes deux très solubles dans l'eau, comme celles des autres urines (2), telles que l'urine humaine, celles de vache & de cheval.

2°. La partie savonneuse, qui y est en grande quantité, se dissout aisément dans l'esprit-de-vin, & favorise aussi la dissolution de l'alkali fixe.

3°. Cette substance savonneuse donne, dans son analyse, les mêmes produits que celle de l'urine de vache.

(1) Voyez Journal de médecine du mois de novembre 1773.

(2) Ibid.

SUR L'URINE DE CHAMEAU. 267

4°. La partie extractive est plus abondante dans cette urine que dans l'urine humaine, en cela elle ressemble beaucoup plus à l'urine de vache.

5°. L'urine de chameau contient les matières suivantes, savoir :

Un vrai tartre vitriolé en assez grande quantité.

Du sel fébrifuge de Sylvius.

De l'alkali végétal parfaitement semblable au sel de tartre. Cet alkali se trouve abondamment dans l'urine de chameau,

Quant au sel acide volatil que j'ai remarqué dans l'urine de vache, mes expériences n'ayant point été faites sur une quantité assez considérable d'urine fraîche de chameau, elles ne m'ont pas encore permis de déterminer précisément si cette urine en contient. Je suis d'autant plus volontiers porté à le croire, que l'urine de chameau a une parfaite ressemblance avec celle de vache, tant par les différentes substances qu'elle contient, (telles que la partie savonneuse & la partie extractive), que par les sels & par l'odeur. Cette ressemblance est au point qu'il est difficile de les distinguer. Je déterminerai par la suite l'existence ou la non-existence du sel acide volatil dans l'urine de chameau. Je supprime ici beaucoup de détails sur les procédés de cette analyse, dont plusieurs sont minutieux ; je les réserve pour une dissertation sur ces quatre espèces d'urine.

Je dirai cependant que l'urine de chameau après avoir été brûlée, & le charbon bien lessivé, donne, par pinte, depuis une once jusqu'à une once & un gros de tous les sels dont nous avons parlé ci-dessus.

Le charbon, réduit en cendres, donne depuis un gros jusqu'à un gros & deux scrupules, & plus de véritable terre ou cendre.

Quant au sel ammoniac, on doit voir d'un coup d'œil ce qu'on en doit penser. On a cru jusqu'à ces derniers temps, qu'il étoit contenu en si grande abondance dans l'urine de chameau, qu'on étoit persuadé que tout celui qui nous vient de l'Égypte, lui devoit son origine; on avoit imaginé que cette urine répandue par ces animaux sur les sables brûlans de la Libye & de l'Arabie, y étoit cuite par l'ardeur du soleil, & convertie, pour ainsi dire, en sel ammoniac, que les habitans recueilloient ensuite, & sublimoient en pains, tels qu'on les reçoit par la voie du commerce. Ce n'est pas qu'on n'ait pu autrefois, & qu'on ne puisse même encore aujourd'hui, trouver du sel ammoniac sur les sables brûlans de ces contrées; mais ce sel y a une toute autre origine, & n'a rien de commun avec l'urine des chameaux: d'autres ont regardé les excréments du chameau comme préférables à ceux des autres animaux: mais *Hasselquist* nous assure que cela n'est pas vrai, & que ceux de l'homme & des quadrupèdes de toute espèce sont également employés, & sont aussi propres à la fabrication de ce sel. « Les excréments du chameau, dit-il, ne valent pas mieux que ceux des autres animaux; & quant à son urine, il est faux qu'on s'en serve, quoique plusieurs auteurs l'aient assuré ».

En effet l'analyse de cette urine fait voir qu'elle ne contient point de sel ammoniac. Le peu qu'elle en fournit n'est que l'ouvrage du feu; & s'il y existoit tout fait, l'alkali,

qui y est presque à nu, & qui n'y tient qu'à une très légère combinaison avec les matières favonneuse & extractive dont nous avons parlé, seroit bien plus que suffisant pour le décomposer : ce n'est donc qu'à l'aide de la distillation de quelques-uns des principes de cette urine, qu'on peut obtenir une petite quantité de ce sel.

N O T I C E

Sur M. BERNARD DE JUSSIEU.

M. *Bernard de Jussieu* naquit à Lyon, le 17 août 1699, de *Laurent de Jussieu*, docteur en médecine, puis maître en pharmacie de la même ville, & de *Lucie Cousin*.

Tandis qu'il faisoit ses premières études dans sa patrie, *Antoine de Jussieu* son frere se dispoisoit à entrer dans la faculté de médecine de Paris, qui le reçut docteur le 9 décembre 1712.

Le jeune *Bernard* vint, en 1714, à Paris achever ses études sous les yeux de son frere. Celui-ci ayant entrepris, en 1716, un voyage pour examiner les plantes des Pyrénées, d'Espagne & de Portugal, voulut que le jeune *Bernard* l'accompagnât. Ce fut ce voyage qui développa & décida le goût du jeune homme pour la botanique. A son retour d'Espa-

gne, il suivit encore les courses botaniques de son frere dans le Lyonnais, & sur une partie des Alpes. Il le quitta pour aller étudier la médecine à Montpellier, son dessein étant d'exercer cette profession dans sa patrie. Aussi-tôt après son doctorat, *Bernard de Jussieu* se rendit à Saint-Chamond, petite ville située à six lieues de Lyon, pour y pratiquer l'art qu'il avoit embrassé. Il se vit bientôt obligé d'y renoncer; son extrême sensibilité pour les maux de ses semblables, lui causoit de violentes palpitations de cœur. Il n'avoit alors que 22 ans: sans doute que l'âge, les réflexions, les efforts, le desir d'être utile, l'auroient mis en état de diminuer l'impression que faisoit sur lui la vue des malades, si une autre carrière ne se fût ouverte pour lui.

M. *Vaillant*, démonstrateur au Jardin royal des plantes, desira d'avoir M. *Bernard de Jussieu* pour survivancier. Il fut donc appelé à Paris. M. *Vaillant* étant mort le 26 mai 1772, M. *Bernard de Jussieu*, qui n'avoit pas encore 23 ans, fut nommé pour en remplir la place. Fixé dans la capitale, il voulut être attaché à la faculté de médecine de Paris: il se mit sur les bancs en 1724.

Il seroit assez inutile de représenter M. de *Jussieu* exerçant les-travaux de bo-

taniste, ils sont trop connus pour avoir besoin d'être rappelés. La capitale, la France, l'Europe entière, sont remplies de témoignages vivans, d'hommes qui ont été instruits par ses leçons savantes, & auxquels il a confié, sans aucune réserve, tout ce qu'il possédoit de connoissances en botanique & en histoire naturelle.

Dès 1725 M. *Bernard de Jussieu* entra dans l'académie des sciences. Cependant ce botaniste illustre a très peu écrit. Il composa, pour l'instruction des élèves, un traité sur les usages des plantes; il le dictoit chaque année au Jardin royal, dans la saison où s'y fait le cours des plantes. Jamais ce professeur n'a songé à le faire imprimer; il l'a été cependant. On le trouve presque tout entier dans un ouvrage qui a pour titre : *Dictionnaire raisonné universel de matiere médicale*, Paris, 1773, in-8°. 4 vol. Toutes les fois qu'on y rapporte la doctrine de M. *Bernard de Jussieu* sur la manière d'agir des médicamens, le rédacteur de cet ouvrage a eu soin d'en avertir par ces mots, *dit un célèbre professeur*. On peut consulter les articles *Alexitères*, tom. I, pag. 228; *Céphaliques*, tom. I, pag. 698; *Evacuantes*, tom. II, pag. 341; *Fébrifuges*, *ibid.* pag. 349, &c... &c... &c...

M. *Tournefort* avoit fait imprimer *l'histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la médecine. Paris, imprim. royale, 1698, in-12.* M. *Bernard de Jussieu* en publia une seconde édition, revue & augmentée. *Paris, Jean Musier, 1725, in-12, 2 vol.* Cette édition fut traduite en anglois par *J. Martin*, membre de la société royale de Londres. *London, 1732, in-8°. 2 vol. & London, 1736, in-8°. 2 vol.*

Comme académicien M. *Bernard de Jussieu* donna, en 1739, un mémoire dans lequel il décrit les parties de la fructification de la plante nommée pillulaire; un second mémoire sur le lemma; un troisieme en 1741, dans lequel est décrite une espece de plantain.

M. *B. de Jussieu*, qui avoit toujours joui d'une bonne santé, eut une attaque d'apoplexie le 20 septembre 1777. De prompts secours le rappellerent à la vie; il recouvra toute sa présence d'esprit & sa mémoire; mais ses forces s'affoiblirent insensiblement, & il mourut le 6 novembre, âgé de 78 ans, 2 mois & 20 jours.

Les mœurs de ce célèbre naturaliste étoient pures & même sévères; tout ce qui étoit contraire à la décence le blessait.

Son frere aîné, *Antoine de Jussieu*, qui
avoit

SUR M. BERN. DE JUSSIEU. 273
avoit long-temps pratiqué la médecine,
& partagé avec les médecins de la capitale les plus occupés, la confiance du public, s'étoit fait une fortune considérable : M. *Bernard* en fut le seul héritier. Il l'a conservée, & laissée entière au neveu qu'il avoit adopté, lequel est médecin de la faculté de Paris, membre de l'académie des sciences, & démonstrateur de botanique au Jardin royal des plantes.

*ASSEMBLÉE de la faculté de médecine
de Paris, du 25 juillet 1778.*

On a vu des éruptions cutanées & des érysipeles qui affectoient sur tout le visage. Ces maladies ont cédé aux saignées, aux anti-phlogistiques en boisson, & aux évacuans.

Il y a eu aussi des fièvres continues, des fluxions de poitrine & des dévoiemens.

M. *Sollier* a achevé la lecture de ses observations sur les effets du verd-de-gris.

M. *Desessartz* a fini la lecture de ses observations sur la complication de la petite-vérole avec le millet.

M. *Saillant* a lu ses observations sur la constitution épidémique qui a régné dans le printemps.

M. *Dubourg* a lu des observations sur
Tome L. S

d'eau aérée des brasseurs, prise en boisson pour la guérison de la gravelle.

M. *Deslon* a lu une observation sur une fièvre pétéchiale survenue dans le traitement de la vérole, à la suite d'une dysenterie.

M. *Mallet* a lu les observations de M. de *Badier*, voyer & habitant de la Guadeloupe, sur les propriétés & usages de divers remèdes employés avec succès à la Martinique & à la Guadeloupe.

M. le doyen a lu des éclaircissemens envoyés par MM. les médecins de Bourges, sur les usages & propriétés des eaux minérales de Bourges.

E X T R A I T du *prima mensis* de la faculté de médecine de Paris, tenu le premier août 1778.

Il y a eu, dans le courant du mois dernier, des coliques simples, des coliques bilieuses & des coliques inflammatoires. Ces dernières étoient accompagnées de constipation, elles affectoient la passion iliaque. Les adoucissans, unis avec les narcotiques & les lavemens, ont guéri ces maladies.

M. le Doyen a lu une lettre de M. *Dufour*, au sujet du remède pour la folie.

M. *Desseffartz* a lu des observations sur les effets de la galle.

M. *le Tenneur* a lu une observation sur les funestes effets du sublimé-corrosif administré comme anti-vénérien.

M. *Duhaume* a lu une observation sur un second ver solitaire, rendu par une dame de quatre-vingt ans, par l'effet de l'huile douce de *Ricin*, trois mois après le premier.

M. *Sigault* a lu une lettre de M. *Desmarets*, chirurgien de Bonniere, qui lui mande qu'il a fait l'opération de la symphyse, après laquelle les deux parties de la symphyse se sont exfoliées, & que néanmoins la malade a guéri.

Il en a lu une autre d'un chirurgien de Prusse, qui dit qu'en faisant l'opération de la symphyse, il a été obligé de séparer, avec une scie boutonnée, la moitié inférieure de la symphyse qui étoit ossifiée; que cinq jours après l'opération, il s'est séparé une croûte gangreneuse; qu'il s'est formé une carie; qu'il est sorti des esquilles de la plaie, & que, malgré tous ces accidens, la femme a guéri.

M. *le Preux* a lu une consultation qui a été faite par la faculté pour la ville de Morlay qui demandoit, si la fumée qui résulte du brûlement des côtes de tabac, peut être nuisible à la santé.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JUILLET 1778.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	12, 3	17, 5	16, 0	28 0, 0	28 0, 0	27 11, 10
2	12, 5	19, 1	16, 0	28 1, 0	28 1, 3	28 1, 0
3	13, 5	21, 8	16, 5	28 0, 6	28 0, 0	28 0, 2
4	12, 5	21, 2	18, 3	28 0, 3	28 0, 6	28 0, 0
5	15, 5	25, 5	20, 4	27 11, 6	27 11, 0	27 10, 10
6	16, 9	23, 0	17, 0	27 11, 6	28 0, 0	27 11, 10
7	14, 8	14, 5	12, 2	27 11, 3	27 11, 0	27 11, 6
8	12, 0	18, 0	13, 7	27 11, 10	28 0, 6	28 1, 2
9	11, 10	19, 5	15, 5	28 1, 6	28 1, 6	28 1, 9
10	12, 0	21, 0	17, 0	28 1, 6	28 1, 3	28 1, 3
11	12, 5	20, 5	15, 5	28 1, 2	28 1, 3	28 1, 5
12	12, 2	21, 0	17, 0	28 1, 5	28 1, 9	28 1, 10
13	15, 2	22, 0	18, 2	28 1, 10	28 1, 3	28 0, 9
14	15, 8	21, 7	19, 3	28 0, 0	27 11, 6	27 11, 6
15	14, 9	24, 2	19, 4	28 0, 0	28 0, 3	28 0, 3
16	16, 2	24, 1	21, 4	28 0, 4	28 0, 0	27 11, 4
17	15, 5	18, 9	14, 2	27 11, 2	27 11, 3	28 0, 0
18	10, 9	18, 2	16, 3	28 0, 4	28 0, 2	27 11, 4
19	14, 9	22, 8	20, 4	27 10, 10	27 9, 3	27 8, 0
20	16, 3	18, 9	12, 8	27 6, 9	27 7, 0	27 6, 10
21	11, 0	12, 2	12, 1	27 6, 0	27 8, 1	27 9, 3
22	12, 4	17, 4	13, 0	27 9, 9	27 10, 5	27 10, 10
23	12, 2	18, 9	15, 5	27 10, 10	27 10, 9	27 10, 3
24	12, 3	20, 5	16, 9	27 10, 2	27 10, 0	27 10, 4
25	14, 1	20, 6	15, 5	27 10, 2	27 9, 2	27 9, 6
26	11, 4	16, 9	15, 1	27 10, 10	27 11, 0	27 10, 10
27	13, 4	15, 3	14, 4	27 10, 3	27 9, 9	27 9, 6
28	12, 4	17, 5	15, 5	27 10, 2	27 10, 0	27 9, 0
29	10, 0	16, 5	13, 5	27 8, 0	28 0, 0	28 2, 0
30	10, 0	13, 5	13, 0	28 0, 0	27 9, 0	27 8, 0
31	11, 0	16, 5	11, 5	27 10, 0	27 9, 0	27 11, 0

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S-O. couv. v.	S-O. beau, v.	O. n. v. fr.
2	O. nuages.	O. beau, ch.	N-E. beau.
3	N-E. beau, ch.	S. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
4	S-E. & N-E. b. br.	E. & S. <i>idem.</i>	S-E. <i>id.</i> ch.
5	E. bc. étouff.	S. beau, étouff.	S. c. ét. éc. de ch.
6	N-O. nua. ch.	S. beau.	N. couv. v. fr.
7	N. couv. pl.	N. couv. pluie.	N-O. c. pl.
8	N-O. nuag. v.	N. <i>idem.</i> vent.	N. beau, fr.
9	N. nuages.	N. beau, frais.	N. <i>idem.</i>
10	N-E. beau.	N. beau, ch.	N. beau.
11	N-O. nua. br.	S. beau.	N-O. <i>idem.</i>
12	N-O. nuages.	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
13	N-E. beau, ch.	N-E. <i>idem.</i> ch.	N-E. <i>id.</i> ch.
14	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>id.</i> très-ch.	N. <i>idem.</i>
15	N-O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
16	N-E. <i>id.</i> tr. ch.	N. <i>idem.</i>	N. <i>id.</i> étouff.
17	N-O. & E. c. v. pl. t. au loin.	N. nuages, vent frais.	N. beau.
18	N. beau, v. fr.	N. beau, ch.	N. beau.
19	N-E. beau, ch.	S-E. bc. très ch.	N-E. <i>id.</i> ét.
20	S-E. c. v. pl. ton. éléc.	S. couvert, ou- ragan.	S. c. gr. v.
21	S-O. c. gr. v.	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. c. froid.
22	O. <i>idem.</i>	S-O. beau.	O. beau.
23	S-O. n. g. v.	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. c. gr. v.
24	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. c. gr. v.	S-O. <i>idem.</i>
25	S. nuag. gr. v.	S-O. <i>id.</i> ou. pl. él.	S-O. <i>idem.</i>
26	O. b. pl. d'o. él.	S-O. beau.	O. beau.
27	E. & S-O. c. pl.	N-E. nuages.	N-O. couv.
28	S-O. nuages.	S-O. <i>id.</i> gr. v.	S-O. nuages.
29	S-O. couv. v.	S-O. nuag. pl.	S-O. beau.
30	S-O. couv. pl.	S-O. c. gr. pl.	S-O. c. fr. pl.
31	S-O. couvert.	S-O. c. pl. ton. au loin, éléc.	S. couvert.

278 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RECAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . 25, 5 deg. le 5
 Moindre degré de chaleur 10, 0 le 30

Chaleur moyenne 16, 1 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*
 cure 28 2, 0 le 29

Moindre élévat. du Mercure . . . 27 6, 0 le 21

Elévation moyenne 27 p. 11. 4 l.

Nombre de jours de Beau 16

de Couvert . . . 10

de Nuages . . . 5

de Vent 13

de Tonnerre . . . 3

de Brouillard . . . 2

de Pluie 13

Quantité de Pluie 23, 6 lignes.

D'Evaporation 84, 0

Différence 60, 6

Le vent a soufflé du N. 6 fois.

N.-E. 4

N.-O. 4

S. 3

S.-E. 1

S.-O. 9

E. 2

O. 2

Température : Séche & très chaude, le temps a été très favorable pour la récolte des foins & des bleds, & pour la vigne.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de-Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 4 août 1778.

MALADIES : Aucune n'a régné ici ni dans nos environs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,
Faites à Lille , au mois de juillet 1778 , par
M. BOUCHER , médecin.

Les vents de nord & d'est, qui ont soufflé le plus souvent depuis le 10 juin jusqu'au 20 de ce mois, avoient tellement desséché la surface des terres, que la plupart des productions de la campagne en avoient beaucoup souffert. Le temps s'étant mis, le 20, à la pluie, elle continua le reste du mois, de manière qu'en retardant la moisson des blés mûrs, elle faisoit craindre que cette denrée précieuse n'en fût altérée. 7

Du 5 au 21, nous essayâmes des chaleurs vives. Le 5, la liqueur du thermomètre s'éleva au terme de 25 degrés au-dessus de celui de la congélation.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé, pendant la plus grande partie du mois, au-dessous du terme de 28 pouces; mais sans s'en éloigner, sinon le 20 & le 21, qu'il descendit à celui de 27 pouces 6 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 11 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes, est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du nord.	2 fois du sud.
3 fois du nord vers l'est.	9 fois du sud vers l'ouest.
5 fois de l'est.	4 fois de l'ouest.
6 fois du sud vers l'est.	5 fois du nord vers l'ouest.

280 MALADIES REGNANTES.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.
 18 jours de pluie. } 5 jours de tonnerre.
 2 jours de grêle. } 3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une légère humidité au commencement & à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de juillet 1778.

LES angines, qui avoient été moins communes dans le mois précédent que dans ceux d'avril & de mai, ont repris avec assez de violence dans le cours de celui-ci. Elles ont été néanmoins presque bornées au bas peuple. Dans plusieurs le siège de la maladie s'est étendu jusques dans la trompe d'Eustachi; & dans quelques-uns de ceux-ci elle s'est terminée par la suppuration, qui a eu son écoulement, en partie, par l'oreille. Personne, que je sache, n'a été la victime de cette maladie.

La fièvre double-tierce a été, ainsi que l'angine, la maladie dominante parmi le peuple. Dans les uns, les accès avoient une intermission marquée; dans d'autres il n'y avoit que de la remission. Quelques personnes ont succombé à ce dernier genre de fièvre, qui cependant n'étoit pas mortelle de sa nature. Il n'en étoit pas de même de la fièvre continue putride, dont un petit nombre de personnes ont été encore attaquées ce mois.



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Guérison de la paralysie par l'électricité : ouvrage dédié à M. le maréchal duc de Noailles , par M. l'abbé SANS , chanoine , professeur-doyen de philosophie en l'université de Perpignan , dans lequel on expose la méthode qu'il faut suivre pour guérir la paralysie par l'électricité , lue à la société royale de médecine le 9 & le 30 septembre 1777 , avec figures. A Paris , chez Cailleau , imprimeur-libraire , rue Saint-Séverin , 1778 , in - 12. Prix 48 s. broché , & 3 liv. relié.

L'auteur , recommandable à plusieurs égards , l'est sur tout en ce qu'il communique ses connoissances sans aucune réserve.

M. l'abbé Sans nous a fait parvenir un manuscrit ayant pour titre : *Replique de M. l'abbé Sans à la réponse de M. Mauduyt , insérée dans le Journal de médecine du mois de juin 1778 , pag. 509.* Mais nous avons été dispensé d'insérer cette replique dans notre Journal , puisqu'elle a été distribuée à la faculté de médecine , à la société royale de médecine , & à l'académie de chirurgie.

Idée sur la cause & le traitement des maladies vénériennes , confirmées par quelques observations intéressantes : par M. LAFONT , chirurgien ordinaire du Roi

en sa grande prévôté. A Madrid, & se trouve à Paris chez l'auteur, rue Mauconseil; & chez Valade, libraire, rue S. Jacques, 1778, petit in-8°. de 84 pages.

Dans cet imprimé on lit, page 2 : « Tous les gens de lettres verront toujours avec plaisir un livre qui réunit la critique la plus judicieuse & la plus vaste érudition ; & qui , par l'élégance de sa latinité , semble avoir été écrit sous le regne d'Auguste ». Ce jugement , porté sur le traité de M. ASTRUC, *de morbis venereis*, ne permet point de prendre M. Lafont pour l'auteur des *idées sur la cause*, &c. Aussi pourrons-nous dire notre sentiment sur cet imprimé , sans qu'on puisse nous prêter l'intention de faire directement de la peine à M. Lafont , nous ne pensons pas même en faire à son écrivain. Son adresse à masquer la charlatanerie , doit le faire rechercher des gens à secrets.

Il parle avec éloge de MM. Astruc , Sançhès , de Horne & Louis ; il fait un examen des principaux systèmes sur la nature du virus vénérien ; il apprécie les méthodes les plus accréditées pour les combattre : mais cet examen n'est qu'un jargon arrangé pour donner le change au public , & faire valoir l'annonce & le remède de M. Lafont.

Le naturisme, ou la nature considérée dans les maladies & leur traitement, conforme à la doctrine & à la pratique d'Hippocrate & de ses sectateurs, ouvrage qui a remporté le prix de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, sur la médecine agissante & expectante, le 28 août. 1776 ; par

M. PLANCHON, licencié en médecine de l'université de Louvain, correspondant de l'académie de Dijon, &c...
A Tournay, chez Varlé, 1778 ; & à
Paris, chez Mérigot, jeune, sur le
 quai des Augustins, au coin de la rue
 Pavée.

Nous avons donné, au mois de décembre 1777, l'extrait du mémoire fait par *M. Voulonne*, pour répondre à la même question. Nous ignorions que le prix avoit été double, & que *M. Planchon* avoit obtenu également une médaille d'or. Le secrétaire de l'académie rendant compte dans la séance publique, de son ouvrage, s'exprime en ces termes :

« Son plan, également bien conçu, offre un ensemble lumineux : des détails du plus grand effet, des tableaux, tracés de main de maître, transportent les lecteurs au lit des malades, & rendent sensibles les motifs qui, dans l'occasion, doivent les décider à agir ou à rester dans l'inaction prudente d'un observateur attentif & éclairé. Avec cet ouvrage sous les yeux, tout homme qui sait voir & comparer, peut, sans crainte d'errer ; se charger des maladies les plus compliquées ».

Sans doute *M. Planchon* fait, dans cet ouvrage, preuve d'un grand travail ; ses idées, en général, sont justes & saines sur la médecine-pratique, & s'il eût moins multiplié les autorités, s'il eût osé penser d'après lui-même, s'il eût donné moins de confiance à des auteurs dont l'imagination n'a enfanté que des chimères toujours pernicieuses en médecine, lorsqu'elles ont trait à la pratique, son ouvrage auroit été d'une utilité plus positive entre les mains des jeunes médecins. Peut-on effectivement voir citer & conserver les rêveries

de M. F. . . . sur les variations imaginaires du poulx. L'ouvrage de M. *Planchon* est cependant plein de choses excellentes ; mais il demande un jugement formé dans les lecteurs.

Eloge historique d'Albert de Haller, seigneur de Goumouens le Jux & d'Eclaguens, conseiller d'état & médecin du roi de la Grande-Bretagne, chevalier de l'étoile polaire, & membre du conseil souverain de la république de Berne, président de la société royale des sciences de Goettingen, & de la société économique de Berne, membre de l'académie impériale des curieux de la nature, & de celle de Pétersbourg; des académies royales des sciences de Paris, de Londres, de Berlin, de Stockolm, des sociétés de Bologne, d'Upsal, de Harlem, de Zell, de Zurich & de Baviere, associé de l'académie royale de chirurgie de Paris, du college des médecins d'Edimbourg, de la soc. botan. de Florence; avec un catalogue complet de ses œuvres.

Nonne decebit

Hunc hominem numero divum dignarier esse,
Cum bene præsertim multa, ac divinitus ipsis
Immortalibu' de divis dare dicta fuerit,
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

LUCRET. lib. V. vers. 51 — 55.

*A Geneve, chez Isaac Bardin, libraire,
1778. in-8°. de 104 pages.*

Il paroît aussi deux éloges de M. de Haller en

allemand, l'un imprimé à Bâle chez *Jean Schweighauser*, 1778, petit in-8°. de 58 pages; l'autre imprimé à Berne 1778, grand in-8°. de 93 pag. Ce dernier éloge se fait lire avec le plus grand plaisir; l'édition en est fort soignée, & ornée du portrait de *M. de Haller*. Cet éloge a été lu à la société économique de Berne le 25 mars, par *M. B. V. Scharner*, sénateur & ancien grand-bailli d'Aubonne.

M. Zimmerman, médecin du roi de la Grande Bretagne, à Hanovre, se propose de donner incessamment *une vie du célèbre HALLER*. Son dessein est d'insérer dans cet ouvrage une notice raisonnée de tous les écrits de cet auteur. Il invite tous ceux qui ont des matériaux qu'ils croiront pouvoir être insérés dans cette biographie, de les lui communiquer.

Le docteur *Hope*, professeur de botanique dans une assemblée tenue le 5 de ce mois (avril) au jardin des plantes (Edimbourg) prononça l'éloge du célèbre *Linnaeus*; & immédiatement après, en présence de la noblesse & des étudiants de l'université, on posa la première pierre du monument qui doit être élevé à la mémoire de cet homme immortel.

Nous donnerons la notice des ouvrages de Linnaeus dès que nous aurons reçu l'éloge que nous annonçons.

LETTRE de MM. les Syndics du college des médecins de Lyon.

MESSIEURS,

Il paroît un ouvrage sous le titre de *Pharmacopée de Lyon*, par *M. VITET*. Le college des mé-

decins de Lyon a seul le droit de donner à un ouvrage le titre de *Pharmacopée de Lyon*. C'est donc illégitimement & illégalement, que M. Vitet a donné ce titre au livre qu'il vient de publier.

Nous avons l'honneur d'être, Messieurs, &c.

MAGNEROL, D. M. premier syndic.

BRAC, second syndic.

LETTRE aux auteurs du Journal de médecine.

M E S S I E U R S ,

Vous avez inséré dans votre Journal une lettre de M. Imbert qui prétend que c'est par erreur que le titre de chancelier de l'université de médecine de Montpellier m'a été attribué au frontispice du premier tome que je viens de publier de *mes nouveaux élémens de la science de l'homme*.

Je crois que ce titre est bien fondé d'après mes provisions de la charge de chancelier de l'université de médecine de Montpellier, qui m'établissent adjoint & survivancier de M. Imbert; & en même temps m'autorisent à jouir dès à présent, conjointement avec lui, des honneurs de cette charge.

Mais de plus, M. Imbert n'a accusé d'erreur dans ce cas, que parce qu'il est tombé lui-même dans un oubli extraordinaire; puisqu'il constate par des écrits faits de sa main, & signés de lui (en mars & avril 1774), qu'il a acquiescé à ce que je prenne le titre de chancelier de l'université de médecine de Montpellier, à la tête des ouvrages que je ferai imprimer. J'ai déposé ces écrits chez M. Vezian, notaire à Montpellier.

Je sens parfaitement combien cette discussion

est peu intéressante pour le public que M. Imbert a voulu en occuper. Cependant j'avoue qu'on ne peut blâmer la crainte que M. Imbert vous a témoignée dans sa lettre, qu'on ne croie qu'il est mort, ou qu'il a quitté sa charge.

J'ai l'honneur d'être, &c. BARTHEZ.

A V I S.

Plusieurs malades anonymes nous ont adressé des mémoires à consulter, nous sommes peiné de ne pouvoir satisfaire leurs desirs en les publiant. Mais si nous craignons d'abuser de la patience de nos lecteurs par une complaisance déplacée, nous nous empresserons de communiquer aux maîtres de l'art des mémoires à consulter, qui présenteront des détails assez singuliers pour mériter leur attention. Bien entendu toutefois que ces mémoires nous seront adressés non par des malades, mais par leurs médecins & leurs chirurgiens qui se nommeront.

N O T A.

M. BONNET DE LA BRAGERESSE nous avoit adressé une observation intéressante sur une stascléite. Comme ce manuscrit se trouve égaré, & que nous ne nous rappelons point le lieu où l'auteur fait sa résidence, nous nous servons de la voie du Journal pour le prier de nous envoyer une autre copie de cette observation.

TABLE DU MOIS DE SEPTEMBRE.

EXTRAIT (PREMIER). <i>Mémoires sur les sujets proposés pour les prix de l'académie royale de chirurgie.</i>	page 193
<i>Mémoire sur la convalescence, &c.</i>	215
<i>Observation sur la vertu des cendres de genêt dans l'hydropisie, par M. SUMEIRE, méd.</i>	230
<i>Obs. sur une migraine périodique, par le même.</i>	232
<i>Observ. d'histoire naturelle, par le même.</i>	235
<i>Observation sur une paralysie guérie par l'électricité, par M. MAUDUYT, D. M. P.</i>	236
<i>Observation sur une mort subite, occasionnée par la rupture de l'artere stomachique; par M. SOUVILLE, chir.</i>	239
<i>Suite des observ. sur les fractures du crâne.</i>	242
<i>Observations sur l'urine de chameau, fraîche & putréfiée; par M. ROUELLE, chymiste.</i>	264
<i>Notice sur M. BERN. DE JUSSIEU, méd.</i>	269
<i>Assemblée de la faculté de médecine de Paris, du 15 juillet 1778.</i>	273
<i>Extrait du prima mensis d'août 1778.</i>	274
<i>Observat. météorol. faites à Montmorenci.</i>	276
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	279
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	280
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
1°. <i>Livres avec notices.</i>	281
2°. <i>Lettre de MM. les Syndics du college des médecins de Lyon.</i>	285
3°. <i>Lettre de M. BARTHEZ.</i>	286
4°. <i>Avis.</i>	287

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1778. A Paris, ce 24 août 1778.
 POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE.

SECOND EXTRAIT.

*MÉMOIRES sur les sujets proposés pour
les prix de l'académie royale de chi-
rurgie. Tome IV. Première partie.
(Seconde partie.) A Paris, de l'im-
primerie de Michel Lambert, impri-
meur de l'académie royale de chirurgie.
M. DCC. LXXVIII. (in-4°. 2 vol.
formant ensemble 1094 pages.)*

La seconde partie de ce recueil con-
tient cinq MÉMOIRES dont nous allons
donner une notice.

L'académie royale de chirurgie proposa
Tome L. T

290 PRIX DE L'ACADÉMIE
pour le sujet du prix de 1769, la question suivante : *Exposer les effets des contre-coups dans les différentes parties du corps, autres que la tête, & les moyens d'y remédier.* Aucun des mémoires présentés n'ayant été jugé digne d'être couronné, le prix ne fut point adjugé, & réservé double pour l'année 1771.

De sept mémoires envoyés à l'académie, un seul mérita les suffrages; l'auteur est M. *Jean - Martin Bazille*, ancien chirurgien interne de l'hôtel-dieu de Rouen.

Pour procéder avec méthode, M. *Bazille* a divisé son MÉMOIRE en deux parties. La première est destinée à parler des contre-coups sur les différentes parties externes du corps humain. Après avoir mis sous les yeux quelques vérités propres à faire saisir le mécanisme des contre-coups, & le rapport de leurs effets à la première cause qui les produit; il expose (*article 1^{er}*) les effets des contre-coups sur les différentes pièces qui constituent les extrémités inférieures, & la curation qui leur convient.

Ainsi, lorsque dans les sauts ou dans des chûtes de haut, le corps porte plus sur un pied que sur l'autre, il survient quelquefois des accidens qu'il faut attribuer au contre-coup; tels sont la dou-

leur, l'engourdissement, la difficulté du mouvement. Si l'on ne travaille point à calmer & à dissiper ces premiers symptômes, le mal fait des progrès, il se forme des dépôts dans l'articulation, les os se carient, & l'amputation, à laquelle on est obligé d'avoir recours alors, est souvent insuffisante pour sauver les jours du malade.

Le contre-coup, dans l'articulation du pied avec la jambe, peut encore donner lieu à une fracture; c'est celle du péroné dont l'extrémité inférieure, frappée un peu de côté dans une chute oblique sur les pieds, résiste, pendant que la partie frêle de cet os cède & se casse, sans cependant qu'il arrive luxation du pied sur le côté.

La fracture complète de la jambe est souvent elle-même la suite d'un contre-coup. Un homme chargé d'un fagot (dit *M. Bazille*) fit, sur un terrain en pente, un pas un peu brusque, ou, pour mieux dire, un petit saut, dans lequel tout le poids du corps porta presque en entier sur l'extrémité inférieure droite. Le mouvement, en venant se perdre sur l'articulation de la jambe avec le pied, n'y produisit aucun désordre apparent; mais le tibia, dont les fibres sont déjà naturellement un peu arquées en-devant, céda

& se rompit au - dessous de sa partie moyenne. L'extrémité de la pièce supérieure de cet os perça les tégumens ; & , en suivant la direction oblique de son mouvement , alla se ficher dans le terrain.

M. *Bazille* admet dans le tibia une autre espèce de contre - coup , dont l'effet est la rupture des filets de traverse qui constituent soit la substance spongieuse , soit la substance réticulaire. Il soupçonne qu'un désordre de cette nature peut donner lieu à un dépôt dans le cylindre de l'os , & à tous les accidens qui en dépendent ; il rapporte un fait qui semble favoriser son opinion.

Il arrive encore des contre-coups dans l'articulation de la jambe avec la cuisse ; ces contre - coups ne bornent pas toujours leur effet à des désordres dans l'intérieur de l'articulation , ils produisent souvent une fracture du fémur. Cet os néanmoins peut être fracturé par d'autres causes ; mais la fracture , qui arrive au col de cet os , n'est jamais l'effet d'un choc reçu immédiatement sur cette partie ; les circonstances , dans lesquelles cette fracture se fait ordinairement , démontrent qu'elle est toujours l'effet d'un contre-coup. Une chute sur le grand trochanter l'a souvent produite ; & quelquefois elle est occasionnée par une chute sur les pieds , sur les

genoux. Mais une chute ou un choc, même violent, sur le grand trochanter ne produisent pas toujours une fracture du col du fémur, ils causent une autre espèce de désordre plus dangereux souvent que la fracture; c'est la contusion de l'articulation, & sur tout le froissement de quelques-unes des parties qui y sont, tels que le ligament rond, les glandes synoviales. L'auteur indique les moyens que le chirurgien doit employer dans tous ces cas pour soulager les malades auxquels sont survenus ces accidens.

M. *Bazille* expose (*art. 2*) les effets des contre-coups sur les différentes pièces qui forment le tronc. Il peut arriver, dit-il d'abord, que dans une chute sur les pieds le fémur résiste, & que cependant quelques-unes des pièces inférieures du tronc reçoivent un contre-coup propre à y occasionner des désordres. Il entre à cet égard dans des détails intéressans, appuyés d'observations & d'ouvertures de cadavres, qui prouvent que l'effet des contre-coups se porte sur l'os sacrum, sur la symphyse sacro-iliaque, sur les vertèbres lombaires; il peut même avoir lieu sur les côtes & sur le sternum.

Les extrémités supérieures ne sont point à l'abri des contre-coups; c'est à le démontrer qu'est destiné *l'art. 3*. Lorsque

l'homme, en marchant, vient à perdre son à-plomb, il tombe; si c'est en arriere il porte, autant qu'il est en lui, les coudes & les épaules de ce côté-là, pour multiplier les points de contact sur le terrain; si c'est en-devant, il offre les mains & les genoux; si c'est de côté, il présente le coude. C'est de cette maniere qu'on évite machinalement la commotion du cerveau ou la fracture du crâne; mais la nature ne parvient fort souvent à parer ces accidens qu'aux dépens des parties moins essentielles, qui paroissent se présenter (dit l'auteur) d'une maniere si généreuse pour la conservation de ce viscere précieux. En effet, les paumes de la main viennent-elles à porter sur le terrain dans une chute quelconque, alors ces parties étant brusquement arrêtées, le corps l'est aussi-tôt, & les os qui les constituent, reçoivent le choc de l'extrémité supérieure chargée elle-même d'une partie du tronc en mouvement. Cette espece de choc, qui est un véritable contre-coup, peut produire & produit quelquefois des désordres dans l'articulation, ou une distension, une divulsion des ligamens qui lient les os voisins entr'eux, ou une luxation. Il explique ensuite pourquoi ces désordres sont moins communs qu'ils ne paroissent devoir l'être. Mais ces

contre-coups causent aussi fracture à l'avant-bras, à l'humérus, celle de l'apophyse acromion de l'omoplate, celle de la clavicule.

Dans la seconde partie de son mémoire, M. *Bazille* expose les effets des contre-coups sur les différens viscères renfermés dans les capacités du corps humain, autres que le crâne. L'auteur, qui a divisé cette partie en *deux articles*, montre, dans le premier, les effets des contre-coups sur les viscères de l'abdomen; tels sont l'avortement dans les femmes grosses, une hernie momentanée, ou la sortie d'une ancienne. Outre ces effets dangereux des contre-coups sur les principaux viscères du bas-ventre, combien de fois (ajoute l'auteur) cette espèce de cause n'a-t-elle pas donné lieu à une commotion mortelle dans la moëlle épinière? Il est peu de praticiens qui ne puissent fournir quelque exemple de paralysie dans les extrémités inférieures, survenue à la suite d'une chute, sans qu'il y eût ni luxation, ni fracture des vertèbres lombaires. Une jeune fille de sept ans, marchant dans une chambre cirée & frottée, étant tombée sur les fesses, ne put jamais se relever; mise au lit on l'examina: on ne trouva point de déplacement dans aucune des pièces qui composent l'épine;

& cependant les extrémités inférieures se trouverent privées de tout mouvement. Le pere n'ayant pas voulu qu'on employât la saignée dans les premiers temps, on se contenta de frotter ces parties avec des linges chauds, de les fumiger avec des aromates, de faire prendre des vulnéraires intérieurement, &c. . . Malgré tous ces secours, & la saignée qui fut pratiquée par la suite, ces parties ne recouvrerent pas la faculté de se mouvoir; & la malade ne survécut que deux mois & demi à sa chute.

M. *Bazille* (dans le 2^e article) expose les effets des contre-coups sur les viscères contenus dans la capacité de la poitrine : ce sont des divulsions, des ruptures de vaisseaux, des hémoptysies, &c. . .

L'auteur, dans tous les accidens produits par des contre-coups, ne manque point d'indiquer les moyens capables d'en arrêter les suites fâcheuses, & ceux qui ont été employés (mais souvent infructueusement) lorsqu'on a négligé d'implorer, dans les premiers momens, le secours de l'art.

Les QUATRE MÉMOIRES qui suivent & terminent le volume, traitent un même sujet. Il avoit été énoncé ainsi pour le prix de 1770 : *Exposer les inconvéniens qui résultent de l'abus des*

onguens & des emplâtres, & de quelle réforme la pratique vulgaire est susceptible à cet égard dans le traitement des ulcères. Les auteurs, qui ont concouru, n'avoient pas pris le sens littéral de la proposition; ils ont cru devoir prononcer la proscription des moyens dont on desiroit qu'ils fissent connoître l'usage abusif accrédité par la pratique vulgaire, & comment il pouvoit être réformé. Le prix ne fut point adjugé; il fut remis pour l'année 1772, avec un prix double. Bien que l'académie ait reçu vingt-huit mémoires, elle ne fut point encore assez satisfaite, & proposa la même question avec un prix triple pour l'année 1774.

Vingt-sept concurrens sont entrés en lice : trois ont mérité d'être couronnés; & un quatrieme eut l'honneur de l'*accessit*. Les mémoires de ces quatre athletes sont imprimés.

Le PREMIER de ces quatre mémoires, qui a mérité une médaille d'or, est de M. *Champeaux*, chirurgien gradué à Lyon, professeur d'anatomie, &c. Il est divisé en deux parties; division marquée dans la manière même dont le problème a été énoncé par l'académie. Il s'éleve dans la premiere, subdivisée en chapitres & en sections, contre les abus dans le choix des drogues qui composent

les onguens & les emplâtres ; le pharmacien infidèle emploie les drogues les moins chères, en supprime d'autres, substitue une substance à une autre. Il observe ensuite que la quantité des drogues, qui entrent dans la composition des onguens & des emplâtres, est souvent surabondante, & par conséquent contradictoire ; que la base de tous est à-peu-près la même, & la diversité nuisible ; qu'on peut en réduire considérablement le nombre ; qu'alors la pratique devenant moins arbitraire, seroit plus certaine. Il indique ensuite les abus qu'il y a dans la manipulation, dans les doses, & dans les succédanées. Il passe ensuite aux inconvéniens qui naissent de la distinction des classes d'onguens & d'emplâtres, qu'on a qualifiés de résolutifs, de mondificatifs, de sarcotiques, détersifs, cicatrisans : distinction véritablement chimérique. Après avoir montré la manière incertaine dont ces remèdes externes agissent, *M. Champeaux* conclut, avec raison, qu'on doit en rejeter la plus grande partie. Il va plus loin : il expose les dangers de leur application sur le rhumatisme, l'érysipèle, les dartres & la gale, le phlegmon, la gangrene, l'œdème, le squirre, les contusions, le sein des nouvelles accouchées, le cancer, les plaies

d'armes à feu ; ce qui est appuyé & prouvé par des faits & des observations : mais ces dangers ne sont pas moins grands dans le traitement des ulcères en général, & de chaque espèce en particulier ; c'est ce qu'observe encore notre auteur, & c'est par-là qu'il finit la première partie de son mémoire, en disant avec raison :
 « Que l'on observe, que l'on réfléchisse,
 » que l'on compare, & l'on reconnoitra
 » l'inutilité des onguens & emplâtres dans
 » bien des cas, l'abus & le danger dans
 » un grand nombre. Le praticien éclairé
 » les laissera dessécher dans les boutiques,
 » il n'en fera l'emploi qu'avec discernement,
 » & s'efforcera d'y suppléer par les
 » moyens que son génie & ses recherches
 » lui suggéreront ».

Dans la seconde partie de son mémoire, M. *Champeaux* se propose de faire voir de quelle réforme la pratique vulgaire est susceptible dans le traitement des ulcères. Avant que d'entrer dans les détails, il donne une idée de ce qui forme l'ulcère, de ses différentes espèces, & des objets qu'on doit se proposer dans leur traitement. Il termine ainsi cette espèce de prolégomène : Le mécanisme de la cicatrice est l'ouvrage de la nature, & non celui de l'art ; celui-ci ne doit servir qu'à la seconder, à l'aider dans ses opé-

rations, & il la trouble souvent par l'application irrésolue & abusive des onguens & des emplâtres. La chirurgie nous apprend qu'il faut enlever tout ce qui fait obstacle aux opérations de la nature, & nous enseigne les moyens qu'il faut employer pour qu'elle agisse avec aisance. Voilà en général ce que nous devons faire dans le traitement des ulcères.

D'après ces principes incontestables, l'auteur expose le traitement qu'il convient d'employer à l'égard des ulcères simples d'abord, & ensuite à l'égard des ulcères compliqués, tels que sont les calleux, les sinueux & fistuleux, secs, fongueux, variqueux, vermineux, putrides, gangreneux, avec carie & malins.

On ne sauroit trop recommander d'adopter & de suivre une pratique aussi simple, aussi méthodique, aussi sage; & qui, dans des mains intelligentes, aura constamment le succès qu'elle a eu dans les siennes.

Le MÉMOIRE suivant, également récompensé par une médaille d'or, a pour auteur M. *Camper*, docteur en médecine, professeur en médecine dans l'université de Groningue, &c. . . Il fut écrit en latin; mais on trouve ici la traduction française à côté du texte, laquelle ne paroît point avoir été faite ni revue par l'auteur.

Il l'a divisé en trois sections : il détermine, dans la première, ce que c'est que l'ulcéré, il en marque les espèces & les variétés, ainsi que l'action & le travail de la nature dans ces maux ; il examine les caractères & les vertus des onguens. Il conclut en disant que la nature, toujours occupée de la guérison, indique à son ministre la route qu'il doit tenir ; que sa fonction se borne à ne pas troubler la nature, & à défendre les plaies de tout ce qui pourroit leur nuire ; que la chirurgie n'a pas besoin de remèdes pour procurer la guérison, puisqu'elle s'opère par la nature elle-même ; que l'art, dans les commencemens, a mis en usage une trop grande quantité de médicamens huileux ; que ce défaut a été corrigé par l'usage des astringens & des escharotiques ; mais que l'abus qu'on a fait de ces derniers, a introduit les remèdes magiques & sympathiques dont le principal mérite est de ne pas troubler la nature.

M. *Camper*, dans la seconde section, fait l'histoire des moyens curatifs employés à l'égard des ulcères & des plaies. Tout ce qu'a dit, tout ce qu'a fait *Hippocrate* est présenté ici avec netteté, avec précision ; il nous donne ensuite la méthode de *Celse*, la méthode de *Galien*, & leur doctrine ; celles d'*Oribase*, d'*Aëtius*,

de *Paul*. Il rappelle ensuite celles des Arabes, c'est-à-dire de *Rhazès*, car il a été copié par *Avicenne*, *Avenzoar*, *Averrhoès*, *Albucafis*. *M. Camper* nous conduit ainsi jusqu'au *xiv^e* siècle, dans lequel parut *Gui de Chauliac*, pour nous mettre ensuite sous les yeux un tableau plus riche & plus fécond, dans lequel on voit *Mundinus* le restaurateur de l'anatomie, *Vésale*, l'immortel *Vésale*, *Paré*, *Pierre de la Forest*, *Tagault*, *Houllier*, *Marianus Sanctus*, *Paracelse* même, & *Van Helmont*; il nous donne une exposition succincte de leur méthode sur la curation des ulcères. Nous touchons enfin au *xvii^e* siècle qui a produit *Félix Wurtz*, *P. Barbette*, *Wiseman*, *Muys*, *Saviard*, *Belloste*, *Purmann*: leurs idées, leurs vues, leur doctrine, leur méthode de traiter les ulcères sont rapportées d'une manière claire & précise. La chirurgie, dans notre siècle, a fait de plus grands progrès; il étoit juste de faire connoître quelques-uns de ceux auxquels ils sont dûs. *M. Camper* nous les montre ces progrès entre les mains de *Le Dran*, de *Sharp*, élève de *Chéselden*, &c. Rien de plus savant, & de plus instructif que cette seconde section du mémoire de *M. Camper*. La troisième traite de la cure des ulcères; il seroit difficile de rendre un

compte exact de la méthode prescrite par l'auteur, sans copier tout ce qu'il dit sur cet objet important. Nous renvoyons au mémoire même, qu'on ne sauroit trop lire & trop méditer, étant fait de main de maître, & d'un praticien exercé, qui, malgré une multitude d'affaires, s'est occupé, durant plusieurs années, de l'examen & du traitement des ulcères chiro-niens, & dont les soins ont été heureux. Quant à l'espèce nommée *spina-ventosa*, M. Camper avoue qu'après s'y être pris de toutes les manières, qu'après avoir essayé de toutes sortes de médicamens, tant internes qu'externes, il a eu la douleur de travailler infructueusement. Il reconnoît encore l'incurabilité du cancer ou carcinôme, contre lequel cependant des affronteurs prônent des remèdes infaillibles, & osent même se vanter de guérisons qu'ils n'ont pas faites : rien ne coûte au charlatan sans pudeur, parce qu'il n'a rien à perdre, & beaucoup à gagner au contraire, dès qu'il peut faire des dupes. Écoutons ce que dit M. Camper sur cette maladie terrible : « Ainsi que moi, messieurs, vous avez observé que les (prétendus) spécifiques les plus célèbres, & vantés dans ce siècle, comme opérant des miracles, le *solanum furiosum*, & la ciguë, non - seulement ne

procuroient point de guérison, mais n'apportoient pas même de soulagement au malade. J'ai pansé souvent des ulcères cancéreux, afin de pouvoir prononcer plus sûrement sur la vertu des remèdes : de tous ceux que j'ai employés avec le plus d'avantage, c'est la décoction de quinquina ou d'écorce de saule, ou d'autres semblables, dans laquelle on ajoutoit de l'esprit de sel marin, ou de l'esprit thériacal ou camphré. M. *Gooch*, anglois, dans son ouvrage intitulé : *Practical treatise on wounds*, pag. 140, déclare qu'il a reconnu dans le quinquina la même efficacité : mais j'avouerai que je n'ai pu guérir aucun cancer ».

Il résulte de tout ce que dit M. *Camper* dans son mémoire, que les corps humides, l'air même, les huiles & les graisses sont contraires aux ulcères de toute espèce, & que les astringens, tant fossiles que végétaux, leur sont convenables ; & que, d'après les excellentes observations de l'illustre & savant M. *Pringle*, tous les remèdes qui résistent à la pourriture sont de la plus grande utilité.

M. *Chambon*, maître en chirurgie, résidant à Brévane, pour récompense de son travail sur le même objet, a reçu aussi une médaille d'or. Il observe d'abord,
dans

dans son MÉMOIRE , que dans la plus haute antiquité les remedes employés pour soulager ou guérir les maux externes étoient d'une extrême simplicité; l'infusion ou la décoction d'une plante, la pulpe d'un fruit ou d'une plante sous la forme de cataplasme. Aujourd'hui même encore chez des nations entieres, que nous appellons barbares, les plaies & les blessures ne sont traitées qu'avec un baume naturel. Mais enfin on négligea ces remedes simples offerts par la nature, pour leur en substituer de composés, dont l'huile, le beurre, la graisse, le miel furent la matiere; on y fit entrer ensuite la résine, la cire, la térébenthine, le mastic, la myrrhe, l'encens, & cent autres substances. Ces compositions fastueuses ont différens noms; tantôt elles portent le nom de l'inventeur, tantôt celui de la drogue qui y domine, tantôt un nom plus superbe, celui-ci étant appelé *royal*, celui-là *apostolique*, *main de dieu*, *divin*. M. Chambon, après avoir montré les défauts de ces compositions, fait voir le danger ou l'inutilité de leur application. Il propose la réforme dont les onguens & les emplâtres sont susceptibles. Il veut que pour le pansement des plaies & des ulceres, on revienne à la simplicité des premiers hommes. Ce cri se fait

entendre, il est vrai, depuis plus de deux cens ans ; il frappe les oreilles de la multitude, mais la routine aveugle & l'empirisme parviennent trop souvent à l'étouffer. On trouve d'ailleurs dans ce mémoire des observations qui confirment puissamment les réflexions de l'auteur.

Le DERNIER MÉMOIRE, qui a eu l'*accessit*, est de M. *Aubray*, chirurgien en chef & membre de l'académie des sciences & belles-lettres à Caen. L'auteur l'a divisé en trois sections. Il consacre la première à l'histoire de l'art dans les variations de la pratique en différens temps & en différens lieux ; mais cette pratique elle-même (dit-il) fut toujours subordonnée & relative aux variations de la théorie sur la nature des chairs ulcérées, sur le mécanisme de leur reproduction, sur les différens états ou périodes des ulcères, sur les indications qu'elle tiroit de ces temps ; enfin sur la forme, le mélange, & les propriétés des substances d'où résulterent les onguens & les emplâtres. L'examen & l'appréciation de ces idées théoriques, ajoute-t-il, doit donc essentiellement précéder & préparer la démonstration des inconvéniens qui résultent de l'abus des onguens & des emplâtres, qui fait l'objet de la seconde section. M. *Aubray* s'occupe, dans la troi-

sieme, de la réforme dont la pratique vulgaire est susceptible à l'égard des onguens & des emplâtres dans le traitement des ulcères.

Nota. Ce recueil des mémoires qui ont concouru pour les prix de l'académie royale de chirurgie, est encore imprimé de format in-12, & forme 13 volumes qui se vendent 32 liv. 20 sols.

S U I T E E T F I N

*Du mémoire sur la convalescence ;
par M. BALME.*

Mais dans une maladie dont le génie ou le caractère particulier est d'employer un temps très long à se produire, à se soutenir, & à se terminer, il n'est point douteux que la nature conséquemment affoiblie par un travail long & soutenu, ne puisse, dans un court espace de temps, recouvrer facilement ce qu'elle a perdu. Ce ne sera que peu à peu & insensiblement, qu'on la verra rentrer dans tous ses droits.

Il en sera de même lorsque le médecin employant une méthode contraire, annulera les forces de la nature, nécessaires

pour une prompte & heureuse crise ; ou bien encore , lorsque le malade , épuisé avant la maladie , se trouvera d'un tempérament ruiné par des excès , ou affoibli par des causes antérieures , qui donnant naissance à des symptômes nerveux (fléaux fatiguans & souvent insurmontables de la coction & de la crise) , feront que la nature se trouvera gênée dans ses mouvemens , paresseuse dans son travail , lente dans ses opérations ; & ne pouvant que procurer à la longue , & d'une manière lente & pénible la crise nécessaire , il ne lui restera par conséquent que très peu de forces pour la *convalescence* , que le médecin sera obligé de ménager , soutenir , augmenter peu à peu , pour parvenir , après beaucoup de temps & de soins , au but de la santé. C'est ce qu'on appellera alors une *convalescence longue & pénible*. *Summa potius præfagitionis , in morituris convaliturisque est , quoties vis morbi cum ægri facultate conferatur.* Galen. in text. 6 , progn. Hipp.

On observe certaines maladies annoncer dès leur invasion par une multiplicité de signes & de symptômes , combien elles seront graves , & leur terminaison pénible & très éloignée : la crise cependant se montrer bientôt , & comme à l'improviste , & faire passer de suite le

malade à une *convalescence* prompte & sûre, dont la durée n'est qu'une nuance très légère entre la maladie & la santé. C'est ce que je nomme une *convalescence subite & inattendue*. J'en ai, entr'autres, deux exemples singuliers.

M^{lle} D., d'un bon tempérament, a tous les signes d'une vraie pleurésie, contre laquelle j'emploie les remèdes appropriés; il survient dans la nuit du 6^e au 7^e jour, une sueur assez abondante, qui laisse la malade sans fièvre, & dans un état vraiment naturel. Je me défie, je crains, je reconimande diète & régime; on ne m'écoute pas, la guérison est complète; & la *convalescence* tient à la santé.

Pour soulager une femme ascitique depuis deux ans, chez laquelle quelques remèdes majeurs n'avoient rien fait, j'ordonne de faire la ponction, persuadé qu'elle est au dernier période de la maladie, & que cette opération, que je prescris avec crainte, à raison de la foiblesse & de l'affaïssement, diminuera un peu ses douleurs qui étoient fort graves, & prolongera sa vie de quelques instans. On en retire environ vingt livres d'eau couleur de café; les douleurs diminuent & cessent; point de diète, point de régime, point de remèdes, je la perds de

vue ; je ne peux la reconnoître au bout d'environ un mois , à sa vigueur , à son embonpoint , à sa fraîcheur , en un mot dans le meilleur état de la santé. *Morborum acutorum (& chronicorum) prædictiones, non omnino certæ sunt nec vitæ, nec interitûs.* Hipp. aphor. 19, sect. 2.

Lorsqu'à la disparition plus ou moins prompte, ou à la diminution des signes ou des symptômes d'une maladie, on compte, on se décide, sur le commencement de la *convalescence*, & que les preuves d'une coction parfaite n'ont pas eu lieu, de même que les mouvemens & les excretions critiques, on se trouve trompé par les apparences, parce que, comme nous l'avons déjà dit, c'est une *fausse convalescence*.

Mais en raison de la gravité de la maladie, de son caractère caché, de sa marche dissimulée, souvent encore de quelques restes d'affection qui ne paroissent pas mériter attention, & qui sont de la plus grande conséquence, on doit non-seulement former des doutes sur les apparences de cette *convalescence*, mais même trembler de ce calme trompeur, dont l'expérience a montré les tristes suites. C'est souvent une métastase mortelle qui se prépare ; c'est un dépôt qui va pa-

roître , & du plus mauvais caractère ; c'est une évacuation sourde , qui , en se montrant , précipitera le malade , &c. : on doit en conclure que ce sont les caractères d'une *convalescence fausse & dangereuse*.

Un exemple assez récent se présente de suite , & m'a mérité la haine d'un confrere , parce que j'ai été soupçonné , connoissant le danger , de n'avoir pas averti le malade , qui étoit son pere , pour un arrangement d'affaires , que la mort précipitée n'a pas permis de faire à son avantage. J'en fais encore ici l'aveu , je fus surpris ; on doit m'en croire sur ma parole : le *Journal de médecine* peut fournir des preuves de ma bonne foi dans l'exercice de ma profession ,

Je suis appelé pour M. C. . . , je ne trouve pas des symptômes fébriles bien violens ; un mal - aise depuis quelques jours , peu de fièvre , dégoût , lassitude , avec un peu de jaunisse. Je prescris des délayans , quelques anti-biliéux , qui sont suivis d'un purgatif légèrement émétisé. Après l'effet d'un second purgatif , le malade est mieux , peu ou point de fièvre ; il appete le bouillon , le potage est bon ; accoutumé au vin , il le desire , & la petite quantité accordée est trouvée excellente ; le malade , craignant du

commencement, est dans la sécurité. Au terme de 5 ou 6 jours que je l'ai vu, il survient dans la nuit une diarrhée sanglante, avec abondance, beaucoup de douleur, & à plusieurs reprises; je suis appelé de grand matin, tout est changé: le ventre est tendu, la bouche sèche, le pouls petit, presque perdu, les extrémités froides, le visage vraiment hippocratique, & le malade ne fait que balbutier. D'après une consultation on prescrit tout ce qui peut adoucir les coliques, diminuer l'évacuation sanguine, donner des forces à la nature, mais en vain; le malade meurt au bout de 18 à 20 heures, sans qu'il ait succédé d'évacuation égale à celles de la nuit. . . . Combien d'exemples chaque médecin ne pourroit-il pas produire en ce genre?... *Iis quæ non cum ratione sublevant, non oportet fidere.* Hipp. aph. 27, sect. 2.

Mais lorsqu'une maladie a parcouru tous ses temps, que les signes de coction ont indiqué son déclin, & que le malade, après quelques mouvemens critiques, n'est pas trop épuisé par la longueur de la maladie, si les signes de la *convalescence* se perpétuent, on peut bien comprendre un peu sur leur valeur, quoique la *convalescence* soit *fausse*, parce que les mouvemens critiques, quoiqu'avantageux, ont

été imparfaits, & n'ont produit qu'une crise partielle; mais le médecin attentif doit être en garde contre tout ce qui peut altérer la continuation des mouvemens de la nature; & bien loin de laisser le malade à lui-même sur les apparences de la *convalescence*, bien loin de se contenter de prescrire un régime, les soins doivent être continués; il a toujours l'œil ouvert sur tout ce qui se passe, il favorise, il aide la nature en arrêtant tout ce qui peut la troubler, il tient ferme contre les prétentions d'une *vraie convalescence*, qui en effet ne tarde pas à paroître, & qui montre évidemment que les précédentes apparences indiquoient une *convalescence fausse & peu dangereuse*, mais qu'une autre manière d'agir auroit aggravé, & changé en une *convalescence fausse & dangereuse*. Nous sommes d'ailleurs avertis depuis si long-temps: *Quæ judicantur, & judicata sunt, nec moveto, nec innovato, sed finito*. Hip. aph. 20, sect. 1.

L'observation nous montre tous les jours combien il est absolument nécessaire que le médecin connoisse les mouvemens de la nature; ceux qu'il peut ou qu'il doit favoriser, aider, modérer, ou encore abandonner à la nature elle-même; puisque, sans ces connoissances absolument indispensables, nous faisons des écarts,

des méprises dangereuses, des fautes graves, & c'est le plus souvent pour vouloir trop faire, trop précipiter, qu'on brouille tout, qu'on dérange tout; que la nature affoiblie & affaissée par nos remèdes, ou nos prétendus secours, ne peut plus rentrer dans ses droits; qu'on ne doit plus compter sur ses forces, quelques moyens qu'on emploie, quelques soins qu'on se donne pour lui fournir les secours convenables, afin de parvenir à l'état de santé.

C'est ce qu'on voit arriver à la suite de ces grandes maladies, où une méthode active & fougueuse a cru devoir être seule chargée de préparer & d'expulser la matière morbifique. Ce sont ces saignées abondantes dont le nombre a souvent été incroyable, qui ont jetté le sujet dans un état de foiblesse dont il ne se relèvera jamais; ce sont ces purgatifs multipliés, depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, qui, en dérangeant le travail de la nature, ont procuré toutes ces fausses crises, & ont changé ce tempérament autrefois fort, vigoureux, à présent foible, débile, qu'un rien affecte, qu'un rien dérange, & auquel le régime le plus exact suffit à peine pour procurer un état toujours chancelant entre la santé & la maladie. Ce sont encore ces mé-

rhodes particulieres , nées dans le sein du charlatanisme , pour traiter certaines maladies chroniques , qui , en portant un désordre absolu dans la machine , y laissent à jamais les preuves de l'ignorance de l'artiste , & l'empreinte ineffaçable des remedes , dont l'action ne procure au malade que des regrets & un état de vie , tel que la maladie seroit plus à desirer , & laisseroit au moins l'espérance de la santé. C'est cet état malheureusement si multiplié de nos jours , que j'appelle *convalescence continue jusqu'à la mort*.

Mais on doit dire aussi avec vérité , qu'on observe certaines maladies dont le caractère féroce épuise par lui-même , ou par son effet propre , le tempérament du malade à un tel point , qu'on ne doit plus espérer qu'il recouvre jamais la vigueur & le bien être qui le constituoient tel auparavant ; sans qu'on puisse en aucune maniere accuser la méthode ou le traitement employé par le médecin , ou sans qu'il ait lui-même rien à se reprocher sur ses soins , sa précipitation ou sa lenteur , ainsi que sur le choix & l'emploi des secours. On voit arriver en effet des cas semblables à la suite de quelques fièvres malignes , & de quelques maladies chroniques ; mais ces cas sont peut-être plus rares qu'on ne pense : ce n'est pas

d'ailleurs le public qui doit les connoître, ou qui peut en être le juge, c'est le médecin seul, livré à ses réflexions & à son jugement propre.., *Quamquam equidem vehementer hunc medicum laudarim, qui parùm peccet : at exacta certitudo rarò cernitur.* Hipp. de prisc. med.

On sera peut-être étonné que j'ose avancer que l'art devient quelquefois supérieur à la nature ; & c'est là aussi son triomphe & son côté le plus avantageux : mais le médecin n'en recueille le fruit que de sa satisfaction intérieure, par le bien qu'il procure au sujet qui n'en connoît jamais le prix, & par les avantages qu'il retire pour étendre de tout son pouvoir les limites de l'art. Ces cas se montrent, & ils sont assez fréquens ; c'est assez de les indiquer ici : c'est mieux de les connoître, & c'est bien plus si on peut les renouveler.

Je m'explique : dans un sujet précédemment attaqué de quelque affection qui ne constituoit pourtant pas l'état véritablement malade, mais qui tient véritablement plus à la maladie qu'à la santé, lorsqu'une maladie survenue postérieurement ou accidentellement est jugée, & que la *convalescence* se montre de suite avec plus ou moins de force, & avec les signes qui lui sont propres, le médecin éclairé

& adroit profite de ce temps où la nature est encore occupée d'un reste d'évacuation critique, pour qu'en prolongeant ce travail, & ménageant les forces, il dirige les derniers efforts de la nature vers l'ancienne affection, afin d'emporter & détruire ensemble les causes qui la produisoient, & assurer une convalescence inattendue.

On peut en voir quelques exemples chez les femmes en couche, chez lesquelles l'obligation ou l'habitude de rester renfermées, & d'observer un régime soutenu pendant un temps déterminé & souvent très long, produit le même effet qu'on pourroit en attendre des soins d'un médecin attentif. On présume sans doute, que je ne veux pas parler de ces affections qui ne sont que les suites de la grossesse, & dont l'accouchement est la crise; je ne veux pas y comprendre encore rigoureusement ces anciennes affections que la malade porte souvent d'une couche à l'autre, & qui sont le produit de quelque engorgement laiteux: alors c'est le propre de la fièvre de lait bien ménagée, de détruite cette matière morbifique, & de l'évacuer.

Je me restraints à ce nombre d'affections vaporeuses auxquelles un mauvais régime ou des excès ont donné naissance;

à ces maladies de la peau, si souvent rebelles, qui ne doivent leur apparition qu'à des veilles, à des exercices violens, à des alimens échauffans, &c. auxquelles le médecin soigneux porte la plus grande attention, & pour lesquelles il prolonge la *convalescence*, afin de pouvoir les détruire heureusement.... Trop heureux le malade qui se voit ainsi trompé par son médecin!... Heureux le médecin qui rencontre des gens dociles à l'approche de la santé!... *In arte medicâ, quæ rectè fiunt, plerumque quidem hominum vulgus non admodùm laudat : at si in aliquo repugnans natura, eum qui curatur interemerit, medicos incusat.* Hipp. *epist. ad Dem.*

J'aurai sans doute bien de la peine à persuader qu'on doit ranger certaines affections, ou certaines maladies, dans le genre des *convalescences*; mais l'expérience est mon appui, & l'observation journalière ne le prouve que trop. Combien de gens dans le monde ne jouissent de la vie qu'au prix de certaines affections ou maladies habituelles, dont la disparition les jette dans le danger le plus grave de perdre la vie, & qui ne peuvent la racheter qu'au prix du renouvellement de l'ancienne maladie? Combien de tempéramens, soit foibles & dé-

licats, qui n'ont d'autre espérance de voir terminer une grande maladie, que par le moyen d'une plus légère, qui sera pour eux, ou pour le médecin, le signe le plus évident de la *convalescence*; & l'adoucissement de cette maladie postérieure, ou son état moins vif & moins douloureux, constituera à jamais pour eux l'état de santé.

Les maladies dont il est question, & qui caractérisent la *convalescence*, ou qui l'assurent, sont très connues, & le vulgaire en nomme quelques-unes *maladies de santé*. Hippocrate nous en fournit bien des exemples; mais ce n'est pas ici le lieu de surcharger cette matière de passages. Je me contente d'en indiquer quelques-unes, telles sont bien des maladies de la peau, comme dartres, croûtes, &c.; quelques évacuations muqueuses, comme hémorrhoides, fluxus blanches, diarrhées, sueurs, crachats, urines troubles, épaissies, &c.; certaines tuméfactions des glandes, comme du col, du sein, des aisselles, des jambes, &c.; les loupes même à certains égards, la goutte, la sciatique, les douleurs rhumatismales, &c. &c. &c., affections en général qu'on ne peut détruire qu'en procurant des maladies très graves, & qui constituent, pour divers sujets, l'état de *convalescence*.

Enfin on peut dire , à la rigueur , que la santé n'étant qu'un objet idéal , *notre vie n'est qu'une convalescence continuelle* , qui mérite , demande , exige les soins continuels du médecin , & les secours de la médecine. Nous devons donc bien applaudir avec raison à *Hoffman* , d'avoir avancé & soutenu , que les soins du médecin étoient autant nécessaires à l'homme regardé dans l'état de santé , qu'à l'homme que l'on considère malade. *Dissert. de necessario sanis medico* , tom. 6 , part. 1 , suppl. 2.

Au Puy , ce 25 juin 1778.

O B S E R V A T I O N

SUR UNE STUPIDITÉ SINGULIERE.

Par M. LALLEMANT , docteur en médecine de l'université de Montpellier , correspondant de la société royale de médecine de Paris , conseiller-médecin du Roi , des baillages d'Epernay , &c.

Les recherches journalieres & scrupuleuses des physiciens , pour examiner & surprendre la nature , & l'admirer jusque dans ses écarts , en ont beaucoup facilité l'étude , & augmenté les connoissances.

L'homme

L'homme, qui en a toujours été le premier objet, a discoursu sur tout, & cherché à tout expliquer; s'il est soumis à la raison, il veut aussi tout soumettre à son raisonnement. Le mécanisme des sensations, l'explication des mouvemens du corps, celle de l'action des nerfs & du fluide nerveux, &c. ne sont plus pour lui des problèmes; il a même été jusqu'à vouloir expliquer l'empire de l'ame sur le corps: ce souffle de la Divinité qui le rend si supérieur à tous les autres animaux, qui cependant est soumis au développement des parties matérielles de ce même corps, & obligé d'en suivre les progrès, a toujours, jusqu'à présent, démontré la supériorité de son empire, & su se mettre au-dessus de l'instinct de la brute. Ni le défaut, ni l'augmentation de quelque partie, n'ont jamais paru pour lui des obstacles insurmontables. Telle est l'idée sublime que le sentiment intérieur nous donne de notre existence. A Dieu ne plaise que je cherche à l'affaiblir par l'observation suivante, je vais l'exposer simplement, & laisserai faire à ceux qui la liront les réflexions qu'elle pourra leur suggérer.

Appelé, les derniers jours du mois de juillet, à Fétigny, village éloigné de quatre lieues d'Épernay, pour y voir un

malade, le curé de l'endroit me fit entrer dans une maison pour y observer une petite fille âgée d'environ onze ans, d'une stupidité dont il y a peu d'exemple. Cet enfant, qui ne fait faire aucun usage, je ne dirai pas seulement des facultés de son âme, mais même de celles de son corps, s'est toujours bien porté, est grand & formé pour son âge; il ne commence à faire usage de ses jambes que depuis six mois; tous les autres mouvemens de son corps sont en pure perte pour sa conservation & pour ses besoins. Il ne distingue aucun de ses parens, pas même le pain qu'on lui met à la main, puisqu'il ne lui est jamais arrivé de le porter à sa bouche. Il n'est ni sourd, ni muet, cependant il ne parle pas. Il exprime ses besoins par un cri si singulier, qu'on ne peut le définir, & qui ne ressemble ni à la joie, ni à la tristesse, & qui ne paroît pas même tenir de l'impatience. On lui met les alimens dans la bouche; & on a soin de ne lui donner que de la soupe, de la bouillie, ou autre aliment qu'il ne faut pas mâcher, dans la crainte qu'il ne suffoque en avalant. Si on le met sur ses pieds, & qu'on l'abandonne, il va également se précipiter dans le feu, dans la muraille & en bas des escaliers: la vue n'est point lagarde,

les mouvemens de la prunelle sont naturels, on les excite par la présence des objets qu'on place immédiatement devant. Voilà ce que j'ai observé : j'ai questionné la mere pour voir à quelle cause elle pouvoit attribuer de si tristes effets, me doutant que depuis onze ans, elle auroit eu le temps de se forger un système; elle me dit que dans sa grossesse, étant à demi terme, elle avoit eu une peur si considérable d'un revenant qu'elle avoit vu, qu'elle avoit pensé en mourir, & qu'elle en avoit été malade tout le reste du temps de sa grossesse.

R É P O N S E

Au sujet de la maladie singuliere dont M. BONNARD, ancien chirurgien d'armées, &c., a donné le détail dans le Journal du mois de juillet 1778.

Dolores in quâcumque corporis parte periodicè exacerbantur, & statâ quâque horâ recurrunt; peccans illorum materies in affecto loco non generatur, sed aliundè venit. BAGLIVI, pag. 113.

Par M. LONGAVAN, docteur en médecine à Avranches.

IL est sans doute difficile, & d'autant plus difficile de rendre raison de la nature & des causes des violentes douleurs

que M^{lle}, âgée de 47 à 48 ans, éprouve à chaque minute, depuis huit ou dix ans, dans différens endroits alternativement, de très petite étendue de la face du côté gauche seulement, précédées d'un rouge qu'on voit monter au visage, & suivies de crachats, & quelquefois d'excrétion abondante de salive, que le défaut d'altération dans les parties affectées depuis si long-temps, & le changement des douleurs d'un endroit à un autre, ne laissent guere soupçonner un vice local au moins qui soit seul cause des accidens. Ainsi je m'attacherai plutôt à proposer les remèdes qui pourroient apporter quelque soulagement, qu'à faire bien des recherches pourquoi une joue plutôt que l'autre, un petit espace plutôt qu'un autre, ou plusieurs autres sont le siège permanent des violentes douleurs, pensant que pour produire un tel phénomène, il ne faut peut-être qu'une disposition vicieuse & particulière dans les petits tuyaux des parties affectées à admettre une matière âcre dont la présence excitera, 1^o. le tiraillement & l'agacement des fibres nerveuses, d'où s'ensuivra la douleur causée comme par un million de pointes d'épingles, avec une flamme que la malade sent s'élever de l'endroit douloureux; 2^o. l'arrêt du sang

dans les vaisseaux capillaires, d'où vient le rouge qu'on voit monter au visage. Pour ce qui est de l'excrétion des crachats & de la salive abondante, c'est une suite du relâchement alternatif, quoique très court, qui arrive aux vaisseaux glanduleux après leur constriction spasmodique & sympathique.

D'après cela, il pourra paroître moins étonnant qu'on ne voie jamais aux parties affectées aucune élévation ni trace de la maladie, la cause physique excitante étant ou me semblant être une sérosité âcre très ténue & très déliée, qui y est portée & en est rapportée dans des périodes très courts; & on peut avec d'autant plus de fondement soupçonner une telle cause, que la malade doit l'époque de son mal à des boutons qui paroissent depuis quelques années aux avant-bras, & dont la disparition, au moyen d'une saignée, fut suivie, un an après, d'un rhume de cerveau & de poitrine, qui, étant dissipé, laissa une douleur sur la partie latérale gauche du nez, ces deux derniers accidens étant souvent le produit de semblable acrimonie.

J'ai vu dans une personne d'environ 45 ans, dont le tempérament paroît approcher de celui de la malade, qui avoit eu aussi quelques maladies de la peau,

& immédiatement après la cessation d'un rhume de poitrine, succéder les accidens les plus alarmans, dont le siège paroïssoit être dans les environs de la glotte, & suivis, dans leur cessation périodique, d'excrétion d'humeur pituiteuse, que j'ai guéris radicalement, & dont les remèdes furent quelques doux purgatifs, un vésicatoire, & sur tout quelques anti-spasmodiques & narcotiques. J'ai vu, dans une autre personne avancée en âge, des douleurs périodiques atroces sur un des pariétaux ; dont elle fut délivrée par quelques accès de goutte assez modérés. Dans le premier cas, la personne n'étant pas encore guérie, il se fit une métastase sur la peau du col, par une éruption de petits boutons rouges, qui contribua sans doute, avec les remèdes, à sa guérison.

Ces faits & les accidens qui ont précédés les douleurs actuelles de la malade dont il est question, me porteroient à penser qu'elle ne sera délivrée ou soulagée de ses douleurs que par le transport à la surface de la peau, de l'humeur morbifique, soit par les forces de la nature, soit par les secours de l'art, ou enfin par quelque accès de goutte qu'elle pourroit d'autant plus attendre qu'elle seroit née de parens gouteux, & qu'elle est dans un âge à éprouver bientôt une révolution assez capable de la produire.

Quant aux vues curatives : la saignée, s'il n'y a pas de signes de pléthore, ni les purgatifs hydragogues ou drastiques, ne me paroissent nullement atteindre au but. Les derniers évacueront bien une portion de la sérosité âcre, mais l'agacement qu'ils causeront sera toujours très propre à la reproduire ou à l'augmenter, autrement les douleurs de goutte auroient bientôt trouvé leur remède. J'ai pour garans de ce que j'avance, *Mead, Boerhaave, Van Swieten, Sydenham*. Ils ont reconnu, ces grands hommes, que les purgatifs ne produisent pas tout l'avantage qu'on en espère communément pour l'expulsion de l'humeur de goutte par les selles. *Sydenham* même condamne absolument tous les purgatifs dans tous les temps, soit du paroxysme, soit de l'intermission de la goutte.

Je ne serois pas d'avis non plus, que, pour combattre les douleurs opiniâtres de cette demoiselle, on employât bien des remèdes composés de la classe des sudorifiques incisifs échauffans. La fièvre continue avec redoublement, qu'elle éprouva, il y a deux ou trois ans, sans avoir fait cesser ni diminuer les accidens, est une preuve accessoire de l'inutilité qu'on pourroit en attendre.

Il faut donc chercher d'autres secours

& d'autres remèdes qui puissent remplir plus sûrement les indications qui paroissent se présenter, de corriger la masse des humeurs, de remédier à l'état de spasme & d'irritation de la fibre ; en un mot, de faire déloger ou évacuer & détourner par différens émonctoires la cause excitante.

J'ai dit, faire déloger : car il pourroit se trouver, par complication, quelques corps étrangers, insectes ou vers, &c. dans les sinus qui communiquent avec les narines, dont la présence ne contribueroit pas peu à la durée ou à l'augmentation des douleurs, vers lesquelles il est assez nécessaire de diriger ses vues, sur tout si les autres secours sont absolument inutiles ; & ce seroit pour cette raison, au moins en partie, que cette Demoiselle seroit bien, à mon avis, de faire usage, sur tout en fumée, de quelques remèdes vermifuges, capables en même temps de provoquer une plus abondante excrétion d'humeurs par les narines & par la bouche, tels que la sauge, la tanaïsie fumées en guise de tabac, & dont la vapeur seroit aussi souvent attirée par le nez. Le lait ; retenu long-temps & souvent dans la bouche, seroit encore un adoucissant propre à soulager.

Pour les révulsifs capables de détourner l'humeur agaçante des parties affectées,

outre l'application des sangsues vers ces endroits, dont peut-être on retireroit peu d'avantage, je conseillerois celle d'un vésicatoire à la nuque ou à la tempe, qui seroit plus propre que le cautere ouvert depuis 4 ou 5 ans au bras, d'attirer à la surface de la peau l'humeur morbifique, quelle que soit sa nature.

Mais les remèdes propres à corriger le caractère des humeurs & l'irritation spasmodique de la fibre, me paroissent tenir un des premiers rangs dans la cure. Entre plusieurs autres j'aurois à proposer, 1°. le petit lait, soit seul ou altéré de deux pincées de fleurs de tilleul qu'on y feroit infuser, qu'on continueroit pour boisson ordinaire pendant un certain temps; 2°. des bains & demi-bains tièdes domestiques, au nombre de 20, auxquels on reviendrait de temps en temps, suivant le bien qu'ils produiroient, & dans leur intervalle l'immersion des jambes dans l'eau tiède; 3°. quelque narcotique anti-spasmodique, donné soir & matin pendant quelques jours, comme 4 ou 5 grains de pilules de cynoglosse du codex, pour chaque dose, à laquelle on pourroit encore ajouter 2 grains de camphre: remèdes auxquels on reviendrait également de temps en temps. Ces secours n'empêcheront nullement l'usage

de quelque doux purgatif, combiné sur tout avec quelque altérant approprié, tel que 2 onces de manne fondue dans un verre de décoction d'un demi-gros d'écorce du Pérou, qu'on feroit passer de temps en temps, dans le cas sur tout de dégoût ou de signes de plénitude dans les premières voies; après quoi on songeroit à soutenir & à ranimer l'action de l'estomac, qui influe tant sur la qualité des humeurs, par quelque amer tonique, comme la petite centaurée ou l'écorce du Pérou en décoction, dont la vertu d'ailleurs ne se borneroit pas à l'estomac. Enfin si tous les moyens devenoient inutiles, on pourroit encore trouver quelque ressource dans l'usage du lait, dans un exercice convenable à l'état & aux forces de la malade, & un régime analogue qui doit exclure toutes les liqueurs spiritueuses, & tous les alimens salés, épicés, &c.

Voilà mon sentiment, les remèdes & les moyens que je croirois les plus propres à combattre les accidens de la Demoiselle dont il est question. Je souhaite que quelqu'un, & sur-tout de ces vastes génies, s'en soit occupé pour communiquer une théorie de leur nature & de leur cause beaucoup plus satisfaisante que la mienne, & des remèdes plus sûrs,

plus prompts & plus efficaces , pour dévoiler & exterminer l'hydre caché ; il me restera toujours la satisfaction d'avoir cherché les moyens au moins d'adoucir & de rendre les douleurs plus supportables.

*SENTIMENT de M. LAUGIER ,
docteur en médecine à Corp en Dau-
phiné, sur la même maladie.*

C'EST par la connexion ou la communication immédiate de leurs nerfs , que *Willis* (dont l'opinion a été ensuite adoptée par *Vieussens* , & successivement par le plus grand nombre des physiologistes) s'est occupé à expliquer les différens phénomènes de sympathie qui s'observent entre les diverses parties du corps ; & *Wyht* a cru pouvoir les rapporter entièrement au cerveau & à la moëlle de l'épine , qui donne naissance aux nerfs. Ce n'est pas ici le lieu de nous égarer dans aucune discussion à ce sujet ; il nous suffit de faire remarquer que la correspondance qu'il y a entre la tête & le canal alimentaire , est , sans doute , sinon la plus grande , du moins une des plus considérables , des plus familières & des plus constantes qui existent dans le système animal. Les cardialgies, les nausées,

les vomissemens sont, pour l'ordinaire, la suite des blessures, des commotions, des contusions du cerveau. On éprouve un serrement subit d'estomac, en apprenant une fâcheuse nouvelle, au récit d'une histoire tragique, au souvenir ou à l'aspect d'un combat, du danger d'un poison dont on auroit été menacé, d'un ennemi redoutable, d'un cri d'alarme; on vomit en voyant vomir, en tenant les yeux fixés, pendant quelque temps, sur le cours précipité des eaux d'un fleuve, ou bien en regardant quelque chose de dégoûtant, &c.; & si d'un côté les affections fortes de l'ame, dont les opérations, d'après le témoignage même de notre conscience, s'exécutent dans la tête, portent les plus vives atteintes aux fonctions de l'estomac, soit en causant l'inaction de ses fibres musculaires & nerveuses, soit en diminuant ou troublant la sécrétion des sucs digestifs; de l'autre aussi le calme & la tranquillité de l'être pensant facilitent les digestions, & mettent leur organe à son aise.

L'estomac, à son tour, n'étend pas moins ses influences sur la tête; & il est rare que celle-ci ne souffre, en tout ou en partie, du mauvais état du premier. Les étourdissemens, les vertiges, les céphalalgies, l'imagination dérégée,

l'insomnie, le sommeil pénible, les rêves effrayans, le cochemar, &c., ainsi que le clou, la migraine, la crampe de l'occiput & du synciput, les flammes passageres au visage, la langueur des yeux, l'obscurcissement de la vue, la dilatation de la prunelle, le strabisme, la souris, le tintoin, l'otalgie, l'odontalgie, le tic, &c., tiennent souvent à l'affection des nerfs de l'estomac, causée par les vers, les vents, les glaires ou quelque autre humeur nuisible; & c'est en remédiant aux vices de ce viscere, qu'on réussit à les faire cesser.

Le spasme douloureux, que la malade de M. *Bonnard* éprouva dans la joue du côté gauche, ne reconnoîtroit-il pas un pareil principe? Les glaires, dans l'estomac, n'en seroient-elles pas un agent suffisant? La cause procatartique, comme tout le monde fait, ne produit pas toujours ses plus grands effets dans les parties qui en sont le siege; & celle que nous indiquons seroit bien capable, par les impressions désagréables qu'elle feroit sur les tuniques de l'estomac, de mettre en action le pouvoir extraordinaire des nerfs sur les muscles de la joue affectée. Les maux de dents, qui fatiguoient la malade dans sa jeunesse, peuvent bien avoir disposé les nerfs des parties

334 RÉP. A LA CONSULTATION
actuellement malades , à recevoir l'effort ; les fluxions , auxquelles elle étoit sujette , le rhume de ceryeau & de poitrine , qu'elle effuya avant le cas dont il s'agit , déposent en faveur de la viscosité des sucs , & les vomissemens d'une piquete glaireuse paroissent bien en dénoter un amas dans les premieres voies. Il ne faut pas s'étonner si les symptômes sont devenus plus graves , & se présentent plus fréquemment, depuis l'usage des trop fameuses poudres d'*Aillaud* , de ce remede répandu pour le malheur des hommes , & qui , à raison des maux qu'il leur a faits , ne peut qu'être sorti de la boîte de Pandore.

Il faudroit donc , dans ces circonstances , détruire le foyer glaireux , & rétablir la force musculaire de l'estomac en calmant en même temps l'irritabilité des nerfs par le moyen de quelques doses d'ipécacuanha , & successivement de quelques gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac , étendu dans une infusion , faite à chaud , de racine de gentiane , ou bien de celle de livesche & de valériane sauvage. Par cette méthode j'ai guéri , il n'y a pas long-temps , une femme qui , entr'autres symptômes nerveux , tels que des pesanteurs , des gonflemens d'estomac , des nausées , le dégoût , l'oppression , &c.

qu'elle ressentoit depuis plusieurs mois, souffroit encore des douleurs vives sur la joue & les dents du même côté, lesquelles ne se terminoient, par une enflûre qui occupoit toute cette même partie du visage, que pour reparoître le lendemain ou le sur-lendemain.

Si cependant, après avoir remédié au mauvais état de l'estomac, le spasme au visage subsistoit, on réussira toujours, & dans tous les cas, à le faire cesser, en coupant ou cautérisant le nerf maxillaire supérieur à sa sortie par le trou sous-orbitaire; & même, s'il le faut, la grosse branche supérieure de la portion dure de la septieme paire, entre l'angle de la mâchoire inférieure & l'oreille. On peut voir, dans les observations d'*André*, plusieurs exemples de guérisons de tics, de douleurs atroces & de mouvemens spasmodiques au visage, opérées par ces moyens. *Guérin* (dans son traité sur les maladies des yeux) nous assure aussi qu'il a fait la section du nerf maxillaire supérieur, & celle de l'inférieur, & qu'il arrêta tout-à-coup la convulsion dont l'un & l'autre malade se plaignoient vivement. Il nous apprend encore que, par le moyen de celle du rameau supérieur du nerf orbitaire, *Moreau*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Paris, fit cesser,

336 RÉP. A LA CONSULTATION
dans une jeune fille, la convulsion des
paupières.

E X T R A I T

*De la consultation de M. DES-ONDES,
docteur en médecine à Millau en
Rouergue, sur la même maladie.*

LE thé au lait, au rapport de M. *Bonnard*, causant le vomissement, il est à présumer que ce vomissement ne vient point, à présent, par irritation, mais par plénitude d'estomac; c'est pourquoi je conseille l'ipécacuanha, suivi d'un minoratif; les eaux de Balaruc, le kina ou, à sa place, le suc de chicorée amère de jardin. Quant aux topiques, mon avis est qu'on fasse au plutôt, par jour & pendant quelque temps, plusieurs fumigations de mauve, tête couverte, & des scarifications avec la pointe de la lancette, aux gencives, plus ou moins profondes, principalement du côté gauche; les cantharides, appliquées derrière les oreilles, pourroient bien attirer trop de fluxion sur la joue qui est le siège des douleurs; cependant si les choses tournoient toujours de même, on pourroit les essayer, selon l'avis de *Celse*, mais toujours avec ménagement: on pourroit aussi
appliquer

appliquer les sangsues à côté du nez, sur le mal même, & derriere les oreilles. On ne dit pas si l'on a essayé des errhines de quelque espece.

D'après tous ces remedes, ayant donné quelque chose au temps & à la nature, s'il restoit quelque chose à faire, on reviendroit au même traitement, observant de répéter les remedes déjà prescrits, s'ils ont apporté quelque amélioration. Un medecin ne sauroit prévoir de loin, tous les changemens qui peuvent survenir; il suffit d'avoir donné, en général, un plan de curation que ceux qui sont près de la malade pourront suivre selon les occurrences des cas.

Les moyens suivans pourroient encore convenir. Par exemple, un caustere à chaque jambe, quoique celui qu'on lui avoit ouvert, n'ait rien produit. Les choses peuvent avoir changé, la personne étant déjà sur son retour, ces causteres tiendront lieu d'un agent menstruel. Les frictions sèches derriere les épaules & aux jambes avec une brosse ou un morceau de drap, faites de haut en bas; les ligatures, dans le temps du paroxysme, les bains domestiques, la musique, le spectacle, sur tout l'équitation, &c. &c.

A Millau, ce 21 juillet 1778.

*IDÉES sur la même maladie ; par
M. MENURET, médecin du Roi à
Montelimart.*

UN principe irritant qui agace, par intervalle, des organes éminemment nerveux, & extrêmement sensibles, paroît être la cause déterminante des symptômes qu'éprouve la demoiselle qui en est l'objet.

Mais quel est ce principe ? dans quelle partie réside-t-il ? est-il caché dans quelque repli profond du tissu cellulaire, errant dans les infractuosités, charié avec la partie rouge dans les vaisseaux sanguins, ou mêlé avec la lymphe nerveuse & nourricière ? Pourquoi sa funeste activité a-t-elle des temps plus ou moins inégaux d'exercice & de relâche ? Ce sont autant de mystères dont le médecin éclairé dédaigne l'explication oiseuse, inutile ou impossible, & qui n'empêchent pas même la marche sûre & méthodique du praticien. Quoique borné par cette ignorance théorique à une sorte d'empirisme, il n'en traite pas avec moins d'avantage & de sûreté les fièvres intermittentes ; & cependant il ne connoît ni la nature, ni le siège du principe qui les détermine,

& moins encore la cause du retour constant & varié des accès.

Dans le cas présent, où il faut un correctif réel d'un principe irritant, un tonique propre à corriger le pli vicieux des nerfs, & l'espece d'habitude physique qu'a contractée une humeur quelconque d'entrer dans une espece d'orgasme à certains intervalles plus ou moins irréguliers, j'oserois fonder quelque esperance sur l'usage de la ciguë & du quinquina : je conseillerois de leur associer la magnésie, & de former ce mélange de manière que la malade prit deux fois par jour un demi-gros de bon quinquina en poudre, douze grains de magnésie, & une dose d'extrait de ciguë journellement augmentée de deux grains : on pourroit faire prendre, par-dessus chaque prise, une tasse de quelque decoction appropriée, de bardane, de squine, de carotte, de fumeterre, suivant les indications particulières & la constitution propre de la malade.

Je ne pense pas que les purgatifs fussent nécessaires, quoiqu'il soit assez d'usage de les joindre à la ciguë ; il m'a paru qu'on pouvoit plus facilement s'en dispenser quand elle étoit associée au quinquina. Cependant, s'il y avoit lieu à quelque purgatif, je préférerois les eaux

340 RÉP. A LA CONSULTATION
minérales, dites acidules, imprégnées
d'air fixe & d'alkali fixe. Il est inutile
d'avertir que ces remèdes doivent être
continués très long-temps; mais je crois
à propos de prévenir que, si l'on étoit
dans le cas de soupçonner un vice dar-
treux acquis ou héréditaire, une obser-
vation heureuse m'a appris que pour le
déraciner on peut compter sur l'associa-
tion convenable des extraits de fume-
terre, de ciguë & du mercure doux;
ce vice dartreux se rencontre souvent
comme cause des maladies qui paroîs-
soient au premier abord lui être fort
étrangères.

A Montelimart, ce 25 juillet 1778.

C O N S U L T A T I O N
*De M. DUPOUY, membre du college de
chirurgie de Paris, résident à Bayonne,
sur la même maladie.*

JE crois, monsieur, que vous ne trou-
verez la solution des problèmes que
vous proposez sur une maladie singu-
lière, qu'après avoir fait l'examen de
l'état où peut se trouver le sinus maxil-
laire du côté malade, par la raison de
l'axiôme, bien qu'il soit trompeur, que

là où est le siège de la douleur, là est le siège de la maladie. Or il est certain que les principaux symptômes affectent particulièrement cette région, & que les autres n'en sont que des correspondances : quantité de faits, rencontrés d'ailleurs dans la pratique de ces maladies, me confirment dans cette idée. En conséquence je juge cette maladie comme dépendante d'une humeur catarrhale qui se dévoie des parties adjacentes dans cette cavité ; elle est quelquefois si difficile à connoître, que pour y parvenir il faut la soupçonner. Il est cependant rare que l'humeur ne se pratique pas quelque issue, mais le plus souvent imperceptible, ou elle s'échappe par la paroi nazale dans la narine (je n'entends point parler du conduit naturel du sinus), ou par-dessous la gencive le long de la racine de quelqu'une des dents molaires, ou même de la dent canine, quoiqu'elle ne donne pas dans le sinus : ces issues se font communément sur le côté dans l'intervalle des dents, ce qui arrive quand cette humeur se trouve dégagée de toute suppuration ; car alors il feroit difficile qu'elle ne donnât point lieu à des symptômes plus caractéristiques. Il est donc essentiel, dans ces cas, de s'occuper de ces recherches ; le cure-dent du dentiste, qui est mince & plat, est alors

le seul convenable à cet examen; s'il entre dans le sinus, on doit s'attendre à trouver ses tables plus ou moins dépouillées de leur membrane, & à coup sûr cariées; si on n'a trouvé aucune communication, il n'en faut pas moins procéder à la perforation de cette cavité, qu'on pratiquera avec une espèce de trois-quart, plutôt gros que grêle, vers le milieu de l'arcade alvéolaire qui contenoit les dents molaires, j'imagine qu'avec cette maladie on en conserve peu. Il convient d'injecter le sinus tout de suite avec de l'eau tiède, peu à peu, & en observant de ne pas le remplir: si les premiers jets sortent aussi-tôt par la narine, ce sera une preuve que la paroi nazale est ouverte à sa partie inférieure, & que le désordre soupçonné est existant, on prend alors une sonde un peu recourbée, pour examiner toute l'étendue de la cavité. Il arrive quelquefois que la membrane qui revêt le sinus est fongueuse, qu'elle cache la carie, & qu'elle fournit beaucoup de sang pour peu qu'on la touche; ce qui n'arriveroit pas sans cela.

—Vous avez sans doute jugé, monsieur, qu'il n'y a rien de plus difficile que de connoître une maladie dont on ne sauroit avoir les premières notions, & c'est bien ici le cas. Ce qu'on peut faire de mieux,

c'est de s'arrêter à un objet capable de fixer nos idées, quoique douteux, parce qu'il est en même temps le plus apparent. On ne peut donc alors qu'indiquer les vues qui peuvent conduire à la connoissance de la maladie. Nous désirerions, pour l'avantage de la malade, que nos doutes fussent justifiés, parce qu'elle seroit assurée de sa guérison. Il n'y a ici qu'un seul local d'affecté, il est admissible à l'examen le plus rigoureux, & sans aucun danger : qui pourroit empêcher d'y avoir recours, puisque c'est tout faire, si l'on y réussit. Si on est frustré dans son attente, tout le travail qu'on aura fait doit être regardé sans conséquence, les douleurs en sont bientôt passées, & la nature, sans qu'on se donne aucun soin, réparera en peu de jours le délabrement occasionné par l'opération. On peut seulement profiter de l'ouverture du sinus tant qu'elle subsisteroit, pour y porter quelques injections adoucissantes qui seroient superflues dans le cas de la carie. Il seroit très possible qu'on vous conseillât d'y en faire à la faveur de son conduit naturel ; mais outre qu'elles sont difficiles & très chatouilleuses, c'est qu'elles ne remédieroient à rien, & n'instruiraient en aucune façon de l'état du sinus.

A Bayonne, ce 31 juillet 1778.

OBSERVATION

SUR des accidens graves survenus après l'usage du sublimé-corrosif & de l'eau végeto-minérale, à la suite de dartres répercutées; par MM. TRUYART, docteur en médecine, & ALLOUEL, membre du college royal de chirurgie de Paris, docteur en médecine, &c.

Madame ***, âgée de 38 à 39 ans, est d'un tempérament foible, vaporeux & hystérique : sa sensibilité naturelle a été mise à l'épreuve par des accidens répétés, & des plus fâcheux. Cette dame avoit toujours eu un suintement d'oreilles qui devenoit quelquefois considérable ; il fourdoit même, à travers les régumens du crâne, une humeur de mauvaise odeur : d'ailleurs une dartre paroissoit & dispa-roissoit de temps à autre.

Les écoulemens dont nous parlons augmentant de plus en plus, déterminèrent la malade à consulter un médecin qui, pendant plusieurs mois, la tint à l'usage des adoucissans, des fondans, des dépuratifs, &c. Administrés par une main prudente, ces moyens contenoient la malade sans produire un grand effet : c'étoit l'intention. Pour remplir des vues

SUR DES ACCIDENS GRAVES. 345
plus salutaires, on lui fit un caustere au bras.

Une mort prématurée enleva, dans le commencement de cette année, le médecin en qui madame *** avoit mis sa confiance. Elle continua, pendant quelque temps, les remèdes qu'il lui avoit prescrits; mais, s'ennuyant de n'être plus dirigée, elle céda à des circonstances qui la jetterent entre les mains d'une de ces personnes qui ne doutent de rien, & qui, cherchant à complaire aux malades, plutôt qu'à suivre les règles d'une saine & sévère pratique, entreprennent tout. Quelle que soit l'issue, ils sont toujours parvenus à leur but.

Suivant les dispositions des choses, on crut qu'il n'y avoit rien de mieux, rien de plus facile que d'arrêter ces écoulemens : ils incommodoient, ils dégoûtoient la malade. Un traitement de trois mois suffisoit, à condition que l'on usât de tant de bouteilles de tels remèdes : propositions faites, propositions acceptées.

Ce moyen étoit l'*eau de Van Swieten* (1).

(1) *Note des éditeurs.* Les abus révoltans & funestes de la liqueur de *Van Swieten* se multiplient tous les jours. Ce remède, qui produit les effets les plus heureux, administré par un habile médecin, est toujours un poison entre les mains d'un empirique.

Nous croyons que le sublimé étoit à la dose recommandée; mais nous ne sommes pas aussi tranquilles sur le genre des précautions pendant son usage. Après peu de temps, les humeurs, auxquelles la nature avoit ouvert des issues avantageuses, commencèrent à s'arrêter. Un érysipèle survint au bras qui portoit un cautere superficiel; c'étoit sans doute un nouvel effort de la nature, mais on cherchoit à l'accabler entièrement: on appliqua des compresses imbues de l'eau *végéto-minérale*. L'humeur reparoissoit-elle à l'une ou l'autre oreille? même lotion *dessiccative*.

Enfin, après quelques bouteilles des *eaux de Van Swieten*, & de *Goulard*, tout disparut. Vers le 12 de juillet dernier, Madame *** fut attaquée de la rougeole; elle fut traitée par le même consulté (1).

On fut très surpris de voir naître & se succéder des accidens que l'événement met au rang des plus sinistres. Suivons l'ordre des temps.

(1) Nous ne sommes pas absolument certains du caractère de l'éruption, que nous appellons ici *rougeole* sur les bruits publics: les suites nous font soupçonner qu'on pourroit avoir donné ce nom à un nouvel effort de la nature opprimée. Nous exposons nos doutes.

La *rougeole* paroît guérie, la tête s'embarrasse, la fièvre continue, les disparates ne semblent être que l'effet d'un cerveau inquiet & simplement troublé. On donne l'émétique, on purge; dès-lors convulsion, délire. La malade est mise dans les bains tièdes; & par une gradation que nous ne caractériserons pas, on la fait passer aux bains froids; on verse même de l'eau de puits, en forme de donches, sur la tête. Les accidens répondent au traitement, ils acquièrent la plus grande intensité: en 15 ou 20 jours la malade est réduite au plus déplorable état.

La famille alarmée demande une consultation: nous nous assemblons le 26 juillet. La malade sorroit froide & roide du 7^e bain.

Tout examiné, nous voyons que la matière des écoulemens de tout temps établis, est absolument répercutée; que n'ayant point été évacuée par art, à mesure qu'on en diminueoit la sortie naturelle, elle étoit rentrée & confondue dans la masse des liquides; qu'une partie, refoulée vers le cerveau, causoit tous les ravages qui n'étonnoient pas encore celui qui traitoit la malade.

Nous soupçonnâmes (& ces idées se représentent encore sans être trop combattues) qu'à la suite de la *rougeole* il y

eur disposition à fièvre maligne ; disposition suspendue ; bouleversée par l'effet des bains froids , & des promenades dans un jardin.

Nos premiers soins furent de rappeler la suppuration du cautere desséché ; de déterminer & de soutenir d'amples évacuations , sans agacer la machine affoiblie , & qu'un rien portoit à l'état le plus convulsif.

Les délayans , les légers anti-spasmodiques , les ptisanes nitrées , les lavemens émolliens , les bains de jambes , à l'eau chaude , furent les premiers moyens que nous employâmes.

Le 27 juillet il paroît un peu de relâche. Le soir , nouvelles convulsions (1).

Le 28 , plus de tranquillité. Le soir , un affaïssement absolu succede.

M. *Cosnier* , qui jouit d'une réputation aussi bien établie que méritée , vint voir la malade , & nous anima par ses sages conseils. Il propose la saignée du pied... mieux apparent : il dure peu. Potion fortifiante.

L'affoupissement revient ; il précède le coma soporeux qui se soutient trois jours. La malade boit un peu plus facilement ;

(1) La malade s'est toujours plainte , & se plaint encore de l'estomac.

on l'agite, on la tourmente, elle ouvre des yeux hagards & roulans : elle répond cependant assez juste.

Les convulsions reprennent, mais avec moins de violence ; elle retombe dans le coma : deux jours après elle recouvre, pour quelques heures, la parole & la connoissance.

On applique le garou aux deux jambes, la suppuration s'établit, elle est blanche, épaisse, & semblable à celle que commence à donner le cautere.

Le 2 août la malade garde 15 heures trois demi-lavemens, & un entier fait avec la décoction de plantes émollientes & le miel de *nymphæa*. Les regles paroissent, mais en petite quantité : en vain veut-on les entretenir.

A une potion cordiale simple on ajoute ou le liliun de *Paracelse*, ou l'esprit v. a. h. Tantôt foible & languissant, tantôt élevé, tantôt dur, tantôt doux & paisible, tantôt convulsif, le pouls varioit même dans l'espace d'une heure.

Le 4, saignée du pied : la connoissance, le bon sens, la parole se rétablissent. Ce mieux marqué se continue jusqu'au second jour ; enfin jusqu'au 9 (quinze de nos visites) le mieux ne fut jamais qu'un éclair. Le véritable état étoit, ou le coma vigil, ou le coma soporeux.

On plaça encore les potions huileuses & camphrées; elles ne procurèrent que des évacuations par bas, mais copieuses. La suppuration se ralentit, on réapplique des bandelettes de garou. Il y a grande agitation, une potion calmante rend la nuit tranquille. Dans la journée suivante, la malade sort précipitamment, & comme en sursaut, de l'assoupissement, tient une conversation suivie avec des parens qu'elle n'a point vu depuis quelque temps. La secousse est assez vive pour lui permettre de parler d'affaires: la nuit est réellement calme.

Le 12, au réveil, Madame *** nous paroît comme de mauvaise humeur. Le soir, à peine répond-elle; elle semble étourdie: son pouls est foible, mais égal; elle se leve & se promene.

Le 13, l'assoupissement est à-peu-près le même. Potions huileuses, infusion de quinquina, lavemens.

Le 14, même état... épispastique au col... la tête est rasée: application de la calotte divine.

Le 15 & le 16 de même. On réapplique les vésicatoires sur les endroits où l'on avoit posé le garou: les petites plaies commençoient à ne plus suppurer. Depuis le 12 la malade ricane de temps en temps; les vésicatoires agitent, & ren-

SUR DES ACCIDENS GRAVES. 351
dent la parole. Un demi-grain de rartre
Ribié par pinte d'eau... émulsion... éva-
cuations, foiblesse, froid, colere, délire.

Le 18 le pouls est meilleur, la malade
parle beaucoup; il y a quelques éclairs
de raison.

Le 19, évacuations, sueurs, point de
connoissance: la nuit est tumultueuse.

Le 20, assoupissement: le soir elle est
transportée à Paris pour être sous les yeux
de M. *Cosnier*.

Nous rejettons la cause de tous ces
désordres sur la disparition trop prompte
de la dartre & des écoulemens que la na-
ture entretenoit depuis la naissance. Si
l'on ne peut apporter trop de soins, lors-
qu'il s'agit de découcher un égout natu-
rel, quelle doit être la circonspection
lorsqu'on se permet de le dessécher & de le
tarir? Mais ici, falloit-il penser à arrêter
une humeur dont le cours ne pouvoit
qu'être favorable à la santé déjà faible
de Madame ***? Les circonstances s'y
opposoient, les écoulemens avoient tou-
jours existé, la malade avoit la fibre
très irritable; elle avoit essuyé plusieurs
chagrins; elle arrivoit à ce temps où,
dans son sexe, l'on emploie les moyens
d'une évacuation artificielle.

A Senlis; ce 21 août 1778.

S U I T E E T F I N

*Des observations sur les fractures du crâne,
& particulièrement sur l'espece d'enfon-
cure appellée par les Grecs, thlasis ou
phlasis; par M. CAMPARDON.*

CINQUIEME OBSERVATION

*Sur une fracture considérable du crâne;
avec fracas & enfoncement des pieces
sur la dure-mere, au-dessus de l'oreille
gauche, dans laquelle on a enlevé plu-
sieurs esquilles de la portion inférieure
de l'os pariétal, & de la supérieure du
temporal.*

Le nommé *Matthieu Monlong*, bou-
langer, habitant de Déveze dans le pays
de Magnoac, âgé d'environ 45 ans, d'un
tempérament maigre, sec & bilieux,
d'un caractère vif & ardent, voulant seller
un cheval hargneux, pour aller à un
marché le 27 juin 1759, en reçut un coup
de pied au-dessus de l'oreille gauche, vers
les huit heures du matin, comme il se
baissoit pour prendre un bâton afin de le
battre. Il fut totalement assommé de ce
coup; il demeura sur la place, sans con-
noissance,

noissance, sans parole, & sans mouvement. Il vomit, à plusieurs reprises, les alimens qu'il venoit de prendre à son déjeuner. On appella sur le champ un jeune élève, fils d'un chirurgien mort depuis peu de temps dans le village. Il saigna d'abord le blessé au pied; il réitéra la saignée au bras sur le soir de la journée; il se contenta d'appliquer sur la contusion qu'avoit faite le coup, le baume de l'évangile.

Vers l'entrée de la nuit *M. Gaye*, chirurgien ordinaire du malade, arriva auprès de lui. Ce fut à-peu-près dans ce temps-là seulement, qu'il recouvra la parole; mais ses discours étoient sans suite & sans arrangement. Il ne cessoit de parler que pour se livrer à un grand assoupissement qui le tint toute la nuit suivante jusqu'au lendemain matin, & qui n'étoit interrompu que par des paroles vagues & inconséquentes. *M. Gaye* examina plus attentivement la blessure: il reconnut une contusion au-dessus de l'oreille gauche, de l'étendue de la paume de la main. La mollesse des tégumens, jointe à la crépitation des os, lui rendit sensible une fracture avec fracas vers la suture squammeuse. La sonde, introduite par deux petits trous faits par l'empreinte de deux cloux du fer du cheval, le rendit

encore plus certain de tous ces désordres. (On prétend même qu'en retirant la sonde du petit trou postérieur, on avoit vu sortir quelque petite partie de la substance du cerveau). On dilata ces trous, qui étoient à deux pouces de distance l'un de l'autre, par deux petites incisions dirigées de haut en bas, mais qui ne mettoient nullement à découvert les piéces fracturées. Il appliqua, sur la blessure, un appareil assez simple; &, comme elle lui parut fort grave & fort dangereuse, il applaudit volontiers à l'empressement des parens qui m'avoient fait prier de venir lui donner mon secours.

J'arrivai chez lui vers les trois heures de l'après-midi, le 28 juin, lendemain de son malheureux accident. Prévenu par ce récit succinct, je le trouvai plongé dans l'assoupissement; son pouls étoit très petit, un peu serré, mais assez réglé, & exempt de fièvre; il avoit tout le corps froid, mais principalement les mains; il paroissoit dans un grand abattement. Frappé de plusieurs cris que je lui fis, pour connoître plus parfaitement son état, il se réveilla de son assoupissement. Il proféra plusieurs paroles bien articulées, mais étrangères à mes demandes. Il ne répondit jamais catégoriquement, & d'une manière satisfaisante.

Après ces observations , je procédai à l'examen de la blessure. Je reconnus sans peine , à travers les tégumens , le fracas des os. Ainsi je me décidai sur le champ à ouvrir la contusion. J'établis une communication entre les deux petites plaies , par une incision que je fis de l'une à l'autre , & qui répondoit au centre des fractures. Comme cette première incision étoit directement & transversalement à un travers de doigt au-dessus de l'oreille , j'en fis une seconde qui vint aboutir à l'angle inférieur de la petite plaie postérieure , & plongeoit derrière l'oreille ; une troisième , qui se terminoit à l'angle supérieur de la même petite plaie , & qui s'étendoit vers la région supérieure & postérieure de la tête ; enfin une quatrième , dont la direction étoit vers la fontanelle , & aboutissant à l'angle supérieur de la petite plaie , ou impression antérieure du second clou. Comme le muscle crotaphite étoit intéressé dans la contusion , & même dans la première incision que j'avois faite sur son centre , je crus pouvoir me dispenser d'en faire une cinquième du côté de la tempe , pour ménager ce muscle dont les blessures sont susceptibles de tant d'accidens fâcheux.

Je séparai les tégumens & le péricrâne , non-seulement de toutes les pièces fra-

cturées, mais encore des bords de tous les os sains des environs. La plupart des pieces fracassées étoient enfoncées sur la dure-mere, & je crus d'abord être obligé d'appliquer plusieurs couronnes de trépan pour les relever. Je réussis néanmoins à introduire le bout pointu d'une spatule, entre la portion saine & inférieure du pariétal, & une esquille très considérable, formée par la fracture de la portion de cet os qui s'unit avec le temporal, par la suture écailleuse, vers l'angle antérieur & inférieur du pariétal. Par le moyen de cet instrument, je parvins à détacher & à enlever, sans aucune déchirure, cette grosse piece d'os, qui avoit un pouce & demi de long, & plus d'un pouce de large à son extrémité antérieure : elle étoit moins large à son extrémité postérieure ; son bord supérieur conservoit la forme arrondie du fer qui l'avoit séparée du pariétal ; l'inférieur étoit borné par la suture squammeuse qui la joignoit au temporal. Cette piece osseuse avoit plusieurs petites gouttieres qui logeoient des ramifications de l'artere de la dure-mere. J'enlevai trois ou quatre autres esquilles moins considérables ; ce qui formoit une ouverture au crâne, irrégulièrement ovale, de plus de deux pouces de long, & de plus d'un pouce

de large. J'observai de plus une autre piece du temporal, fracturée & un peu enfoncée sur la dure-mere; mais comme elle tenoit encore beaucoup, & que pour l'enlever il auroit fallu faire de grandes violences au péricrâne & au muscle crôta-phite qui la recouvroient, je me contentai de la relever jusqu'au niveau des autres os, pour remédier à la compression qu'elle auroit pu faire sur la dure-mere & sur le cerveau, ne doutant point qu'elle ne se détachât aisément dans la suite, comme cela est effectivement arrivé.

Comme dans ma premiere incision j'avois nécessairement ouvert une branche de l'artere temporale, dont le sang fut d'abord arrêté par l'application du doigt d'un assistant, je crus devoir me mettre en garde contre l'hémorrhagie. Je fis donc une compression suffisante avec de la charpie brute; mais craignant, avec raison, qu'elle ne portât trop sur la dure-mere & sur le cerveau, je me hâtai de lever cet appareil le lendemain de bon matin. Je le remplaçai par un autre plus léger, composé d'un plumaceau trempé dans l'eau-de-vie, que j'appliquai sur la dure-mere, de charpie sèche sur les os découverts, & d'un doux digestif sur les lambeaux des tegumens renversés, dont j'avois conservé

358 OBS. SUR LES FRACTURES

les angles. Le blessé fut saigné le soir du 28 : il passa assez tranquillement la nuit. Il étoit encore sans fièvre le lendemain matin 29 ; mais il étoit morne & un peu assoupi. Il ne répondoit jamais précisément aux questions qu'on lui faisoit. Il se plaignit d'une manière très vive & très impatiente , à la levée du premier appareil.

Après ce pansement je me retirai d'après du malade qui étoit éloigné de chez moi de trois heures de chemin. Je le laissai entre les mains de M. *Gaye* son chirurgien ordinaire , après être convenu avec lui, des moyens qu'il convenoit d'employer tant pour remédier aux accidens présens, que pour prévenir & corriger ceux qui pourroient survenir. Le même jour, 29 juin, le blessé ayant été tourmenté par beaucoup de visites, malgré nos défenses les plus précises, il parut avoir quelque disposition au délire. Il parloit avec beaucoup de véhémence, & sans aucun ordre bien conséquent. Il avoit le poulx ému, mais non pas décidément fébrile ; cet état détermina à réitérer la saignée sur le soir : elle calma le malade qui passa assez tranquillement la nuit suivante.

Le 30 les mêmes indices de délire s'étoient montrés, sans aucun caractère de

fièvre dans le pouls, on répéta la saignée avec le même succès. Le premier juillet on détacha quatre autres esquilles de la portion supérieure de l'os temporal : on pansa le blessé à l'ordinaire.

Le 2 juillet, quoique toujours exempt de fièvre, il donna de très grands signes d'inquiétude & d'impatience. Trompant la vigilance de ses gardes, il se leva de son lit, & sortit hors la maison pour aller dans une écurie. Cette démarche imprudente ne lui causa cependant aucun fâcheux accident.

Le 3, je revins auprès du blessé. Je trouvai qu'il s'étoit transporté lui seul dans le lit d'une chambre voisine : il n'avoit absolument point de fièvre. Sa parole étoit libre, ses réponses précises, ses raisonnemens justes & conséquens. Il se plaignoit qu'on vouloit le laisser mourir de faim; il demandoit à manger avec une obstination aussi aveugle qu'inflexible. J'avois beau lui représenter le péril évident où il s'exposoit en s'écartant du régime sévère auquel je l'avois condamné, rien ne put le convaincre de son imprudence. Il fallut se réduire à user des précautions convenables pour l'empêcher de ravir les alimens qu'on lui refusoit avec autant de constance que de sagesse... Je trouvai la plaie dans un état très favo-

table : la suppuration commençoit à s'établir d'une manière satisfaisante. Nous continuâmes de le panser selon la méthode que nous avions établie.

Je revins le 11 auprès du blessé ; je retrouvai la suppuration louable : la dure-mère nous parut menacer de former une hernie. Pour la prévenir, nous la comprimâmes avec de la charpie artistement arrangée. Nous en couvrîmes aussi tous les os découverts. Le malade étant sans fièvre, & toujours affaibli, nous lui permîmes de manger un peu de soupe.

L'ayant visité le 16, j'appris qu'il avoit eu, quelques jours auparavant, un peu de fièvre pour avoir mangé des prunes qu'il avoit été lui-même cueillir sur l'arbre. Je trouvai son poulx bien remis, de même que sa connoissance. Il étoit pourtant embarrassé pour soutenir la longueur de la conversation ; sa plaie étoit très belle ; les os découverts, & sains, commençoient à rougir & à montrer le germe de nouvelles chairs. La disposition à la hernie avoit cédé à la compression : il fut pansé avec de la charpie sèche.

A ma visite du 23, je trouvai sa connoissance & son jugement parfaitement rétablis. La superficie des os sains pouffoit des grains de chair d'une qualité toute favorable ; une exfoliation consi-

dérable commençoit à se séparer : la plaie étoit parfaitement belle.

Le 31, j'enlevai, sans effort, une exfoliation de la première table du pariétal ; elle étoit bornée par une fente qui aboutissoit à l'ouverture du crâne. Je séparai aussi une autre petite exfoliation de la table externe du temporal, qui anticiroit sur le bord de ladite ouverture. Toute la superficie des os sains pouffoit des mamelons de chairs rouges & grenuës, de même que la dure-mère. Les lambeaux des tégumens, que nous avions soin de rapprocher, commençoient à se recoller sur les os.

Le 7 août, je trouvai le fond de la plaie très beau. La dure-mère, couverte de nouvelles chairs, commençoit à se durcir ; mais le lambeau supérieur des tégumens menaçant de former une bosse par le resserrement de ses bords, & par leur union trop précipitée avec les chairs qui couvroient les os, je crus devoir détruire cette adhésion vicieuse & récente. Je fis des scarifications sur les bords trop froncés de la peau, afin de la faire étendre vers le milieu de la plaie, & de prévenir & détruire par-là la formation de cette bosse. Dans cette vue j'appliquai par-dessus ce lambeau des compresses graduées, & trempées dans une liqueur ;

362 OBS. SUR LES FRACTURES
pour opérer une compression plus efficace. Je n'observai encore aucun commencement de calus à l'ouverture du crâne.

Le 13, j'enlevai une exfoliation des deux tables du pariétal. Cette pièce étoit de la longueur de 5 à 6 lignes, & de la largeur de 3 à 4 : elle avoit la figure d'un quarré long ; son bout inférieur abou-
tissoit au milieu du bord supérieur de l'ouverture du crâne ; les chairs, qui avoient pris naissance de la surface de la dure-mère, me parurent se lier avec celles des environs, & acquérir un peu d'épaisseur & de résistance.

Le 22, je trouvai que les bords du lambeau supérieur des tégumens se recoquilloient, & s'attachoient vers les bords du trou du crâne : je détruisis derechef ces adhérences. Je scarifiai les bords des tégumens pour tâcher de les faire étendre vers le centre de la plaie, au moyen d'un léger suppuratif, & de quelques compresses graduées : il fallut aussi modérer plusieurs fois la croissance trop rapide des chairs par l'application de la pierre infernale.

Ces manœuvres, conduites avec assiduité, rappellerent en effet les lambeaux au centre de la plaie. Ceux-ci, réunis avec les chairs nées de la surface exté-

ture de la dure-mere, formerent enfin une cicatrice un peu enfoncée, qui ne fut bien parfaite qu'au commencement d'octobre suivant.

Qu'il me soit permis, en finissant l'histoire de cette cure, de faire quelques observations sur la formation de cette cicatrice. 1°. Dans le cours de ce traitement, j'ai été très attentif à considérer de quelle maniere se fermeroit l'ouverture du crâne; je n'ai jamais pu appercevoir le moindre indice de déposition du suc osseux par l'extrémité des os découverts. La plus grande partie de ces os a poussé des mamelons charnus sans éprouver aucune exfoliation. Dans ceux qui ont souffert ce dépouillement, j'ai vu ces mamelons, naissans de la partie saine, chasser les lames mortes par une espece d'anathême; la dure-mere, qui se montrôit dans le trou du crâne, s'est elle-même couverte de petits grains rouges qui, dans peu de temps, lui ont donné toutes les apparences de la chair; elle s'est insensiblement durcie jusqu'à acquérir la solidité & l'élasticité d'un ligament. Telle étoit sa forme & sa consistance tant que j'ai pu la voir dépouillée des régu-mens. J'y ai encore reconnu un peu de mollesse après que la plaie fût parvenue à sa consolidation; mais dans le mois de

juin dernier , c'est-à-dire , un an après le coup reçu , les parties couvertes par la cicatrice m'ont paru avoir acquis la résistance & la fermeté des os.

2°. La perte de la substance du crâne formoit une ouverture irrégulièrement ovale de l'étendue d'un petit œuf de poule. J'avois mis à nud les os des environs , de l'étendue au moins de trois travers de doigt (excepté du côté de la tempe & de l'oreille), afin de me ménager un espace suffisant pour l'application du trépan , dans le cas où je n'aurois pas pu réussir à relever ou enlever les piéces enfoncées ; & d'ailleurs afin de mettre à découvert routes les fentes qui aboutissoient à la fracture. Si je n'avois pas conservé les angles de la peau , quelle cicatrice énorme n'auroit pas résulté de leur section ? Combien ce retranchement , prescrit par l'ancienne chirurgie , n'auroit-il pas alongé la cure ? La cicatrice , formée par le seul desséchement des chairs fournies tant par les os , que par la dure-mère , n'auroit opposé qu'une foible défense contre les injures extérieures , au lieu que les régumens conservés , rapprochés & incorporés avec les chairs nées de la dure-mère , ont établi une cicatrice dure , solide & capable de prémunir le cerveau contre les atteintes dangereuses

qui pourroient l'affaillir du dehors. Tous ces lambeaux sont exactement garnis de cheveux, excepté dans le point de leur réunion, où il ne reste cependant qu'un léger enfoncement. On auroit peine à reconnoître, par la seule inspection de la partie, l'étendue du délabrement qu'elle a souffert.

OBSERVATION

*SUR une fille noyée rappelée à la vie ;
par M. WARNIER, maître en chirurgie en la ville de Ribemont en Picardie.*

LE 7 mai 1778, la nommée *Antoinette Bail*, âgée de 18 ans, paroisse de Meziere, à une lieue de Ribemont, tomba dans l'Oise, la tête la première, en y puisant de l'eau ; entraînée par le courant, elle ne put en être retirée que trois quarts d'heures après, par le sieur *Paringaut*, laboureur, cent cinquante pas au-dessous du lieu où elle étoit tombée. Elle ne donna d'abord aucun signe de vie ; mais les mouvemens qu'on lui procura, en la transportant dans la maison voisine, lui

firent rendre, par la bouche, une assez grande quantité de sang noirâtre. Il est probable que cette hémorrhagie fut salutaire à ladite *Bail*, puisqu'elle donna ensuite quelques signes de vie. M. le curé de cette paroisse, informé de l'accident, vola au secours de la paroissienne. Il ordonna (en m'attendant) de lui ôter ses habits, & de la mettre aussi-tôt dans un lit bien chaud; il la fit frotter par tout avec des linges & de la flanelle imbibée d'eau-de-vie chaude: on lui en mit dans la bouche, & on lui introduisit de la fumée de tabac dans le nez & dans la bouche. Arrivé auprès de cette infortunée, avec la boîte de secours, du dépôt de Ribemont, (dont M. le marquis de *Condorcet* a fait présent à cette ville) une heure après qu'elle fut tirée de l'eau, je la trouvai sans mouvement & sans connoissance; cependant elle respiroit un peu, mais d'une manière très laborieuse: elle avoit le visage gonflé, d'un rouge livide, sur tout les lèvres dont la couleur étoit noirâtre; le bas-ventre étoit tendu & fort gros; le pouls étoit petit, serré & très irrégulier. Croyant que la saignée étoit indiquée, & qu'il étoit possible de la pratiquer après ces premiers secours si heureusement administrés, j'en fis une fort

ample au bras ; & , pendant ce temps , je fis respirer souvent la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac : la saignée n'étoit pas encore achevée , que la respiration étoit déjà moins laborieuse , & que ladite *Bail* commençoit à secouer la tête , lorsque la membrane pituitaire étoit vivement affectée par la vapeur ci-dessus.

Je lui fis des frictions , principalement le long de l'épine du dos , avec un morceau de flanelle imbibée d'eau-de-vie camphrée ; je lui fis prendre ensuite quelques cuillerées de bouillon qu'elle avala , & en moins d'une demi-heure de ce traitement , la connoissance lui est revenue au point qu'elle a pu se plaindre de suffocation , de picotemens considérables à la poitrine , de nausées fréquentes. Sachant que cette fille avoit déjeuné avant de tomber à l'eau , & ces derniers symptômes me faisant croire que l'estomac étoit surchargé , je lui donnai deux grains de tartre émétique , fondu dans un demi-gobelet d'eau ; elle rendit son déjeuné un quart d'heure après , ainsi que de la bile fort verte , puis elle fit une selle copieuse , dans laquelle il y avoit beaucoup de sang. Après ces évacuations , la malade recouvra toute sa présence d'esprit ; mais peu après le pouls s'éleva , il lui

survint une grosse fièvre , beaucoup d'oppression , de spasme , avec mal à la tête , & une perte de connoissance momentanée. Ces nouveaux accidens céderent à la saignée du pied & aux lavemens simples , de maniere que le calme fut réel , & que la plus grande partie de la nuit suivante fut très bonne.

J'ai trouvé cette fille , le lendemain , mangeant un œuf & ne se plaignant plus que de foiblesse. Lui ayant demandé ce qu'elle avoit éprouvé dans l'eau avant de perdre toute connoissance , elle m'assura qu'elle avoit senti comme un poids énorme qui l'écrasoit au moment qu'elle avoit besoin de respirer , & qu'elle avoit même porté la main à la bouche pour empêcher l'eau d'y entrer ; que la nécessité absolue de respirer sans pouvoir le faire , avoit rendu ce poids si insupportable qu'elle en étoit étouffée ; que c'étoit tout ce dont elle se ressouvint.

Nous rendons avec plaisir un témoignage public au zèle & à l'humanité du sieur *Paringaut* qui a retiré de l'eau cette fille ; mais les mouvemens qu'on lui a donnés pendant son transport , l'hémorrhagie qui lui est survenue par la bouche , les premiers secours sur tout qui lui ont été administrés sous les ordres de
M.

M. le curé de la paroisse, sont les véritables moyens qui ont commencé à rappeler dans cette infortunée le principe vital suspendu, & facilité le succès de ceux que j'ai cru devoir employer ensuite. Si je publie cette observation c'est moins pour m'attribuer l'honneur de cette cure, que pour faire connoître les phénomènes que j'ai observés, & pour augmenter la liste des noyés rappelés à la vie, sur tout depuis 12 à 15 ans que le gouvernement s'occupe de cet objet si essentiel au bien de l'humanité.

*ASSEMBLÉE de la faculté de médecine
de Paris, du 14 août 1778.*

M. le Doyen a lu une lettre d'un curé qui demande l'avis de la faculté pour savoir si un enfant qui a été tiré du ventre de la mère par l'opération césarienne, un quart d'heure après la mort, lequel enfant étoit blanc dans certaines parties, bleu & noir dans d'autres, ayant été baptisé, pouvoit être réputé vivant?

M. Descemet a montré à la faculté les dessins qu'il a faits des fleurs de plusieurs

especes d'apocyns qui renferment des organes de la génération, analogues à ceux des quadrupedes. Ces organes consistent dans un gland, deux cordons de vaisseaux spermatiques, & deux testicules. Chaque fleur a cinq de ces organes; chaque gland est placé dans une vulve particulière.

M. *Bucquet* a lu un mémoire sur la préparation de la pierre à cauter.

M. *Dubourg* a demandé des commissaires à la faculté pour examiner un nouveau remede anti-vénérien, dans lequel il n'entre point de substances métalliques.

On a observé, dans le courant du mois, des rhumes de cerveau, qui se renouvelloient à chaque instant; & des morts subites en grand nombre. Il y a eu aussi des fievres rouges, & des esquinancies à la suite des fievres rouges; des pleurésies qui se sont terminées, la plûpart, par des sueurs le septieme jour, quelques-unes par les selles.

EXTRAIT du prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenu le 2 septembre 1778.

IL y a eu, dans le courant du mois dernier, des fièvres intermittentes, des crachemens de sang, des maux de gorge. Les coliques simples & inflammatoires ont été très communes, ainsi que les dévoiemens.

M. *Thierry* a lu plusieurs observations sur l'hémoptysie.

M. *Sallin* a lu un mémoire sur la galle des prisons.

M. *Goubelly* a montré à la faculté un nouvel instrument de son invention pour tailler les femmes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U T 1778.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	11, 0	17, 0	13, 2	28 1, 0	28 1, 0	28 1, 4
2	10, 0	18, 5	14, 9	28 1, 10	28 2, 0	28 2, 0
3	11, 2	19, 0	16, 5	28 2, 1	28 2, 0	28 1, 6
4	12, 5	21, 5	17, 7	28 1, 0	28 0, 3	27 11, 10
5	13, 5	22, 5	17, 8	27 11, 14	27 11, 10	27 10, 9
6	13, 4	21, 8	18, 9	27 10, 8	27 10, 8	27 10, 3
7	14, 0	22, 8	17, 2	27 10, 9	27 10, 8	27 10, 7
8	14, 0	21, 7	14, 8	27 10, 8	27 11, 2	27 11, 11
9	12, 3	19, 6	14, 8	28 0, 0	28 1, 0	28 1, 1
10	13, 4	20, 8	17, 4	28 1, 2	28 1, 1	28 1, 0
11	13, 2	19, 8	17, 3	28 0, 4	28 0, 0	28 0, 0
12	13, 1	19, 5	18, 0	28 1, 0	28 1, 0	28 0, 9
13	13, 0	24, 0	20, 2	28 0, 0	27 11, 1	27 9, 10
14	15, 0	22, 6	14, 5	27 10, 4	27 9, 10	27 10, 5
15	11, 8	17, 8	14, 0	28 0, 0	28 0, 11	28 1, 6
16	10, 8	19, 4	14, 8	28 2, 0	28 2, 8	28 3, 2
17	10, 8	20, 6	16, 0	28 3, 3	28 2, 1	28 2, 0
18	14, 0	21, 2	17, 0	28 2, 0	28 1, 2	28 1, 0
19	13, 6	22, 5	18, 4	28 1, 0	28 1, 0	28 0, 11
20	12, 2	23, 0	17, 8	28 0, 9	28 0, 9	28 0, 6
21	12, 5	22, 0	19, 0	28 0, 7	28 0, 2	28 0, 0
22	13, 0	22, 8	18, 9	27 11, 10	28 0, 0	28 0, 4
23	10, 6	21, 1	15, 5	28 1, 1	28 2, 0	28 2, 9
24	12, 3	20, 2	16, 9	28 3, 2	28 4, 0	28 4, 2
25	13, 2	22, 9	18, 0	28 4, 3	28 4, 0	28 3, 0
26	14, 3	21, 0	15, 1	28 2, 9	28 2, 1	28 2, 3
27	9, 4	17, 0	12, 5	28 2, 4	28 1, 9	28 1, 11
28	8, 5	17, 2	13, 0	28 2, 4	28 2, 6	28 3, 2
29	8, 2	17, 5	13, 8	28 3, 9	28 3, 1	28 2, 4
30	9, 0	17, 2	12, 0	28 1, 4	27 11, 8	27 11, 6
31	7, 5	14, 0	9, 0	28 0, 0	28 0, 5	28 1, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. de mois.	VENTS ET ÉTAT DU CIEL.		
	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	S. nuages.	N-O. nuages.	N-E. nuages.
2	N-E. beau.	N. & E. beau.	N-E. beau.
3	N-E. id. chaud.	N-E. id. chaud.	N-E. id. chaud.
4	N-E. idem.	N-E. idem.	N-E. idem.
5	N-E. idem.	O. id. très chaud.	N-O. nuag. étouf.
6	N. idem.	S-O. idem.	N. beau.
7	N-E. id. brouill.	N. nu. pl. con. él.	N. couvert.
8	N. couvert.	N-O. beau, v. fr.	N-O. beau, v. fr.
9	N-O. beau.	N-O. idem.	N. idem.
10	N-O. couvert.	O. idem.	N-O. idem.
11	N-E. beau, brouillards.	O. beau.	N-O. beau.
12	N-O. idem.	N-O. idem.	N-O. idem.
13	N-E. beau, ch.	S-O. id. étouffant.	S-E. id. étouffant.
14	S. idem.	S-O. idem.	N-O. beau, vent.
15	N. nuages, pluie.	N-O. idem.	N. idem. frais.
16	N. beau, v. frais.	N-E. beau.	N-E. beau.
17	N-E. idem.	E. id. vent frais.	E. idem.
18	E. idem.	E. beau, chaud.	N. & S-E. id. ch.
19	N-E. beau, ch.	N-E. idem.	N-E. idem.
20	N-E. idem.	N. idem.	N. idem.
21	N. idem.	N. idem.	N. idem.
22	N. idem.	O. idem.	N. idem.
23	N-O. id. brouill.	N. idem.	N. idem.
24	N. beau.	N. idem.	N-E. idem.
25	N. idem.	N. idem.	N. idem.
26	N. idem.	N-E. beau, v. fr.	N-E. beau, v. fr.
27	N-E. beau, v. fr.	N-E. idem.	N-E. idem.
28	N-E. beau, grand vent froid.	N-E. idem.	N-E. idem.
29	N. idem.	E. idem.	E. idem.
30	N. idem.	O. idem.	N-O. idem.
31	N. beau, grand vent, pet. pluie.	N. idem.	N. idem. froid.

374 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RECAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 24, 0 deg. le 13
Moindre degré de chaleur 7, 5 le 31

Chaleur moyenne 16, 0 deg.

Plus grande élévation du Mer- pou. lig.
cure 28 | 4, 3, le 25

Moindre élévat. du Mercure 27 9, 4, le 14

Elévation moyenne 28 p. 0, 8 l.

Nombre de jours de Beau 28

de Couvert 0

de Nuages 3

de Vent 5

de Tonnerre 1

de Brouillard 6

de Pluie 3

Quantité de Pluie 1, 3 lignes.

D'Evaporation 110, 0

Différence 108, 9

Le vent a soufflé du N. 10 fois.

N.-E. 10

N.-O. 5

S. 1

S.-E. 0

S.-O. 1

E. 2

O. 2

Température : très chaude & très sèche ; toutes les productions de la terre , & sur-tout la vigne , languissoient.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce premier octobre 1778.

MALADIES : Nous n'avons point eu de maladies ici , mais il y avoit beaucoup de sievres ardentes dans nos environs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois d'août 1778 , par
M. BOUCHER , médecin.*

Le vent s'étant remis au nord dès le premier de ce mois , & y étant resté presque tout le mois , la moisson s'est faite sans pluie. Celle des bleds étoit même achevée le 15 presque par tout ; chose très rare dans notre petite contrée : ils étoient très abondans & de la meilleure qualité. Nous n'avons eu que trois jours de pluie ; ce n'a été même que des ondées.

Quoique le temps ait été chaud tout le mois , il n'y a pas eu de chaleurs excessives. La liqueur du thermometre ne s'est pas élevée au-dessus de 21 degrés , & elle ne s'est portée jusqu'à ce terme qu'un seul jour , le 14 du mois. Le temps s'est rafraîchi dans les derniers jours.

Le mercure , dans le barometre , s'est maintenu , pendant presque tout le mois , à la hauteur de 28 pouces. Le 24 , il s'est élevé à 28 pouces 3 lignes. Il étoit descendu le 14 à 27 pouces 8 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de 9 degrés. La différence entre ces deux termes , est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 3 lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du nord.	4 fois du sud-
10 fois du nord	ouest.
vers l'est.	9 fois de l'ouest.
3 fois de l'est.	8 fois du nord
2 fois du sud.	vers l'ouest.

376 MALADIES REGNANTES.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

4 jours de pluie. — 8 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois, à l'exception des trois ou quatre premiers jours.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'août 1778.

La maladie aiguë, dominante de ce mois, a été une fièvre continue, bilieuse; effet des chaleurs jointes à la sécheresse. Elle s'annonçoit, après un frisson, par un grand accablement, un violent mal de tête, chaleur vive à la peau & par tout le corps, &c. Ces symptômes persistant pendant plusieurs jours dans toute leur intensité, malgré des évacuations sanguines plus ou moins considérables, des boissons rafraîchissantes en grande quantité, les lavemens répétés, & l'emploi des autres remèdes indiqués. Aux symptômes désignés se joignoient assez souvent des signes de saburre dans les premières voies; mais l'intensité de la fièvre, & l'état phlogistique des viscères en général, ne permettoient guère l'usage des émétiques: il étoit plus sûr de s'en tenir aux laxatifs du genre des aigrelets, tels qu'une décoction de tamarin, nitrée, & aiguisée d'une dose suffisante de manne, &c., aidés d'une abondante boisson de petit-lait. Il arrivoit assez souvent qu'en s'en tenant à ce traitement, la fièvre & les symptômes violens se relâchoient tout à coup vers le septième jour, & la maladie se terminoit même assez vite sans crise manifeste. Il n'étoit plus question que de purger une ou deux fois.

Dans un certain nombre de sujets la maladie a pris le caractère de la fièvre double tierce-continue. Pour lors, après les évacuations suffisantes du

ventre, procurées tant par les lavemens que par les remèdes laxatifs, nous avons eu recours, avec succès, aux décoctions de quinquina, nitrées ou rendues aigrettes, selon les circonstances, avec le jus de citron ou l'acide vitriolique.

Nombre de personnes, dans le bas peuple sur tout, & principalement à la fin du mois, sont tombées dans la fièvre maligne. Elle n'a pas été néanmoins d'un caractère aussi fâcheux; ni aussi meurtrière que dans le mois précédent. Nous n'avons point observé d'éruption cutanée, pas même de taches d'aucune espèce sur la peau. Dans les uns le cours de ventre avoit lieu; d'autres étoient constipés, & avoient le ventre tendu. Un sujet robuste, réfugié à notre hôpital Comtesse, a eu une double parotide. Nous remettons au mois prochain à dire un mot du traitement de cette maladie.

Il y a eu aussi des pleuro-pneumonies fâcheuses, avec grande oppression de poitrine, toux importune, crachemens de sang, &c. qui exigeoient de prompts secours.

LETTRES-PATENTES DU ROI,

PORTANT établissement d'une société royale de médecine, données à Versailles au mois d'août 1778, registrées en parlement le premier septembre 1778. A Paris, chez Simon, imprimeur du parlement, rue Mignon, S. André-des-Arts; & à l'imprimerie royale.

SA MAJESTÉ, par ces lettres-patentes, établit sous le titre de *Société royale de médecine*, l'as-

semblée & conférence des médecins qui se sont déjà réunis, par ses ordres, depuis le mois d'avril 1776, pour s'occuper du soin d'étudier l'histoire & la nature des différentes épidémies. En conséquence Sa Majesté ordonne ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

La société royale de médecine fera sous notre protection spéciale.

I I.

Elle sera présidée à perpétuité par notre premier médecin & ses successeurs en ladite charge ; lesquels, en leur qualité de présidens, seront inspecteurs généraux pour les épidémies & autres objets que Nous soumettons aux recherches & aux observations de ladite société. Nommons, dès-à-présent, pour remplir lesdites places de président & d'inspecteur général, les sieurs *Lieutaud* & de *Lassone*, nos premiers médecins, pour en jouir pendant leur vie.

I I I.

La société sera composée de trente associés ordinaires, tous docteurs en médecine, résidens à Paris, & dont vingt seront toujours choisis dans la faculté de médecine de notre université de ladite ville. Lesdits associés éliront parmi eux chaque année, au scrutin, un directeur & vice-directeur, lesquels seront suppléés, en leur absence, par le plus ancien de leur ordre, suivant le rang de leur réception. La place de secrétaire perpétuel sera également occupée, à l'avenir, par un desdits associés ordinaires ; & néanmoins avons nommé & confirmé le sieur *Vicq d'Azir*, pour continuer à remplir ladite place. Seront aussi admis douze associés libres résidens à Paris, pour concourir, avec les associés ordinaires, aux fins de l'établissement de ladite société.

I V.

Indépendamment des associés mentionnés en l'article précédent, seront choisis soixante associés regnicoles, domiciliés dans les provinces, & un nombre égal d'associés étrangers; lesquels associés regnicoles & étrangers perdront ce titre au bout d'une année de résidence à Paris. Outre ces membres, qui feront partie du corps de ladite société, elle pourra désigner & élire, au scrutin, dans les différentes villes de notre royaume & des pays étrangers, ceux avec lesquels elle croira utile d'établir une correspondance habituelle; & pourront les personnes ainsi élues se qualifier correspondans de la société royale de médecine, tant & si long-temps qu'ils se rendront utiles aux travaux de la société; à l'effet de quoi il sera formé chaque année une liste de ceux auxquels la société jugera à propos de conserver ce titre.

V.

La société, procédera, par scrutin, à l'élection du secrétaire perpétuel, des associés ordinaires, libres, regnicoles & étrangers; & elle Nous présentera le sujet qui lui paroîtra le plus propre à remplir la place vacante; voulant néanmoins que lesdites places d'associés soient & demeurent remplies par ceux qui les occupent présentement, dont Nous connoissons le zèle, l'expérience & la capacité, Nous les avons confirmés & confirmons dans lesdites places, conformément à l'état annexé sous le contre-scel de nos présentes.

V I.

La société tiendra des assemblées particulières & publiques, dans les lieux, aux jours & heures qui lui ont été ou seront indiqués par les réglemens que Nous proposons de lui donner incessamment.

V I I I

Le doyen en charge, & le doyen d'âge de la faculté de médecine en l'université de Paris, auront droit d'assister à toutes les séances de la société ; leurs noms seront inscrits entre ceux des officiers de ladite compagnie, & ceux des associés ordinaires, & ils jouiront des prérogatives qui appartiendront auxdits associés.

V I I I.

Pour favoriser encore plus la communication des lumières, & faciliter les succès que Nous nous promettons du présent établissement, la société nommera, tous les ans, deux commissaires qui se transporteront deux fois l'année en l'assemblée de ladite faculté, à laquelle ils feront part des découvertes, recherches ou observations de la société sur les objets qui pourront être relatifs aux progrès de la science.

I X.

La société s'occupera de tous les faits de médecine théorique & pratique, & essentiellement de tout ce qui peut avoir rapport aux maladies épidémiques, & autres qui se répandent quelquefois dans nos provinces ; sans discontinuer néanmoins les recherches que nous lui avons ordonné de faire sur les maladies contagieuses des bestiaux, & sur les remèdes & moyens propres à les prévenir ou à les arrêter.

X.

Attribuons à ladite société l'examen des remèdes nouveaux, tant internes qu'externes, de quelque nature qu'ils puissent être, pour lesquels on nous demanderoit des brevets : Voulons qu'aucun desdits remèdes ne puisse être vendu & distribué sans une délibération de la société qui les aura ad-

mis, & sur laquelle il sera expédié, par le secrétaire d'état ayant le département de notre maison, des brevets en la forme ordinaire : révoquons, en tant que de besoin, la déclaration du 25 avril 1772, & toute autre commission relative à ces objets demeurera supprimée, à compter du jour de la publication des présentes. Ne pourront le lieutenant-général de police de notre bonne ville de Paris, & tous autres juges ou officiers quelconques de nos provinces, donner des permissions de vendre & débiter aucun remède, sans s'être fait représenter ledit brevet, dont il sera fait mention dans les permissions qu'ils accorderont ; comme aussi supprimons & révoquons tous brevets & permissions précédemment accordés, sauf à ceux qui les auront obtenus à se pourvoir pardevant ladite société, en la forme prescrite par le présent article.

Article XII.
Voulons que, pour ce qui concerne l'examen des remèdes externes & chirurgicaux qui seront présentés pour demander des privilèges, il soit formé un comité particulier, qui sera tenu le premier lundi de chaque mois, dans la salle d'assemblée de ladite société ; lequel comité sera composé du président de ladite société, ou, à son défaut, du directeur ou du vice-directeur, du secrétaire perpétuel, du doyen de la faculté de médecine de Paris, & de quatre autres membres de la société (que cette compagnie choisira toujours parmi les docteurs de ladite faculté) ; de notre premier chirurgien, & de cinq autres chirurgiens à son choix. Seront renouvelés chaque année les membres de ce comité particulier, à l'exception des officiers de la société, du doyen de la faculté, & de notre premier chirurgien.

XIII.

Avons confirmé & confirmons les lettres pa-

tentes du 19 août 1719, enregistrées en notre cour de parlement le 4 septembre de la même année; & , icelles interprétant & expliquant en tant que de besoin; nous avons ordonné & ordonnons que tout ce qui concerne la distribution des eaux minérales & médicinales de notre royaume, mentionnées esdites lettres - patentes, sera soumis à l'examen de ladite société. Notre premier médecin, comme président de cette compagnie, continuera de se dire & qualifier surintendant des eaux minérales & médicinales de notre royaume; il nommera les intendans particuliers de ces eaux, auxquels les brevets seront expédiés *gratuits*; lesdits intendans seront tenus d'instruire, de tout ce qui pourroit être relatif à leurs fonctions, ladite société qui choisira parmi ses membres des commissaires pour faire les analyses nécessaires & se transporter sur les lieux où leur présence sera jugée utile.

X I I I.

Pourra au surplus ladite société prendre telle délibération qu'elle jugera convenable; Nous donner tels mémoires & proposer tels projets de réglemens qu'elle avisera nécessaires; sur lesquels mémoires & projets il sera par Nous statué, & toutes lettres nécessaires expédiées & adressées à notre cour de parlement, pour y être enregistrées en la manière accoutumée.

X I V.

N'entendons, par ces présentes, déroger aux honneurs, émolumens, privilèges & prérogatives dont jouissent la faculté de médecine en l'université de Paris, & les autres facultés de médecine de notre royaume: les avons maintenues & gardées dans tous leurs droits. En conséquence, déclarons très expressément que les associés ordinaires, libres, regnicoles & étrangers, & les corres-

pondans de ladite société, ne pourront, à raison desdites qualités, enseigner ou exercer la médecine dans notre bonne ville de Paris, ou dans notre royaume, à moins qu'ils n'en aient d'ailleurs le droit, conformément aux ordonnances. SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amés & féaux conseillers les gens tenant notre cour de parlement à Paris, que ces présentes ils aient à faire registrer, & le contenu en icelles garder & observer selon sa forme & teneur, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchement, & nonobstant toutes choses à ce contraires : CAR tel est notre plaisir ; & , afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, Nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes. DONNÉ à Versailles au mois d'août, l'an de grâce mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre regne le cinquieme. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas* : Par le Roi. AMELOT. Et scellées du grand sceau de cire jaune.

On a joint à ces lettres-patentes le tableau des membres, c'est-à-dire, la liste de tous les associés, tant ordinaires, libres, regnicoles, qu'étrangers, qui composent ladite société.

N. B. Dans toutes ces classes il y a quelques places vacantes, à l'élection desquelles la société procédera lorsque SA MAJESTÉ l'aura ordonné.

ERRATA pour le mois de septembre

1778.

Page 270, ligne 24^e, au lieu de 1772, il faut 1722.

TABLE DU MOIS D'OCTOBRE.

EXTRAIT (SECOND). Mémoires sur les sujets proposés pour les prix de l'académie royale de chirurgie.	page 289
Suite & fin du mémoire sur la convalescence.	307
Observation sur une stupidité singulière ; par M. LALLEMANT, médecin.	320
Réponse à la consultation de M. BONNARD, chir. par M. LONGAVAN, méd.	323
Sentiment de M. LAUGIER, méd. sur le même maladie.	331
Extrait de la consultation de M. DES-ONDES, méd. sur la même maladie.	336
Idées sur la même maladie ; par M. MENURET, méd.	338
Consultation de M. DUPOUY, chir. sur la même maladie.	340
Observ. sur des accidens causés après l'usage du sublimé - corrosif ; par M. TRUYART, méd. & M. ALLOUEL, chir.	344
Suite & fin des obs. sur les fractures du crâne.	352
Observation sur une fille noyée rappelée à la vie ; par M. WARNIER, chir.	365
Assemblée de la faculté de médecine de Paris, du 14 août 1778.	369
Extrait du prima mensis de septembre 1778.	371
Observat. météorol. faites à Montmorenci.	372
Observations météorologiques faites à Lille.	373
Maladies qui ont régné à Lille.	376
Lettres-patentes du Roi, portant établissement d'une société royale de médecine.	377

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-
des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois
d'octobre 1778. A Paris, ce 24 septembre 1778.
POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE;
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1778.

PREMIER EXTRAIT.

*BASSIANI CARMINATI, Laudensis,
de animalium ex mēphitibus & noxiis
halitibus interitu, ejusque propioribus
causis, libri tres. Laude Pompeiā, 1777,
excudebant regii typographi publicā
autoritate, (in-fol. cart. min. constans
218 paginis).*

On trouve, chez les anciens, plusieurs passages sur les mofettes, mais on ne voit nulle part qu'ils aient fait des recherches sur la manière dont ces vapeurs nuisibles produisent leurs effets sur les animaux. La principale raison de ce

Tome L. Bb

silence , selon notre auteur , vient de ce que les anciens attribuoient communément aux dieux toute influence dont ils ne devinoient point la cause. Ce n'étoit pas , sans doute , le moyen de parvenir à la connoître , mais c'étoit un motif pour s'imaginer que ces exhalaisons funestes ressortissoient du département de quelque divinité qu'ils imploroient sous le nom de *Mephitis*. Il est certain , continue M. *Carminati* , que dans notre Milanéz on lui rendoit des honneurs divins. *Tacite* nous apprend qu'aux portes de Crémone on lui avoit consacré un temple ; ce qui est encore prouvé par l'inscription d'un matbre que l'on voit à Lodi , & qui , peut-être , y a été transféré de Crémone.

Depuis qu'on a fait de nouvelles découvertes en physiologie & en chymie , on a examiné plus particulièrement quels étoient la nature & l'effet des mofettes ; mais quoique *Hoffman* & *Boerhaave* semblent les avoir bien connus , & qu'ils aient indiqué contre leurs impressions funestes des moyens justifiés par l'expérience , cependant les opinions sur cet objet n'ont point été fixées. Notre auteur , à l'exemple de *Leonard de Capoue* , de plusieurs autres médecins & physiciens , se proposant de decouvrir

la véritable cause de la mort des animaux tués par les vapeurs méphitiques, a fait des expériences ingénieuses & multipliées sur des animaux à sang chaud & à sang froid. Il les a exposés à la vapeur du soufre, de la poudre à canon, de l'acide nitreux, à la vapeur de l'arsenic & du charbon, à des exhalaisons putrides, à celles de la fermentation vineuse, acide, à la fumée de l'opium, du tabac & du camphre. Avant que de présenter les principaux résultats de ces expériences, nous devons avertir nos lecteurs que M. *Carminati* fait une remarque générale sur les expériences des modernes. Soit parce qu'il est difficile de les faire avec exactitude, soit parce qu'on ne les a pas assez multipliées, elles ont donné lieu à deux systèmes précisément opposés. Suivant le premier, les mofettes tuent en détruisant l'irritabilité; suivant le second, au contraire, l'irritabilité subsiste après la vie; & ces exhalaisons pernicieuses ne causent la mort qu'en anéantissant la sensibilité. L'auteur prévient que les expériences ont été faites en juillet & août, le mercure du thermomètre de *Reaumur*, étant au 20^e degré & plus, au-dessus de la glace.

Les premières expériences, que notre auteur rapporte, ont été faites sur des

388 EXPÉR. SUR LES VAPEURS
grenouilles exposées dans un appareil
convenable à la vapeur du soufre. Il en
résulte qu'elle détruit entièrement l'irri-
tabilité du cœur ; qu'elle diminue l'irri-
tabilité des muscles dont l'action dépend
de la volonté, & qu'elle diminue, qu'elle
détruit même presque entièrement la sen-
sibilité des nerfs. Les viscères des gre-
nouilles, qui ont servi à ces expériences,
ont présenté plusieurs variétés. Le cœur
d'une de ces grenouilles a palpité pen-
dant une minute ; les poumons de huit
grenouilles étoient gonflés d'air ; dans six,
il n'y avoit de l'air que d'un côté des pou-
mons, & les poumons des autres étoient
affaiblis. L'estomac & les intestins con-
servoient quelquefois leur irritabilité pen-
dant une demi-heure ; la couleur de ces
viscères varioit beaucoup, ainsi que celle
du foie ; ils étoient quelquefois inflam-
més, d'autres fois livides, ou même sans
aucun vice apparent. Le sang étoit aussi
quelquefois noir & coagulé, mais plus
souvent dans l'état ordinaire. Il y avoit
de grandes variétés dans les muscles,
même à l'égard de l'irritabilité : elle avoit
diminué chez douze grenouilles ; elle étoit
presque détruite chez sept, & enfin on
n'en trouvoit absolument aucune chez
treize. M. *Carminati* pense que cette dif-
férence vient de ce que parmi ces gre-

bouilles les unes n'étoient pas encore mortes , tandis que les autres l'étoient réellement. Les mêmes exhalaisons pouvant agir diversement sur des animaux de différentes especes, il falloit tenter de nouvelles expériences sur des oiseaux & sur des chats. Comme elles sont venues à l'appui des précédentes, M. *Carminati* n'hésite point d'admettre, avec MM. *Fontana*, *Verrato* & *Caldanius*, que les vapeurs sulfureuses deviennent nuisibles & meurtrieres en diminuant, en détruisant l'irritabilité : reste à examiner comment cela arrive. Notre auteur, après avoir dit que la qualité pernicieuse du soufre aluminé dépend du phlogistique & de l'acide vitriolique, mais nullement d'aucune espece d'air qui en émane pendant sa déflagration, convient que, pour expliquer de quelle maniere ces vapeurs diminuent l'irritabilité & la détruisent, il faudroit connoître les causes même de l'irritabilité. M. *Carminati* adopte l'opinion de *Haller*, il propose un système plausible, & qui se prête assez aux phénomènes qu'ont éprouvés les animaux soumis aux expériences rapportées. Mais si la vapeur du soufre éteint l'irritabilité du cœur, & si elle porte sur les nerfs en diminuant leur sensibilité, n'y a-t-il pas de danger, demande M. *Carminati*, de vouloir pu-

390 EXPÉR. SUR LES VAPEURS

risier l'air par cette vapeur ? Selon lui, elle ne peut guere convenir que dans les cas où les poumons sont engoués d'humeurs qui, par leur alkalescence, tendent à la pourriture. M. C. voudroit aussi qu'on prescrivît l'esprit de soufre pour l'usage intérieur, plus sobrement qu'un auteur moderne ne le conseille. A trop forte dose, & s'il n'est pas suffisamment étendu dans un véhicule aqueux, il épaissit effectivement les liqueurs, il crispe les vaisseaux, il peut même entamer leur tissu.

Les expériences faites sur des grenouilles exposées à la vapeur de la poudre à canon, prouvent que cette vapeur diminue & détruit l'irritabilité des parties musculuses, mais que le mouvement du cœur & son irritabilité n'en souffrent point. L'auteur conclut de-là que la vapeur de la poudre à canon est moins délétère que celle du soufre, puisque la première, quoiqu'elle détruise l'irritabilité des muscles soumis à la volonté & celle des intestins, n'agit cependant point sur le cœur même.

L'ouverture des grenouilles, mortes dans la vapeur qui s'élève de la dissolution du fer par l'acide nitreux, a permis d'observer que le cerveau, les poumons & le foie étoient dans l'état naturel, ainsi

que la qualité du sang ; de plus , que l'irritabilité des intestins étoit exquise , mais que celle des muscles soumis à la volonté , étoit presque détruite & fort diminuée dans le cœur. On a trouvé quelque différence dans les cœurs de trois poulets exposés à la même vapeur. Dans l'un on appercevoit des oscillations & des contractions dans les oreillettes : ces contractions étoient lentes , mais elles durèrent un quart d'heure ; le cœur & les oreillettes des deux autres poulets étoient absolument sans action & sans irritabilité. D'ailleurs , l'ouverture de ces trois poulets a présenté les mêmes phénomènes : leur sang étoit également noir , & de la consistance du miel. Les poumons étoient tachetés d'un rouge brun , intérieurement corrodés & remplis d'un sang noir ; le cerveau , les intestins & le foie étoient dans l'état naturel ; les intestins avoient conservé quelque irritabilité.

L'ouverture d'un chat, tué dans la même vapeur , a fait voir le cœur sans mouvement & sans irritation , les poumons étoient livides , le foie présentoit des taches noires , le sang étoit fluide & très noir ; les muscles étoient flasques , & ils n'étoient irritables ni par les stimulans mécaniques , ni par les chymiques ; l'estomac & les intestins étoient enflammés ,

& leurs vaisseaux gorgés d'un sang très rouge, comme si leur calibre eût été forcé par injection : on n'a remarqué aucune lésion sensible dans le cerveau. L'ouverture de deux autres chats, tués par la même vapeur, a exactement présenté les mêmes phénomènes. On voit, d'après ces expériences faites sur les animaux à sang froid & à sang chaud, que les muscles soumis à la volonté perdent leur irritabilité avant que les autres parties soient lésées. On voit également que les nerfs perdent leur sensibilité dans une ou plusieurs parties. Il résulte de plus de ces expériences, que le cœur des grenouilles perd beaucoup de son mouvement & de son irritabilité, mais que celle-ci subsiste encore après la mort ; tandis que dans les animaux à sang chaud le cœur reste absolument sans action. *M. Carminati* observe cependant que l'ouverture du premier poulet fournit une exception.

Notre auteur attribue la cause de la mort de ces animaux non-seulement à la privation de l'irritabilité des muscles soumis à la volonté, mais bien plus à la lésion & au défaut de la sensibilité ; & il pense que c'est par cette double action que les acides sont capables d'exercer sur notre corps, que, dans certains cas, lors-

qu'ils sont convenablement adoucis, ils deviennent carminatifs & anti-spasmodiques.

: D'après les expériences faites sur des grenouilles, des lapins & des chats, la vapeur arsénicale détruit l'action des muscles & celle des nerfs; elle enflamme & corrode les viscères. Cependant elle tue moins promptement que les autres vapeurs méphitiques dont nous venons de faire mention.

: Les expériences faites sur des corbeaux, des lapins & des chats, les phénomènes qui ont précédé la mort, & l'exploration anatomique, ne permettent point à notre auteur de douter que la vapeur du charbon ne tue en détruisant la sensibilité des nerfs; il est vrai que l'irritabilité ne diminue pas beaucoup, & le défaut de l'irritabilité ne devance jamais la lésion des nerfs. M. *Carminati* a cru devoir faire mention des expériences que M. *Portal* a faites sur des oiseaux, des chats & des chiens, & des procès-verbaux anatomiques du même médecin, qui l'ont induit à penser que la principale cause de la mort dépendoit du défaut d'inspiration. Ce système est trop connu pour nous y arrêter. Il nous suffira de remarquer que M. *Carminati* est toujours plein d'égard lorsqu'il se croit obligé de

394 EXPÉR. SUR LES VAPEURS
contrédire, & qu'il trouve occasion de
louer M. *Portal* en démontrant son erreur.

Notre auteur termine la première partie de son ouvrage en examinant si les vapeurs méphitiques ne sont nuisibles qu'en pénétrant par la voie de la respiration. A cet effet il a exposé des grenouilles à la vapeur sulfureuse, dans un appareil disposé de manière que la tête & les pattes de devant étoient dans l'air atmosphérique ordinaire, & ne pouvoient aucunement ressentir l'impression de la vapeur sulfureuse contenue dans l'appareil. Ces grenouilles avoient les yeux dans l'état naturel, & la respiration entièrement libre. Après dix minutes cependant la respiration s'embarrassoit, & cinq minutes après ces grenouilles mouroient. L'observation anatomique a fait voir les mêmes phénomènes que dans les grenouilles dont nous avons parlé d'abord, & dont tout le corps a été exposé à la vapeur du charbon. Mais, pour remplir encore mieux son objet, M. *Carminati* a choisi, pour ces expériences, des animaux qui fussent dépourvus de trachées & de poumons. Il a exposé plusieurs fois des sangsues (1) à la vapeur du soufre; elles se

(1) M. *Carminati* rapporte une suite d'expériences très curieuses pour prouver, contre le sentiment de *Redi*, que les sangsues ne respirent point.

sont repliées, elles ont éprouvé des mouvemens convulsifs, elles se sont desséchées & resserrées jusqu'à ce qu'enfin elles eussent perdu la vie dans un quart d'heure. Les parties disséquées n'avoient plus aucune vibration, aucune contractilité. M. C. conclut des expériences faites sur des grenouilles, des sangsues & d'autres insectes, que la vapeur méphitique pénètre aussi dans le corps par d'autres voies que par celle de la respiration, & qu'elle peut tuer sans offenser les poumons. Mais comme la mort survient plus tard lorsque les organes de la respiration ne sont pas exposés à la vapeur méphitique, l'embarras de la respiration peut concourir à donner la mort; elle est sur tout accélérée, ajoute notre auteur, parce que la vapeur vénéneuse peut pénétrer dans le corps en plus grande quantité par les voies de la respiration.



OBSERVATIONS

SUR une nouvelle analyse des eaux minérales de Provins, que M. RAULIN vient de donner au public. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Didot le jeune ; quai des Augustins. Par M. OPOIX, apothicaire à Provins.

L'ANALYSE que j'ai faite des eaux minérales de Provins (1) en 1770, prouve qu'elles contiennent une terre martiale, une terre argilleuse, une terre calcaire, unies dans ces eaux à un acide vitriolique volatril, avec lequel elles forment un vitriol de mars, une petite quantité d'alun de plume & un sel séléniteux. Ces eaux, concentrées par l'évaporation, paroissent donner encore un peu de sel de *Glauber*, & quelques indices de sel marin ; mais l'existence de ce dernier mérite peu de considération. Le vitriol & la légère portion d'alun sont les seuls principes actifs de ces eaux. Une fouille profonde, faite dans la montagne au-dessous de laquelle la source minérale est située, démontre

(1) Cette analyse se trouve à Paris chez *Cailleau*, imprimeur-libraire, rue Saint-Séverin.

SUR DES EAUX MINÉRALES. 397

cette vérité. Cette fouille m'a procuré une quantité de pyrites, lesquelles tombent d'elles-mêmes en efflorescence, & donnent naturellement à leur surface des cristaux de vitriol martial, & d'alun de plume (1). Ces sels, fondus dans une eau séléniteuse en certaine proportion, forment une eau minérale absolument semblable à celle que donne le puits minéral de Provins, tant pour le goût que pour les propriétés médicinales. L'expérience n'a cessé de confirmer, depuis plusieurs années, cette parfaite conformité, ces sels se prenant, même à Provins, en place des eaux de la source, & souvent avec plus d'avantages, parce que ces sels, dissous dans une eau pure & légère, forment une eau plus salubre, & qui n'a pas les inconvéniens de l'eau que fournit le puits minéral, dont la base est une eau dure chargée de sélénite. Ce qui rend encore plus précieux l'usage de ces sels principes des eaux de Provins, sur-tout pour les personnes qui ne peuvent venir prendre les eaux à la source, c'est que ces eaux se décomposent en peu de temps, & perdent alors toutes leurs propriétés.

L'analyse comparée de l'eau du puits

(1) Voyez les recherches sur ces sels dans le *Journal de physique*, août 1777.

minéral de Provins, & de celle formée avec les sels que fournissent les pyrites, a été répétée par plusieurs gens de l'art qui ont reconnu que ces eaux se comportoient de même dans les différentes expériences, & que les produits en étoient semblables. M. *Raulin* lui-même, très connu par ses analyses des eaux minérales, & chargé de ce travail par le gouvernement, a fait cette double analyse, & a rendu le même témoignage dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, & que je conserve. « J'ai fait » évaporer, m'écrit-il, des eaux minérales » de Provins, & , pour terme de comparaison, j'ai fait dissoudre, dans la quantité d'eau indiquée, de vos sels *vitrioliques* extraits de la pyrite. . . L'eau naturelle, & l'eau faite avec les sels ont » présenté, à très peu de chose près, les » mêmes phénomènes & les mêmes résultats : il faut avouer que vous avez » atteint une ressemblance bien juste, tant » pour le goût que pour le produit de » l'eau factice, & celle de la fontaine de » Provins ».

Devois-je craindre, d'après cela, qu'il paroîtroit une nouvelle analyse des eaux de Provins, dans laquelle on chercheroit à faire croire que les sels que donnent les pyrites ne se trouvent point dans l'eau

SUR DES EAUX MINÉRALES. 399
de Provins, & que le fer & les terres
contenues dans ces eaux n'étoient point
unies à un acide vitriolique, mais à un
acide marin volatil ? devois-je craindre
que ce fût M. *Raulin* qui fût l'auteur de
cette nouvelle analyse ? c'est cependant
ce qui vient d'arriver. Quelque respect
que j'aie pour M. *Raulin*, quelque re-
connoissance que je lui doive pour la
façon trop avantageuse dont il parle de
moi, je crois qu'il me sera permis de dé-
fendre mon opinion sur l'identité de prin-
cipes de l'eau minérale de Provins, & de
l'eau formée par le moyen des sels ex-
traits de la pyrite. Il me sera de plus très
aisé de faire voir que ce ne sont que des
intérêts particuliers qui ont obligé l'au-
teur à publier cette analyse si peu con-
forme à la mienne, & si peu d'accord
avec le jugement qu'il avoit antécédem-
ment porté de ces eaux.

Depuis la lettre de M. *Raulin*, où il
patoît convaincu que l'eau formée avec
les sels est de même nature que celle de
Provins, les nouveaux propriétaires de
l'eau minérale de Provins ont déterminé
M. *Raulin* à leur être favorable pour le
débit de ces eaux. On sent bien que pour
cela, il falloit proscrire l'usage des sels,
principes de ces mêmes eaux, puisqu'ils
les remplacent si avantageusement. C'est

ce que l'auteur de l'analyse s'est proposé de faire en tâchant de prouver, 1^o. que les eaux de Provins ne contiennent point les mêmes sels que ceux que donnent les pyrites par où passent ces eaux ; 2^o. que les eaux de Provins étoient faciles à transporter, que le fer qu'elles contenoient, sous un état salin, étoit très adhérent à ces eaux, & qu'il s'en séparoit difficilement.

Il est vrai qu'il n'étoit pas facile de faire recevoir ces deux assertions, car l'expérience avoit prouvé depuis longtemps, & prouve quand on veut, que l'eau formée par les sels étoit de même nature que celle de la source minérale ; c'étoit d'ailleurs le sentiment de l'auteur, lorsque des raisons particulières ne l'obligeoient pas à parler autrement. D'un autre côté, comment persuader aux habitans de Provins, que l'eau minérale de leur ville est de nature à être transportée aisément sans altération, & que le fer y est très adhérent, quand il est de fait que peu de temps après avoir été puisées ces eaux perdent une grande partie de leur fer & de leurs propriétés, & que quelques heures suffisent pour en opérer la décomposition totale.

Le moyen qu'on prend pour détruire l'impression d'un fait si constant, si notoire,

SUR DES EAUX MINÉRALES. 401
 toire, & si aisé à vérifier, paroîtra éton-
 nant & extrême, c'est de le nier formel-
 lement, & d'affirmer positivement le con-
 traire. Voici ce qu'on nous dit (page 30
 de cette nouvelle analyse): « Le fer con-
 »serve une *intime union* avec l'eau mi-
 »nérale pendant toutes les *épreuves aux-*
 »*quelles on la soumet dans les expériences*
 »*analytiques.* (Page 32): On peut con-
 »siderer l'eau de Provins comme étant
 »minéralisée par une substance martiale
 »tenue en dissolution par l'acide marin
 »rendu volatil, laquelle substance est assez
 »adhérente pour résister à une évaporation
 »quelconque. (Page 42): Le fer, qui est
 »dissous dans l'eau, est tenu en dissolu-
 »tion par le moyen d'un acide. La *te-*
 »*nacité* de cette dissolution est toujours
 »en raison de la *fixité* de l'acide avec le-
 »quel il est combiné. (Page 45): Nous
 »avons reconnu par d'autres expérien-
 »ces, que l'eau de Provins, exposée à
 »Paris pendant *quinze jours* à l'air libre,
 »conserve encore les principes qui les
 »minéralisent, &c. (Page 48): Le fer
 »est un des principes les plus essentiels
 »parmi ceux qui minéralisent les eaux
 »de Provins; il y est *si adhérent*, qu'il n'en
 »est pas totalement séparé par les *plus*
 »*fortes épreuves.* (Page 51): L'état d'une
 »parfaite dissolution où il est (le fer)

» dans les eaux minérales de Provins, *n'a*
 » *presque pas d'exemple semblable*, puis-
 » que dans les autres eaux minérales qui
 » sont imbuës d'une substance martiale,
 » le fer se précipite spontanément comme
 » dans les eaux de Passy ; ou, par évapo-
 » ration, comme dans les autres eaux
 » minérales : au lieu que dans celles de
 » Provins, il est *presque inséparable de*
 » *la substance aqueuse* des autres principes
 » qui les minéralisent ».

Comme nous ne nous sommes pas pro-
 posés de faire une réfutation suivie de
 l'analyse de M. *Raulin*, nous nous con-
 tenterons seulement de rapprocher quel-
 ques endroits de son ouvrage ; on verra
 qu'il est en contradiction avec lui-même,
 & nous laisserons le public juge de ce
 nouveau travail.

On a vu que M. *Raulin*, dans l'ana-
 lyse comparée qu'il a faite de l'eau de
 Provins, & de l'eau formée par leurs sels
 principes, reconnoît dans ces eaux la
 présence d'un sel vitriolique. Aujourd'hui
 il nous dit que l'acide qui minéralise ces
 eaux est un acide marin, & non un acide
 vitriolique.

Cet acide, selon lui, est un acide très
volatil ; mais à la page 42, il dit que c'est
 la *fixité* de cet acide qui fait que la disso-
 lution du fer est si tenace dans ces eaux.

Dans ce que nous avons rapporté ci-dessus de cette nouvelle analyse, on voit que ce sel formé par l'acide marin, uni au fer dans l'eau de Provins, est un *sel fixe*. Il n'est question que de l'*adhérence*, de l'*union intime*, de la *ténacité* de ses parties, ce qui le rend capable de résister au transport qu'on en peut faire, aux *évaporations quelconques*, & à toutes les *épreuves* auxquelles on soumet cette eau. Cependant voici ce qu'on lit *page 64* : « On doit prendre ces eaux minérales le » matin, le plus près du lever du soleil » qu'il est possible, parce qu'à mesure que » la chaleur augmente, il se fait une *grande* » *dissipation* de la partie volatile du prin- » cipe qui les minéralise. Cette *évapora-* » *tion les décompose*, &c. ».

On nous dit, *pages 6 & 7* : « Que l'eau » minérale de Provins ne contient point » de *terre alumineuse* ». Et on lit, *pag. 41* : « Il y a lieu de croire que le quart (du » résidu des eaux) ne vient que d'une » *terre alumineuse* minéralisée par l'acide » marin ».

On commence de même par nous dire, *pages 5 & 7* : « Que l'eau de Provins ne » contient point de *terre calcaire* ». Et voici ce qu'on lit ensuite, *page 15* : « Ne » doit-on pas inférer de ces expériences, » que la substance terreuse contient

» un peu de *terre calcaire* ? Page 18 : De-
 » là on doit conclure que cette terre est
 » de nature *calcaire*. Page 29 : Il paroît ,
 » par toutes ces expériences , que l'eau
 » minérale de Provins est composée d'une
 » terre absorbante , d'une *terre calcaire*.
 Page 32 : « On doit considérer l'eau de
 » Provins comme étant minéralisée par
 » une *terre calcaire*. Page 47 : La *terre*
 » *calcaire* qui entre dans les eaux de Pro-
 » vins. . . ».

M. *Raulin* assure qu'il n'a pas formé
 un atome de turbith minéral dans les
 eaux de Provins ; mais il n'est pas moins
 vrai que le turbith minéral qu'elles don-
 nent avec la dissolution mercurielle est
 si abondant , qu'il n'est pas nécessaire de
 verser dessus de l'eau chaude pour s'en
 convaincre , & que le précipité qu'elles
 forment est de couleur jonquille , & non
 dissoluble comme une terre ocreuse.

Nous lisons , page 4 : « Que quelques
 gouttes d'huile de tartre , versées dans un
 » verre d'eau minérale , la font *blanchir* ».
 Nous pouvons avancer que cela n'est pas ,
 & ne peut pas être ; car une eau qui con-
 tient un sel martial doit , avec l'huile de
 tartre , prendre une *couleur jaune* : c'est
 ce qui arrive effectivement à l'eau de
 Provins.

On nous donne comme démontré , que

l'acide qui se trouve dans les eaux de Provins est l'acide marin, & non l'acide vitriolique. On croiroit qu'on va fonder cette assertion sur des expériences décisives, ou au moins probables; mais nous n'en voyons qu'une seule, & on va juger de sa solidité: « On a distillé quatre » onces d'eau minérale; elle fut reçue dans » un récipient enduit d'huile de tartre, & » douze gouttes de dissolution mercurielle » dans une once de cette eau, ont donné » un précipité blanc ». On voit combien cette expérience est infidelle, & peu concluante. L'eau de Provins contient un *acide volatil que la chaleur du soleil peut même dissiper*: devoit-on compter sur cette eau étant distillée? étoit-il possible que l'acide volatil d'une aussi petite quantité d'eau distillée fût sensible, & sur tout qu'elle saturât l'huile de tartre dont le récipient étoit enduit? Une partie du mercure aura donc été précipité par l'alcali libre, mais point en blanc. D'ailleurs un précipité blanc prouve-t-il toujours la présence de l'acide marin? Ne fait-on pas que la liqueur mercurielle saturée donne un précipité blanc, même dans de l'eau distillée pure.

M^r *Raulin* est d'une exactitude scrupuleuse pour nous faire connoître la nature des différentes terres qu'il trouve dans

les eaux de Provins ; mais il néglige de nous donner les quantités de sels énergiques que contiennent ces mêmes eaux. Il ne nous donne pas même des à-peu-près, il regarde cela comme fort indifférent ; il évalue seulement à 20 grains la quantité de matières que laisse chaque pinte d'eau, & nous restons incertains de savoir s'il y a 2 ou 3 grains de son sel martial, ou s'il y en a 12 ou 15.

Il seroit peut-être difficile de démontrer un grain de sel marin dans chaque pinte de cette eau, & on est étonné d'entendre M. *Raulin* nous dire, *page 36* : « Le sel marin a la facilité de se dissoudre dans l'eau ; celui de la fontaine minérale de Provins doit s'y dissoudre encore plus facilement. . . Il est *apéritif*, *fondant*, *c'est un puissant résolutif* ». Il n'y a pas jusqu'aux terres contenues dans ces eaux, qui n'aient, selon lui, des vertus toutes particulières. Ces terres, qu'on pourroit regarder comme communes à toutes les eaux de source, deviennent, dans les eaux de Provins, des *principes énergiques*, & ces principes sont toniques. . .

L'objet de M. *Raulin*, en ôtant aux eaux de Provins leur caractère vitriolique, étoit de détruire la confiance qu'on a dans les sels principes, & non celle qu'on doit avoir dans ces eaux ; aussi nous

dit-il : « L'eau minérale de Provins , pour
 » n'être pas vitriolique & alumineuse ,
 » n'en est pas moins propre à être em-
 » ployée en médecine ; *au contraire*, &c. ».

On reconnoît donc facilement que ce ne sont que des vues particulières qui ont déterminé M. *Raulin* à faire cette analyse. Quelle confiance pouvoit-il avoir lui-même dans son travail ? Il analyse , à 18 lieues de la source , une eau reconnue pour être de la nature de celles qui se décomposent très aisément. Cette eau , qu'il a analysée , a été tirée du puits minéral de Provins dans le milieu de l'hiver , & dans un temps où la plaine , dans laquelle la source est ouverte , étoit inondée. Comment devoit-il compter sur les résultats de ses expériences , sur tout les voyant si peu conformes à ceux que j'avois obtenus à la source ?

Il faut pourtant convenir qu'il n'a pas lui-même une grande confiance en son analyse ; car il dit , *page 38* : « Il est possible que l'eau fraîche , puisée à la source , conserve quelques portions de vitriol , & même d'alun. *Page 40* : Les pyrites pourroient avoir fourni le vitriol martial ; mais ce sel métallique a été nécessairement décomposé dans les eaux que nous avons analysées ». Quand on n'est pas certain que l'eau , qu'on veut analyser ,

soit la même qu'elle est à sa source, c'est une peine inutile que d'en faire l'analyse. Ce ne sont pas les principes qu'elle donne lorsqu'elle est transportée à 18 lieues, qu'il faut faire connoître, mais ceux qu'elle contient à sa source.

M. *Raulin* a manqué aussi son but qui étoit de faire croire que les sels extraits des pyrites n'étoient point les principes des eaux de Provins. L'analyse comparée, les applications toujours heureuses qu'on en a faites dans tous les cas où les eaux de Provins sont indiquées, les effets constamment les mêmes de l'eau de Provins, & de celle formée avec les sels, ont prouvé leur parfaite ressemblance. Ces sels principes des eaux de Provins peuvent devenir un remède précieux en fournissant à la médecine un moyen sûr & commode pour le soulagement de l'humanité; il est étonnant que M. *Raulin* se soit efforcé d'en décrier l'usage sans raisons même probables, & sans autre motif que de se prêter aux vœux de quelques particuliers intéressés. Nous ne dissimulerons même pas que les contradictions manifestes qui se rencontrent dans cette analyse, & les intentions peu louables qui semblent l'avoir dictée, nous ont fait naître un doute sur son véritable auteur. Nous avons de la peine à croire

qu'elle soit l'ouvrage de M. *Raulin*, si connu par sa science & par son amour de la vérité & du bien public.

OBSERVATION

SUR un érysipele à la suite de l'inoculation; par M. VIEUSSEUX, docteur en médecine à Genève.

TOUT ce qui a rapport à l'inoculation est si intéressant pour l'humanité, que chaque inoculateur doit se faire un devoir de tenir un journal exact de tous les cas extraordinaires : en voici un dont je ne me rappelle pas d'avoir lu d'exemple.

Le premier mai 1778, j'inoculai une jeune fille âgée de quatre ans, très grasse & très replette, d'un tissu de chair un peu molle, & en apparence, plus disposée à la leucophlegmarie qu'à l'inflammation : d'ailleurs elle s'étoit toujours bien portée. La matière fut prise des bras d'un inoculé, le second jour de l'éruption générale, & le troisième de la fièvre : cet inoculé eut une petite vérole très peu abondante & très bénigne.

Le 3 mai, les incisions étoient légèrement enflammées, & il y avoit à chaque bras, intérieurement, à côté des incisions, une rougeur marbrée environ de

la grandeur d'un petit écu, accompagnée d'un peu de chaleur & d'un peu de tension, comme dans une contusion récente. Cette rougeur diminua beaucoup le lendemain, & disparut le sur-lendemain; & l'inflammation des bras suivit la marche ordinaire.

Le 7 mai, la fièvre commença dans la nuit; & l'éruption se fit le 8 & le 9: il sortit une quarantaine de boutons.

Le 10, l'enfant étoit sans fièvre & de bonne humeur. Il s'étoit formé un érysipèle à chaque bras autour des incisions, de la grandeur d'un gros écu; les boutons grossissoient & paroissent devoir mûrir, & tout alloit aussi bien qu'on peut le souhaiter & se le promettre.

Le 11, elle avoit beaucoup de fièvre, Pérysipele du bras droit s'étendoit depuis l'épaule jusqu'au coude; celui du côté gauche n'occupoit que la moitié du bras, & commençoit à pâlir.

Les 12, 13 & 14, beaucoup de fièvre & d'inquiétude; pouls 160. L'érysipèle étoit fort animé, & occupoit l'épaule, une partie du dos & de la poitrine, & tout l'avant-bras jusqu'au poignet; mais la partie du bras, autour des incisions où il avoit commencé, étoit revenue à son état naturel.

Le 15, la fièvre avoit diminué; pouls

130 : mais toujours beaucoup d'inquiétude ; & il y eut un retour d'érysipele au bras qui paroissoit guéri.

Le 16, le second érysipele s'étoit étendu, & le premier avançoit toujours.

Le 17, le nouvel érysipele se dissipa ; mais l'ancien s'étendoit jusqu'au bas des reins, & jusqu'au nombril ; & de l'avant-bras, il avoit gagné toute la main qui étoit excessivement enflée jusqu'au bout des doigts : pouls 140.

Le 19, la main étoit encore très enflée, quoiqu'elle eût perdu sa rougeur ; l'érysipele s'étendoit jusqu'à la moitié des fesses, & sur le bas-ventre, & un peu autour de l'épaule gauche.

Le 20 & le 21, l'érysipele parut finir sur le devant ; mais celui du dos continua, & couvroit entièrement les fesses & une partie des cuisses, avec un nouveau degré d'inflammation, ce qui donnoit beaucoup d'inquiétude & d'accablement à l'enfant qui ne pouvoit se tenir assis, & étoit toujours couché sur la partie la plus malade. La main étoit tout-à-fait désenflée.

Jusqu'alors le traitement n'avoit consisté que dans les délayans ; mon but étant de laisser faire à l'érysipele tout son cours, sans le déranger en aucune manière. Mais comme la maladie, avec tous

les caracteres d'une fièvre bilieuse telle que celles qui accompagnent ordinairement les érysipeles un peu considérables, paroïssoit traîner en longueur, la malade prit, ces trois jours, des poudres légèrement purgatives, qui lui procurerent plusieurs selles très bilieuses; ce qui parut ramollir le ventre qui commençoit à se tendre, & dissiper l'enflure de l'avant-bras & de la main: mais pas du tout l'érysipele; qui au contraire s'étendit plus rapidement & avec plus de douleur. Le 23, il avoit tourné sur le devant, & occupoit toutes les cuisses & les jambes jusqu'au milieu. Pouls 130, 140.

Le 25 & le 26, la fièvre continua; la langue étoit toujours fort chargée: il n'y avoit plus d'érysipele que sur les deux pieds.

La fièvre alla en diminuant les jours suivans. Le 31, il n'y en avoit plus: pouls 90. L'enfant conserva encore quelque temps de l'enflure aux pieds; mais quelques purgatifs acheverent de la dissiper, & de ramener l'appétit & la santé; qui ne fut complètement rétablie que vers le milieu de juin.

L'épiderme se sépara de tous les endroits qui avoient été occupés par l'érysipele, c'est-à-dire de tout le corps, hormis la tête & le bras gauche.

A mesure que l'érysipele avançoit, on couvroit la partie malade de feuilles fraîches de sureau, qui diminuoient beaucoup la douleur & l'inflammation. La petite vérole fut des plus bénignes, les boutons mûrirent, séchèrent, & tombèrent dans le temps accoutumé.

Tous les inoculateurs s'accordent à regarder l'érysipele qui se forme autour des incisions comme un signe favorable, & certainement c'en est un des plus assurés; au point que, tant qu'on ne le voit pas, on doit se tenir en garde contre l'événement. Et quoique, dans ce cas-ci, il soit arrivé un accident imprévu, la règle n'en a pas moins eu lieu quant à la petite-vérole qui a été très peu abondante, & très heureuse.

L'érysipele a fait une maladie à part, qui a eu son cours distinct de la petite-vérole, bien qu'on ne puisse disconvenir que c'est l'inoculation qui y a donné lieu.

Mais on ne sauroit dire qu'on doive attribuer cet effet au virus variolique, pour n'avoir pas été pris dans sa maturité. J'ai souvent inoculé avec de la matière choisie dans le temps de la plus parfaite suppuration, desséchée sur du verre, & détrempée ensuite avec un peu d'eau tiède, moyen qu'on avoit regardé comme de-

vant adoucir le venin (1); & je n'ai pas observé que ces petites-véroles fussent ni plus douces, ni moins abondantes qu'avec de la matiere fraîche quelconque. Au contraire, deux enfans inoculés avec de la matiere sèche, eurent un engorgement des glandes axillaires dans le temps de la dessiccation. L'aînée, âgée de trois ans, eut, le sur-lendemain de l'inoculation, la même rougeur marbrée que celle qui fait le sujet de cette observation: cette rougeur se dissipa au bras droit, mais elle augmenta au gauche pendant trois jours, au point de causer de la fièvre avec beaucoup d'enflure & de douleur, qui ne se calmerent qu'au moyen de cataplasmes d'eau végeto-minérale, & de mie de pain. La cadette, âgée de huit mois, avec une éruption assez abondante, bien que discrète, pour produire une fièvre de suppuration, & dont les boutons parvinrent à une entière maturité, eut sous l'aisselle un abcès de la grosseur d'une noix, qui s'ouvrit de lui-même, & guérit en peu de temps. Toutes deux conservèrent, pendant plus de trois semaines

(1) Cet article finissoit mes remarques sur la dissertation de M. Bouteille, insérées dans le Journal de septembre 1777, & avoit été oublié.

après la petite-vérole finie, les glandes axillaires dures & douloureuses; ce qui exigea un traitement particulier. Ces accidens, près de l'endroit de l'insertion, qui, sans être fort graves, sembleroient dépendre de l'âcreté du venin, ne me sont point arrivés dans les inoculés avec de la matière fraîche, quoiqu'en beaucoup plus grand nombre que les autres.

Un troisième enfant inoculé en même temps avec la même matière varioleuse, eut une petite-vérole discrète sans aucun accident; ce qui prouve toujours plus que les différences viennent de l'inoculé, & non du venin.

La seule différence que j'aie cru observer, c'est qu'en général les progrès de l'inflammation, autour des incisions, sont moins sensibles, & paroissent plus lents les premiers jours chez les inoculés avec de la matière sèche, sans cependant que l'éruption soit pour cela plus tardive que chez les autres.

Avant que de finir sur ce sujet, me feroit-il permis de proposer quelques doutes sur la maladie de M. le président d'*Héricourt*, rapportée dans le Journal d'avril? La marche de cette maladie paroît bien être celle de la petite-vérole; mais il me semble qu'elle a des caractères qui conviennent bien autant à une forte

petite-vérole volante. Ces caractères sont la quantité & la qualité des boutons au visage & par le corps. Dans la petite-vérole naturelle, sur tout chez les adultes, l'éruption est toujours plus abondante au visage que dans le reste du corps, & c'est au dos & à la poitrine où il y en a le moins; & s'il y a des boutons qui avortent, ce sera plutôt ceux du corps que ceux du visage, qui, pour l'ordinaire, prospèrent tous, & viennent à maturité.

Au contraire, dans la petite-vérole volante, c'est au tronc & sur tout au dos que les boutons sont en général les plus gros & les plus considérables; ce sont ces boutons qui mûrissent le mieux, tandis que, parmi ceux du visage, il y en a qui avortent & séchent assez vite. Et chez M. d'Héricourt, le second jour, l'éruption devint si considérable au visage, qu'il en auroit été couvert si la plus grande partie n'eût avorté. Au cinquième jour, la suppuration s'établissoit au visage, où il n'y avoit que douze ou quinze boutons tout au plus, & elle alloit progressivement au corps, où l'éruption étoit plus considérable, sur tout au dos; & plus bas, en parlant des marques; elles se sont conservées bien plus long-temps sur le corps où les boutons étoient & plus nombreux & plus gros.

Quoiqu'en général on puisse distinguer

au coup-d'œil la petite-vérole volante ou vérolette; de la vraie petite-vérole; par la fluidité de la matière; par la promptitude de l'accroissement; & par le manque du cercle rouge autour du bouton. Cependant je me rappelle avoir vu deux fois des petites-véroles volantes dont les boutons durèrent 5 à 6 jours; ils renfermoient un pus blanc & opaque; & avoient le cercle inflammatoire; au point que si je ne les regardois pas comme vraies petites-véroles, ce ne fut que parce que j'étois sûr que l'un des enfans avoit eu la petite-vérole; & parce que l'autre communiqua à son frère & à sa sœur une maladie qui ne fut que la petite-vérole volante ordinaire; & dans les deux cas, les boutons furent plus nombreux par le corps qu'au visage. *Id. de l'ins. de l'ér.*

Quant aux marques, j'ai inoculé une jeune demoiselle marquée en deux ou trois endroits de la petite-vérole volante qu'elle avoit eue quelques années auparavant. Elle eut, par l'inoculation, une petite-vérole assez abondante, dont les boutons firent leur cours complet, sans laisser aucune marque.

Afin donc de procéder avec la plus grande exactitude dans un examen aussi intéressant, je voudrois :

1°. Qu'on fût bien sûr si M. d'Héri-

418 OBSERVATIONS, &c.

quart avoit eu la petite-vérole volante avant cette dernière maladie, ou non.

2°. Si les deux enfans inoculés l'avoient eue avant leur inoculation, ou non.

3°. Il faudroit inoculer avec de la matière prise de boutons de petite-vérole volante, quelques sujets qui ne l'eussent pas eue; &, pour plus d'exactitude, il faudroit en inoculer les uns avec de la matière encore fluide, & les autres avec des fils plus ou moins gardés. Peut-être découvrirait-on que le venin de la petite-vérole volante ne sauroit se conserver long-temps, & que c'est pour cette raison que l'inoculation a manqué avec un fil gardé vingt-trois jours; ce qui ne devoit pas arriver avec du venin de petite-vérole: car il est bien difficile d'admettre une vraie petite-vérole non contagieuse.



R É F L E X I O N S

SUR la dissertation de M. MAJAULT, docteur, professeur en médecine, & chirurgien-major de l'hôpital militaire de Douay, sur la fistule à l'anus, insérée dans le Journal de médecine, janvier 1774, pag. 65; par M. SAYOUX, ancien professeur public en chirurgie à Angoulême.

IL m'a paru, monsieur, par la lecture de votre dissertation, que non-seulement vous donnez la préférence à la ligature avec le fil de plomb, sur les autres moyens curatifs de la fistule à l'anus, mais que vous voulez proscrire tous les autres mis en usage pour cette maladie; votre expérience vous paroît être un sûr garant de la bonté de ce procédé, & vous autorise, sans doute, à passer sous silence l'instrument tranchant: ce qui semble prouver que vous le rejetez.

Je conviens avec vous, monsieur, que le traitement de la fistule par la ligature est une méthode excellente: mais doit-elle être unique? ou bien n'est-elle pas sujette à des inconvénients qu'on peut évi-

ter avec l'instrument tranchant ? C'est ce que je me propose d'examiner dans les réflexions que j'ai l'honneur de vous adresser.

Par la ligature avec le plomb, on excite des douleurs affreuses, dont la méthode instrumentale est exempte. « Mais, » me direz-vous, monsieur, avec l'instrument vous causez une déperdition de substance ; ce qui entraîne une cure longue, ennuyeuse pour le malade & le chirurgien, & qui peut être suivie d'accidens, tels que l'hémorrhagie. Je n'entends pas, monsieur, préconiser cette méthode ; il s'en faut de beaucoup ; au point où est la chirurgie de nos jours, elle mérite d'être proscrite. J'ai opéré deux personnes par l'excision ; je fais, par ma propre expérience, une partie des inconvéniens que vous y avez observés : la cure en fut effectivement longue & ennuyeuse, puisque la première opération faite à madame de . . . religieuse à l'Union Chrétienne, le 15 août 1768, ne fut radicalement guérie qu'en janvier 1769. 1

La seconde, mademoiselle . . . fauxbourg Saint-Pierre de cette ville, opérée également par excision, d'une fistule très compliquée, le 10 du mois de mai, 1769, ne fut radicalement guérie qu'en décembre de la même année. Comme on avoit

été obligé d'emporter toutes les callosités & tous les clapiers, la déperdition de substance fut considérable.

Un pansement de huit mois, durant lequel un malade est forcé de garder le lit, est très ennuyeux pour lui & pour le chirurgien, je l'avoue : c'est ce qui me fit former le projet de changer la méthode d'opérer à la première occasion.

Le 12 du mois de mai 1771, M. . . , substitut du procureur du roi, d'un mérite reconnu, me consulta à l'occasion d'une fistule à l'anus complète, qu'il portoit depuis quatre ans, & pour laquelle il avoit déjà subi une opération : peut-être s'étoit-on borné aux incisions extérieures. Quoi qu'il en soit, je fus chargé du traitement. Je donnai le choix au malade du fil de plomb ou du bistouri, néanmoins après lui avoir fait un parallèle raisonné des deux méthodes, dans lequel je ne lui dissimulai pas les douleurs qui sont les suites de la ligature, & dont j'avois été témoin. Le malade se décida pour l'instrument, je procédai donc à l'opération de la manière suivante :

Après avoir emporté la tumeur calleuse extérieure par deux coups de bistouri, je passai une sonde canelée à travers la fistule du dehors au dedans, mon doigt indicateur, introduit dans le fond,

ment, lui servoit de guide. Quand cette sonde conductrice fut sortie par l'anüs, je fis couler le bistouri à travers la canelure de de la sonde, pour fendre le boyau; le tour fut exécuté dans un temps très court, peut-être dans une minute. Le pansement fut des plus simples; le malade se leva tous les jours, profita de la société, & fut radicalement guéri au bout de trois semaines. Par conséquent voilà des avantages qui sont communs avec la ligature, sans en avoir les inconvéniens; mais l'observation suivante est plus décisive & plus victorieuse, la même personne ayant subi les deux méthodes.

M. de . . . , ancien capitaine au régiment de Guienne, & chevalier de l'ordre de S. Louis, se rendit, le 8 août 1773, dans notre ville, afin que je fusse à portée de lui donner mes soins: il avoit deux fistules (suite de deux grands dépôts): celle du côté gauche complète, & celle du côté droit borgne & externe, y ayant un sinus de communication sous la peau du coxis; en sorte qu'en injectant de la liqueur d'un côté, elle décrivait un demi-cercle, & sortoit du côté opposé, le tout accompagné de beaucoup de callosités très profondes. Après une préparation convenable, je m'occupai à simplifier la maladie; deux applications de trochiques

de minium détruisirent une partie des callosités : alors j'opérai le côté gauche avec le fil de plomb. La section fut finie le 25^e jour ; mais à chaque torsion le malade éprouvoit des douleurs si violentes, qu'il tomboit dans des mouvemens convulsifs (1) : cette torsion & ses effets furent répétés huit fois jusqu'à la section totale ; & le malade étant alors obligé de subir l'opération du côté opposé, me demanda , avec instance , de l'opérer avec le bistouri. J'y procédai de la même manière que dans l'observation précédente , & avec le même succès : le malade se

(1) On ne sera pas surpris de cette douleur extrême, si l'on considère, 1^o. que l'anatomie & la physiologie démontrent (ce qui est confirmé par l'expérience) que de toutes les parties du corps humain , la peau est une des plus sensibles ; 2^o. le fil de plomb étant un corps cylindrique, il ne fait la section qu'en froissant, en déchirant, en contondant les parties comprises dans l'anse ; c'est même de ces effets qu'on retire quelque avantage : l'inflammation, qui est une suite inévitable de cette torsion, fond & détruit les callosités. C'est à ce mécanisme que l'on doit rapporter cette fonte, bien loin de l'attribuer à la propriété fondante & résolutive du plomb. On sait, par expérience, qu'une balle se promène dans nos parties, sans produire d'effet sensible, pourvu qu'elle ne gêne aucune fonction par la compression. Le plomb, de sa nature, est une substance indifférente, & qui n'agit ici que comme corps contondant & divisant.

leva tous les jours, vit la société, & mangea plusieurs fois en ville ; malgré cela, il fut radicalement guéri au bout de trois semaines ; & certainement sa fistule étoit des plus compliquées qu'on ait opérée. Je serois en état d'en donner les preuves les plus positives, d'après le sentiment des personnes de l'art, d'un grand poids. . . . C'est donc M. D. . . . qui doit naturellement décider la question du parallele que je fais ; c'est lui aussi qui affirme qu'il ne conseillera à personne, dans le même cas, de préférer le fil de plomb, & son jugement est d'autant moins suspect, qu'il a la fermeté qu'on est en droit d'attendre d'un ancien militaire : aussi dans l'opération avec le bistouri fut-il ferme.

Il résulte de cette double fistule, que l'anus a une forme ovale ; les sphincters sont partagés en deux segmens de cercle, mais unis de chaque côté par deux cicatrices très solides : peut-être qu'une hémorroïde interne, de la grosseur d'une grosse cerise sera utile dans certains cours de ventre. Quoi qu'il en soit, les fonctions de cet organe se font comme dans l'état le plus naturel, & la guérison est si complète, que M. de est venu plusieurs fois depuis, de la ville qu'il habite, dans la nôtre, où il y a dix grandes lieues, dans le même jour & à cheval.

M. l'abbé...., chanoine vétéran de notre cathédrale, fut opéré d'une fistule considérable, le 14 juillet 1773, de la même manière que dans les deux observations précédentes; la guérison en fut aussi prompte, & le succès aussi réel.

La préférence exclusive que vous donnez, monsieur, à la ligature, pour la curation de la fistule à l'anus, est étayée de nombre de guérisons constantes; par conséquent cette méthode est bonne. Celle que je lui substitue est également fondée sur les observations les plus décisives & les plus convaincantes; le succès en est aussi prompt & aussi sûr, que par la ligature; avec la différence essentielle, que celle-ci est accompagnée de douleurs horribles, qu'on évite par la méthode simple que j'ai mise en usage: je pense donc qu'elle doit être préférée. Entre deux méthodes également sûres pour le succès, il faut choisir celle où il y a le moins d'inconvéniens. Tout chirurgien zélé & ami de l'humanité, doit se mettre à la place du malade qu'il opère: suivant ce principe, il comptera certainement pour beaucoup les douleurs à éviter.

Je prévois pourtant des cas où la ligature peut être d'une grande ressource; 1°. si un malade est à une certaine distance d'une ville, & que ses affaires ou

sa situation ne lui permettent pas de se rapprocher d'un chirurgien habile, dans cette circonstance celui-ci appelé, peut placer méthodiquement la ligature, & abandonner le reste à un chirurgien ordinaire; 2°. quelque raison que l'on allègue, il y a des malades pusillanimes qui, craignant le bistouri, ont mieux aimé mourir que de s'y soumettre : pour des hommes de cette sensibilité, la ligature offre un moyen avantageux. 3°. Elle sera encore d'un grand secours dans certaines fistules extrêmement profondes, regardées autrefois comme incurables, & inaccessibles à l'instrument tranchant, par la crainte de quelque hémorrhagie dangereuse.

Des sentimens d'humanité, & le progrès de la chirurgie, me paroissent, monsieur, avoir dicté votre dissertation; ces motifs déterminans me semblent si louables, que ce sont précisément les mêmes qui ont donné lieu à mes réflexions. Je pense avoir prouvé que bien que la ligature soit une méthode très sûre, elle ne mérite pas une préférence exclusive; & que le bistouri doit conserver ses prérogatives dans la plupart des cas : mais, je le répète, il faut s'en servir de la manière que je le propose, d'après l'expérience, & bannir pour toujours l'excision.

J'espère donc, monsieur, que vous ne trouverez pas mauvais si je conclus, contre votre assertion.... que loin que la fistule à l'anüs aie éprouvé un tout autre sort que les autres opérations réellement perfectionnées par la chirurgie moderne, celle que je viens de décrire se trouvera au contraire portée à son dernier degré de perfection & de simplicité, par les procédés que j'ai suivis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

SUR DES ACCÈS ÉPILEPTIQUES.

Par M. GUIGOU, ancien chirurgien du grand hôtel-dieu de Lyon, & chirurgien à Saint-Paul-en-Jarrest, en Lyonnais.

DANS le courant du mois de mai 1775, je fus appelé pour voir la fille de *Claude Laurent*, laboureur au lieu de Farnay, paroisse de Saint-Paul-en-Jarrest, dans le Lyonnais. Je la trouvai attaquée de mouvemens convulsifs dans les deux bras, avec perte des sens internes & externes, & d'écume à la bouche. Ses parens me dirent que ces accès revenoient tous les mois depuis près de deux ans, & dureroient cinq à six heures, les mouvemens

convulsifs excepté : ils étoient toujours précédés, un jour avant l'invasion, de douleurs tantôt sourdes, tantôt aiguës dans les lombes & dans la région hypogastrique, d'une pesanteur dans toute la tête, & d'un sommeil involontaire.

Cette fille étoit âgée de 18 ans, bien constituée, & exempte d'incommodité dans l'intervalle de ses attaques : j'examinai le bas-ventre, & je le trouvai très volumineux. D'après cet examen, je demandai à sa mere si elle étoit réglée, elle me dit que sa fille avoit eu une suppression subite de ses regles, étant exposée à une pluie abondante & froide, un jour qu'elle gardoit des brebis dans les champs, & cela depuis deux ans, époque de l'apparition du premier accès épileptique. Attribuant, pour ainsi dire certainement, sa maladie à la rétention des menstrues, je ne prescrivis aucun remede qu'au bout de trois semaines, huit jours avant l'attaque périodique. Je commençai le traitement par faire prendre à la malade des pédiluves chauds tous les matins, l'espace d'une heure. Le septieme jour je pratiquai une saignée de pied, &, durant l'effusion du sang, les menstrues supprimées depuis deux ans, reparurent assez abondantes. Je me flattois pour lors d'avoir reconnu & détruit la cause de la maladie

présente; & ce qui me confirma le lendemain dans cette opinion, fut que l'accès ordinaire d'épilepsie ne parut point, & qu'il ne se fit sentir d'aucune manière pendant tout le cours du mois suivant. Je prescrivis tout de suite un purgatif, & la mis à l'usage de l'opiat emmenagogue dont je vais donner la formule.

℞ Conserve d'absinthe . . . ℥. III.

Conserve de rue . . . ℥. I.

Safran de mars apéritif, ℥. IV.

Safran oriental . . . ℥. II.

Syrôp de cinq racines apéritives, suffisante quantité.

Ces remèdes, accompagnés d'un régime convenable, ne procurèrent pas tout l'effet désiré. Il est vrai que l'écoulement menstruel reparut pour la seconde fois; mais ayant cessé le même soir, il survint le lendemain un accès, mais moins violent que les précédens, qui fut terminé dans l'espace d'une heure. Cette diminution d'intensité me donna quelque espoir; je fis une seconde saignée de pied; je redonnai de l'opiat emmenagogue: mais je ne fus pas assez heureux pour rappeler l'écoulement. Le mois suivant les règles reparurent & se soutinrent pendant deux jours, au bout desquels il survint des mouvemens convulsifs qui com-

mencerent par les doigt de la main, & se terminerent dans l'espace d'un quart d'heure au poignet, par deux plaques noîrâtres à la partie inférieure & externe de l'avant-bras de chaque côté, de la largeur d'un écu de six livres. J'appliquai sur le champ deux ventouses scarifiées à la partie affectée, & de suite deux emplâtres vésicatoires (1), pour attirer & donner une issue à l'humeur que je regardois comme la cause de l'épilepsie. J'entrétins la suppuration pendant quinze jours, je donnai un second purgatif, de maniere que l'épilepsie n'a plus reparu depuis près de trois ans.

A S. Paul-en-Jarrest, le 15 août 1778.

(1) *Van Swieten*, comment. in *Herm. Boërli*, aphorism. de rab. canina, § 1078, pag. 433. *Possumus enim in multis partibus corporis, in quibus fomitem morbi latere observatum fuit, viam parare, vesicatoriis, cauterio, &c. ut exeat illud nocens; vel & nervum destruere (*)*, cujus irritatio totum sensorium commune turbât paroxysmi tempore.

(*) *M. Pouteau* fils, consulté à Lyon par un homme attaqué depuis long-temps d'épilepsie, & dont l'accès commençoit toujours par le bout d'un doigt de la main, saisit l'instant de l'attaque, fit l'amputation du doigt, à sa jonction, avec le métacarpe, arrêta l'accès, & guérit radicalement l'épilepsie.

OBSERVATION

SUR un emphyème universel à la suite d'une chute ; par M. HERBIN fils, chirurgien à Frenay.

Je fus demandé, le 15 septembre 1777, pour voir le nommé Jacques Linot, bordager, demeurant au village de la Fontaine, paroisse de Gêvre au Maine, qui étoit tombé d'un arbre d'environ 15 pieds de hauteur. J'arrivai chez lui le lendemain de sa chute. Je le trouvai au lit avec un pouls très petit, serré, une figure enflammée, & une grande difficulté de respirer. Il me dit être tombé sur le côté gauche de la poitrine dont il se plaignoit beaucoup. En effet, j'y reconnus une tumeur emphysémateuse qui occupoit tout ce côté, compliquée d'une contusion assez considérable. La chute avoit été si violente, que les intestins avoient passé par l'anneau du grand oblique gauche, & formoient une tumeur grosse comme le poing. Je saignai le malade deux fois dans le jour, & lui appliquai, sur le côté affecté, des compresses trempées dans des résolutifs spiritueux. Je retournai le voir le lendemain : il avoit

passé une nuit très orageuse. Je le trou-
vai dans la situation la plus déplorable.
L'emphysème étoit devenu universel ; à
chaque instant il étoit sur le point d'être
suffoqué, tant il avoit de peine à respi-
rer : il ne pouvoit ni parler, ni cracher ;
on avoit beaucoup de peine à lui faire
passer une cuillerée de liquide quelcon-
que, même à plusieurs fois ; les paupières
étoient gonflées au point de ne pouvoir
déciller les yeux ; la peau du col étoit
au niveau de son menton ; enfin toute
l'habitude de son corps étoit tellement
remplie d'air, que le tissu cellulaire avoit
acquis au moins 7 à 8 poudes d'épaisseur.
En voyant ce malheureux on auroit cru
qu'on lui auroit injecté de ce fluide par
le moyen d'un soufflet, de même qu'en
usent les bouchers pour enfler les ani-
maux qu'ils ont égorgés, afin d'en enle-
ver plus facilement la peau. Le malade
faisoit frayeur à voir ; je le regardois
comme un homme dont la perte étoit
prochaine, si toutefois on ne lui portoit
de prompts secours : en conséquence je
proposai de lui faire plusieurs scarifica-
tions en différentes parties de son corps,
afin de donner issue à l'air, & à calmer
les accidens. Ceux qui lui étoient at-
tachés s'y opposerent, le malade lui-
même s'y refusa. On ne voulut pas non
plus

plus que je le saignasse pour la 3^e fois. Ayant affaire à des personnes non instruites, & sans raison, je le quittai, & leur recommandai de lui faire passer, autant qu'elles pourroient, quelques cuillerées de vin, de bouillons, & des boissons vulnéraires que je lui avois prescrites. Il fut pendant 14 jours dans ce triste état. On attendoit à chaque instant son dernier soupir. La seule posture qu'il pouvoit soutenir pendant ce temps, étoit d'être dans son lit à genoux, & appuyé sur ses deux mains. Le calme succéda à l'orage; après ce temps, l'emphysème diminua insensiblement, & presque sans secours : de sorte qu'au bout de neuf semaines après sa chute, il recouvra entièrement sa santé, si ce n'est une douleur qu'il a ressentie pendant plus de six mois; elle s'étendoit depuis la clavicule jusqu'à la partie supérieure de l'os des îles du côté affecté. A l'égard de sa hernie, il porte un brayer qui le met à couvert de tout accident.



 PHÉNOMÈNE REMARQUABLE
DE L'ÉCLAIR.

*Par M. J. GAGNIÈRE, médecin
à Saint-Vallier.*

L'EFFET du tonnerre, observé par M. Ragneau, chirurgien, dont j'ai lu le rapport dans le Journal de méd. pag. 129, du mois d'août 1778, m'a rappelé, sur l'éclair, un phénomène qui montrera aux amateurs de l'électricité avec quelle force le fluide électrique céleste agit sur l'homme. Voici le fait :

Un nommé *Lardene*, batelier sur le Rhône à Silon près Saint-Vallier en Dauphiné, âgé de 25 ans, large & épais d'épaules, de taille ramassée, les muscles courts & renflés, eut une dispute dans un cabaret avec un Italien, cordonnier. Leur querelle s'échauffe, ils en viennent aux poings; l'Italien prend son couteau & en donne un coup profond dans le ventre du batelier. Les intestins & l'épiploon s'échappent par la plaie : M. *Morel*, chirurgien, en fait la réduction. Le blessé est porté à l'hôpital, je le vois de temps en temps au pansement. Etant guéri, il me témoigne le desir de se rendre chez lui. Vous êtes en bon état, lui dis-je ;

ependant je vous conseille de rester une dizaine de jours pour mieux donner le temps aux parties lésées de reprendre leurs premières forces : il condescend à mon avis.

— Dans cet intervalle de temps il s'élève un nuage obscur que la tempête pousse du couchant à l'orient ; des tourbillons s'ammoncellent les uns sur les autres , & se précipitent avec un fracas horrible ; les éclairs flamboyans s'élancent de la cime des cieux , & semblent descendre pour embraser la terre ; les tonnerres répétés jettent l'épouvante dans les campagnes. J'allai à l'hôpital avant le gros de l'orage ; je trouve mon batelier sur le lit , se plaignant de sa blessure ; je l'examine avec soin , & ne trouve rien de satisfaisant sur la cause de ses douleurs ; je le questionne , il m'avertit qu'elles viennent & se dissipent comme les éclairs. J'y prête la plus grande attention en ayant l'œil sur son ventre à nud ; je n'apperçois aucun changement ni à la plaie , ni au ventre , quoique le souffrant poussât des cris , des gémissemens en portant naturellement sa main dessus la cicatrice , toutes les fois qu'il faisoit des éclairs. Les éclairs finissant , la douleur cessoit ; plus les éclairs se succédoient & étoient brillans , plus la douleur se soutenoit & étoit

436 OBS. SUR UNE NAISSANCE
aiguë. J'observai ce phénomène curieux
& rare, à-peu-près une heure; enfin l'o-
rage, la pluie & les éclairs ayant cessé,
mon batelier ne sentit plus de douleurs :
trois jours après il s'en fut, reprit la rame,
& dans la suite n'éprouva aucune incom-
modité.

OBSERVATION

*SUR une naissance monstrueuse de deux
filles jumelles unies ensemble, avec des
remarques sur la section de la symphyse;
par CH. LERAY, chirurgien à Coueron
près Nantes en Bretagne.*

LA nuit du 28 au 29 mars 1778, en
la paroisse du Pèlerin près Nantes, la
femme du nommé *Bonfils* accoucha de
deux filles unies ensemble, & nées à terme.

J'ai remarqué, dans leur union & dans
leur structure, des singularités, peut-être
sans exemple jusqu'ici. Comme je les
crois capables d'intéresser la curiosité, je
me fais un devoir de les communiquer,
ainsi que mes observations.

Conformation extérieure.

Ces deux filles étoient de même hau-
teur & de même grosseur, à quelque pe-

tite différence près; l'une étoit unie, par le côté gauche, au côté droit de l'autre; elles avoient chacune la face & tout le corps un peu tournés en-dedans, de sorte qu'elles s'entre-regardoient obliquement; elles étoient jointes ensemble depuis la moitié inférieure du thorax jusqu'au-dessous de l'ombilic, d'où il résulroit que ces jumelles avoient véritablement deux poitrines, mais un ventre commun égal à deux en grandeur: ce ventre n'avoit qu'un cordon ombilical qui étoit précisément au milieu. Ce cordon ombilical étoit double, c'est-à-dire, composé de quatre artères & de deux veines qui se divisoient intérieurement pour chacun des enfans; la peau étoit mince & transparente dans une circonférence de cinq à six lignes d'étendue, autour du double cordon ombilical dont l'anneau étoit extraordinairement dilaté.

Ces jumelles avoient chacune leur dos, & ces dos étoient séparés l'un de l'autre dans toute leur longueur: elles avoient aussi chacune leur bassin particulier bien formé.

A ne considérer ces deux filles que par-devant, & seulement depuis la moitié inférieure des poitrines jusqu'aux hanches, on eût dit qu'elles n'avoient entre elles qu'un seul corps équivalent à deux

438 OBS. SUR UNE NAISSANCE
en largeur ; mais à regarder ces enfans
par derrière , & depuis le haut jusqu'au
bas , on voyoit deux corps tout-à-fait
distingués l'un de l'autre : on voyoit que
chacun de ces corps avoit toutes ses par-
ties essentielles & intégrantés ; que ces
parties étoient toutes bien conformées , à
quelque petit défaut près , & que si cha-
cun de ces corps avoit été animé , l'exer-
cice de leurs membres auroit été parfai-
tement libre.

Je n'ai reconnu entre ces deux filles
jumelles aucune différence extérieure , qui
fût considérable. L'une (celle qui étoit à
la droite) étoit seulement un peu moins
grosse que l'autre , & moins parfaite ,
ayant les os pariétaux un peu plus va-
cillans , & les pieds tournés en-dedans :
elle avoit aussi , à la hanche droite , une
grande déchirure qui lui étoit arrivée au
temps de la naissance , & qui avoit été
faite par le tranchant d'un os de la mere.

Structure intérieure.

Pour parvenir à découvrir la stru-
cture intérieure de ces jumelles , j'ai fait
une incision en forme de croissant , à la
partie postérieure de leur ventre , depuis
la hanche de l'une jusqu'à la hanche de
l'autre.

Le ventre ouvert , je n'ai trouvé qu'une

seule cavité commune aux deux enfans, à-peu-près deux fois aussi grande que la cavité du ventre ordinaire des enfans ; j'ai reconnu deux bassins bien formés & séparés l'un de l'autre tant intérieurement qu'extérieurement : ces deux filles avoient séparément chacune leurs parties génitales très bien conformées intérieurement comme extérieurement ; elles avoient aussi chacune leur vessie urinaire, leur rate, leur pancréas, placés dans les endroits qu'ils occupent ordinairement, à quelque petit dérangement près ; elles avoient chacune leur foie particulier, situé comme à l'ordinaire ; mais ces deux foies étoient unis à la partie supérieure de leurs faces concaves. Ce que l'on concevra possible, si l'on fait attention que les sternums de ces jumelles étoient près l'un de l'autre ; qu'elles avoient chacune tout le corps un peu tourné en-dedans de leur union ; en sorte qu'elles s'entre-regardoient obliquement, comme nous l'avons dit.

Les deux vésicules étoient attachées au foie de l'enfant le moins gros (celui qui étoit à la droite).

Chacun de ces sujets n'avoit qu'un rein ; le rein de l'enfant qui est à la droite, se trouvoit placé dans la région lombaire gauche ; & le rein de l'enfant qui

440 OBS. SUR UNE NAISSANCE
est à la gauche, étoit situé dans la région
lombaire droite.

Chacun de ces enfans avoit son œso-
phage & son estomac propres; ces esto-
macs m'ont paru plus petits que ne le
sont ordinairement ceux des enfans. Chez
l'enfant situé à la droite, le pylore étoit
tourné du côté gauche : il étoit placé du
côté ordinaire dans l'enfant de la gauche.

Ainsi chaque ventricule s'ouvroit dans
un duodénum, lesquels duodénums al-
loient se réunir à l'endroit de leur termi-
naison, pour ne former qu'un seul intestin
jejunum d'une longueur & d'une grosseur
ordinaires; il se déchargeoit dans deux
ileum (chacun des enfans ayant le sien
particulier).

Les ileum, ainsi que les autres inte-
stins qui étoient particuliers à chacune
des jumelles, ne m'ont rien présenté d'ex-
traordinaire, sinon que l'intestin ileum
de l'enfant, à la droite, étoit un peu plus
long que celui de l'enfant à la gauche.

Après avoir vidé le ventre commun
de ces jumelles, & l'avoir débarrassé de
tous ses viscères, je n'ai trouvé qu'un
seul diaphragme.

Du côté des poitrines ce diaphragme
n'étoit attaché ni aux cartilages xiphoï-
des, ni aux cartilages des premières fausses
côtes supérieures. Il étoit concave dans

le centre de la partie qui répondoit aux cœurs des deux enfans. Cette concavité formoit un espace par le moyen duquel les deux poitrines auroient eu communication de cavité, sans un médiastin placé de devant en arriere, qui en faisoit la séparation.

Entre les feuillets de ce médiastin situé à la partie mitoyenne de l'union des deux enfans (c'est-à-dire, au milieu de l'espace que je viens de décrire), j'ai trouvé renfermés, dans un seul péricarde, deux cœurs réunis par leur base, de manière à n'en faire qu'un; on ne les distinguoit que par leurs pointes qui paroissoient distinctement séparées l'une de l'autre.

Ces deux cœurs formoient, par leur réunion, un volume seulement un peu plus gros que le volume d'un seul cœur ordinaire d'enfant.

Chaque cœur n'avoit qu'une oreillette; je l'ai crue simple, parce qu'il n'y avoit qu'une seule ouverture veineuse, laquelle cependant avoit deux appendices, l'une en-devant, & l'autre en arriere.

Cette oreillette répondoit à un ventricule que j'ai aussi regardé comme simple, parce qu'il m'a paru aussi n'avoit qu'une seule artere divisée en deux branches, dont l'une formoit l'artere pulmonaire, & l'autre formoit l'aorte.

Ayant injecté l'un des deux cœurs par son artère, j'ai vu ces deux viscères se remplir de liqueur en même temps; ce qui prouve que le sang de l'une des jumelles devoit se mêler avec celui de l'autre.

Les poumons étoient situés comme ils le sont ordinairement : ce qu'ils avoient de particulier, c'est que, du côté de la partie inférieure, ils ne s'étendoient pas autant que les poumons des autres enfans; ils avoient encore ceci de remarquable, qu'ils n'étoient séparés par aucun médiastin.

Les cartilages des fausses côtes supérieures du côté gauche de l'enfant placé à gauche, alloient se confondre avec les cartilages des fausses côtes supérieures du côté droit de l'enfant qui étoit à la droite; ce qui ne formoit en cet endroit qu'une seule cavité, une seule poitrine.

Je n'ai point porté mes recherches sur les canaux urinaires, ni suivi les ureteres; il n'y en avoit probablement qu'un seul dans chaque sujet. Comme je ne les ai eus que trois jours après leur naissance, que je craignois la corruption, & que mes occupations m'appelloient souvent au-dehors, je n'ai point apporté toutes les précautions nécessaires pour les conserver. [Voyez les figures & leur description].

CONJECTURES tirées des observations anatomiques dont on vient de rendre compte.

Mes observations, sur ces deux filles jumelles, m'ont fait entrevoir des phénomènes singuliers, auxquels leur structure intérieure auroit, je crois, donné lieu, si elles eussent vécu.

1°. De l'unité de l'intestin jejunum ne feroit-il pas arrivé que quand l'une des deux auroit pris un purgatif, ce purgatif auroit agi sur l'une & sur l'autre dans le même temps ou à-peu-près? Les spiritueux n'auroient-ils pas produit le même effet?

2°. Ne s'ensuit-il pas de-là qu'ayant pris des alimens de qualités différentes, & les ayant digérés séparément (dans deux estomacs séparés l'un de l'autre), ces jumelles auroient eu leurs excréments semblables? Mais comme chacune avoit son intestin ileum propre, & qu'il étoit plus long dans l'une que l'autre, n'est-il pas à présumer qu'elles n'eussent pas rendu leurs excréments dans le même temps? à moins que l'habitude ne les eût assujetties à faire cette fonction ensemble.

3°. La communication du sang se faisant chez ces jumelles de l'une à l'autre, ne doit-on pas en conclure que l'une des

444 OBS. SUR UNE NAISSANCE

deux étant tombée en syncope , l'autre n'auroit pas été long-temps sans y tomber, on du moins qu'elle se seroit trouvée fort incommodée ?

4°. De cette communication du sang il paroît vraisemblable de penser que dès que l'une auroit été attaquée de fièvre , l'autre en eût été atteinte ; & que l'une des deux venant à mourir , l'autre ne pouvoit lui survivre long-temps.

5°. N'est-il pas probable que ces jumelles auroient pu suspendre leur respiration durant quelque temps , & même durant un temps bien plus long que nous ne le pourrions faire ? Car , dans chacune de ces filles , il n'y auroit eu qu'une portion de la masse du sang qui eût été obligée de passer dans les poumons , & non pas toute la masse , comme chez nous ; puisque l'artère pulmonaire , en chacune d'elles , sortoit de l'aorte ; & non du cœur , comme chez nous. Elles auroient donc pu , sans empêcher pour cela la circulation générale du sang , suspendre leur respiration , faculté dont jouissent ceux qui ont conservé le trou botal & le canal artériel.

Mais ces jumelles auroient-elles respiré ensemble ou alternativement ?

Cette question paroît difficile à décider : si l'on fait attention qu'elles avoient

les cartilages des fausses côtes supérieures confondus , continus de l'un à l'autre corps , & qu'elles avoient un diaphragme commun , ne seroit-on pas tenté de croire qu'elles auroient dû respirer ensemble ?

Mais si l'on considère que chacune d'elles avoit sa poitrine & ses poumons particuliers , ne sera-t-on pas encore tenté de croire qu'elles auroient dû respirer alternativement ?

6°. Enfin qu'il me soit permis d'érendre mes conjectures jusqu'au moral de ces enfans jumeaux , & d'oser avancer que les passions de l'un auroient influé sur l'autre.

Ce que j'ai dit de la communication du sang de l'une à l'autre , favorise cette conjecture , appuyée d'ailleurs des sentimens de MM. de Buffon , de Bordeu & Fabre.

MM. de Buffon & de Bordeu placent le siége du sentiment dans le centre du diaphragme ; or ces enfans jumeaux n'avoient qu'un seul diaphragme , un diaphragme commun. M. Fabre , qui met le siége du sentiment dans le plexus solaire , n'est pas moins favorable à mon opinion , puisqu'il est vrai de dire que le plexus solaire se seroit communiqué dans ces jumeaux , sinon par la proximité de leurs pylôres , du moins par le moyen de l'in-

446 OBS. SUR UNE NAISSANCE
testin jejunum qui étoit vraiment unique
& commun aux deux sœurs.

La structure monstrueuse de ces jumelles pourroient encore donner lieu à d'autres conjectures dont nous abandonnons la recherche aux physiciens; pour nous occuper de faits qui intéressent particulièrement l'art des accouchemens: ils se sont passés à la naissance de ces jumelles, & ils font naître des réflexions capables de rassurer ceux qui doutent du succès de la nouvelle méthode d'accoucher, que l'on pratique dans les cas où se rencontrent des difficultés insurmontables, je veux parler de la section de la symphyse du pubis.

Naissance des jumelles.

Voyons comment ces deux filles, inséparablement unies ensemble, ont pu sortir du sein qui les renfermoit depuis neuf mois; comment cet accouchement, justement arrivé à terme, a pu se faire dans une femme foible de complexion; haute de quatre pieds un pouce, & qui, dans ses autres couches, avoit coutume de rester plusieurs jours en travail.

On ne pourra s'empêcher d'avouer que cet accouchement dût être fort difficile à terminer; qu'il dût être fort douloureux & très dangereux pour la mère; si

Pon fait attention au volume des têtes & des poitrines des enfans, comparé avec les détroits du bassin de la mere.

Les têtes de ces enfans avoient chacune quatre pouces de diametre de devant en arriere, & près de trois pouces d'une tempe à l'autre : par conséquent, couchées l'une à côté de l'autre, les deux têtes devoient faire ensemble un volume d'environ six pouces de diametre.

Mais les poitrines, jointes ensemble d'une maniere inséparable, avoient huit pouces de diametre à l'endroit de leur jonction.

Comme on ne sauroit supposer que le diametre du bassin de la mere eût plus de quatre pouces (c'est la dimension du bassin des femmes ordinaires), on peut aisément juger de la difficulté de l'accouchement, & du danger auquel la vie de la mere fut exposée.

Mais par qui & comment fut fait un accouchement qui présentoit ces difficultés ?

Ce fut, (le croira-t-on ?) une femme de campagne, qui n'a jamais appris d'aucun maître les principes de l'art d'accoucher. Voici, au rapport de la mere, ce qui précéda l'enfantement.

Pendant plus d'un mois avant d'accoucher, elle ressentit à la hanche droite de

443 OBS. SUR UNE NAISSANCE
grandes douleurs ; elle se trouvoit si fort
incommodée , qu'à peine pouvoit - elle
marcher ; & , durant les quinze derniers
jours , elle souffrit des tranchées conti-
nuelles qui , sur la fin , allèrent se per-
dre à la hanche droite jusqu'au temps de
la sortie des enfans.

Quant à ce qui s'est passé lors de l'ac-
couchement , & à la manœuvre qui a été
employée , voici ce que j'en ai appris de
la sage-femme elle-même :

Le 28 mars , à dix heures du matin ,
les eaux s'écoulant , annoncèrent que le
terme de l'accouchement étoit arrivé ; on
courut chercher du secours.

La sage-femme arrivée , on mit la mere
à genoux , les coudes appuyés sur une
personne assise , comme c'est la coutume
dans cette campagne.

A trois heures de l'après-midi , la tête
de l'une des jumelles sortit de la vulve.
Cette première fille , la plus grosse des
deux , fut baptisée , elle donna des signes
de vie durant près de trois quarts d'heure ,
malgré les efforts faits sans ménagement
sur elle , pour l'extraire.

La face de l'enfant regardoit le der-
rière de la mere ; il faut en effet que la
face ait été ainsi tournée , pour que la
tête de la seconde fille (comme la sage-
femme le reconnut sur la fin du travail ,

en portant la main dans la matrice) se soit trouvé du côté de la hanche où la mere éprouvoit les plus grandes douleurs, & où se faisoit sentir toute la résistance qui retarda les effets de la manœuvre.

Dans la vue de vaincre cette résistance, on réitéra, pendant sept heures, toutes les tentatives possibles à des gens non instruits; plusieurs personnes tirèrent alternativement & avec force sur la tête de la premiere fille, mais sans succès.

Dans les premiers momens de ce tiraillement, la mere éprouva une plus forte douleur que jamais à la hanche droite, & sentit en même temps des os se désunir. En même temps aussi tous les assistans entendirent un bruit dont ils m'ont parlé en ces termes : *Nous avons entendu un grand craquement.* Ce bruit annonçoit sans doute l'écartement des os de la mere.

Vers dix heures du soir, la sage-femme porta la main du côté où la mere ressentait les plus fortes douleurs : elle y rencontra la tête de la seconde fille, entre la tête & l'épaule de la premiere; portant encore plus loin la main avec facilité; entre les os du bassin & la tête de la seconde fille, & avançant de plus en plus, elle rencontra un os de la mere

450 OBS. SUR UNE NAISSANCE
enfoncé dans les chairs de la hanche
droite de la seconde fille qui se trouvoit
du côté de la hanche droite de la mere,
lieu où cette femme se plaignoit de res-
sentir les plus vives douleurs.

Pour dégager la seconde fille, la sage-
femme passa la main entre l'os de la mere,
& les chairs de l'enfant qui se trouvoient
accrochées à cet os. Par ce moyen elle
vint en effet plusieurs fois à bout de dé-
crocher cette fille; mais dès qu'elle reti-
roit la main, l'enfant qu'elle avoit dé-
barrassé se raccrochoit encore. On ne put
l'extraire tant que la mere se tint à ge-
noux les coudes appuyés sur une per-
sonne assise.

Enfin, la femme en travail ne pouvant
plus tenir contre les fatigues d'une situa-
tion si gênante, se mit au lit. Alors la
sage-femme reportant la main dans la
matrice, décrocha aisément l'enfant; &
aidée d'une seule personne qui tiroit sur
la tête de la premiere fille, elle vint à bout
de les avoir toutes deux en moins d'une
demi-heure.

Mais la seconde fille étoit morte; elle
avoit cessé de vivre vraisemblablement
dans le même temps que sa sœur qui,
comme nous l'avons observé, ne vécut
que trois quarts d'heure.

On ne sera pas surpris de la mort de

ces jumelles ; elle devoit naturellement être la fuite de la violence avec laquelle on tirailla ces enfans : violence qui fut extrême dès les premiers momens , & qui fut exercée sans prudence & sans ménagement.

On ne seroit pas surpris non plus que la mort de la mere fût arrivée en même temps que celle des enfans , ou qu'elle l'eût suivie de près ; mais on le fera sans doute , d'apprendre que la mere jouit actuellement d'une santé parfaite , à l'exception de quelques légères incommodités.

Rien de plus constant néanmoins ; je l'ai vue plusieurs fois depuis ses couches , toujours dans un état où il ne paroïssoit rien à craindre pour elle. La dernière fois que je la vis (trois mois après son enfantement) , elle me dit qu'elle se portoit bien ; qu'elle ne ressentoit rien des douleurs ni des incommodités auxquelles elle avoit été sujette ci-devant ; qu'elle n'avoit à se plaindre que d'un petit engourdissement à la cuisse droite , & qu'elle étoit plutôt lasse de cette cuisse , en marchant , que de l'autre.

Je puis même assurer que dès le 7^e jour de l'accouchement , cette femme m'avoit paru entrer en convalescence. M'étant transporté ce jour-là chez elle , pour

prendre connoissance des faits que j'ai rapportés, je la trouvai sans fièvre; mais elle me dit qu'elle éprouvoit une douleur vive à la symphyse du pubis, & à la hanche droite; que toutes les fois qu'elle se remuoit elle sentoit à la hanche le mouvement de deux os qui se frottoient l'un contre l'autre; & les assistans, dans les premiers jours, entendoient ce bruit: ce qui prouve évidemment qu'il y avoit eu un écartement d'os extraordinaire. Ecartement qui fut augmenté par les efforts qu'on a long-temps continués pour terminer l'accouchement.

Les douleurs que cette femme ressentit à la hanche droite pendant tout le mois qui précéda son accouchement, n'auroient-elles pas eu pour cause la pression que faisoit sur l'os ileum la tête du plus petit des deux enfans, placé à la droite, tandis que l'autre, plus gros, aura le plus occupé le centre du bassin? (Ce qui prouve cette situation, c'est que la *Bonfils* m'a assuré qu'elle avoit toujours eu le ventre plus gros du côté droit que du côté gauche).

Cette pression, en forçant les ligamens de la symphyse du pubis & des os ileum à s'étendre, aura préparé l'élargissement du détroit du bassin de cette femme: élargissement, ou dilatation, qu'on

ne sauroit s'empêcher de reconnoître, si l'on compare les circonstances de cet accouchement de la *Bonfils* avec ceux qui l'ont précédé.

Dans ceux-là, elle avoit coutume de rester trois & quatre jours en travail pour un enfant, quoiqu'il se trouvât seul, & il ne sortoit qu'avec une difficulté extrême.

Dans ce dernier, où il s'agissoit de deux enfans unis ensemble, on vit, après quelques heures de travail, la tête de l'un des enfans sortir de la vulve sans difficulté, bien qu'elle fût assez grosse; & la seconde qui la suivoit (plus petite cependant) demeura arrêtée au passage par la tubérosité de l'ischium.

Voici, sans doute, pourquoi la plus grosse tête sortit la première: Après que les eaux furent écoulées, la matrice s'étant resserrée dans toute sa circonférence, & l'orifice s'étant dilaté, les deux têtes se seront rapprochées l'une de l'autre; & comme le détroit du bassin n'étoit point assez considérable pour admettre toutes les deux à la fois, celle qui occupoit le plus le centre du bassin devoit sans doute sortir la première: c'étoit le plus gros des deux enfans qui occupoit le plus le centre du bassin; ce fut donc sa tête qui passa la première. La tête du second en-

454 OBS. SUR UNE NAISSANCE
fant suivit en se plaçant à côté du col du
premier.

La première tête étant sortie de la vulve
par les seuls efforts de la nature, & la
seconde se trouvant arrêtée au passage par
la tubérosité de l'ischion, voici, je crois,
ce que la sage-femme auroit dû faire :

Au lieu de tirer & de faire tirer avec
force sur la tête sortie, durant sept heures
au moins, comme elle fit, pour vaincre
l'obstacle qu'elle rencontroit à l'ex-
traction de tout le corps de cet enfant qu'elle
croyoit toujours être seul, elle auroit dû
(dès les premiers momens de la résistance)
chercher à reconnoître l'obstacle ; par
cette recherche, elle auroit trouvé une
seconde tête enclavée dans le petit bassin.
Alors elle auroit dû tenter de passer la
main entre les os de la mere & cette
tête, pour l'empêcher de s'appuyer con-
tre la tubérosité de l'ischium où le col de
ce second enfant replié sur lui-même,
étoit engagé entre les épaules qui fai-
soient par elles-mêmes un volume déjà
très considérable, & disproportionné à la
grandeur du passage. Quel obstacle ne de-
voit pas former ce col engagé entre les
épaules qu'il empêchoit de se rapprocher !
ce qui étoit cependant nécessaire pour que
leur volume diminuât & fût plus disposé
à franchir le détroit du bassin.

Elle auroit donc ensuite tâché d'attirer doucement cette seconde tête, & fait en même temps tirer aussi doucement sur la première, avec les mouvemens nécessaires; cette tête étant sortie, on auroit tiré sur les deux en même temps, mais doucement. Leurs cols, par cette manœuvre, se seroient étendus, le grand diamètre des poitrines auroit diminué, & l'obstacle n'étant plus aussi considérable, les enfans seroient sortis plutôt.

Mais, dira-t-on peut-être, si l'on n'eût point tiré si fort au commencement (ce qui a été cause du bruit qu'on a entendu, & de la vive douleur de la mere, où, en apparence, en ce moment le bassin s'est élargi), on n'auroit pas eu la facilité de porter la main à côté de la tête engagée, comme l'a fait la sage-femme, & l'accouchement n'auroit pu se terminer; mais une branche de forceps ou un levier qu'il auroit été aisé d'introduire, auroit produit à-peu-près le même effet, & on auroit extrait les enfans avec bien plus de facilité: peut-être même seroient-ils venus vivans, puisque le premier a survécu près de trois quarts d'heure, malgré les efforts continués sur lui sans ménagement.

Par l'une ou l'autre de ces manœuvres on auroit évité ce grand écartement des

os du bassin, & le petit enfant n'auroit peut-être pas eu à la hanche droite la plaie dont nous avons parlé, & qui n'a été faite que par le tranchant d'un os de la mere. Mais par quel os? Si l'os ileum a été séparé de l'os sacrum, elle aura été faite par l'angle de celui-ci; ce que l'on concevra possible si l'on suppose que le bassin du plus gros de ces deux enfans étoit placé en-devant, & celui du petit en arriere, & que leurs pubis étoient l'un contre l'autre: car alors la hanche droite du plus petit enfant se sera trouvée vis-à-vis l'angle du sacrum.

Peut-être aussi la plaie a-t-elle été faite par le tranchant de l'os ileum de la mere, fracturé par la violence avec laquelle on a opéré.

Voici comme jè conçois que le tranchant de l'os sera entré dans les chairs de l'enfant: on a dit que la *Bonfils*, dans le travail, étoit à genoux, les coudes appuyés sur une autre personne; dans cette position, la plus grande partie du poids de son tronc portoit sur le sacrum qui doit être soutenu naturellement par les deux ileum; mais il y a eu désunion. Il est donc arrivé que l'ileum droit ne servoit plus d'appui à ce côté du sacrum, l'angle de cet os devoit donc nécessairement rentrer dans l'intérieur du bassin.

Mais en supposant que ce fût une fracture à l'os ileum, le poids du corps aura agi de la même manière sur la portion de l'ileum continue à l'os sacrum ; la plaie de l'enfant se sera faite même avec bien plus de facilité, cette portion fracturée étant plus tranchante.

Que ce soit l'angle du sacrum ou une portion d'os fracturé qui ait fait cette plaie, il y a toujours lieu de penser que le vagin ou la matrice étoit percé en cet endroit.

De ce grand élargissement des détroits du bassin où il y a eu fracture ou écartement des os, on peut tirer une conséquence avantageuse pour encourager à pratiquer la section de la symphyse du pubis.

Que doit-il arriver après qu'on a fait la section du cartilage, & qu'on veut écarter les os pubis ? L'un des os ileum ou tous les deux se fractureront, ou les ligamens qui unissent les os des iles avec le sacrum, prêteront ou se rompront ; c'est cette rupture ou fracture qu'on peut redouter : mais ne doit-on pas aujourd'hui se rassurer, d'après ce qui s'est passé chez cette femme à laquelle il n'est point survenu plus d'accident que pour une fracture simple ? Le propre ressort des par-

ties a été capable de faire ce que fait l'art dans une fracture simple.

Par la section de la symphyse, on augmente les diametres des détroits des bassins, la plaie est simple, le seul inconvénient est l'ouverture du canal de l'urethre, laquelle ne peut empêcher le succès de l'opération qui présente une imitation parfaite de la nature; ce qu'on ne sauroit dire de l'opération césarienne qui appartient toute entière à l'art, mais qu'il ne faudroit cependant pas rejeter, si presque toutes les femmes délivrées par ce moyen ne périssent pas, soit par l'inflammation des parties aponévrotiques qu'on est obligé de diviser, ou par l'épanchement dans le ventre qu'on ne peut souvent éviter.

Ce qui doit établir entre ces deux opérations une grande différence.

Ce n'est pas pour cela une raison de préférer, dans tous les cas, la section de la symphyse à l'opération césarienne qui a réussi sur plusieurs femmes dévouées à une mort inévitable.



DESCRIPTION de la Planche
gravée, & des figures qu'elle
représente.

FIGURE PREMIERE.

*Les jumelles vues pardevant, séparées
par le haut du corps, & n'ayant qu'un
ventre commun. Le cordon ombilical (A)
qui est double. Les os pariétaux (B) un
peu vacillans.*

FIGURE 2^e.

*Les jumelles vues parderrière. L'enfant
de la droite a la main gauche sur sa tête ;
il étoit moins parfait que l'autre. Leurs
dos sont distinctement séparés.*

*L'incision par laquelle le ventre a été
vuïdé (C). Plaie ou déchirure faite à la
hanche (D).*

FIGURE 3^e.

EE, *vésicules du fiel.*

F, *estomac de l'enfant (a) fig. 1^{re}, dont
le pylore est à gauche.*

460 DESCRIPT. DE LA PLANCHE, &c.¹

G, estomac de l'enfant (b) fig. 1^{re}. dont
le pylore est à droite.

H, les deux duodénums ; un pour chaque
enfant.

I, intestin jejunum unique, ou commun.

K, commencement des deux ileums ; un
pour chaque enfant.

F I G U R E 4^e.

Cœur double, n'ayant chacun qu'une
oreillette & qu'un ventricule. L'artère (LL)
qui sortoit de ces ventricules fournissoit
l'aorte & la pulmonaire.



Fig. 2.

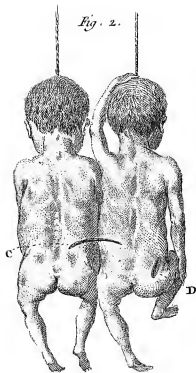


Fig. 1.



Fig. 3.

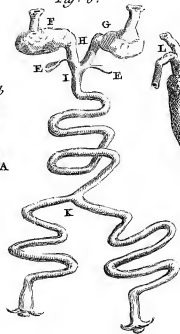
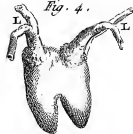


Fig. 4.



*ASSEMBLÉE de la faculté de médecine
de Paris, du 15 septembre 1778.*

IL regne, depuis six semaines, beaucoup de fièvres tierces & demi-tierces. Les fièvres tierces n'ont eu que six accès au plus; elles ont été guéries par les lavages & les purgatifs, sans qu'on ait été obligé d'employer les amers ni le quinquina. On a vu aussi des fièvres bilieuses, des fluxions de poitrine qui, traitées méthodiquement, n'ont pas été dangereuses; des fluxions, des rhumes, des maux de gorge, des affections rhumatismales & gouteuses; beaucoup d'apoplexies.

M. de Villiers a lu un mémoire sur le danger d'appliquer quelquefois la fleur de farine, la poudre à poudrer, la poudre de bois vermoulu, &c. sur les gercures & les rougeurs des enfans qui se coupent.

Il a lu un autre mémoire sur le laudanum liquide du codex.

M. Alphonse le Roy a lu un mémoire sur la manière de composer des eaux sulfureuses analogues aux eaux de Bares.

M. *Sigault* a rendu compte à la faculté des suites de l'opération de la symphyse qu'il a faite à la dame *Blandin*, rue de la Verrerie, dont la guérison va se terminer incessamment.

Il a lu le procès-verbal de l'opération de la symphyse qu'il a faite à la dame *Laforest*, rue Mouffetard.

M. *Bacher* a lu à la faculté une observation sur une fièvre double-tierce qui a dégénéré en fièvre putride, après avoir été suspendue par un accès hystérique qui a duré sept jours.

EXTRAIT de l'assemblée de la faculté de médecine de Paris, du premier octobre 1778 ; dite prima mensis.

LES fièvres, qui ont régné dans le courant du mois dernier, n'ont point été rebelles, elles se sont terminées les unes au 5^e accès, les autres au 7^e, sans qu'on ait été obligé d'avoir recours au quinquina. Le traitement a consisté, chez la plupart, en évacuans de toute espèce, tant par haut que par bas ; on a remar-

qué constamment que les malades vomissoient plus abondamment, & étoient plus soulagés par l'ipécacuanha que par l'émétique. Une ou deux purgations ont terminé la cure.

On a vu beaucoup de fluxions qui, chez quelques malades, ont été accompagnées de fièvre assez vive pour exiger 2, 3 & même 4 saignées.

Les vieillards ont eu des attaques d'apoplexie légère, qui toutes ont cédé aux vomitifs & aux purgatifs répétés, sans qu'il ait été besoin d'employer la saignée.

Beaucoup de personnes de tout âge & de tout sexe ont eu des indigestions fortes, sans les avoir méritées par aucune intempérance. On croit devoir les attribuer à la mauvaise qualité des eaux basses de la Seine, qui semblent moins bonnes au goût à ceux qui ne boivent point de vin.

Il y a eu des coqueluches chez les enfans, des rougeoles chez les adultes. Les maux de gorge ont été violens avec des aphthes dès le deuxième jour.

Les petites-véroles n'ont eu de parti-

culier qu'une peste plus prochaine au délire que dans une autre saison. Les hémorrhagies du nez ont été très fréquentes chez les ouvriers & chez les jeunes gens. Les plaies étoient plus sensibles, & les mouvemens convulsifs plus fréquens.

Les femmes sujettes aux affections hystériques en ont été plusieurs fois cruellement tourmentées. Les hommes mélancoliques & vaporeux ont été aussi plus malades que les autres, sur tout dans les fièvres intermittentes. Les goutteux ont moins souffert que depuis plusieurs années.

On a vu aussi des fièvres bilieuses inflammatoires qui n'ont été funestes qu'à un petit nombre de malades; des coliques bilieuses, des *cholera morbus*, des dysenteries, des fièvres double-tierce, des maux de tête violens, des érysipeles, des fluxions de poitrine.

M. Lorry a lu un mémoire sur l'histoire & le traitement d'une espèce d'*elephantiasis* qu'il a traité.

M. Cosnier a lu une observation sur le traitement d'une paralysie dont la guérison

rison paroît avoir été aidée & accélérée par l'électricité.

M. *de Villiers* a lu un mémoire sur le traitement d'une hydropisie ascite à la suite d'une fièvre rouge qui a été guérie par les pilules de M. *Bacher*.

M. *Solier de la Romillais* a lu une observation sur une excrescence singulière à l'extrémité du mamelon, qu'il a vue à l'hôtel-dieu de Paris.

M. *Alphonse le Roy* a lu un mémoire sur un enfant monstrueux qui avoit une hernie du cerveau dans laquelle un œil étoit renfermé.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1778.

THERMOMETRE.

BAROMETRE.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	6, 0	13, 4	10, 0	28 1, 0	28 0, 4	28 0, 4
2	9, 5	14, 8	11, 0	27 11, 0	27 10, 6	27 10, 6
3	10, 0	14, 8	13, 7	27 10, 6	27 10, 4	27 10, 0
4	9, 8	16, 4	12, 7	27 11, 1	27 11, 2	27 11, 1
5	8, 0	15, 4	11, 0	27 11, 2	27 11, 7	27 11, 8
6	7, 1	15, 7	11, 5	27 11, 7	27 10, 10	27 10, 6
7	7, 7	16, 0	12, 0	27 9, 3	27 8, 2	27 8, 8
8	9, 0	15, 5	10, 9	27 9, 5	27 10, 6	27 11, 10
9	7, 0	15, 7	12, 3	28 0, 0	28 0, 1	28 0, 2
10	8, 5	15, 9	13, 0	27 11, 6	27 10, 6	27 9, 10
11	10, 0	11, 0	10, 0	27 7, 4	27 6, 7	27 7, 8
12	7, 8	15, 0	13, 7	27 8, 9	27 8, 6	27 8, 5
13	11, 0	12, 0	9, 8	27 8, 3	27 8, 7	27 10, 0
14	9, 0	14, 6	10, 8	27 11, 2	28 0, 0	28 0, 8
15	8, 0	15, 1	13, 2	28 0, 10	28 0, 8	28 0, 6
16	8, 2	17, 4	13, 9	28 0, 0	27 11, 2	27 10, 8
17	10, 5	13, 0	9, 2	27 10, 2	27 10, 6	27 11, 0
18	5, 5	13, 5	11, 0	28 0, 8	28 1, 3	28 1, 10
19	6, 0	14, 7	10, 9	28 3, 0	28 3, 4	28 3, 9
20	8, 5	15, 2	11, 4	28 4, 1	28 4, 0	28 4, 0
21	8, 0	15, 2	12, 5	28 3, 6	28 3, 4	28 3, 1
22	8, 0	16, 3	15, 4	28 2, 7	28 2, 5	28 2, 4
23	11, 0	17, 0	15, 2	28 2, 2	28 1, 7	28 1, 4
24	9, 2	16, 8	15, 0	28 0, 5	28 0, 0	27 11, 6
25	10, 5	16, 2	13, 5	27 10, 10	27 10, 2	27 10, 0
26	10, 0	12, 8	12, 0	27 8, 4	27 6, 9	27 5, 8
27	9, 5	11, 6	8, 2	27 4, 8	27 4, 8	27 6, 7
28	7, 1	10, 6	6, 0	27 10, 7	27 11, 5	28 1, 2
29	4, 5	9, 8	7, 0	28 2, 6	28 2, 8	28 2, 8
30	3, 0	10, 5	7, 0	28 1, 5	27 11, 11	27 10, 6

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N. beau, gelée bl. vent froid.	N. beau, froid.	N. beau, froid.
2	O. nuages, vent.	N-O. couv. pl.	N-O. couvert.
3	N. nuages.	N-O. couvert.	N-O. <i>idem.</i>
4	N. beau.	N. beau.	N. beau.
5	N. couvert.	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
6	N. nuages.	N-E. nuages.	N-E. nuages.
7	N-E. beau, v. fr.	N-E. beau, v. fr.	N. beau, v. froid.
8	N. <i>idem.</i>	N. beau, pet. pl. <i>élect.</i>	N. beau.
9	N. beau.	N-O. beau.	N. nuages.
10	N-E. <i>idem.</i>	E. nuages.	E. beau.
11	E. couv. brouill. fétide.	S. couvert, pluie, gr. v. <i>élect.</i>	O. nuages, grand vent.
12	S-O. couv. gr. v.	S-O. couv. gr. v.	S-O. couvert.
13	S-O. couv. pluie.	N. E. couv. pl. v.	N-E. <i>idem.</i>
14	N-E. nuages, v.	E. beau, vent.	E. bc. <i>écl. de ch.</i>
15	N-E. beau, v. fr.	N-E. beau.	N-E. beau.
16	E. beau, chaud.	O. <i>idem.</i> chaud.	O. <i>id. écl. de ch.</i>
17	S. couvert.	N. beau.	N-O. beau, <i>aur.</i> <i>boréale.</i>
18	N-O. bc. gel. bl.	N. <i>idem.</i>	N. beau.
19	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. <i>idem.</i>
20	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
21	E. <i>idem.</i> vent.	E. <i>idem.</i> vent.	E. <i>id. v. aur. bor.</i>
22	N-E. <i>id.</i> chaud.	E. <i>idem.</i> chaud.	E. <i>id. aur. bor.</i>
23	E. beau.	E. beau.	E. beau.
24	E. <i>id.</i> brouill.	S-O. <i>id.</i> chaud.	N. & S-O. <i>idem.</i>
25	N-E. nuages, br.	N. beau, vapeurs.	N. <i>idem.</i>
26	S. couv. pluie.	S. couv. gr. pl.	S-O. couv. <i>écl.</i>
27	S. <i>idem.</i> gr. v.	S-O. <i>id. élect. ton.</i>	S-O. couv. <i>grêle.</i>
28	O. beau, froid.	N. beau, froid.	N. beau, froid.
29	N-E. <i>id.</i> gel. bl.	N. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
30	N-E. <i>id.</i> glace.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>id.</i> brouill.

468 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RECAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . 17, 4 deg. le 16

Moindre degré de chaleur . . . 3, 0 le 30

Chaleur moyenne . . . 11, 1 deg.

Plus grande élévation du Mer-
cure . . . pou. lig.

. . . 28 4, 1, le 20

Moindre élév. du Mercure . . . 27 4, 8, le 27

Elévation moyenne . . . 27 p. 11, 4 l.

Nombre de jours de Beau . . . 20

de Couvert . . . 7

de Nuages . . . 3

de Vent . . . 11

de Tonnerre . . . 1

de Brouillard . . . 7

de Pluie . . . 7

Quantité de Pluie . . . 19, 3 lignes.

D'Evaporation . . . 51, 0

Différence . . . 31, 7

Le vent a soufflé du N. . . 8 fois.

N.-E. . . 8

N.-O. . . 2

S. . . 2

S.-E. . . 0

S.-O. . . 4

E. . . 5

O. . . 1

Température: douce & sèche en général. Nous avons eu quelques jours froids au commencement & à la fin du mois; les pluies ont été distribuées d'une manière très avantageuse pour les semailles & pour les vendanges qu'on a commencé le 28. La récolte de vin est très médiocre.

COTTE, Prêtre de l'Orat, Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce premier octobre 1778.

MALADIES: Les fièvres malignes ont continué de régner dans nos environs. Nous n'avons ici aucune maladie.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,
Faites à Lille, au mois de septembre 1778,
par M. BOUCHER, médecin.

LA sécheresse, qui avoit eu lieu pendant tout le mois d'août, a continué jusques vers les derniers jours de ce mois, le vent étant constamment nord. Il y a eu un changement notable dans la température de l'air après le 25 août. Depuis ce jour, la liqueur du thermometre ne s'est plus élevée au-dessus du terme de 15 à 16 degrés, & elle est restée, le plus souvent, au-dessous de ce terme. Le 29 de ce mois elle a été observée, le matin, à 5 degrés, & à 4 le 26 : on a trouvé, ces deux jours, de la glace à la campagne.

Ce n'est guere que dans les derniers jours du mois qu'il a plu.

Le mercure, dans le barometre, a presque toujours été observé, dans le voisinage du terme de 28 pouces. Il faut en excepter le 25 & le 26 du mois. Ce dernier jour il est descendu au terme de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes, est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du nord.	3 fois du sud.
9 fois du nord	7 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
1 fois de l'est.	3 fois de l'ouest.
2 fois du sud	11 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

470 MALADIES RÉGNANTES.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.
9 jours de pluie. | 2 jours de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse la plus grande partie du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
de septembre 1778.*

LA fièvre continue - rémittente, observée dans les deux mois précédens, a continué ce mois avec les mêmes caractères. Dans quelques sujets les redoublemens ont été assez réguliers, plus marqués de deux jours l'un. Cette régularité néanmoins n'a pas été observée dans le plus grand nombre. Au reste c'étoit plutôt une fièvre bilieuse que vraiment putride : elle exigeoit un usage abondant & long-temps continué de boissons chicoracées, nitrées, entremêlées des laxatifs anti-phlogistiques. Lorsque la maladie étoit opiniâtre, elle dégéneroit aisément en fièvre aphteuse, qu'il étoit difficile de déraciner. Dans ce cas, on s'est bien trouvé des décoctions de quinquina émulsionnées, & d'une abondante boisson de tisane faite avec le chiendent, l'orge ou l'avoine, & la racine de guimauve, ou d'une légère crème de gruau, à laquelle on méloit un peu de lait de vache.

Cette fièvre, dans plusieurs, s'est montrée avec un caractère de malignité. En quelques-uns il s'est fait une légère éruption miliaire dans le second ou le troisième temps de la maladie. Ce symptôme n'a point paru mériter de considération particulière.

Il y eut, ce qui est assez ordinaire en cette contrée, à la fin de ce mois, des diarrhées, effet du refroidissement du temps vers le 15.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE sectione symphyseos ossium pubis admittendâ ; quæstio medico-chirurgica , Parisiis discussa in scholis medicorum , die jovis septimâ mensis maii 1778 . Nova editio , aucta & emendata ; Autore AUGUST. ROUSSEL DE VAUZESME , salub. facult. Paris. med.

Id semper verum esse reperies , novitatem etiam expertis , maximè tamen imperitis molestam esse.

CAMPER , *epist. ad van Gesscher. Groning. p. 173.*

Lutetiæ Parisiorum , in medicorum scholis apud autorem. M. DCC. LXXVIII. (in-8°. dissert. pag. 114 ; præfat. verò xxij.)

Cette dissertation , d'abord imprimée in-4°. , est une thèse qui fut soutenue par M. Roussel il y a six mois , dans les écoles de la faculté de médecine. L'auteur publie de sa dissertation une seconde édition , revue , augmentée & corrigée : il l'a dédiée à M. Lenoir , conseiller d'état , & lieutenant-général de police. Elle est divisée en cinq articles.

Dans le premier , l'auteur donne les dimensions du bassin de la femme , & celles de la tête du fœtus ; lorsque la tête est fort grosse , & le bassin étroit , l'accouchement est laborieux , & quelquefois impossible. Dans ce dernier cas , les anciens , pour sauver la mère , donnoient la mort au fœtus ; il y avoit une loi , ajoute notre auteur , qui ne

permettoit de faire l'opération césarienne que sur la femme morte ; & il cite le *Digeste*, lib. xj. tit. 8. Cependant ce n'est pas le sens véritable de la loi dont on fait mention ; voici ce que porte le *Digeste* : La loi royale défend d'inhumer la femme morte étant enceinte , avant que , par une incision , l'on ait tiré le fœtus de son sein (1). Quoi qu'il en soit , lorsque la tête de l'enfant ne sauroit franchir le bassin trop étroit , on a recours à divers instrumens , & même à l'opération césarienne. Un moyen plus prompt & plus sûr , dit M. Roussel , est la section de la symphyse du pubis. Mais comment M. Sigault , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris , est-il parvenu à imaginer cette méthode ? Ce détail fait le sujet de l'article *second* de la dissertation de M. R. Dans le troisième , il explique le mécanisme de l'accouchement , lorsque la section de la symphyse du pubis a été bien faite ; il expose ensuite les cas où la méthode de M. Sigault est préférable à l'opération césarienne ; & celle-ci à celle de M. Sigault. Cependant l'appareil effrayant de l'opération césarienne , les dangers & les accidens qui en résultent , font désirer à M. Roussel qu'on la proscrive absolument , selon le vœu de plusieurs accoucheurs célèbres. Il décrit , dans l'article *quatrième* , la manière dont s'exécute la section de la symphyse du pubis ; & rappelle le succès qu'elle a eu sur la femme *Souchot*. Il nous apprend que ce succès s'est constamment soutenu toutes les fois qu'elle a été faite depuis ; & elle l'a été dix fois. Ainsi une méthode qui a réussi onze fois consécutives , dans l'espace d'un an , est une méthode qu'on est forcé de reconnoître pour bonne.

(1) *Negat lex regia mulierem , quæ prægnans mortua sit , humari , antequàm partus ei exeat : qui contrà fecerit , speim animantis cum gravida peremisse videtur.*

pour excellente, & qui assure à M. *Sigault*, son inventeur, une gloire immortelle. L'article *cinquième* renferme une récapitulation du sujet qui a été traité ; on y rappelle les applaudissemens que la faculté de médecine de Paris a donnés à la nouvelle méthode, & les marques d'honneurs & de distinction dont elle a comblé M. *Sigault*.

Cette dissertation mérite d'être lue, & doit tenir une place distinguée parmi les différentes pièces qui ont paru depuis un an pour ou contre l'opération *Sigaultienne*.

Analyse & vertus des eaux minérales du Forez, & de quelques autres sources ; par M. RICHARD DE LA PRADE, conseiller-médecin ordinaire du Roi, de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Lyon, &c.

Ille pater rerum, qui sæcula dividit astris,
Telluri medicas fundere jussit opes.

*A Lyon, aux dépens des Associés, 1778.
(in-12 de 147 pages).*

M. *Richard* répond à une critique de M. *Rau-
lin*, il traite sommairement de l'eau en général, des bains froids, frais, tièdes & chauds, & des bains de vapeurs. Après ces préliminaires, il donne l'analyse & expose les propriétés des eaux minérales de Montbrison, de Sall-sous-Coufan, de Saint-Alban, de Galmier, de Duivon, de Sall le Château-Morand, de Salle en Donzy, de Vals, de Brandi bas près, de Bas en Basset, de Vie-le-Comte en Auvergne. M. R. termine son travail en indiquant les précautions à observer pendant l'usage des eaux minérales. Ce médecin est le pre-

mier qui se soit occupé de faire connoître les eaux minérales de sa province, & il a acquis par-là des droits à la reconnoissance de ses compatriotes.

Analyse des eaux minérales spathico-martiales de Provins, avec leurs propriétés dans les maladies, faite par ordre du gouvernement; par M. RAULIN, docteur en médecine, &c. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Didot, 1778.

Réponse aux remarques critiques de M. DUFAU, médecin de Dax, sur le parallèle des eaux minérales d'Allemagne; par M. RAULIN, docteur en médecine, &c. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Didot le jeune, quai des Augustins, 1778, (in-12 de 35 pages).

Réponse à la critique de M. DUFAU, médecin de Dax, sur le parallèle des eaux minérales d'Allemagne, insérée dans le Journal de médecine du mois de mai 1778; par M. MASSIE, docteur en méd. de la faculté de Montpellier, médecin-intendant des eaux minérales de Pouillon. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Didot, quai des Augustins, 1778. (in-12 de 35 pages).

M. Raulin ne se trompe jamais, il a toujours raison. Si cela restoit à prouver, nous nous con-

tenterions de renvoyer les incrédules aux observations de M. Opoix sur une nouvelle analyse des eaux minérales de Provins, que M. Raulin vient de donner au public, insérées p. 396 & suiv. de ce Journal; & si nous ne craignons de priver nos lecteurs de la connoissance d'un travail très bien fait & très utile, nous pourrions nous dispenser d'annoncer les OBSERVATIONS CRITIQUES SUR UN OUVRAGE INTITULÉ : *Examen de la houille considérée comme engrais de terres*; par M. Raulin, docteur en médecine, &c. suivies, 1°. d'une instruction sur l'usage des houilles d'engrais, & de leurs cendres; 2°. d'expériences & d'observations sur la maladie du seigle nommé *ergoté*, & des moyens simples de l'en préserver, en se procurant de plus abondantes récoltes; par L. S. D. L. B. in-12. A Amsterdam, & se trouve à Meaux chez Charles, 1777. (in-12 de 150 pages).

PRIX proposé par l'académie de Munich.

L'ACADÉMIE de Munich propose, pour le prix qu'elle doit distribuer l'année prochaine dans la classe de physique, *quelles sont les parties substantielles de l'arsenic? Quel est son effet sur les métaux & les demi-métaux? Quel étoit le but de la nature en l'alliant aux métaux? Est-il vrai que l'arsenic ne contribue ni à la formation, ni à la perfection des métaux, & qu'il leur est plus nuisible qu'utile?* L'académie de Berlin ayant déjà proposé une question semblable à celle-ci, on attend de nouvelles expériences & de nouveaux détails. Le prix consiste en une médaille de 50 ducats: ou adressera les mémoires écrits en latin ou en françois, francs de port, avant la fin du mois de juillet 1779, à M. Kennedy, secrétaire de l'académie de Munich.

Prix proposé par l'académie de Mantoue.

L'académie royale de Mantoue n'ayant pas été satisfaite des mémoires envoyés au concours de l'année dernière, propose de nouveau pour sujet du prix de physique qu'elle distribuera en 1779, de déterminer par de nouvelles expériences authentiques & sûres, quels sont les avantages que l'on peut retirer en médecine de l'air fixe, & en quelles maladies il peut être employé avec efficacité ?

Les mémoires seront écrits en italien, & envoyés avant le premier du mois de décembre 1778, à M. Carli, secrétaire perpétuel de l'académie, à Mantoue.

Prix proposés par la société royale des sciences de Gottingue.

La médaille d'or de 50 ducats n'a pu être adjugée à la question proposée pour la seconde fois, & dont la société avoit déterminé le sens & l'objet avec la plus grande précision; savoir : *Etabli sur des expériences incontestables, si la morve des chevaux est une maladie contagieuse ou non; & dans le cas de l'affirmative, jusqu'à quel point la contagion a lieu ?* Le sieur Chrétien Hurn, maréchal ferrant de la cour, & exerçant la médecine vétérinaire à Wurtzbourg, a envoyé un mémoire qui traite des caractères de la vraie & de la fausse morve, mais qui n'en fixe point le siège, & n'en indique pas la cause; il y a joint un remède éprouvé, qu'il débite au prix d'un florin 15 kreutzers.

Une question aussi proposée en 1777, pour le prix de physique de novembre 1778, est conçue en ces termes : *La respiration a-t-elle encore quelque usage qui ne nous soit pas bien connu ? Tiro-*

elle de l'air un acide ou une matiere électrique, ou quelque autre chose qui soit nécessaire à la vie ? Il y a également une médaille d'or de 50 ducats pour la solution de cette question. Les pieces doivent être envoyées, avec les conditions ordinaires, dans le cours de septembre prochain.

Enfin, pour le mois de juillet 1779, on demande *une description exacte des insectes qui font du dégât dans les serres & dans les couches, sur tout dans celles des melons, avec l'indication des moyens d'obvier à ce dégât, ou de détruire ces insectes, sans nuire aux plantes.* Comme on a déjà écrit bien des choses à ce sujet, la société ne souhaite pas que l'on compile ce qui se trouve dans les livres sur les insectes ou sur le jardinage, mais qu'on rapporte de nouvelles observations, & qu'on en déduise de nouveaux usages. Elle n'exclut pas de ses recherches les insectes qui s'introduisent dans les serres, sans qu'on sache ce qui les y attire, comme les pucerons & les cloportes qui se cachent ordinairement sous les pots de fleurs; elle voudroit sur tout que l'on indiquât ce qu'il y a de mieux à faire contre la cochenille des serres (*coccus adonidum*), & le tisserand d'automne (*acorus telarius*). Le premier de ces insectes est fort redoutable, & suffit pour ravager des serres entieres, dans les poutres & les planches desquelles il fourmille. Les mémoires doivent être envoyés avant le mois d'octobre.

Prix proposé par la société des sciences de Copenhague.

La société des sciences de Copenhague propose ce sujet, entr'autres, pour l'année prochaine: *Indiquer une méthode de séparer des mines de cobalt les mélanges d'autres substances métalliques qui gâtent la beauté de la couleur bleue*

dans le smalt, l'émail & la porcelaine. Le prix du mémoire couronné sera une médaille d'or de la valeur de 100 écus, argent de Danemarck. Il faut adresser les mémoires, écrits en danois, en françois, en latin, ou en allemand, & francs de port, avant le 31 août 1779, à son excellence M. de Helmstierne, conseiller privé du roi de Danemarck, chevalier de l'ordre de Donebrog, & président de la société des sciences de Copenhague.

SÉANCE publique de la société royale de médecine de Paris, tenue le 20 octobre 1778.

M. *Vicq-d'Azyr* a annoncé les programmes des prix, & les projets de travaux que la société propose aux médecins & physiciens.

M. *de Laffone* a lu ensuite un mémoire sur de nouveaux moyens de perfectionner la préparation & l'usage du tartre émétique.

M. *Coquereau* a lu l'éloge de *Haller*, par M. *Vicq-d'Azyr*.

M. *Andry* a lu un exposé des maladies qui ont régné à Paris pendant les six premiers mois de cette année, par M. *Geoffroy*.

M. *Mauduyt* a lu un mémoire sur la classe des champignons bulbeux, dont la plupart des espèces qui croissent aux environs de Paris sont malfaisantes, avec des moyens faciles pour les reconnoître, par M. *Paulet*.

M. *Coquereau* a terminé la séance par la lecture

d'un mémoire dont il est auteur , sur le traitement de plusieurs fievres intermittentes locales , guéries par l'usage du quinquina.

Nous inférerons dans le Journal prochain le programine des travaux & prix proposés par la société royale de médecine.

C O U R S

D'HISTOIRE NATURELLE ET DE CHYMIE.

M. *Bucquet* , docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris , professeur de chymie , de l'académie royale des sciences , &c. commencera ce cours le lundi 16 novembre 1778, à onze heures du matin : il continuera les lundi , mercredi & vendredi de chaque semaine , à la même heure , dans son laboratoire , rue Jacob près la rue Saint-Benoît.



TABLE DU MOIS DE NOVEMBRE.

EXTRAIT (PREMIER). De animalium ex me-	
phitibus & noxiis halitibus interitu, . . . libri iij.	
Auct. BASS. CARMINATI.	page 385
Observ. sur une nouvelle analyse des eaux de Pro-	
vincs, que M. RAULIN vient de publier; par	
M. OPOIX, apothic. à Provins.	396
Observ. sur un érysipèle à la suite de l'inocula-	
tion; par M. VIEUSSEUX, méd.	409
Réflexions sur la diff. de M. MAJAULT, au sujet	
de la fistule à l'anus; par M. SAYOUX, méd.	419
Obs. sur des accès épil. par M. GUIGOU, ch.	427
Observat. sur un emphysème universel à la suite	
d'une chute; par M. HERBIN, fils, chir.	431
Phénomène remarquable de l'éclair; par M. GA-	
GNIERE, méd.	434
Observation sur une naissance monstrueuse de deux	
filles jumelles; par M. LERAY, chir.	436
Assemblée de la faculté de médecine de Paris,	
du 15 septembre 1778.	461
Extrait du prima mensis d'octobre 1778.	462
Observat. météorol. faites à Montmorenci.	466
Observations météorologiques faites à Lille.	469
Maladies qui ont régné à Lille.	470
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
1°. Livres nouveaux.	471
2°. Prix proposé par l'acad. de Munich.	475
de Mantoue.	476
de Gottingue.	ibid.
de Copenhague.	477
3°. Séance publique de la société roy. de méd.	478
4°. Cours d'histoire naturelle.	479

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-
des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois
de novembre 1778. A Paris, ce 24 octobre 1778.
POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

D É C E M B R E 1778.

SECOND EXTRAIT.

*BASSIANI CARMINATI, Laudensis,
de animalium ex mephitibus & noxiis
halitibus interitu, ejusque propioribus
causis, libri tres. Laude Pompeiæ, 1777,
excudebant regii typographi publicâ
autoritate, (in-fol. cart. min. constans
218 paginis).*

NOTRE auteur s'occupe, dans le premier chapitre du second livre, à fixer l'opinion sur les causes des phénomènes qu'éprouvent les êtres vivans exposés à l'air vicié par leur respiration. Il est im-

Tome L.

H h

482 EXPÉR. SUR LES VAPEURS

portant de s'en former des idées justes, afin de faire un choix plus assuré des moyens capables d'écarter les accidens, & d'y remédier. On s'imaginoit d'abord que l'anxiété & la mort avoient seulement lieu parce que l'élasticité de l'air, & conséquemment son volume, étoit diminué par la succession de la respiration. On se persuadoit ensuite qu'un être animé ne pouvant plus absorber ses propres exhalaisons, devoit éprouver des accidens plus ou moins graves, & qu'il devoit enfin nécessairement être privé de la vie par le changement délétère que ces exhalaisons subissent. Selon notre auteur, M. *Spallanzani* est le premier qui ait décidé la question d'après ses expériences (1); & il en résulte que la mort n'est point occasionnée parce que l'élasticité de l'air & son volume sont diminués, mais qu'elle dépend uniquement de la qualité délétère des exhalaisons animales. M. *Spallanzani* a eu particulièrement en vue, en faisant les expériences, de s'assurer de trois faits; savoir, 1°. si les exhalaisons animales agissent directement sur la respiration; 2°. si elles enlèvent aux muscles leur irritabilité; & 3°. enfin si

(1) *Opuscoli di fisica animale e vegetabile*, opus. III. cap. II. III.

elles nuisent à la sensibilité. M. *Spallanzani* conclut de ses expériences, que l'affection des poumons ne suffit pas pour rendre raison de la promptitude de la mort ; il a même observé que les poumons ne sont que très peu affectés par ces exhalaisons. Les expériences de cet auteur prouvent encore que les exhalaisons des animaux vivans ne détruisent point l'irritabilité des muscles, & il ne doute point que la cause du mal-être & de la mort des animaux exposés à l'air vicié par leur propre respiration, ne dérive de l'affection des nerfs, du défaut & enfin de la perte de la sensibilité. M. *Cominati* a confirmé, par ses expériences, les résultats de celles de M. *Spallanzani*, & elles lui ont fourni l'occasion d'apercevoir en même temps la cause de la différence apparente entre l'opinion de M. *Spallanzani* & celle de M. *Fontana*. Il est vrai que les muscles des grenouilles exposées à l'air vicié par des exhalaisons animales, peuvent perdre leur irritabilité ; mais, pour que cela arrive, il faut non seulement que l'air dans lequel ces animaux sont enfermés soit vicié par leur propre exhalaison, mais il faut de plus que cet air soit infecté par les exhalaisons putrides d'autres grenouilles mortes dans les récipients qui servent aux mêmes

484-EXPÉR. SUR LES VAPEURS

expériences. Celles dont notre auteur rend compte dans le second chapitre, viennent à l'appui de cette vérité. Il a exposé seize grenonilles à des exhalaisons très putrides, il en est arrivé que plus elles étoient putrides, plutôt aussi ces animaux périssoient. Il semble que dans ce cas la mort dépend également du défaut d'irritabilité & de sensibilité. C'est sans doute en ranimant en même temps l'une & l'autre, que le vin, le quinquina, le camphre produisent de si heureux effets dans les fièvres putrides : mais les acides minéraux méritent-ils autant de confiance que des auteurs & des praticiens distingués leur en accordent ? Nos lecteurs se rappelleront que M. *Carminati* a prouvé, par ses expériences, que les vapeurs acides engourdissoient les nerfs, & éteignoient l'irritabilité du cœur.

Selon *Boerhaave*, la vapeur qui s'élève dans le plus véhément degré de la fermentation des végétaux est si subtile & si délétère, qu'elle surpasse, par son activité, tous les autres poisons. En effet, cette vapeur, respirée dans un lieu étroit & fermé, occasionne l'ivresse, l'hémiplégie & la paralysie. Lorsque cette vapeur est plus concentrée, elle produit une attaque d'apoplexie si violente, que bientôt elle se termine par la mort ; & enfin

cette vapeur, exaltée à son plus grand degré d'énergie, tue au premier instant même.

Ces vapeurs ont été désignées par différentes dénominations; elles sont toutes si rebattues, qu'il est fort inutile ici d'en faire mention. Notre auteur résume de ses expériences, que la vapeur de la fermentation vineuse & acide offense tellement le principe de l'irritabilité & de la sensibilité, que lorsqu'elle prive les animaux de la vie, elle le détruit de manière que c'est en vain qu'on tenteroit à découvrir si la perte de l'irritabilité, ou celle de la sensibilité, contribue le plus à augmenter les accidens, & à donner la mort.

Hoffman, Haller, Tralles, Kaau: Boerhaave, Young, Cotugno, Wirtensohn, Wyth, Symson, & plusieurs autres médecins distingués, ont écrit sur l'opium. Notre auteur, dans son troisième livre, discute leurs opinions. Ses expériences & celles de M. Fontana, confirment la doctrine de Haller qui a soutenu, contre le sentiment de M. Wyth, que cette substance prise intérieurement, quoiqu'elle diminue & anéantisse la sensibilité & la force des muscles, augmente cependant l'irritabilité du cœur, de manière même, que cet organe en reste encore pourvu

quelque temps après la mort de l'animal empoisonné par l'opium. Peu avant la mort il arrive sans doute que les battemens du cœur deviennent moins fréquens, & *Haller* a lui-même fait cette remarque, puisqu'il s'exprime ainsi : « *Facile tamen crediderim (opium) maximâ dosi datum & tantâ ut animal enecet, vires demùm animales minuere, neque enim enecare posset, nisi vires cordis frangerentur* (1). Nous ne nous arrêterons point à rapporter les réflexions de *M. Carminati* sur la manière dont l'opium produit ses effets singuliers, nous aimons mieux communiquer à nos lecteurs ses remarques pratiques.

Si l'opium, dit *M. Carminati*, échauffe, s'il augmente les forces du cœur, s'il excite la fièvre, s'il donne lieu à l'inflammation, & s'il produit les phénomènes qui ressemblent à ceux qu'occasionne le vin, n'est-ce point à juste titre que *M. Quarini* blâme l'usage de ce remède pour procurer le sommeil dans les fièvres ardentes ? « *Vigiliæ enim perseverantes crebrius leve inflammationis initium in encephalo notant quod per opium facile augetur, cum ab eodem sumpto humores*

(1) *Op. min. ad object. contr. exper. sua prop. esponf. page 485.*

magis ad caput ferantur (1). C'est par la même raison que l'opium est si pernicieux dans la fièvre secondaire de la petite-vérole, & qu'il produit au contraire des effets heureux lorsque le défaut des forces exige l'usage des cordiaux avant l'éruption, ou dans le commencement de ce période.

La fumée de tabac diminue & anéantit la sensibilité, elle offense moins l'irritabilité ; cependant elle cause une mort plus prompte que la fumée d'opium, & sans doute c'est à raison de son excessive âcreté. C'est par cette âcreté même, que les lavemens de fumée de tabac ont été si fort recommandés pour rappeler les noyés à la vie ; & dans ce cas les bons effets de la fumée de tabac sont trop bien établis pour qu'on puisse les révoquer en doute. Cependant ces lavemens peuvent devenir pernicieux lorsqu'on les emploie avec opiniâtreté chez des noyés ; mais c'est encore avec plus juste raison, que M. Portal s'est élevé contre le sentiment de ceux qui osoient injecter la fumée du tabac dans les intestins des personnes suffoquées par la vapeur du charbon : cette manœuvre effectivement ne peut

(1) *Quarinius method. med. feb. cap. iij, page 28.*

488 EXPÉR. SUR LES VAPEURS
qu'aggraver la cause même des accidens.

Notre auteur termine ce chapitre en indiquant quelques maladies dans lesquelles les lavemens de fumée de tabac pourroient convenir, & il pense, d'après *Turner & Ludwig*, que tant en excitant le mouvement péristaltique, qu'en agissant immédiatement, par leur âcreté, sur les vers, la fumée de tabac pourroit devenir un anthelmintique assez puissant même pour expulser le tænia.

On a observé que le camphre pris intérieurement animoit le pouls, augmentoit la chaleur, rendoit la respiration plus fréquente, agissoit par la sueur, par les urines; qu'il occasionnoit des maux de tête, & même le délire. Mais on a observé également qu'il répandoit un sentiment de fraîcheur par tout le corps, & particulièrement dans la bouche & sur la langue; qu'il modéroit les impressions de l'amour; qu'il s'opposoit à l'inflammation; qu'il diminuoit & écartoit les convulsions, & qu'il calmoit le délire. Dans l'intention de connoître la cause de ces divers effets, *M. Borsieri* a donné le camphre à plusieurs malades de son hôpital; & d'après ces observations, il a cru pouvoir établir que le camphre augmenté l'irritabilité de la fibre musculaire, & qu'il suspend la sensibilité des

nerfs (1). M. *Carminati* a confirmé l'assertion de M. *Borsieri* par le résultat des expériences qu'il a faites tant en soumettant à l'usage intérieur qu'à la vapeur du camphre, des grenouilles, des moineaux, des hirondelles, des poulets, des lapins & des moutons. Ces animaux périssent d'autant plutôt, qu'ils étoient à jeun lorsque le camphre étoit introduit dans leur estomac, qu'il y offroit une plus grande surface, & qu'il ne survenoit aucune évacuation ni par les sueurs, ni par les selles, ni par les urines. M. *Carminati* ne doute point que l'action du camphre ne se porte sur le cerveau & sur les nerfs, & que ce ne soit en détruisant la sensibilité de ces organes, que cette substance devienne mortelle, tandis qu'elle affecte si peu les autres parties du corps, qu'immédiatement après la mort elles conservent leur irritabilité, que le mouvement du cœur subsiste, & que la plupart du temps même on ne trouve aucun dérangement sensible dans les viscères. Selon notre auteur cette diversité d'action du camphre doit se rapporter à la ténuité des principes de cette substance,

(1) Voyez *Thes. de camphorâ ejusque viribus propugnat. autore Sebast. Severio, in Ticinensi Lyceo* 1778.

490 EXPÉR. SUR LES VAPEURS
& à la différence du tissu des muscles & des nerfs : ceux-ci, à raison de la mollesse & de la délicatesse de leur organisation, sont vivement affectés & lésés par des émanations éthérées atomatiques, qui agaceront bien la fibre musculaire, & même qui la solliciteront à de vives contractions, mais sans jamais pouvoir la blesser & l'altérer.

D'après cet exposé, on juge que le camphre est un de ces remèdes qu'on ne doit prescrire qu'avec la plus grande circonspection, toujours en l'associant à quelque correctif anti-phlogistique, comme le nitre, & qu'on ne doit jamais s'en permettre l'usage dans les maladies où il y a effervescence, où le sang est épais & inflammatoire. Notre auteur termine ses remarques en rapportant, d'après M. Crantz (1), que le camphre a anéanti le miasme d'une matière varioleuse qui devoit servir à l'inoculation, & il voudroit qu'on fît des expériences qui tendissent à nous apprendre si le camphre ne pourroit point détruire ou au moins adoucir le germe de la petite-vérole, prêt à se manifester. Nous craignons bien que ces expériences ne fournissent point un résultat aussi satisfaisant que

(1) Crantzius, *materia medica*, tom. I, p. 140.

celui dont M. *Carminati* paroît se flatter.

Le compte que nous venons de rendre suffit pour exposer les principaux résultats de ses expériences. Les savans qui s'occupent de la recherche des contre-poisons, & des moyens de rappeler les asphyctiques à la vie, liront avec très grand plaisir l'ouvrage en entier; ils y trouveront beaucoup de détails intéressans. Plusieurs écrivains se sont occupés de cet objet, mais ils ont été assez malheureux pour placer souvent l'erreur à côté de la vérité; quelques-uns même ont eu la témérité d'abuser de l'intention du gouvernement toujours empressé à accueillir les moyens d'étendre les progrès de la médecine. Le nom de M. *Pia* est trop connu & honoré à trop juste titre, pour n'être point distingué, nous avons profité avec empressement de toutes les occasions de lui payer un tribut d'éloge; il a recherché, adopté & pratiqué avec un zèle vraiment patriotique les moyens qu'il a crus les plus efficaces: aussi un grand nombre de noyés ont-ils obligation à ce citoyen respectable de revoir la lumière. Mais les causes des asphyxies sont multipliées, & on n'a point à leur égard, ni relativement aux secours à tenter, des connoissances qui puissent guider aussi sûrement que quand

492 EXPÉR. SUR LES VAPEURS
il s'agit d'administrer ceux qui conviennent aux noyés. On ne pourra même jamais se flatter d'acquérir ces connoissances importantes, à moins qu'une compagnie de médecins ne s'en occupe; & ce ne fera que d'après les mémoires & un assez grand nombre d'observations qui lui parviendront, qu'elle sera enfin à même de faire part au public des moyens qu'il aura à mettre en usage pour remédier avec sûreté & succès aux diverses asphyxies, & à d'autres accidens qui, sans un prompt secours, deviendroient funestes. On peut les distinguer en autant d'articles désignés ci-après: enfans nés sans apparence de vie; — foiblesse, défaillances; — suffoqués par la vapeur du charbon (1), — suffoqués par la fermentation vineuse (2), — suffoqués par la vapeur des fosses d'ai-

(1) Nous avons un mémoire excellent sur les moyens de faire revenir ceux qui sont suffoqués par la vapeur du charbon. Ce mémoire, comme l'on sait, est de M. *Harmant*; & quoique la pratique soit bien précisément fondée sur les notions les plus positives de l'économie animale, on ne peut cependant s'empêcher d'en admirer le succès.

(2) L'analogie entre la vapeur du charbon & celle de la fermentation vineuse, fait présumer que les mêmes secours doivent être tentés.

fance (1), — suffoqués par la vapeur d'autres émanations méphitiques, — noyés, — gelés, — étranglés par cause externe & par des corps avalés & arrêtés dans la trachée-artère, — apoplexies, — vapeurs hystériques, — accès hypochondriaques, — rage & autres accidens occasionnés par la morsure des animaux venimeux, — brûlure, — blessure, — empoisonnemens. (2).

Les observateurs seroient priés de donner des détails sur les circonstances & les symptômes qui font distinguer & reconnoître les différentes especes d'asphyxies, & d'indiquer non - seulement ce qu'on doit pratiquer, mais aussi ce qu'on doit éviter.

(1) Voyez pag. 555.

(2) Nous attendons avec le plus grand empressement la publication d'un ouvrage que M. *Thierry* a fait sur les asphyxies. Voyez Journal de mars de cette année 1778, pages 186 & 187.



OBSERVATION

SUR un enfoncement considérable du crâne, accompagné d'accidens graves qui sembloient, comme nécessairement, exiger l'opération du trépan, & néanmoins guéri par les seules forces de la nature, toutefois aidée des moyens généraux; par M. MAUREL, maître-ès-arts & en chirurgie, demeurant à Bain proche Rennes en Bretagne.

Natura morborum medicatrix. Quoique cette sentence ne doive pas absolument être prise dans un sens strict, quoiqu'elle ne soit pas toujours applicable, sur tout en chirurgie (partie de la médecine où la main doit ordinairement venir au secours de la nature impuissante); il faut néanmoins avouer que cette même nature se suffit dans plusieurs cas, lors même que les secours chirurgicaux paroissent nécessairement indiqués. C'est ce que je me propose de montrer dans cette observation. Je sais qu'elle n'aura pas l'éclat de la nouveauté; mais j'espère qu'elle n'en paroîtra peut-être pas moins intéressante; je ne dis pas aux maîtres de

l'art qui n'ont jamais perdu de vue une observation importante , mais à ceux qui n'ayant pas le bonheur d'être nés avec une pareille mémoire & de pareils talens, sont bien aises de trouver & de lire des observations utiles, quand bien même elles ne seroient que des répétitions. Je dirai plus; je crois fermement qu'aucune observation n'est absolument semblable : la variété des circonstances qui se modifient à l'infini, y apportent toujours des différences sensibles.

Un jeune homme, âgé de 15 à 16 ans, tomba du haut d'un cerisier, de façon que d'abord la partie latérale gauche du crâne porta sur un terrain pierreux, & secondement tout le côté gauche : je trouvai un gonflement œdémateux-inflammatoire sur tout le bord inférieur du pariétal, sur toute l'apophyse platte du temporal; & pour être plus court, sur toute la partie latérale gauche de la boîte osseuse. J'arrivai assez à temps pour distinguer au tact, malgré le gonflement qui ne venoit encore que de naître, un enfoncement considérable, qui commençoit à l'extrémité de cette ligne saillante qui s'élève de l'apophyse orbitaire externe du coronal, & qui fait partie du grand plan demi-circulaire des tempes, traversoit la suture coronale à sa partie inférieure, & s'éten-

496 OBS. SUR UN ENFONCEMENT.
doit sur le bord inférieur du pariétal gauche, jusqu'environ à sa partie moyenne, au-dessus & dans la direction à-peu-près de la future écailleuse du temporal : quatre travers de doigt de longueur, un pouce de largeur, & six à huit lignes de profondeur, sont les dimensions exactes de cet enfoncement. Les vomissemens, l'assoupissement, la perte de connoissance, la paralysie de la langue & des muscles de la mâchoire inférieure, sur tout du côté gauche, en raison de la contusion du muscle crotaphite, la fièvre, furent les accidens primitifs de cette chute.

Ces accidens me parurent assez graves pour faire aux parens du malade le plus triste pronostic. Fondé sur les préceptes lumineux de M. Quesnay, intéressé dans le premier volume des mémoires de l'académie de chirurgie, je leur fis entendre que nous serions fort heureux si nous évitions le trépan. En effet, cet habile homme dit expressément que *de tous les signes qui peuvent déterminer à trépaner, on n'en reconnoît pas de plus décisifs que les fractures & les enfoncemens du crâne. Nous avons cependant, ajoute-t-il, des exemples de blessés qui sont guéris sans avoir été trépanés.*

Dans le cas que je cite, j'étois bien sûr de l'enfoncement, mais je n'avois
aucune

aucune preuve évidente de fracture. Quoiqu'*Hippocrate* dise dans son traité des plaies de la tête, que chez l'adulte il est nécessaire qu'il y ait quelque fente, lorsqu'un os est ainsi enfoncé, l'habile commentateur de *Boerhaave*, restreint & modifie le mot *nécessaire*, & dit seulement qu'il est difficile que l'os soit enfoncé sans fracture. Dans les plaies ou contusions de tête ; accompagnées d'accidens graves, mais primitifs, tous les bons praticiens sont d'accord de tenter les moyens généraux avant d'en venir aux opérations décisives. D'ailleurs, la dernière phrase du passage rapporté, m'enhardit ; elle me détermina à recourir aux évacuations sanguines, aux fomentations céphaliques faites avec la bétaine, la sauge, les roses rouges, & animées d'esprit-de-vin camphré. La nuit où, à la campagne, il est presque impossible d'obtenir qu'on veille les malades, & où conséquemment on ne réitéroit pas les lotions recommandées, je faisois appliquer sur tout le gonflement un emplâtre de bétaine, que l'on couvroit d'une compresse épaisse bien trempée dans la susdite fomentation. La diète la plus sévère & heureusement forcée par la paralysie de la langue & des muscles de la mâchoire inférieure (je dis heureusement), parce qu'il est question de

498 OBS. SUR UN ENFONCEMENT
ce qui se passe à la campagne, où l'on ne
peut jamais la faire exécuter dans les mala-
dies même très graves; la diète la plus
sévere, dis-je, vint à l'appui des saignées &
des topiques. Par-là j'espérois combattre
les accidens primitifs; mais le moyen sur
lequel je comptois le plus, étoit, sans
contredit, la saignée. En effet, l'objet
que l'on se propose, est de faire cesser
la fièvre, de procurer la résolution ex-
terne, mais sur tout la résorption du li-
quide qui pourroit être épanché, afin de
prévenir les suites funestes de l'épanche-
ment, & de la suppuration des humeurs
épanchées; & par-là s'exempter de l'o-
pération du trépan, en un mot de toute
autre opération consécutive.

Les observations multipliées ont prouvé
que la saignée est très propre à obtenir
ces heureux avantages: mais doit-on la
faire du bras? doit-on la faire du pied?
Je n'entrerai point ici dans les discussions
théoriques & profondes de la dérivation
& de la révulsion; je crois simplement
qu'il est plus prudent de s'en tenir là-
dessus à la pratique & à l'observation.
Or, j'ai toujours vu que dans les
plaies & contusions de la tête, accom-
pagnées d'accidens graves, la saignée du
pied dégageoit bien plus vite & plus
puissamment le cerveau que celle du bras.

Cependant M. *Bertrandi*, dans un mémoire inséré parmi ceux de l'académie de chirurgie, nous assure, d'après une théorie brillante, que la saignée du pied peut occasionner consécutivement l'engorgement & l'abcès du foie, lorsqu'elle est faite à la suite des plaies & contusions de la tête, compliquées de vomissemens bilieux, de dureté & de tension dans les hypochondres, &c. Je n'ai point été dans le cas d'observer la vérité de ce précepte; je ne me rappelle point avoir lu aucune observation qui la confirme: peut-être en existe-t-il que je n'ai pas été à portée de voir. Mais quelques faits isolés & fondés sur les raisonnemens les plus plausibles, ne suffisent point, à mon avis, en pareille matière, pour conclure du particulier au général. Ne pourroit-on pas croire que la disposition du foie étoit antécédemment vicieuse chez les personnes qui ont fourni de pareilles observations?

Trois amples saignées du pied, faites brusquement, aidées des lotions céphaliques & du régime, diminuèrent un peu l'intensité des accidens, & nous permirent de passer au malade des alimens liquides: ce succès m'enhardit à en faire une quatrième; mais, quelques jours après, les mêmes accidens étant revenus à leur

premier degré , je me vis contraint de proposer aux parens du malade de découvrir le crâne pour mieux juger de son état , & en venir à l'opération du trépan, en cas de fracture ; opération qui me paroissoit parfaitement indiquée pour relever les os enfoncés , & procurer la sortie des humeurs qui pouvoient être épanchées. Je trouvai, du côté des parens, une opposition invincible pour l'opération; je fis même intervenir des personnes de qualité pour leur en persuader la nécessité : tout fut inutile. Ils nous dirent même qu'ils aimeroient mieux voir leur enfant mourir. Alors je crus qu'il étoit de mon devoir de les prévenir sur sa perte ; je la croyois d'autant plus certaine , que les accidens persistoient avec plus de force.

Ayant conséquemment les mains liées, je ne pus que leur recommander de ne point négliger les lotions & l'application de l'emplâtre (foibles moyens sur lesquels j'avouerais que je ne comptois guere). Je perdis mon malade de vue pendant quelque temps ; j'attendois même de moment à autre la nouvelle de sa mort. Point du tout ; il se fit la révolution la plus heureuse & la plus inattendue. Les parens me firent dire qu'il étoit mieux ; il avoit recouvré la connoissance & l'usage (quoiqu'un peu gêné) de la parole. La déglu-

tion se faisoit assez librement ; le gonflement extérieur étoit beaucoup diminué , la fièvre n'existoit plus , mais l'enfoncement subsistoit dans toutes les dimensions données ci-devant. Le malade se levoit , marchoit , mais en boitant du côté gauche ; il avoua même qu'il avoit ressenti de la douleur à toute l'extrémité de ce côté , depuis qu'il avoit recouvré la connoissance. J'examinai le tout , & ne m'apperçus d'aucun dérangement ; il alla de mieux en mieux , & un mois après il se trouva parfaitement rétabli , hors une foiblesse dans toute l'extrémité gauche , & un peu de peine à parler & à avaler : accidens qu'il n'éprouve plus actuellement. Il est toujours essentiel de faire remarquer que l'enfoncement est toujours le même ; la santé du malade se soutient depuis plus d'un an ; je n'ai même différé de rédiger cette observation , que parce que je croyois qu'il pourroit survenir quelques accidens consécutifs ; je n'oserois pas même assurer qu'il en fût absolument exempt pour le reste de sa vie. Mais ce qui m'étonnera toujours , c'est que le cerveau ait pu se faire à une pareille pression , sans la continuation du dérangement des facultés animales. En effet , n'est-il pas sûr , d'après le sentiment des anatomistes , que la boîte osseuse est

502 OBS. SUR UN ENFONCEMENT
parfaitement pleine, que le moindre enfonce-
ment du crâne doit occasionner, de
toute nécessité, la pression du cerveau, &
qu'en conséquence, si l'enfoncement sub-
siste, les accidens primitifs qui dérang-
eoient l'économie animale devoient aussi
subsister, puisque la cause existoit tou-
jours. Cependant, ici la cause est tou-
jours la même, & ne produit plus son
effet : c'est qu'il ne s'agit pas d'un léger
enfoncement, comme il est aisé d'en ju-
ger d'après les dimensions détaillées ci-
devant ; ce n'est point aussi un vice de
conformation, car je m'en suis scrupu-
leusement informé.

Je suis donc fondé à soutenir que dans
certains cas où les ressources de l'art pa-
roissent nécessairement indiquées, & où
on éprouve une résistance invincible pour
leur emploi, il ne faut pas pour cela dé-
sespérer du malade. La nature a des res-
sources que l'art ne connoît point & ne
connoîtra jamais : *Quis naturæ leges &
arcana deteget ? quis semitas investigabit ?*

Néanmoins ce que je dis ici ne doit pas
engager les maîtres de l'art à trop com-
pter sur les forces de la nature ; il est tou-
jours prudent de n'y pas avoir une con-
fiance aveugle : & il n'est pas hors de
propos de dire qu'ayant été appelé par
un de mes confreres pour voir & visiter

un homme qui, à la suite de coups qu'il avoit reçus, éprouvoit les mêmes accidens externes, compliqués aussi d'affoupissement, de perte de connoissance, de fièvre, en un mot tous les accidens mentionnés dans la précédente observation, nous essayâmes les moyens généraux pour remédier aux symptômes primitifs; mais que les voyant continuer, nous proposâmes aux parens du malade les opérations indiquées, qu'ils rejetterent opiniâtrément, de sorte que le malade, après avoir longtemps languï, mourut misérablement au bout de neuf à dix mois, sans que nous eussions pu nous assurer, par l'ouverture de la tête, des délabremens extérieurs & intérieurs.

J'observerai en passant que l'art est absolument borné en campagne du côté de l'ouverture des cadavres; il est privé par-là de fournir quantité de bonnes observations. L'ignorance crasse & le préjugé aveugle des paysans met un obstacle insurmontable à toute recherche dans les cas semblables ou autres. Cet inconvénient est de nature à ne pouvoir être levé que par les vues sages & éclairées du gouvernement : en cela il rendroit un très grand service à l'art & à l'humanité.

S'il existe donc quelques circonstances en chirurgie où la nature se suffit à elle-

504 OBS. SUR UNE MALADIE
même, lorsqu'on devroit être le moins
porté à s'y attendre (ce que j'ai fait voir
dans la première observation), j'ose as-
surer qu'il y en a beaucoup plus où la
nature ne peut rien sans l'art. Quant au
premier cas, le succès heureux & inopiné
qui pouvoit, avec raison, paroître au-
dessus des forces de la nature, peut être
appelé un phénomène rare; & dans le
dernier, l'opposition aux démarches du
chirurgien conduit presque toujours le
malade à une fin tragique.

OBSERVATION

*SUR une maladie convulsive; par M. LE
TUAL, docteur en médecine de l'uni-
versité d'Angers, chirurgien à Bayeux,*

Je fus appelé, le 12 mai 1778, à l'hô-
pital de Bayeux, pour y voir un soldat
du régiment de Forez, lequel, en jouant
avec ses camarades, fut attaqué de mou-
vemens convulsifs portés à un si haut
degré, que dix personnes pouvoient à
peine le retenir sur son lit.

Lorsque j'arrivai je lui trouvai un pòuls
dur & plein, les yeux farouches & étin-
celans; il respiroit difficilement, & il pa-
roissoit prêt à suffoquer. Comme il ne

pouvoit parler, je m'informai de ses camarades des circonstances qui avoient précédé cet état. Tout ce que j'en appris fut qu'il se portoit très bien auparavant, vu qu'il n'étoit entré à l'hôpital que pour s'y reposer quelques jours, & qu'il venoit de passer par les grands remèdes. Je soupçonnai alors que son état pouvoit provenir du traitement qu'il venoit d'essayer, & je lui fis prendre quelques cuillerées d'une potion calmante dont la base fut la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*. Cette potion fit perdre aux convulsions de leurs forces. Je fis mettre le malade dans un bain à peine tiède, où je lui fis une saignée de bras : alors il recouvra toute sa raison. Il fut étonné de se voir dans le bain, & de voir couler son sang. Il me dit qu'il ne sentoît aucune douleur, & il reprit son air enjoué avec ses camarades. Lorsqu'il eut resté deux heures dans le bain, on le mit dans son lit où il dormit d'un profond sommeil, après avoir pris quelques verres d'émulsion.

Le lendemain 13, à quatre heures du matin, on vint m'avertir de me rendre promptement à l'hôpital, que non-seulement le soldat que j'avois vu la veille, mais encore quatre de ses camarades, venoient d'être attaqués de la même maladie, & qu'on avoit été aux casernes

demandé du secours pour contenir ces convulsionnaires. Les ayant examinés, je leur trouvai les mêmes symptômes que j'avois remarqués au premier. Je leur administrai les mêmes secours, à l'exception du premier auquel je fis une saignée du pied : ils recouvrèrent leur tranquillité, & tombèrent dans l'assoupissement.

L'après-midi du même jour étant retourné à l'hôpital avec mon pere, pour y faire la visite, je vis avec étonnement non-seulement les quatre soldats repris de convulsions, mais encore quatre de leurs camarades qui subissoient le même sort. Leur état commença à jeter l'épouvante dans l'hôpital ; les uns crioient au poison, les autres au sortilège, & à peine pouvoit-on trouver quelqu'un pour contenir ces furieux. Ayant remarqué que les convulsions étoient plus fortes que les précédentes, & qu'elles augmentoient quand on leur faisoit prendre d'une potion calmante, je demandai à la religieuse chargée du soin de la pharmacie, ce qu'elle avoit fait entrer dans cette potion ; elle me dit qu'on lui avoit conseillé d'ajouter de l'huile d'amande douce à la potion que j'avois prescrite antérieurement : aussi-tôt je la fis retrancher, je fis mettre en place la poudre tempérante de *Stahl*, & j'ordonnai qu'on les saignât du pied.

Pendant qu'on les faignoît, nous passâmes, mon pere & moi, à un examen sérieux de cette maladie, & aux moyens que nous devons employer dans pareille circonstance.

Nous commençâmes par examiner scrupuleusement l'état des malades, dont voici le tableau. D'abord les yeux se renversoient, la face s'allumoit, une boule sembloit remonter & vouloir les étouffer, une sueur abondante se répandoit sur toute la surface du corps; après quoi suivoient des soubresauts dans les tendons, & les convulsions se manifestoient: le bas-ventre étoit dans son état naturel, à l'exception de la région épigastrique qui formoit une légère saillie; les sécrétions étoient libres, la langue vermeille; &, après être restés une demi-heure dans cet état violent, ils recouroient leur raison, & ne se doutoient pas même de la scène qui venoit de se passer: ils se disoient seulement fatigués & se plaignoient d'avoir la tête étourdie; ils tomboient ensuite dans un sommeil profond.

Après cet examen des symptômes, nous cherchâmes à en découvrir la cause; mais nous ne pûmes tirer que des conjectures sur une maladie dont nous n'avions encore aucun exemple dans notre hôpital. Nous commençâmes par faire la visite

des vaisseaux servans à la préparation des alimens de l'hôpital, & nous les trouvâmes en bon état. Nous examinâmes ensuite la nature même des alimens & de la boisson, & nous n'y pûmes rien découvrir qui ait pu donner lieu à cette maladie. En effet, elle ne pouvoit venir des alimens solides, si l'on fait attention que les pauvres, tant hommes que femmes, ainsi que les autres soldats, qui pour lors étoient malades à l'hôpital, usoient des mêmes alimens. On ne peut pas non plus l'attribuer aux parties tartareuses du cidre que boivent les Normands, puisque d'un côté les autres soldats malades n'en ont point été incommodés; que de l'autre, le nommé *Sans-Souci*, soldat au régiment de Languedoc, lequel relevoit à peine d'une hémoptysie considérable, & qui par goût, joint à son état, ne buvoit point de cidre, fut celui des huit sur lequel la maladie fit le plus de progrès. Il nous fallut donc en chercher la cause ailleurs que dans les comestibles.

La savante dissertation de M. *Bonté*, médecin à Coutance, sur la colique végétale, ne nous étoit point inconnue : nous comparâmes les trois classes des symptômes qu'il en a décrits, avec ceux de la maladie que nous avions à traiter, mais nous ne pûmes réussir à les marier

ensemble : tout le rapport que nous pûmes trouver entre ces deux maladies, furent les convulsions épileptiques & les affections comateuses ; le reste étoit totalement opposé. Ainsi nous ne retirâmes aucun fruit de ses observations, ni de celles de *Musgrave* & d'*Huxham*.

Les accidens étoient trop graves pour ne pas se déterminer promptement, & d'après les symptômes énoncés & comparés, avec ceux que produit l'usage intérieur des plantes stupéfiantes, tels que la jusquiame, le stramonium, le solanum & autres dont les effets se manifestent particulièrement à la tête, altèrent les fonctions de l'ame d'une façon singuliere, jettent les malades dans une espece d'ivresse & de manie furieuse, leur font éprouver des convulsions terribles. . . . Nous ne balançâmes point à mettre en usage les remèdes usités contre ces sortes de poisons, quoique nous ignorassions de quelle maniere nos malades l'avoient reçu. Heureusement nous ne fûmes point trompés dans notre diagnostic ; aussi-tôt que les huit soldats eurent été saignés au pied, je leur fis prendre quelques verres d'un mélange de syrop de vinaigre & d'eau ; je leur fis passer en même temps quelques lavemens émolliens, qui leur procurèrent des évacuations copieuses, &

les accidens diminuerent à mesure que Pon observa ce traitement. Enfin ils disparurent totalement le 16 mai, & le 17 je les purgeai avec le séné, le sel & la manne; après quoi ils se trouverent dans leur état naturel, & plusieurs partirent pour rejoindre leur régiment dans le commencement de juin.

Je croyois alors cette maladie heureusement terminée; &, convaincu par les effets du traitement qu'elle ne pouvoit avoir pour cause que l'usage intérieur des végétaux stupéfiants, je ne songeois qu'à faire des recherches pour découvrir de quelle maniere on avoit pu les leur faire prendre, lorsque le 21 du mois de juin le nommé *Galimard*, dragon de la reine, fut apporté à l'hôpital; il étoit un de ceux dont nous avons parlé ci-dessus: sans aucun symptôme préliminaire, les convulsions l'avoient repris à la caserne. Quatre de ses camarades qui avoient subi le même sort le 13 mai, & qui étoient restés à l'hôpital pour de légères blessures, vinrent au lit de *Galimard* pour aider à le contenir; mais ils n'y eurent pas resté plus d'un quart d'heure, que par une espèce de sympathie ils perdirent la raison, & devinrent furieux: j'arrivai en ce moment. Je reconnus les symptômes de la première attaque; toute la différence que

je remarquai, c'est que les yeux étoient plus enflammés, les veines jugulaires étoient roides & saillantes: ce qui me déterminâ aussi-tôt à leur faire une saignée de la gorge.

A mesure que le sang couloit, mes malades recouvroient la raison; je leur en tirai à chacun trois bonnes palettes, après quoi je leur fis prendre le syrop de vinaigre *largo haustu*; le lendemain le calme fut parfaitement rétabli. Deux jours après, comme leurs langues étoient un peu chargées, je leur prescrivis l'ipécacuanha qui les fit légèrement vomir; le lendemain je les purgeai, & douze jours après ils partirent pour rejoindre leur régiment.

Le tableau de cette maladie présente un ensemble difficile à caractériser: en effet, peut-on la regarder comme une colique de Poitou? J'ai montré que les symptômes étoient dissemblables, conséquemment qu'on ne pouvoit lui donner cette dénomination, ni lui en appliquer le traitement; d'un autre côté, les remèdes que j'ai employés pour en combattre les accidens, étoient diamétralement opposés à ceux que l'on met en usage pour faire disparaître ceux de la colique de Poitou: donc ce ne pouvoit être cette maladie. Pour moi, je me suis décidé

512 MOYEN POUR RAPPELLER
sur des soupçons joints aux symptômes ;
j'ai appliqué les remèdes, leurs effets ont
été couronnés. Je me persuade donc que
la maladie dont je donne l'observation
est le produit d'un poison stupéfiant :
j'aurois bien désiré pouvoir connoître
parfaitement quel est celui dont nos ma-
lades firent usage ; mes recherches ont
été vaines ; je n'ai pu me déterminer que
sur des soupçons, d'autant plus fondés,
que cet accident ne s'est manifesté qu'après
une vive contestation entre les soldats ma-
lades de l'hôpital, & des menaces faites de
la part de quelques-uns.

NOUVEAU MOYEN

*Mis en usage avec succès, pour rappeler
à la vie des enfans qui paroissent morts
en naissant ; par M. GAULTIER DE
CLAUBRY, chirurgien de M. le comte
d'Artois.*

Tout ce qui peut être utile aux hom-
mes ne sauroit parvenir trop tôt à leur
connoissance : il est sur tout important de
les instruire de ce qui peut servir à la
conservation des enfans, ces êtres pré-
cieux que la délicatesse de leurs organes
expose à tant de dangers dès les premiers
instans

instans de leur vie, & que leur foiblesse rend si intéressans. C'est ce qui m'a déterminé à communiquer les trois observations suivantes, dont je ne connois aucun exemple. J'ai eu le bonheur de conserver trois enfans qui paroissent destinés à une mort inévitable, qui même ne donnoient aucun signe de vie, après des accouchemens très-laborieux. Quelque recherche que j'aie faite dans les auteurs, je n'y ai trouvé aucune indice du procédé que j'ai employé dans ces trois circonstances. Cependant si je n'en suis pas le premier inventeur, j'aurai du moins l'avantage de le faire connoître au public.

Le 23 juillet l'épouse de M. le Sourd-Dupleffis, huissier-commissaire-priseur, étant au terme de l'accouchement, fut surprise, à son réveil, par un écoulement d'eau considérable. Effrayée de cet accident, elle me fit avertir aussi-tôt. Dès que je fus arrivé, je fis l'examen nécessaire, & je reconnus que l'enfant se trouvoit placé transversalement de la partie latérale droite, à la partie latérale gauche; son épaule droite étoit appuyée sur le bord latéral & antérieur droit du détroit supérieur; il avoit le bassin logé dans la cavité des os des îles, du côté gauche. Le mouvement qu'occasionna le *toucher*, déterminâ encore un écoulement considé-

324 MOYEN POUR RAPPELLER.
rable des eaux de l'*amnios*, cette membrane ayant été ouverte près du *placenta*, comme je le reconnus après l'accouchement.

La dilatation se trouva si petite, que je crns qu'il étoit de la prudence d'attendre quelques légères douleurs qui la facilitassent. Depuis dix heures du matin, jusqu'à cinq heures après midi, cette dame fut sans douleurs : alors elle en sentit quelques-unes assez foibles, qui poussèrent une petite poche d'eau. J'examinai de nouveau l'état des choses ; la situation de l'enfant me parut la même : mais je remarquai, ce que je n'avois pu distinguer d'abord, que le cordon ombilical étoit appuyé sur le bord du bassin, sous l'épaule droite de l'enfant. D'après cette observation je n'hésitai plus de terminer l'accouchement. Je perçai la poche d'eau, j'introduisis la main droite, & je reconnus alors plus distinctement le danger que couroit l'enfant, par la pression du cordon. Une portion de ce cordon fut entraînée hors de l'orifice par une partie restante des eaux ; & le bras droit suivit, forcé par une douleur. Le corps de l'enfant formoit un cercle, de manière que ses pieds alloient supérieurement s'appliquer à la tête, le tronc étant toujours dans la position que j'ai décrite.

Je ne parlerai point de la manœuvre que j'emploie dans ces sortes de cas ; elle est de circonstances plus que de principes. C'est à l'expérience & à la prudence de l'accoucheur de surmonter peu à peu les difficultés, d'éviter les inconvéniens en employant toute la douceur, la patience & l'attention nécessaires. Je terminai donc l'accouchement par les pieds : dès la sortie de l'enfant, je reconnus que la circulation avoit été totalement interceptée entre lui & sa mere. En effet, le cordon avoit une dépression considérable, & une espece d'étranglement à l'endroit où il avoit été comprimé par l'épaule de l'enfant ; sur le bord du bassin.

On n'y sentoit aucun battement, non plus que dans les arteres ni au cœur de l'enfant, qui d'ailleurs avoit la tête, les extrémités des pieds & des mains violettes, le reste du corps d'un blanc mar ; il ne faisoit aucune sorte de mouvement. D'après mon expérience je ne balançai point sur les moyens de le rappeler à la vie. J'introduisis dans le vagin la portion de cordon sortie ; j'y appliquai le nombril de l'enfant, d'une main je le retenois par le corps, de l'autre je soutenois sa tête. Tandis que la chaleur de la mere & du sang qu'elle perdoit, ranimoit celle du cordon, je soufflois doucement, & à

516 MOYEN POUR RAPPELLER

plusieurs reprises, de l'air dans la poitrine de l'enfant. Je continuai de la même manière pendant 18 à 20 minutes que j'eus l'enfant dans cette situation : au bout de ce temps la circulation se rétablit par degrés. Je commençai à sentir un petit mouvement imperceptible à la région du cœur. Le mouvement augmenta peu à peu ; au bout de quelques minutes il étoit fort & très sensible. Je continuai de pousser de l'air dans la poitrine ; mais les battemens du cœur étant devenus plus vifs, les bras & les jambes commençant à se mouvoir, je retirai l'enfant qui pour lors jeta un léger cri. Je pris dans ma main la portion extérieure du cordon, & je sentis des pulsations considérables dans les artères. Enfin l'enfant continuant de crier, le visage devenant très violet, & le corps fort rouge, je n'hésitai plus de faire la section du cordon ; je laissai couler une cuillerée & demie de sang, je fis la ligature, je lavai la bouche & le nez de l'enfant avec un peu d'eau-de-vie : il continua de respirer librement, & se porte actuellement très bien.

Il y a cinq ans que l'épouse de M. *Renard*, marchand limonadier, rue de Grenelle S. Honoré, & son enfant, essuyèrent les mêmes accidens : cet enfant vit & se porte bien.

J'avois été conduit à me comporter de cette façon par deux premières observations du même genre, que ma pratique m'avoit fournies. Il y a environ huit ans que madame *Gayrel*, rue Michel-le-Comte, mit au monde, après un travail de 83 heures, un enfant dont la tête avoit été si fort alongée par l'étroitesse du bassin, qu'elle n'avoit pas forme humaine, & qu'elle fut six semaines entières à se rétablir. Au moment de l'accouchement cet enfant étoit sans aucun mouvement, sans le moindre battement de cœur : il resta plus de 30 minutes dans le même état. Enfin j'eus la satisfaction de le rappeler à la vie par les mêmes moyens que le précédent, qui me furent suggérés par la nécessité du moment. Cet enfant vit encore, & jouit d'une bonne santé.

Ce procédé répété trois fois avec succès dans trois cas différens, mais où la vie des enfans étoit également en danger, me semble prouver, premièrement, qu'on ne doit pas se presser, en pareilles circonstances, de faire la section du cordon, afin que la circulation puisse se rétablir entre la mère & l'enfant; en second lieu, qu'il ne faut jamais abandonner un enfant qui paroît mort, sans avoir auparavant employé non-seulement tout ce que l'art prescrit, mais encore tout

ce que l'imagination réfléchie peut inspirer, même les choses qui paroîtroient minutieuses. Au reste, je laisse aux praticiens à faire sur cet objet les réflexions qu'ils jugeront à propos, & d'en tirer les conséquences qui conviennent. Quant à moi, je m'estimerai très heureux si mes observations deviennent un jour de quelque utilité, & si elles peuvent contribuer à sauver quelques-unes de ces malheureuses victimes qui quelquefois meurent, pour ainsi dire, avant que de naître.

Si quelqu'un doutoit des trois faits rapportés ici, il pourroit s'en assurer par le rapport de madame *Gavrel* dont j'ai déjà indiqué la demeure; par le témoignage de huit ou dix témoins qui étoient présens à son accouchement, & qui logent encore dans la même maison qu'elle; par madame *Renard*, rue de Grenelle S. Honoré; & madame *Dupleffis*, rue Bar du-bec.



OBSERVATION

SUR la maladie d'une jeune fille qui est morte pour avoir mangé des cerises, & avalé les noyaux; par M. BARRAL, maître en chirurgie, & lieutenant de monsieur le premier chirurgien du Roi, à Saint-Etienne en Forez.

LA nommée *Charlotte Chavanne*, âgée de 17 ans, de la ville de Saint-Etienne en Forez, mangea, sur la fin du mois de mai dernier, 2 livres de cerises, & en avala les noyaux; quelques heures après cette fille fut incommodée par des douleurs de colique, des vomissemens, & la diarrhée; &, sans se douter de la cause de sa maladie, elle prit une grande répugnance pour les cerises, & n'en mangea plus; elle fit quelques remèdes sans succès, & les accidens ayant continué, je fus appelé sur la fin du mois d'août suivant: l'ayant interrogée sur son mal, & ayant apperçu dans ses selles quelques noyaux de cerises d'un noir très foncé, j'examinai l'endroit du ventre où la malade ressentoit des douleurs; je trouvai sur l'hypochondre droit une tumeur longue de 6 pouces, & large de 2, qui faisoit, en la pressant

avec les doigts, un bruit semblable au cliquetis des fractures; ce qui me fit juger que c'étoit un dépôt des noyaux de cerises: j'employai alors les évacuans huileux, les lavemens, les fomentations, & les cataplasmes émolliens, qui déterminèrent la sortie, en différentes fois, d'environ quarante noyaux de cerises très noirs: malgré cela les accidens ont continué, & la jeune malade est morte le 15 septembre suivant.

L'ouverture de son cadavre m'a fait trouver dans le colon un amas de noyaux de même nature, dont le nombre étoit de trois cens quatre-vingt, avec trois noyaux de prunes de couleur naturelle, quantité de pepins de raisins, & beaucoup de petits fragmens noirs qui m'ont paru être de la substance des noyaux de cerises qui ayant germé s'étoient ainsi divisés en morceaux.

Cette observation, & celle d'une autre fille nommée *Tronchon*, pour laquelle j'ai été appelé aujourd'hui, & qui a la même maladie que *Charlotte Chavanne*, (j'en ferai connoître l'événement), doivent servir de leçon à ceux qui ont l'imprudence, en mangeant des cerises, d'en avaler les noyaux.

A Saint-Etienne, ce 17 septembre 1778.

OBSERVATION

SUR une tumeur considérable au sommet de la tête d'un enfant nouveau-né, dont la disparition spontanée n'a eu aucune mauvaise suite ; par M. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane en Provence.

LA femme du nommé *Benoît*, travailleur de ce lieu, douée de la meilleure santé, & bien exempte de tout vice, de même que son mari, accoucha heureusement, au mois d'avril dernier, d'un enfant mâle qui apporta en naissant, sur le sommet de la tête, une tumeur comme un petit pâtre, mais beaucoup plus petite : l'enfant étoit parfaitement sain d'ailleurs. Cette tumeur grossit rapidement, & elle avoit, vers le dixième jour, plus de 12 pouces de circonférence, & plus de 5 pouces d'élévation ; elle étoit molle comme un athérome ou un mélicéris. Je cédai à la sollicitation des parens qui me témoignèrent beaucoup d'inquiétude sur les suites de cet accident, & me demandèrent de tenter quelque remède extérieur : je me déterminai sans confiance à appliquer deux topiques différens, com-

posés d'après les prescriptions des plus grands auteurs de chirurgie, dans des maladies analogues. La raison d'analogie me porta encore à éprouver un cataplasme fait d'urine bouillie avec du sel commun jusqu'à consistance de miel, d'après la réussite qu'il avoit eue dans une loupe, dont il est parlé dans l'histoire de l'académie des sciences, année 1696, *page* 174. Toutes ces applications ne servirent qu'à accroître la tumeur, à la rendre un peu plus molle, & à causer aux tégumens une rougeur tirant sur le livide. Nous nous déterminâmes alors à en rester là, & à abandonner cet accident à la nature : nous prîmes le bon parti. Il semble qu'elle attendoit que nous cessassions d'agir, pour agir elle-même. Bientôt la tumeur se dissipa comme à vue d'œil, petit à petit, & elle fut entièrement effacée dans moins d'un mois, sans laisser aucun vestige de son siege, aucune trace de la route qu'elle avoit prise, ni aucune impression sur le bien-être de l'enfant qui a continué de se porter à merveille.

Comment peut-on imaginer que cette espèce de loupe s'est résoutue d'elle-même si promptement ? & qu'est devenue la matière considérable qu'elle renfermoit, & qui s'est évanouie comme par en-

chantement ? Voici comment je conçois que ce phénomène s'est opéré : les enfans croissent , comme l'on fait , très rapidement , & principalement de la tête , dans le premier âge ; les tégumens , en s'étendant de jour en jour & en augmentant de ressort , auront agi comme un pressoir sur la matiere de cette loupe , laquelle par cette compression lente & continuée , ou par d'autres causes encore , comme la chaleur de la saison qui étoit alors déjà considérable , ayant acquis une plus grande fluidité que celle qu'elle avoit déjà , se fera exhalée par la transpiration insensible. On avoit remarqué que l'enfant avoit beaucoup sué , d'autant que les pores , à cette époque de l'âge , doivent proportionnellement s'élargir.

La curiosité de cette observation n'en fait pas le prix unique ; elle doit contribuer à nous rendre perpétuellement attentifs à ce précepte important : que toute l'habileté de l'art , dans beaucoup de circonstances difficiles , est de rester oisif , & de laisser à la nature l'entière liberté de faire jouer toutes ses ressources , & elle augmente le nombre des cas qui , en nous faisant connoître toujours mieux les procédés admirables qu'elle fait trouver pour se défaire des maladies extraordinaires , nous présentent encore des espé-

rances légitimes dans des circonstances où la possibilité est réduite à son moindre degré.

OBSERVATION

*SUR les maladies cutanées des chevaux ;
par M. HUZARD , vétérinaire.*

LES maladies cutanées , connues dans l'art vétérinaire sous les noms d'eaux aux jambes , crevasses , poireaux , &c. &c. m'ont paru avoir été plus communes pendant l'hiver de 1777 à 1778 , & pendant le printemps de cette année que les années précédentes ; elles ont été plus ou moins rebelles selon les différentes espèces de chevaux , & les divers tempéramens : en général tous les chevaux de carrosses , très gras & faisant peu d'exercices , les ont gardées plus long - temps que les autres ; elles ont eu différentes terminaisons selon les diverses méthodes qu'on a employées pour les guérir ; celles qu'on a abandonnées à la nature en tenant seulement les parties malades bien propres , & en s'abstenant de couper les poils , ont guéri , mais après un très long temps , & il est survenu à quelques chevaux des poireaux qu'on a été obligé de

couper & de toucher avec l'eau - forte ; d'autres qui ont été traitées par une méthode malheureusement trop en usage (je veux dire les répercussifs, tels que l'urine, l'égyptiac, l'eau jaune, &c.) se sont terminées par des abcès aux cuisses, aux fesses, &c. dont quelques - uns étoient énormes, & qui suppuroient très longtemps. Voici la méthode que j'ai employée le plus fréquemment, & de laquelle j'ai obtenu le plus de succès.

Je faisois d'abord nettoyer exactement les parties malades de toutes les matieres fétides que ces maux traînoient toujours abondamment à leur suite, avec une eau de Saturne tiède, faite seulement avec une cuillerée à café de son extrait pour une pinte d'eau ; ensuite en appliquant un cataplasme fait avec cette même eau & de la mie de pain : il agissoit comme adoucissant, car deux applications faisoient diminuer très sensiblement les plus fortes claudications, & les plus violentes douleurs. On retiroit ces cataplasmes très noirs (1), très fétides, & on n'en appli-

(1) Je fis d'abord peu d'attention à la couleur noire des cataplasmes que je mettois très blancs ; mais ayant remarqué que cette couleur devenoit plus foncée, à proportion que l'eau étoit plus chargée de plomb, je soupçonnai une révivification de ce métal ; & pour m'en assurer, j'appliquois un

quoit point de nouveaux sans avoir préalablement bien nettoiyé toutes les parties. Je faisois continuer les cataplasmes environ huit jours, plus ou moins, selon l'âcreté du mal, & on les renouvelloit toutes les 24 heures, quelquefois toutes les 12; au bout de ce temps, je purgeois (1), & je faisois mettre quelques cataplasmes chargés d'une eau de Saturne plus forte; je me servoisois aussi, pour les lotions, d'une eau de Saturne plus concentrée, & j'allois en gradation comme le mal; quand il restoit un petit écoule-

cataplasme fait avec de l'eau très chargée d'extrait, à une jambe dont l'humeur étoit d'une âcreté extraordinaire, & qui portoit aux yeux. En levant le cataplasme au bout de 24 heures, je le trouvai lisse, uni & recouvert d'une pellicule très mince, & d'une couleur argentine très brillante; dans quelques autres endroits il affectoit une couleur tirant plus sur le bleu, & tout le reste du cataplasme étoit noir comme de l'encre: le cheval sur qui je fis cette expérience appartenoit à M. *Vernier d'Arcy*, au grand Charonne.

(1) Le cheval peut être purgé à très peu de frais, & une once d'aloës succotrin que l'on paie, en détail, 5 ou 6 sols, est suffisante pour presque tous ces animaux, sur tout lorsqu'ils ont été au son pendant quelques jours; on la concasse & on la jette dans l'eau bouillante où elle se dissout très bien: on la donne tiède, étant froide une partie de la résine se précipite au fond du vase, & est en pure perte.

ment qui paroïssoit opiniâtre, bien loin de monter toujours, je me fixois, & c'étoit pour l'ordinaire à 3 cuillerées à café par pinte d'eau, & je faisois frotter de temps à autre, avec la poudre ou le cé-rat de Saturne, lors sur tout que les bords de la plaie ou de l'endroit d'où suintoit l'humeur étoient secs.

Quelques chevaux ont été guéris par cette méthode en 10, 15 & 20 jours, d'autres un mois; il en est à qui il est resté très long-temps un petit écoulement que je n'ai point arrêté, & j'en ai encore actuellement un dans ce cas: d'autres ont cessé peu à peu, mais tous ont été en état de travailler dès le 4^e ou 5^e jour, & j'ai toujours très fortement recommandé l'exercice. On mettoit les cataplasmes quand ils rentroient, & on les ôtoit pour les mettre à la voiture.

La méthode des émolliens, des anodyn, des adoucissans proprement dits, m'a aussi été de quelque utilité; mais je n'en ai jamais eu les mêmes succès que de celle ci-dessus. En général, ils ont relâché le tissu de la peau, ont fait affluer les humeurs, ont augmenté la putridité, & ont donné naissance à des poireaux, des grappes, &c. dont il est quelquefois très difficile de triompher.

A Paris, le premier septembre 1778.

NOUVEAU MOYEN

D'arrêter l'hémorrhagie après la castration , proposé par M. G U E N E L , maître en chirurgie à Saint-Malo.

ON ne peut disconvenir que la ligature des vaisseaux spermatiques ne soit sujette à de grands inconvéniens , & que leur compression sur le pubis soit insuffisante ; mais l'insuffisance de la compression sur le pubis , ne prouve rien contre la compression en elle-même , au contraire , nous lui trouvons une supériorité qui nous a déterminés en sa faveur : aucun accident étranger à l'hémorrhagie n'en peut naître , & elle peut artistement faire arrêter efficacement l'hémorrhagie. Telles sont les raisons qui nous ont autorisés à l'admettre exclusivement à toute autre méthode. On en jugera par l'exposé que nous allons faire du moyen que nous proposons , pour comprimer , dans la castration , le cordon des vaisseaux spermatiques.

Une lame de plomb ductile , d'une épaisseur peu considérable , mais égale dans tout point , d'une figure parallélogramme dans sa circonférence , transversalement concave , d'une grandeur variée en raison du volume du cordon , percée
de

de deux trous sur chacune de ses parties latérales, on y engage des fils, on met dans la cavité un morceau d'agaric assez mince, qu'on y maintient en l'y cousant. Le cordon isolé, & laissé le plus long possible, est placé sur ce morceau d'agaric; sa position y doit être telle que sept à huit lignes de son extrémité soient renfermées, recouvertes par tout de l'agaric dans l'intérieur de la lame de plomb: &, pour cet effet, son bord inférieur doit excéder, le niveau de l'extrémité du cordon divisé, au moins d'une ligne & demie. On doit comprimer doucement; le point le plus important est le degré de compression nécessaire; elle est suffisante, si dans les instans qui succèdent à celui de son application, il s'écoule une petite quantité de sang de l'extrémité des vaisseaux divisés. L'artère & le morceau d'agaric contractent par l'interposition du sang une sorte d'adhésion qui les met à l'abri de toute séparation; la réunion des vaisseaux divisés permet en peu de jours d'ôter la lame de plomb; l'hémorrhagie efficacement arrêtée, n'est plus alors à craindre. On voit d'une manière palpable, que la somme des avantages de notre méthode est dans un rapport immense avec celle de M. Petit.

A Saint-Malo, le 23 mars 1778.

Tome L.

L1

L E T T R E

*De M. BONNEL DE LA BRAGERESSE,
le fils, docteur en médecine du Ludovicée
de Montpellier, & médecin à Mende en
Gévaudan, aux auteurs du Journal de
médecine.*

M E S S I E U R S ,

Obtenir à juste titre l'admiration de son siècle & de la postérité, par quelque découverte utile, est un degré de gloire auquel peu de personnes peuvent prétendre ; mais il est au pouvoir de tout médecin qui aime son état, de ne pas laisser perdre dans la nuit de l'oubli les faits rares & singuliers qu'il est dans le cas d'observer. Permettez-moi, messieurs, de profiter de la ressource qu'offre un Journal aussi généralement répandu que le vôtre, pour communiquer à nos confrères un cas qui m'a paru bien extraordinaire.

O B S E R V A T I O N .

M. D***, âgé de 57 ans, d'un tempérament bilieux & nerveux, ayant joui constamment d'une santé bien établie, se

plaignit, il y a environ 15 ans, d'une douleur à la partie latérale & supérieure de la cuisse droite; le siège de cette douleur qui n'étoit pas d'ailleurs constante, tranquillisa le malade qui, par humeur, étoit ennemi de tout remède. Comme il attribuoit cette douleur à une sciatique qu'il seroit difficile & peut-être dangereux de vouloir guérir, il négligea son mal pendant plusieurs années. L'époque, où il s'aperçut des progrès évidens de son mal, fut un voyage qu'il fit à Montpellier à la fin de décembre 1776; l'exacerbation de ses souffrances, & l'occasion, le déterminèrent à consulter quelques médecins célèbres de cette ville. Sur le rapport qu'il leur fit de ses douleurs, de leur siège & de la cause qui les avoient augmentées, on considéra son mal comme une vraie sciatique aigrie par la fatigue & par le froid. La fausse idée qu'on prit de sa maladie sur son exposition, & par le défaut d'inspection de la partie souffrante, rendirent inutiles les vues de traitement qu'on lui traça. A son retour à Mende, il ne mit en usage, des secours qu'on lui avoient indiqués, que l'applicarion d'un vésicatoire sur la douleur, conseillé d'après les principes du célèbre *Cottugno*. Cet épispastique produisit un écoulement considérable, mais ne diminua en aucune

532 OBSERV. SUR UNE CARIE
façon la tumeur, ni les souffrances; nous
disons la tumeur, parce que nous avons
su depuis qu'il y avoit déjà long-temps
à cette époque, que le malade avoit ap-
perçu un engorgement sensible dans cette
partie de la cuisse, & qu'il y avoit même
remarqué plusieurs durillons distincts &
séparés.

En effet, mon pere qui fut appelé
alors, trouva une cuisse d'un volume très
considérable; la partie externe & supé-
rieure, depuis l'éminence du grand tro-
chanter jusqu'au milieu du fémur, étoit
cependant plus élevée, plus tendue &
plus sensible à la compression: on n'y
sensoit pas néanmoins encore aucune es-
pece de fluctuation, la couleur de la peau
étoit même naturelle; la jambe, de ce
côté, étoit atrophiée. Le cas lui parut
très grave, & ne jugeant pas à propos
de s'en charger seul, il proposa de re-
courir encore à Montpellier, & d'y re-
courir sur le détail le plus circonstancié
des commencemens, des progrès & de
l'état actuel de cette tumeur. On ne la
considéra plus, cette fois-ci; comme une
sciatique, mais plutôt comme un engor-
gement lymphatique, ou une manière de
tumeur scrophuleuse. Cette nouvelle ma-
nière de l'envisager recevoit encore un
degré de plus de probabilité, parce qu'on

remarquoit, dans la relation qui fut envoyée, que le malade avoit, depuis un certain temps, une glande squirrheuse à chaque sein. Les fondans de la lymphe, les plus énergiques & les plus appropriés, furent conseillés tant intérieurement qu'extérieurement par les habiles praticiens dont on avoit demandé l'avis; le malade ne put se résoudre à suivre, dans tous ses points, le traitement méthodique qui lui fut proposé. Il n'adopta de la consultation de Montpellier, que l'application de quelques topiques fondans & résolutifs, & l'usage de quelques remèdes préparatoires à-peu-près indifférens; il espéroit tout des eaux de Bagnols, & attendoit avec grande impatience leur saison (1).

La fièvre, qui étoit bien caractérisée au moment de la consultation de Montpellier, se soutenoit toujours depuis cette époque; le malade dépérissoit à vue d'œil, la tumeur & la douleur faisoient des progrès sensibles: tout cela faisoit croire à

(1) Les eaux de Bagnols sont des eaux thermales sulphureuses, leur caractère doux & tempéré en rend l'usage précieux en bien des cas; on peut voir sur cet objet l'ouvrage que j'ai donné au public en 1774, qui a pour titre: *Dissertation sur la nature, l'usage & l'abus des eaux thermales sulphureuses de Bagnols en Gévaudan.*

mon pere que la douche de nos eaux thermales convenoit moins dans ces circonstances que dans celles où les medecins de Montpellier l'avoient conseillée. C'est, sans doute, un vice des consultations, que d'ordonner des remedes pour des années entieres; mais malheureusement l'usage a force de loi. Mon pere représenta en vain au malade que la douche de Bagnols, très bien indiquée dans le moment où on l'avoit proposée, ne convenoit plus. Ses raisons ne lui parurent pas suffisantes pour balancer auprès du malade l'opinion publique qui lui répétoit à tout moment, & par toutes les bouches possibles, les succès étonnans des remedes de Bagnols dans des maladies qu'on jugeoit mal à propos les mêmes. Un premier voyage qu'il y fit dans le mois de juillet, & qu'il prolongea jusqu'à trois semaines, sembla même d'abord justifier cette confiance; la douche, en affoiblissant jusqu'à un certain point la résistance qu'éprouvoient les humeurs pour aborder dans cette partie, parut déterminer un léger ramollissement. Le malade ne quitta Bagnols qu'à regret, & dans la ferme résolution d'y revenir encore après s'être reposé pendant un mois.

Il s'y rendit en effet au temps marqué, y passa encore environ trois semai-

nes, mais il ne rapporta point de cette seconde reprise l'espoir même du plus léger soulagement; car du moment qu'il en fut de retour, il lui fut impossible de quitter le lit, à cause des douleurs atroces qu'il éprouvoit au plus petit mouvement. Obligé de tenir la cuisse soulevée par le moyen d'un carreau, il ne put désormais quitter cette situation gênante; le volume de la cuisse augmenta même visiblement à cette époque, ainsi que la fièvre. Tous ces signes & autres dont nous supprimons le détail, sembloient annoncer que la tumeur alloit prendre le parti de la suppuration. On crut en conséquence devoir aider, par l'application des topiques émolliens & suppuratifs, l'indication que sembloit offrir le travail ébauché de la nature. Appliqués sans relâche pendant plus d'un mois, ils produisirent une certaine détente dans la partie qui prit même un coup-d'œil pâteux. Le tact manifesta la fluctuation sourde d'un fluide épais contenu dans un sac qu'on sembloit faire balotter d'une partie de la cuisse à l'autre; l'aponévrose *fascia lata*, dont la tension étoit extrême, sembloit devoir être un obstacle à l'issue extérieure du pus; les signes évidens de résorption, les douleurs atroces du malade, tout parut rendre nécessaire l'ou-

verture de la tumeur, moyen douteux, mais unique, d'espérer la prolongation des jours du malade (1). Ce fut alors l'avis des médecins & chirurgiens de Mende, appelés en consultation. On convint néanmoins d'engager la famille de chercher encore de nouveaux secours dans le conseil & la main d'un chirurgien célèbre qu'une longue expérience peut mettre au-dessus des revers : cette précaution étoit d'autant plus essentielle, que le chirurgien ordinaire du malade avoit, si on peut l'exprimer ainsi, le malheur d'être trop jeune, quoique très exercé pour son âge (2). On engagea donc M. Roux, ancien chirurgien-major du régiment

(1) Hippocrate (*liber de locis in homine*) a dit : *in morbis in quibus periculum ingens adest, aliquid audendum est : si enim successerit, poteris servare ægrum ; si non profeceris, sit modo id quod sine tuo molimine brevi contigisset.*

(2) Le chirurgien ordinaire de notre malade étoit M. le Blanc le fils, jeune artiste qui joint, à la réputation d'avoir fait de bonnes études, quelques cures chirurgicales qui font honneur à son talent. Le succès de cette opération parut trop équivoque pour qu'il s'en chargeât seul : il auroit pu le faire avec moins de danger pour sa réputation, s'il avoit été encouragé par la présence de monsieur son père, habile chirurgien de notre ville, qu'on avoit appelé à la campagne pour une extirpation de cancer qui a bien réussi.

d'Aubigny, dont la réputation est faite au Puy en Velay où il est établi, à venir assister notre malade qui avoit, ainsi que toute sa famille, la plus grande confiance en lui.

L'examen exact de la tumeur parut aussi indiquer à M. Roux la nécessité de l'ouverture qu'il exécuta en effet le 28 octobre; mais quelle fut sa surprise, & celle de tous les assistans, lorsqu'après avoir incisé, au moyen d'un petit bistouri, la tumeur suivant la direction des muscles à environ deux pouces de profondeur sur quatre ou cinq de longueur, il ne vit sortir de cette profonde incision que du sang à la place du pus qu'on s'attendoit d'en voir sortir. Après avoir étanché le sang, on découvrit une manière de corps squirrheux situé à environ un demi-pouce de profondeur; au moyen de quelques petites incisions, M. Roux en détacha plusieurs morceaux qui ressembloient à des petits pelotons de graisse durcie, entremêlée de filamens & de membranes: on en tira aussi des morceaux qui avoient une plus grande solidité; quelques-uns avoient la consistance de la corne ou des cartilages, d'autres avoient même celle des os. On n'osa pas, dans ce moment, pousser plus loin l'opération, afin de donner au malade le temps de se remettre

des vives douleurs qu'il avoit souffertes. L'hémorrhagie, sans être trop considérable, l'avoit été cependant assez pour engager l'opérateur à appliquer un appareil convenable qui pût la modérer; on sent bien que cela ne pouvoit être autrement, puisque l'incision avoit été assez étendue pour ouvrir une foule de petits vaisseaux sanguins devenus même vraisemblablement variqueux par l'*afflux* long-temps continué des humeurs vers cette partie: heureusement la place de l'incision écartoit même le soupçon d'une hémorrhagie déterminée par l'ouverture de quelque gros vaisseau. L'ignorance seule pouvoit s'y méprendre: ne jugeant jamais avec les yeux de la raison, elle peut croire une cause mortelle lorsque la foiblesse de ses vues lui cache les causes véritables de la mort: les médecins instruits en jugeront autrement, lorsque nous aurons tracé les suites de cette opération.

Le premier appareil ne fut levé que 36 heures après; les bords de la plaie fournirent encore un peu de sang, & cette raison parut suffisante pour ne pas découvrir la plaie plus avant. Le lendemain, en levant le second appareil, le chirurgien & tous les assistans furent frappés de l'odeur fétide qui en sortoit; les compresses levées, on trouva la charpie déta-

chée, & nageant, pour ainsi dire ; dans une sanie noirâtre & huileuse ; il sortit de la plaie des bulles d'air fixe, qui imitoient le bruit d'un-tonneau qui acheve de se vider. Par de légères compressions sur la cuisse on augmentoit la quantité des bulles d'air ; on tira encore, dans ce pansement, un osselet applati d'environ un pouce & demi de long, & l'on découvrit une poche énorme par laquelle on parvenoit jusqu'au *fémur*. La foiblesse extrême du malade, la dégénération putride & gangreneuse des humeurs, la *spina-ventosa* qu'on venoit de découvrir, annonçoient bien l'inutilité de tous les secours : on tenta néanmoins les anti-septiques les plus énergiques, intérieurement & extérieurement ; on eut recours aux cordiaux les plus actifs. Tout fut inutile, le malade expira le troisième jour après l'opération.

Une maladie qui avoit duré 15 ans, & qui avoit présenté la série des phénomènes que nous venons de décrire, autorisoit bien la curiosité de reconnoître, après la mort, ce qui s'étoit passé d'extraordinaire dans cette cuisse. Les régimens enlevés, on vit que le muscle *fascia lata* étoit dans un état à-peu-près sain ; mais au-dessous de ce muscle on ne trouva plus que confusion & désordre, & l'on

auroit défié le plus fin anatomiste de discerner en aucune façon les muscles nombreux qui sont placés dans cette partie. C'étoit une espece de corps charnu en colligation, soutenu & séparé en plusieurs endroits par des prolongemens graisseux, membraneux, cartilagineux, osseux même dans certains points, principalement vers la partie la plus supérieure de la tumeur. En enlevant cette masse on trouva un corps assez solide de la grosseur & de la figure d'un œuf de poule, situé précisément au côté externe des glandes inguinales; on le prit même d'abord pour une véritable glande; tant l'extérieur en étoit lisse & poli: mais en le pressant un peu fortement entre les doigts, on apperçut une résistance dans le tissu de ce corps, qui sembloit annoncer une matiere d'une dureté au-dessus de celle qu'ont coutume d'avoir les glandes; &, en effet, ayant fait une incision sur toute la longueur de ce corps, nous y trouvâmes de petits osselets oblongs dont certains pouvoient bien avoir 12 ou 15 lignes de longueur sur une de diamètre dans l'endroit le plus renflé, car assez généralement ils étoient effilés par les bouts. Ces osselets, de différente longueur, étoient réunis en paquets plus ou moins gros, au moyen d'une espece de tissu

membraneux très compact & très solide, & contenus dans une poche commune de même nature; on trouvoit dans l'interstice des petits paquets, une manière de corps graisseux assez extraordinaire. A mesure qu'on avançoit pour découvrir entièrement le *fémur*, on trouvoit des prolongemens osseux qui arrêtoient le scalpel; à force de soins on parvint enfin à le mettre à nud. L'articulation étoit en bon état, ses ligamens capsulaires n'avoient souffert aucune altération sensible; c'étoit immédiatement au-dessous de l'endroit où ils embrassent la tête du *fémur*, qu'on appercevoit d'abord un gonflement très considérable dans le grand *trochanter*; la partie extérieure de cette tubérosité étoit précisément l'endroit où prenoit naissance une concrétion osseuse d'une forme fort bizarre. Cette concrétion paroissoit suivre la direction de la ligne raboteuse & saillante qu'on appercevoit sur le *fémur*, & que les anatomistes appellent *ligne âpre*; cette ligne, qui n'a guère qu'une demi-ligne d'élévation dans l'état ordinaire, avoit un demi-pouce de saillie dans certains endroits; elle devenoit moins considérable à mesure qu'elle s'éloignoit de son origine; de façon qu'elle n'avoit qu'environ deux lignes à l'endroit où cette même *ligne âpre* a coutume

de se diviser en deux pour aller aboutir à chaque *condyle* ; c'étoit le tiers supérieur du *fémur*, qui offroit néanmoins le plus singulier tableau ; on pouvoit y apercevoir le développement d'un bourgeon osseux qui avoit produit un assez grand nombre de ramifications. Cette maniere de comparaison eût peut-être paru, à un œil *vagace* & accoutumé à contempler souvent le riche tableau de la nature, moins juste que la suivante. Tout le monde a vu des grottes souterraines, & personne n'ignore aujourd'hui le mécanisme qui change dans ces endroits l'eau en pierre, & produit ces pétrifications que l'on nomme tantôt *stalactites*, tantôt *stalagmites*. Au premier coup-d'œil de la concrétion osseuse dont la base paroissoit être le grand *trochanter*, je fus frappé de l'analogie qu'elle présentoit, quant à sa forme, avec ces concrétions *terreo-aqueuses*. Je passe tout de suite à la description de notre *stalactite* animale, me réservant de revenir, dans une autre occasion, à l'analogie à laquelle je m'arrêtai d'abord avec tant de complaisance.

Le siege de notre *stalactite*, car nous ne désignerons plus cette tumeur de l'os d'une autre façon, est déjà connu par ce que nous avons dit : nous rappellerons néanmoins qu'elle prenoit naissance à la

grande tubérosité qu'on appelle *trochanter*, & s'étendoit jusques vers le tiers supérieur du *fémur*, en se contournant autour de cet os. Sa figure ne représentoit rien de bien déterminé, chacun pouvant y appercevoir des choses assez différentes. Considérée séparément, on pouvoit très aisément la comparer à un *sphénoïde* détaché du crâne ; on y remarquoit des portions semblables à ce qu'on appelle les *aîles du sphénoïde*, des *apophyses ptérigoïdes*, *styloïdes*, *clinoïdes*, &c. ; la substance étoit aussi à-peu-près de la même nature, avec cette différence qu'on voyoit plus distinctement sur cette excrescence osseuse les cloisons solides qui séparent les petites cellules où se trouve la substance *diploïque*. On y voyoit également plusieurs trous, des échancrures, des dentelures, des fossettes, des convexités correspondantes à ces fossettes ; elle étoit simplement appliquée contre le *fémur*, & ne conservoit d'autre continuité avec le corps de cet os, que par une base de deux ou trois lignes de diamètre, qui étoit placée au-dessous du grand *trochanter*, précisément à l'endroit où la *ligne éprie* prend son origine ; la *stalaélite* se prolongeoit ensuite, mais sans aucune adhérence, le long du tranchant de la ligne raboteuse du *fémur*, sur laquelle

nous avons déjà observé les traces de l'épanchement du suc osseux. Il y a apparence que les différens osselets applatis qu'on trouva lors de l'opération, & lors de l'ouverture ultérieure de la tumeur après la mort, étoient des prolongemens de la même excrescence osseuse qui n'y tenant que légèrement furent brisés & séparés de leur souche. Nous ne pensons pas néanmoins qu'ils en aient tous été séparés : on en trouva plusieurs qui étoient entièrement enveloppés par des parties charnues, cellulaires ou graisseuses ; on ne sauroit révoquer en doute l'existence de ces vraies *stalagmites* (1), si l'on n'a point perdu de vue le corps ovoïde dont nous avons déjà parlé.

Au-dessous de l'endroit du *fémur* où finissoit la *stalaclite*, on appercevoit une carie de trois ou quatre lignes de diamètre en tout sens dans la substance compacte de cet os. C'étoit de ce trou que sortoit une sanie noirâtre, huileuse & fétide, dont nous trouvâmes tous les en-

(1) Tout le monde connoît les caractères qui distinguent les *stalaclites* des *stalagmites*. Les *stalaclites* sont attachées au rocher en contre-bas, selon l'expression des naturalistes ; & les *stalagmites* formées par l'eau qui tombe par gouttes sur la base du sol ou plancher souterrain, sont placées en *contre-haut*, ou à l'opposite des *stalaclites*.

virens abreuvés. Cette sanie n'étoit autre chose que la moëlle du *fémur* gangrenée ; mais un phénomène qui ne sauroit nous échapper , c'est que si la gangrene est bornée dans les parties charnues , elle ne l'étoit pas moins dans la moëlle de l'os ; car ayant scié le *fémur* dans sa longueur , nous apperçûmes d'abord que la moëlle n'étoit noirâtre & gangreneuse que jusque vers le milieu de la cavité cylindrique de cet os ; en-dessous elle étoit blanche & saine autant qu'elle puisse l'être dans aucun sujet ; la substance compacte de l'os n'avoit pas d'ailleurs une égale fermeté & densité dans toute sa longueur ; la moitié inférieure étoit comme elle a coutume d'être : mais la moitié supérieure avoit visiblement perdu & de sa densité & de sa solidité ; la portion la plus élevée du grand *trochanter* étoit très ramollie ; à peine y trouvoit-on des traces de la substance compacte qui recouvre dans cet endroit la substance *diploïque* ; celle du corps de l'os avoit visiblement aussi diminué d'épaisseur jusque vers le milieu du *fémur* , mais non pas dans une proportion égale ; la partie la plus voisine du grand *trochanter* en avoit perdu davantage ; enfin le *fémur* , considéré dans sa totalité , avoit pris une espèce de contour qu'il n'a pas dans

un sujet droit & bien fait, comme l'étoit, avant sa maladie, le sujet de notre observation. On sent aisément que cette difformité qu'avoit acquise l'os tenoit à l'état de ramollissement où avoit été, pendant quelque temps, la partie supérieure du *fémur* sur laquelle porte une grande partie du corps, ou à l'état de contraction, de gêne & de douleur où s'étoient trouvées, pendant long-temps, les parties musculaires environnantes.

Nous donnerons, dans le Journal prochain, la suite de ce mémoire : ce sont des réflexions de l'auteur sur l'observation qu'il a décrite.



*ASSEMBLÉE de la faculté de médecine
de Paris, du 25 octobre 1778.*

IL y a eu, pendant le courant du mois, beaucoup de rougeoles, sur tout parmi les enfans, lesquelles se sont annoncées avec des symptômes graves, mais qui se sont terminées heureusement; des fievres putrides, assez souvent avec des maux de gorge, des chancres & des eschares profondes qu'il a fallu toucher avec des caustiques.

On a vu plusieurs maladies qui dépendoient de la transpiration supprimée par le froid qui est survenu dans les premiers jours du mois, telles que des maux de gorge, des fluxions de poitrine, des courbatures, des accidens de lait chez des femmes qui étoient obligées de se relever la nuit pour donner à téter à leurs enfans. On n'a trouvé aucune difficulté dans le traitement: ces maladies ont cédé aisément aux saignées & aux autres remèdes. Des dévoiemens considérables: les

malades alloient jusqu'à 40, 50 fois à la selle dans la journée, avec des douleurs cruelles dans les mollets, qui leur faisoient jeter les hauts cris. Outre les purgations on a employé les cataplasmes anodins qui ont très bien réussi.

Il y a eu des petites-véroles discrètes & confluentes, qui n'ont pas été fâcheuses.

M. *Cosnier* a lu un mémoire sur l'ouverture d'un cadavre qui paroissoit avoir trois estomacs. L'estomac étoit partagé en deux entre les deux orifices où il s'étoit formé un vrai *sphincter* qui ne laissoit passer les alimens que par une espece de filiere. Le troisieme estomac étoit une portion du duodenum répondant à l'estomac, laquelle étoit tellement dilatée qu'elle représentoit un nouvel estomac d'une grandeur considérable, ayant vers le milieu de cet intestin un étranglement qui formoit encore un nouveau *sphincter* d'une dureté cartilagineuse.

M. le Doyen a lu une observation de M. *Grandclas* sur une dilatation prodigieuse de l'estomac d'un enfant de 4 ans,

accompagnée d'une ouverture de près d'un pouce dans la partie postérieure.

M. *Desbois* a lu un mémoire sur les maladies qui ont régné depuis le commencement de septembre.

M. *de l'Epine* a lu son rapport sur une dissertation de M. *Liege*, apothicaire, qui traite de l'utilité & de l'existence des correctifs de la faveur désagréable des médicamens, sans en altérer la propriété.

M. *Duhaume* a lu une observation sur un troisieme vers solitaire rendu par la même personne par l'effet de deux onces d'huile douce de *Ricin* à chaque fois.

M. *Solier de la Romillais* a lu une observation sur une maladie comateuse d'un Polonois qu'il a traité à l'hôtel-dieu.

M. *Alphonse le Roy* a lu des observations sur les maladies des femmes pendant & à la suite de l'accouchement.

Il n'y a point eu de prima mensis en novembre.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1778.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	6, 0	9, 0	8, 9	27 7, 11	27 7, 6	27 7, 4
2	6, 8	7, 0	7, 0	27 6, 10	27 7, 2	27 7, 5
3	6, 8	10, 8	7, 4	27 4, 8	27 5, 0	27 5, 9
4	6, 5	11, 2	7, 2	27 6, 0	27 7, 0	27 7, 10
5	5, 0	11, 0	8, 3	27 8, 0	27 8, 2	27 8, 2
6	7, 5	10, 4	12, 8	27 6, 7	27 5, 6	27 4, 6
7	12, 0	14, 8	16, 0	27 4, 6	27 4, 2	27 3, 5
8	10, 5	13, 5	9, 5	27 5, 5	27 5, 8	27 5, 11
9	7, 7	9, 9	8, 9	27 5, 10	27 5, 0	27 4, 6
10	8, 5	12, 2	10, 0	27 5, 4	27 6, 0	27 7, 1
11	7, 0	9, 2	7, 0	27 8, 6	27 9, 1	27 9, 5
12	3, 7	9, 4	6, 5	27 10, 4	27 10, 7	27 10, 7
13	4, 10	10, 0	5, 4	27 9, 8	27 8, 10	27 8, 8
14	2, 5	8, 0	4, 9	27 7, 6	27 7, 3	27 6, 6
15	3, 6	9, 0	5, 0	27 6, 0	27 6, 4	27 7, 7
16	2, 0	7, 5	3, 2	27 9, 0	27 9, 8	27 10, 10
17	0, 0	6, 8	3, 0	27 11, 0	27 10, 8	27 10, 10
18	1, 0	7, 8	3, 4	27 10, 7	27 10, 7	27 10, 10
19	0, 1	7, 5	4, 0	27 9, 11	27 8, 4	27 6, 10
20	4, 5	7, 3	8, 5	27 4, 10	27 4, 10	27 6, 4
21	7, 0	10, 1	8, 0	27 8, 2	27 8, 2	27 8, 0
22	6, 5	10, 4	6, 9	27 8, 8	27 9, 4	27 9, 11
23	8, 5	10, 4	11, 3	27 8, 0	27 6, 6	27 6, 4
24	10, 9	15, 5	13, 0	27 5, 11	27 5, 2	27 5, 8
25	10, 5	10, 5	8, 2	27 4, 8	27 3, 10	27 3, 4
26	3, 5	7, 2	4, 1	27 9, 4	27 9, 8	27 9, 8
27	2, 8	9, 0	6, 0	27 10, 4	27 10, 8	27 10, 7
28	7, 2	11, 0	9, 3	27 9, 10	27 9, 3	27 8, 9
29	9, 0	12, 2	9, 2	27 8, 9	27 9, 7	28 0, 10
30	6, 5	11, 0	8, 7	28 1, 5	28 1, 10	28 2, 2
31	5, 9	11, 2	9, 8	28 0, 2	27 9, 11	27 9, 9

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	S. couvert, vent, pluie.	S-O. couv. vent, pl. grêle, tonn.	S-O. couvert.
2	S - O. couvert, grand vent.	O. couv. gr. vent, pluie, grêle.	S-O. beau, froid.
3	S. couv. froid, pl.	O. couvert, pluie.	O. beau.
4	N-O. couv. br.	O. id. grêle, élect.	N-O. idem.
5	N-O. beau, br.	N-O. beau.	N-O. couvert.
6	N-E. cou. br. pl.	E. couv. ch. ton.	S. idem. éclairs.
7	S-E. beau, chaud.	S. beau, écl. ton.	S. nuag. gr. vent.
8	S. couv. brouil.	S-O. nuages.	S. beau.
9	S. couvert, pluie.	S. couv. pl. brou.	E. couvert.
10	S. couvert.	N-O. couv. pl.	N-O. idem.
11	N-O. idem.	O. couvert.	N-O. nuages.
12	N. beau.	N-E. nuages.	E. couvert.
13	E. idem. glace.	E. beau.	N-E. beau, froid.
14	N-E. idem.	N-E. id. vent fr.	N-E. id. aur. bor.
15	N. nuag. vent fr.	N. idem.	N. beau, froid.
16	N-E. nuages, br.	N-E. idem.	N-E. idem.
17	N-E. beau, froid.	E. idem.	E. idem.
18	N-E. id. gel, bl.	N-E. idem.	N-E. idem.
19	N-E. idem.	N-E. idem.	N-E. idem.
20	N-E. couv. br. pl.	N. & N-E. c. pl.	N. & N-E. bc. doux.
21	S. couv. brouill. très humide.	S-O. couv. pluie.	S-O. couvert.
22	S-O. couvert.	S-O. beau, vent.	S. beau.
23	S. id. pl. v. hum.	S-O. couv. pluie.	S-O. id. très hum.
24	S-O. couv. our. pl.	S-O. c. gr. v. hu.	S-O. id. gr. vent.
25	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. couv. pluie.	N-O. couv. pluie.
26	N. beau, froid.	N-E. beau.	N-E. beau.
27	N-E. nuages.	E. & S-E. c. p. pl.	S-E. couvert.
28	S-E. couv. brouil.	S-E. idem.	S-E. idem.
29	S. id. pluie hum.	O. couv. vent.	O. couvert.
30	S-O. id. bruine.	S-O. couv. bruine.	O. beau.
31	S-E. beau.	S. couvert, pluie.	S. couv. pl. gr. v.

552 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . 16, 0 deg. le 7

Moindre degré de chaleur . . . -0, 1 le 19

Chaleur moyenne . . . 7, 7 deg.

Plus grande élévation du Mer- pou. lig.

cure . . . 28 2, 2, le 30

Moindre élévat. du Mercure . . . 27 3, 4, le 25

Élévation moyenne . . . 27 p. 8, 1 l.

Nombre de jours de Beau . . . 9

de Couvert . . . 19

de Nuages . . . 3

de Vent . . . 12

de Tonnerre . . . 3

de Brouillard . . . 12

de Pluie . . . 16

de Grêle . . . 3

Quantité de Pluie . . . 40, 6 lignes.

D'Evaporation . . . 21, 0

Différence . . . 19, 6

Le vent a soufflé du N. . . 2 fois.

N.-E. . . 7

N.-O. . . 3

S. . . 5

S.-E. . . 2

S.-O. . . 6

E. . . 3

O. . . 3

Température : Très variable, en général froide
& très humide.MALADIES : Nous avons eu quelques fièvres
putrides vermineuses ; cette maladie étoit épidé-
mique dans nos environs.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce premier novembre 1778.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois d'octobre 1778 ,
par M. BOUCHER , médecin.*

LE temps a été , ce mois , tel qu'il étoit à désirer pour achever de préparer les terres aux nouvelles semailles. Ce travail étoit presque terminé par tout au 20 du mois ; pour lors la pluie a succédé au beau temps : elle a même été copieuse pendant plusieurs jours.

Le mercure , dans le barometre , ne s'est porté qu'un seul jour jusqu'au terme de 28 pouces. Le 24 & le 25 , il est descendu à celui de 27 pouces 4 lignes.

Il y a eu des variations dans le thermometre. Sa liqueur ne s'est élevée , aucun jour , au-dessus du terme de 14 degrés : il s'est approché , plusieurs jours , de celui de la congélation. Le 17 il étoit au matin à 1 degré au-dessus de ce terme. Ces jours on a trouvé de la glace à la campagne , & même dans certains quartiers de la ville.

Le tonnerre a grondé le premier du mois.

Les vents ont varié : ils ont été constamment *sud* les dix derniers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes , est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

554 MALADIES RÉGNANTES.

Le vent a soufflé 3 fois du nord.	12 fois du sud.
7 fois du nord vers l'est.	5 fois du sud vers l'ouest.
2 fois de l'est.	2 fois de l'ouest.
3 fois du sud-est.	6 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

16 jours de pluie. | 2 jours de tem-

1. jours de tonn. | pête.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, plus grande à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'octobre 1778.

LES maladies les plus communes de ce mois, ont été la fièvre tierce & la double-tierce, qui se sont propagées sur tout parmi le bas peuple. Dans un grand nombre c'étoit la récédive des fièvres printanières, qui n'avoient pas été traitées convenablement : ou elle étoit l'effet d'un mauvais régime.

Nombre de personnes ont été affectées d'érysipèle au visage, & il y a eu des fluxions rhumatismales. J'ai vu une fièvre continue inflammatoire, portant sur tout à la tête, chez une jeune femme, terminée par un dépôt gouteux dans les mains.

La fièvre maligne, qui avoit paru amortie, quant à la violence sur tout, a repris son mauvais caractère vers la mi-octobre, & a été répandue dans le nord de la ville, mais toujours bornée au bas peuple. On a reçu vers la fin du mois, dans notre hôpital de Comtesse, sept à huit sujets qui en étoient infectés au plus haut point. Un garçon bien portant & d'une bonne constitution, qui y étoit depuis environ quatre semaines pour une jambe

cassée, contracta cette fièvre. Tous eurent une éruption miliaire avec des taches d'un rouge foncé, qui parurent aux uns plutôt, aux autres plus tard, selon la violence & la malignité de la maladie : cette éruption, qui persistoit dans le fort de la maladie, ne soulageoit point ; tant s'en faut, les symptômes en devenoient plus graves. Il en est mort un au neuvième de la maladie, avec la gangrène aux pieds. Le délire, qui commençoit à bonne heure, augmentoit, dans le progrès, au point qu'on étoit obligé de lier les sujets. Tous les autres symptômes qui caractérisent la fièvre maligne, se rencontroient ici au plus haut degré. Le ventre néanmoins, en général, n'étoit ni tendu, ni reserré. La maladie, dans ceux qui en ont échappé, s'est terminée par des selles bilieuses précédées de sueurs de tout le corps.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Observations sur les fosses d'aisance, & moyens de prévenir les inconvéniens de leur vuidange ; par MM. LABORIE, CADET le jeune, & PARMENTIER, membres du college de pharmacie, &c. &c. imprimé par ordre & aux frais du gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, impr. du college royal de France. M. DCC. LXXVIII. (in-8°. de 109 pages).

Plus un travail est pénible, désagréable, rebutant, plus on doit admirer le courage de ceux qui ont formé le dessein de s'y livrer, qui l'ont entrepris, qui l'ont continué & même achevé.

Tel est certainement celui dont on trouve le résultat dans la brochure que nous annonçons. Mais le motif qui a déterminé MM. LABORIE, CADET le jeune, & PARMENTIER, & leur a fait vaincre la répugnance qu'inspiroit naturellement ce genre de travail, est infiniment louable. Une classe d'hommes infortunés, réduite pour vivre à nettoyer les fosses d'aisance, trouve trop souvent la mort en exerçant cette abjecte profession ; & lorsque les exhalaisons méphitiques qui s'échappent à l'ouverture de ces fosses ne les tuent pas en les frappant, elle les expose néanmoins à des accidens fâcheux. C'est dans la vue de diminuer le nombre des victimes, en diminuant le danger, que MM. Laborie, Cadet & Parmentier se sont animés à multiplier leurs observations & leurs expériences. Mais comme les vidangeurs, quelque certitude qu'ils aient du péril, ne prennent pas toujours assez de précautions pour l'éviter, & que même après les avoir prises en apparence, ils ressentent les effets de ces exhalaisons meurtrières, il falloit trouver & indiquer les moyens les plus propres à les soulager & à les tirer du triste état où ils sont tombés : c'est aussi ce dont ces messieurs se sont occupés. Ils ont encore porté leur attention sur la manière d'enlever ces matières infectes avec le moins de désagrément possible ; tant pour ceux qui habitent les maisons où ces fosses sont ouvertes, que pour ceux qui demeurent dans les maisons voisines.

Qui pourroit donc ne pas louer le zèle de ces messieurs, zèle patriotique dont il doit résulter tant d'avantages ?

On sait que parmi les travaux si vantés d'Hercule, le 22^e fut de nettoyer les étables du roi Augias, qui portoient l'infection aux environs de son palais ; mais ce Grec ne se rendit utile qu'à un canton, tandis que nos trois observateurs le deviennent à plusieurs millions d'hommes.

Recherches sur la rage, par M. ANDRY, lues à la société royale de médecine le 13 décembre 1777. A Paris, de l'imprimerie de Philippe-Denys Pierres, imprimeur de la société royale de méd. rue S. Jacques. M. DCC. LXXVIII. (in-8°. de 99 pages).

Ces recherches ont été publiées à l'occasion du sujet que la société de médecine a proposé pour un des prix qu'elle compte distribuer en 1781. Comme elle desiré que les concurrens ne s'occupent absolument que de la curation de la rage, elle leur communique un travail fait par un de ses membres, travail auquel plusieurs auroient pu se livrer, & qui leur auroit fait perdre trop long-temps de vue l'objet principal, le traitement de la rage.

M. Andry, dans cette dissertation, n'a eu d'autre intention que d'indiquer les meilleurs auteurs qui ont écrit sur cette terrible maladie, laquelle naît quelquefois spontanément, mais qui le plus souvent est communiquée par la morsure d'un animal qui en est attaqué. Il parle succinctement de cette double maniere dont la rage est produite. Il rapporte ensuite quelques résultats de l'ouverture des cadavres de ceux qu'elle a tués; puis il passe au traitement qui a été mis en usage, & donne la liste des remedes simples & composés employés pour la combattre, & tirés du regne végétal; des remedes qu'ont fournis le regne animal & le regne minéral; des remedes chymiques, & de ceux qui sont composés du regne animal & du regne végétal; des remedes moyens; des remedes diététiques, des externes, des chirurgicaux. Il s'arrête plus long-temps sur le mercure & ses différentes prépa-

rations, recommandé & mis en usage depuis 80 ans contre ce mal redoutable. Il a eu l'attention d'ajouter des observations de plusieurs auteurs connus, pour éclaircir l'important sujet qu'il traite. Dans un travail de cette espèce, on sent que l'auteur ne pouvoit se dispenser de mettre des citations & des notes; comme elles auroient pu distraire de l'objet principal, M. *Andry* les a placées à la fin de ses recherches. Nous les avons lues avec plaisir; elles sont dirigées avec méthode, & présentées avec clarté. On reconnoît que l'auteur s'est nourri de la lecture des écrivains célèbres qu'a produits la faculté de médecine de Paris, qui se sont fait un devoir de lui être fidèlement attachés, & d'avouer qu'ils lui avoient l'obligation des connoissances qu'ils pouvoient avoir acquises.

Dictionnaire historique de la médecine ancienne & moderne, ou mémoires disposés en ordre alphabétique, pour servir à l'histoire de cette science, & à celle des médecins, anatomistes, botanistes, chirurgiens & chymistes de toutes nations; par N. F. J. ELÖY, conseiller-médecin ordinaire de son altesse royale monseigneur le duc Charles de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c., & médecin-pensionnaire de la ville de Mons.

Il importe beaucoup de connoître l'histoire de la science à laquelle on s'attache.

Eloge critique de BOERHAAVE.

TOME PREMIER, (tomes 2^e, 3^e, 4^e).
A Mons, chez H. Hoyois, imprimeur-

M. Eloy avoit publié en 1755 un dictionnaire de la médecine en deux volumes in-8°. dans lequel il reconnoît de bonne foi qu'il y avoit beaucoup de fautes. Il s'est occupé, pendant les 20 années qui se sont écoulées depuis sa publication, à rectifier ces erreurs, & à augmenter son recueil historique au point qu'il forme aujourd'hui quatre volumes in-4°.

Quel plan s'est tracé M. Eloy dans la confection de ce dictionnaire? Suivons-le dans sa préface, où il nous l'apprend.

Il déclare qu'il a borné ses vues à donner plus d'étendue à l'abrégé chronologique de *George Matthias*; & que ce n'est qu'incidemment qu'il s'est hasardé de s'ériger en bibliographe (*préf. pag. vij.*)

Que son dessein n'a point été de donner une bibliothèque complète de médecine; qu'éloigné des sources, & réduit à sa seule bibliothèque, il a senti l'impossibilité de se livrer à une entreprise aussi vaste,

Qu'à l'égard des auteurs dont il crayonne la vie, ce sont & les morts & les vivans, ainsi que ces hommes, fabuleux peut-être, que la reconnaissance a divinisés.

Qu'il a tâché de donner l'abrégé des savans ouvrages de *Leclerc* & de *Freind*, ainsi que de la compilation de *Manget*, sans avoir eu l'idée ni l'intention de former sur cet objet un recueil complet.

Qu'il a exposé les sentimens des auteurs quand ils en ont eu de particuliers; qu'il a rappelé la mémoire de leurs découvertes; qu'il a remarqué ce qu'il y a de plus essentiel dans leur doctrine.

Il indique ensuite les sources où il a puisé ses

matériaux. La liste qu'il produit n'est point fastueuse ; il en donne modestement la raison : « Je n'aime point (dit-il.) à faire parade d'une longue liste d'auteurs que je ne connois que parce qu'ils sont cités par d'autres ».

Il avoue encore que cet ouvrage contient beaucoup de choses d'emprunt ; mais il s'en justifie en disant qu'on ne crée point une histoire comme un roman. Pour se mettre d'ailleurs à l'abri de tout reproche de plagiat, M. Eloy renvoie à l'énumération qu'il a produite des auteurs par lui consultés ; puis il ajoute : « Je suis sincère. Je l'ai dit & je répète que cet ouvrage *n'est proprement qu'un extrait des livres que j'ai pris pour guides* ». Cependant il annonce qu'il a rectifié les fautes de ceux qui ont marché avant lui dans la même carrière ; mais comme il craint d'en avoir commis à son tour, il demande l'indulgence de ses lecteurs. Un écrivain qui parle avec autant de modestie, mérite d'être écouté, & d'obtenir l'indulgence qu'il desire, lors sur tout qu'il proteste n'avoir épargné aucun soin pour bien faire.

Traité des maladies nerveuses, hypochondriques & hystériques ; traduction de l'anglois de M. ROBERT WHYTT, docteur & professeur de médecine en l'université d'Edimbourg. Nouvelle édition, à laquelle on a joint un extrait d'un ouvrage anglois du même auteur, sur les mouvemens vitaux & involontaires des animaux, servant d'introduction à celui-ci. Tome premier (tome second). A Paris, chez P. Fr. Didot, libraire

Libraire de la faculté de médecine de Paris. M. DCC. LXXVII. avec approbation & privilege du roi. (in-12. 2 vol.).

La traduction de ce traité des maladies nerveuses, composé par M. *Whytt*, a été faite par M. *le Begue de Preste*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris ; elle parut, en 1767, en deux volumes in-12. Cet ouvrage mérita l'attention de M. *Roux* qui en donna deux extraits la même année, l'un en janvier, & l'autre en février.

La nouvelle édition que nous annonçons n'est pas due aux soins de M. *le Begue de Preste*. Celui qui s'en est chargé a cru devoir mettre en tête l'extrait d'un traité de M. *Whytt*, intitulé : *Essai sur les mouvemens vitaux ou involontaires des animaux*, lequel parut en 1751. Mais pour faire entrer cet extrait dans cette nouvelle édition, il a fallu retrancher de la première l'*exposition anatomique des nerfs de Monro*, & un autre morceau. Le libraire a pu, sans doute, permettre ou demander ces retranchemens ; mais il devoit s'opposer à l'insertion de plusieurs notes qu'on peut croire de M. *le Begue de Preste*, mais qu'il désapprouve cependant très fort, comme contraires à ses sentimens & à sa manière de penser.

Au reste, le traité de M. *Whytt* est un ouvrage estimé, bien connu des médecins, & dont la lecture sera toujours utile. Nous renvoyons au tome xxvj de ce Journal où il s'en trouve deux extraits, comme nous l'avons dit ; le premier, pag. 3, & le second, pag. 99.

P R I X.

NOUS voulions insérer dans ce Journal les travaux que la société royale de médecine proposoit dans la séance du 20 octobre 1778, aux méde-

cins & aux physiciens; mais comme ce détail est fort long, que d'ailleurs il a été imprimé & abondamment répandu, nous estimons que nous ferions une chose inutile, puisque la plupart de nos lecteurs ont probablement reçu cette instruction. Ainsi nous nous contenterons de présenter les objets sur lesquels elle demande des éclaircissemens. Ce sont, 1°. la description topographique & médicale de la France; 2°. l'analyse des eaux minérales; 3°. les maladies des artisans; 4°. les maladies des bestiaux.

SIX PRIX proposés par la société royale de médecine.

I. *Déterminer quel peut être le meilleur traitement de la rage.* (Voyez page 557).

II. *D'établir 1°. par l'analyse chymique, quelle est la nature des remèdes anti-scorbutiques proprement dits; 2°. par l'observation, quel doit être leur usage & leur combinaison dans les différentes espèces & complications, & dans les différens degrés du scorbut.*

III. *Existe-t-il véritablement une fièvre miliaire essentielle & distincte des autres fièvres exanthématiques, & dans quelle constitution doit-elle être rangée?*

IV. *Déterminer par un nombre suffisant d'observations & d'expériences exactes, si les maladies contagieuses, principalement la petite-vérole, peuvent se transmettre par l'intermède de l'air.*

V. *Indiquer la meilleure méthode pour guérir promptement & sûrement la gale, contractée par communication, comme il arrive dans les casernes, dans les ateliers, dans les hôpitaux & dans les prisons.*

VI. *Faire connoître le moyen le plus prompt, le moins dispendieux & en même temps le plus sûr pour guérir la gonorrhée virulente, & pour prévenir les accidens qui en sont ordinairement les suites.*

*PRIX proposé par l'acad. des sciences,
belles-lettres & arts de Lyon.*

L'ACADÉMIE avoit demandé, pour le prix de *Physique*, fondé par M. CHRISTIN, qu'elle a distribué en 1776 (1) : *Si l'électricité de l'atmosphère a quelque influence sur le corps humain, & quels sont les effets de cette influence.* Pour suivre cet objet, l'approfondir & le rendre vraiment utile, elle a proposé, depuis lors, le sujet qui suit : *Quelles sont les maladies qui procedent de la plus ou moins grande quantité de fluide électrique du corps humain ? Quels sont les moyens de remédier aux unes & aux autres ?*

Le prix sera distribué en 1779, & consiste en une médaille d'or, de la valeur de 300 livres.

Conditions.

Toutes personnes pourront concourir pour ce prix, excepté les académiciens titulaires & les vétérans ; les associés y seront admis. Les mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement ; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, leurs noms & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés francs de port à Lyon, à M. DE LA TOURRETTE, ancien conseiller de la cour des monnoies, secrét. perpét. pour la classe des sciences, rue Boissac ;

Ou à M. DE BORY, commandant de Pierre-Scize, secrét. perp. pour la classe des belles-lettres ;

Ou chez AIMÉ DE LA ROCHE, imprimeur-

(1) Le mémoire de M. de Thourry, qui a été couronné, est imprimé dans le Journal de M. l'abbé Rozier, Juin 1777.

564 SÉANCE PUBLIQUE

libraire de l'académie, aux halles de la Grenette.

Aucun ouvrage ne sera reçu au concours passé le premier avril 1779 : le terme est de rigueur. L'académie décernera le prix dans l'assemblée publique qu'elle tiendra après la fête de S. Louis.

La médaille sera remise à l'auteur couronné, ou à son fondé de procuration.

SÉANCE PUBLIQUE

de la faculté de médecine de Paris.

LE jeudi 5 novembre la faculté de médecine de cette ville a tenu, dans les écoles extérieures de Sorbonne, une séance publique dont l'objet étoit, suivant la fondation qui en a été faite par feu M. Malouin l'un de ses membres, de rendre compte de ses travaux annuels relatifs aux progrès de l'art de guérir, & de faire l'éloge des docteurs qu'elle auroit perdus dans le cours de l'année.

M. Desfessart, doyen actuel, a ouvert cette séance par un discours dans lequel, en parcourant rapidement les principaux travaux de la faculté & les services publics qu'elle a rendus depuis son établissement, il a prouvé que cette compagnie, sans secours étrangers, a, dans tous les temps, mérité la confiance des citoyens & l'estime du gouvernement.

M. Descemet a présenté ensuite le tableau des maladies qui ont régné dans cette ville depuis le mois de juin 1777, jusqu'au même mois de l'année 1778. Ce tableau est le résultat des rapports d'un grand nombre de médecins de la faculté, qui s'assembloient à présent non-seulement tous les premiers du mois, comme cela s'observoit depuis un temps immémorial, mais tous les quinze jours. Ne pouvant faire connoître toutes les observations qui ont été communiquées pendant cet espace de

temps, sur des maladies particulieres & sur autres objets de médecine; il en a seulement énoncé les titres & les auteurs.

M. *Barbeau du Bourg* avoit été chargé de faire l'extrait des thèses soutenues par les nouveaux bacheliers sur l'hygiène, c'est-à-dire, sur les moyens propres à conserver la santé. Cet extrait a été lu par M. *Nollan*, & le public a été assez instruit pour reconnoître l'utilité des exercices usités dans les écoles de la faculté.

La faculté avoit proposé, en 1774, pour sujet du prix fondé par M. *Cuvilliers de Champoyaux*, médecin de Mesle en Poitou, cette question : *La petite-vérole étant déclarée, y a-t-il quelque moyen d'énerver l'activité de son virus ?* Les mémoires qui avoient concouru n'ayant pas satisfait, elle l'a proposée de nouveau pour 1778, en doublant le prix. M. *Dumangin* a lu le précis du mémoire qui a été jugé digne du prix. Son auteur est M. *Gontard*, docteur en médecine à Villefranche en Beaujolois.

L'*accessit* a été adjugé à M. *Strack*, médecin & professeur des instituts à Mayence.

Une société particuliere, & qui a voulu faire le bien sans être connue, avoit envoyé à M. le doyen une somme de 300 livres, destinée à celui qui auroit le mieux discuté une question au choix de la faculté; elle avoit désiré que tous les médecins, même ceux de la faculté, pussent concourir, excepté les commissaires nommés pour examiner les ouvrages donnés au concours. La question avoit pour objet la fièvre miliaire des femmes en couche. M. *Goubelli*, docteur-régent de la faculté de Paris, & M. *Gastellier*, docteur en médecine à Montargis, ont partagé ce prix. Trois autres dissertations dont le mérite étoit peu inférieur à celui des dissertations couronnées, ont été

annoncées avec éloges. Ces éloges donnés au nom de la compagnie entière par un vieillard respectable (M. de l'Epine) l'ancien des commissaires & de tous les docteurs de la faculté, ont paru une récompense aussi juste que flatteuse pour les auteurs.

Ces auteurs sont M. Dupré de l'Isle, médecin des Dames religieuses de Versailles ; M. Brieude, docteur en médecine à Aurillac en Auvergne ; M. Planchon, agrégé au collège des médecins de Tournay.

M. le Doyen, après avoir annoncé pour sujet du prix que fondé la faculté, & qui sera distribué à la prochaine séance publique, au mois de novembre 1779, cette question : *Quels sont les avantages dans l'ordre physique, moral & politique de l'allaitement des enfans par leurs meres ?* a lu l'éloge de M. Malouin, & ceux de MM. Pathiot, Garnier & Boutigny Despréaux, tous docteurs-régens morts depuis le mois de novembre 1777.

L'éloge de M. Bernard de Jussieu avoit été confié à M. Lepreux qui en a fait la lecture. L'auditoire ; très nombreux & composé de savans de tous les ordres, a témoigné par des applaudissemens réitérés, combien il étoit satisfait du tribut de respect & de reconnaissance que l'orateur payoit au nom de sa compagnie à un confrère aussi digne d'être regretté.

Enfin cette séance, qui a duré trois heures, a été terminée par des réflexions de M. Majault, docteur-régent & médecin de l'hôtel-dieu, sur quelques remèdes chymiques vantés, depuis peu, comme spécifiques, & spécialement sur quelques contrepoisons ; & par un mémoire de M. Sallin, fait à l'occasion de l'ouverture du cadavre du fils de l'infortunée dame La Motte, & sur l'effet des poisons dans le corps.

Plusieurs docteurs avoient préparé d'autres mémoires dont il n'a été possible d'annoncer que le titre.

Nous espérons être bientôt en état de rendre compte de ces mémoires.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

M. *Valmont de Bomare*, démonstrateur d'histoire naturelle, avoué du gouvernement, censeur royal, associé de plusieurs académies des sciences de l'Europe, membre du college de pharmacie, &c. fera l'ouverture d'un cours d'histoire naturelle, concernant les *minéraux*, les *végétaux*, les *animaux*, & les principaux phénomènes de la nature, le jeudi 3 décembre 1778, à onze heures précises du matin, en son cabinet, rue de la Verrierie, en face de celle des Deux-Portes. On continuera les séances de ce cours les *samedi*, *mardi* & *jeudi* de chaque semaine, à onze heures & demie très précises. Les personnes qui se proposeront de suivre les leçons de ce démonstrateur, sont invitées d'entendre le *discours sur l'étude & le spectacle de la nature*, qu'il prononcera le jour de l'ouverture, à l'heure indiquée.

A V I S.

M. *Bertholet*, médecin de la faculté de Paris, a trouvé dans les substances animales le même acide que M. *Bergmann* a trouvé dans le sucre & les autres substances nourissantes. Cet acide est déguisé dans la plupart des substances animales par beaucoup de graisse; mais il y en a dont on peut le retirer parfaitement cristallisé: la soie en donne près de la moitié de son poids. Il se propose de publier sur cet objet un grand nombre d'expériences qui pourront jeter du jour sur la nature des substances animales.

TABLE DU MOIS DE DÉCEMBRE.

- EXTRAIT (SECOND). De animalium ex me-
phitibus & noxiis halitibus interitu, . . . libri iij.
Auct. BASS. CARMINATI. page 481
- Observation sur un enfoncement du crâne, guéri
par les seules forces de la nature; par M.
MAUREL, chir. 494
- Observation sur une maladie convulsive; par M.
LE TUAL, méd. & chir. 504
- Nouveau moyen pour rappeler à la vie les en-
fans qui paroissent morts en naissant; par
M. GAULTIER DE CLAUBRY, chir. 512
- Observation sur la maladie d'une jeune fille qui
est morte pour avoir mangé des cerises & avalé
les noyaux; par M. BARRAL, chir. 519
- Observation sur une tumeur considérable au som-
met de la tête d'un enfant nouveau-né; par
M. SUMEIRE, méd. 521
- Observation sur les maladies cutanées des che-
vaux; par M. HUZARD, vétérinaire. 524
- Nouveau moyen proposé pour arrêter l'hémorrha-
gie après la castration; par M. GUENEL, ch. 528
- Lettre & observation sur une carie ou spina-ven-
tosa du fémur; par M. BONNEL DE LA BRA-
GERESSE le fils, méd. 530
- Assemblée de la faculté de médecine de Paris,
du 15 octobre 1778. 547
- Observat. météorol. faites à Montmorenci. 550
- Observations météorologiques faites à Lille. 553
- Maladies qui ont régné à Lille. 554
- NOUVELLES LITTÉRAIRES.
- 1°. Livres nouveaux. 555
- 2°. Prix proposés par la société roy. de méd. 562
par l'acad. des sc. de Lyon. 563
- 3°. Séance publ. de la fac. de méd. de Paris. 564
- 4°. Cours d'hist. nat. par M. DE BOMARE. 567
- 5°. Avis à l'occasion d'une découverte de M. BER-
THOLET, méd. de Paris. ibid.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans les six derniers mois du
journal de médecine de l'année 1778,
formant le *tome* 50^e.

LIVRES ANNONCÉS

AVEC UNE NOTICE.

1^o. Histoire littéraire de la médecine.

- Éloge historiq. de M. THÉOPH. DE BORDEU,*
méd. de Paris ; par M. ROUSSEL, méd. 183
Eloge historique d'ALBERT DE HALLER. 284
Dictionnaire historique de la médecine ; par M.
ELOY, méd. 558

2^o. Hygiène.

- Le parfait boulanger, ou traité complet sur la*
fabrication & le commerce du pain ; par M.
PARMENTIER, apothic. 179
Dissertation sur les causes principales de la mort
d'un aussi grand nombre d'enfans, &c. ; par
M. J. BALLEXSERD. 182
Danger du maillot & du lait de femme ; par M.
LASCAZES DE COMPAGNE, méd. *ibid.*
Observations sur les fosses d'aisance, & moyens
de prévenir les inconvéniens de leur vuïdange ;
par MM. LABORIE, CADET le jeune, & PAR-
MENTIER. 555

3°. Médecine.

- Domestic medicine or a treatise on the prevention and cure of diseases by regimen and simple medicines*, &c. By WILLIAM BUCHAN, m. d. 84
- Médecine-pratique*, &c. traduction de l'ouvrage précédent, faite par M. DUPLANIL, méd. ibid.
- Médecine ou traité des maladies tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés.* 179
- Observations sur différens moyens propres à combattre les fièvres putrides & malignes, & à préserver de leur contagion*; par M. BANAU, méd. 180
- Guérison de la paralysie par l'électricité*; par M. l'abbé SANS, chanoine de Perpignan. 281
- Idee sur la cause & le traitement des maladies vénériennes*; par M. LAFONT, chir. ibid.
- Le naturisme ou la nature considérée dans les maladies & leur traitement*; par M. PLANCHON, méd. 282
- Recherches sur la rage*; par M. ANDRY, méd. de Paris. 557
- Traité des maladies nerveuses, hypochondriacques & hystériques*, traduit de l'anglois de M. ROB. WHYTT. 560

4°. Anatomie, Physiologie & Chirurgie.

- Dissertation sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles & des poissons*; par M. GEOFFROY, méd. de Paris. 83
- Œuvres chirurgicales de M. PERCIVAL POTT*, chir. trad. de l'anglois. 86
- A dissertation on cancerous diseases* by BER. PEYRIEHE, traduit du latin en anglois. 87
- Dissertation académique sur le cancer*, traduit du latin de PEYRIEHE; par M. MATHEY, m. 88
- Examen des faits relatifs à l'opération de la*

DES MATIERES. 571

- symphyse pratiquée à Arras; par M. RETZ, méd.* 180
De sectione symphyseos ossium pubis admittendâ.
Auâ. AUG. ROUSSEL DE VAUZESME, méd.
Par. 471

5°. Histoire naturelle, Matière médicale, Pharmacie & Chymie.

- Dictionnaire de chymie; par M. MACQUER, méd. de Paris.* 88
Analyse & vertus des eaux minérales du Forez, & de quelques autres sources; par M. RICHARD DE LA PRADE, méd. 473
Analyse des eaux minérales spathico-martiales de Provins, avec leurs propriétés dans les maladies; par M. RAULIN, méd. 474
Réponse aux remarques critiques de M. DUFAU, méd. sur le parallèle des eaux minérales d'Allemagne; par M. RAULIN, méd. ibid.
Réponse à la critique de M. DUFAU, méd. sur le parallèle des eaux minérales d'Allemagne; par M. MASSIE, méd. ibid.

EXTRAITS

OU ANALYSE DE LIVRES.

- Traité des maladies des enfans, trad. du suédois de WILS-ROSEN DE ROSENSTEIN; par M. LEFEBURE DE VILLEBRUNE, méd.* 3
Traité des maladies & des opérations réellement chirurgicales de la bouche, &c.; par M. JOURDAIN, dentiste. 15
Contrepoisons de l'arsenic, du sublimé corrosif, du verd-de-gris & du plomb, &c.; par M. P. T. NAVIER, méd. 97
Mémoires sur les sujets proposés pour les prix de l'acad. roy. de chirurgie, tome iv.
Premier extrait. 193
Second extrait. 289

572 TABLE GÉNÉRALE

BASSIANI CARMINATI, laudensis, de animalium
ex mephitibus & noxiis halitibus interitu, &c.

Premier extrait. 385

Second extrait. 481

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

1°. Histoire littéraire de la médecine.

Notice sur M. BERN. DE JUSSIEU, médecin de
la faculté de Paris. 269

2°. Médecine.

Observation sur une maladie singulière; par M.
BONNARD, chir. 60

Réponse au sujet de cette maladie singulière; par
M. LONGAVAN, méd. 323

Sentiment de M. LAUGIER, méd. sur cette ma-
ladie. 331

Extrait de la consultation de M. DES-ONDES,
méd. sur la même maladie. 336

Consultation de M. DUPOUY, chir. sur la même
maladie. 340

Suite de l'observation sur une phthisie pulmo-
naire; par M. D'ASSY D'ARPAJEAN. 64

Suite & fin de cette observation. 144

(Nota. Le commencement de cette observation
se trouve, dans le Journal de mai, page 442; &
la première suite en juin, page 539).

Cures opérées par les seules ressources de la na-
ture; par M. BARON, méd. en Provence. 109

Mémoire sur la convalescence; par M. BALME,
méd. 215

Suite & fin de ce mémoire. 307

Observation sur une migraine périodique; par
M. SUMEIRE, méd. 232

Observation sur une paralysie & sur les effets de
l'électricité; par M. MAUDUYT, médecin de
Paris. 236

DES MATIERES. 573

- Observation sur une stupidité singulière ; par M. LALLEMANT, médecin.* 320
- Observation sur une fille noyée rappelée à la vie ; par M. WARNIER, chir.* 365
- Nouveau moyen pour rappeler à la vie des enfans qui paroissent morts en naissant ; par M. GAULTIER DE CLAUBRY, chir.* 512
- Observ. sur un érysipèle à la suite de l'inoculation ; par M. VIEUSSEUX, méd.* 409
- Observation sur des accès épileptiques ; par M. GUIGOU, chir.* 427
- Observation sur une maladie convulsive ; par M. LE TUAL, méd. & chir.* 504
- Observation sur la maladie d'une jeune fille qui est morte pour avoir mangé des cerises & avalé les noyaux ; par M. BARRAL, chir.* 519

Maladies qui ont régné à Paris , pendant les mois de

Mai 1778 . page 76	Août 1778 . . . pag. 369
Juin 1778 . . . 172	Septemb. 1778 . . . 461
Juillet 1778 . . . 273	Octobre 1778 . . . 547

Maladies qui ont été observées à Lille par M. Boucher , Méd. pendant les mois de

Mai 1778 . page 82	Août 1778 . . pag. 375
Juin 1778 . . . 178	Septemb. 1778 . . . 470
Juillet 1778 . . . 280	Octobre 1778 . . . 554

3°. Anatomie & Chirurgie.

- Observation sur une naissance monstrueuse de deux filles jumelles unies ensemble ; par M. CH. LERAY, chir.* 436
- Observations sur plusieurs fractures du crâne , & particulièrement sur l'espece d'enfonçure appelée thlasis ou phlasis ; par M. CAMPARDON, chir.* 155

574 TABLE GÉNÉRALE

Suite de ces observations. 242

Suite & fin de ces observations. 352

Observation sur un enfoncement considérable du crâne, guéri par les seules forces de la nature; par M. MAUREL, chir. 494

Observation sur une tumeur considérable au sommet de la tête d'un enfant nouveau-né, dont la disparition spontanée n'a eu aucune mauvaise suite; par M. SUMEIRE, méd. 521

Observation sur une mort subite, occasionnée par la rupture de l'artere stomachique; par M. SOUVILLE, chir. 239

Observation sur une maladie de vessie, communiquée par M. LACROIX, musicien. 39

Observations sur la section & la rupture du tendon d'Achille; par M. DE VILDÉ, chir. 118

Lettre de M. BONNEL DE LA BRAGERESSE, & observation sur une carie, ou spina-ventosa du fémur. 530

Réflexions sur une dissertation de M. MAJIAULT, chirurgien, au sujet de la fistule à l'anus; par M. SAYOUX, chir. 419

Observat. sur un emphysème universel à la suite d'une chute; par M. HERBIN, fils, chir. 431

Nouveau moyen proposé pour arrêter l'hémorrhagie après la castration; par M. GUENEL, chir. 528

4°. Vétérinaire.

Observation sur les maladies cutanées des chevaux; par M. HUZARD, vétérinaire. 524

5°. Histoire naturelle, matiere médicale, Pharmacie & Chymie.

Phénomene remarquable de l'éclair; par M. GAI-GNIERE, méd. 434

Observ. d'histoire naturelle; par M. SUMEIRE, méd. 235

Observation sur l'utilité de la décoction de tabac en lavement dans les hernies inguinales avec

DES MATIERES. 575

- étranglement ; par M. SOUVILLE, chir. 126
 Réponse de M. FILLEAU, chir. à son critique,
 au sujet de la vertu anti-spasmodique du quinquina. 152
 Observation sur la vertu des cendres de genêt
 dans l'hydropisie qui succede aux maladies
 exanthématiques ; par M. SUMEIRE, méd. 230
 Observation sur les effets pernicieux de l'anti-
 moine & du mercure dans les coliques ; par M.
 LABORDE, méd. 30
 Observation sur des accidens graves survenus
 après l'usage du sublimé - corrosif & de l'eau
 végéto - minérale ; par M. TRUYART, méd.
 & M. ALLOUEL, chir. 344
 Observation sur une nouvelle analyse des eaux mi-
 nérales de Provins, que M. RAULIN vient de
 publier ; par M. OPOIX, apothic. 396
 Observations sur des pyrophores sans alun ; sur
 l'inflammation des huiles & des charbons ; par
 M. PROUST, apothic. 44
 Suite & fin des observ. sur les pyrophores. 131
 Observations sur l'urine de chameau, fraîche &
 putréfiée ; par M. ROUELLE, chymiste. 264
 Observations météorologiques faites à
 Montmorenci, près Paris, par le Pere
 COTTE, durant les mois de
 Mai 1778... page 78 Août 1778... pag. 372
 Juin 1778... 174 Septemb. 1778... 466
 Juillet 1778... 276 Octobre 1778... 550
 Maladies qui ont été observées à Lille,
 par M. BOUCHER, médecin, pendant
 les mois de
 Mai 1778... page 81 Août 1778... page 375
 Juin 1778... 177 Septemb. 1778... 469
 Juillet 1778... 279 Octobre 1778... 553

576. TABLE DES MATIERES.

AVIS ET ANNONCES.

Prix proposés

par la faculté de méd. de PARIS.	91 & 566
par l'académie de BORDEAUX.	183
par la société d'agricult. de SOISSONS.	188
par l'académie élect. de MANHEIM.	189
par l'académie de MUNICH.	475
par l'académie de MANTOUE.	476
par la société royale de GOTTINGUE.	ibid.
par la société des sc. de COPENHAGUE.	477
par la société royale de méd. de PARIS.	562
par l'académie des sciences de LYON.	563
Séance publique de la société roy. de méd.	478
Séance publique de la faculté de médecine de PARIS.	564
Lettres-patentes du Roi, portant établissement d'une société royale de médecine.	377
Lettre de M. IMBERT, chancelier de l'université de Montpellier.	190
Lettre de M. BARTHEZ, au sujet de la précédente.	286
Lettre de MM. les SYNDICS du college de Lyon.	285
Avis au sujet de l'électricité.	93
Avis des auteurs du Journal.	287
Avis à l'occasion d'une découverte de M. BERTHOLET, méd. de Paris,	567
Avis de libraires ou annonces de livres.	190
Cours d'histoire naturelle & de chymie; par M. BUCQUET.	479
Cours d'histoire naturelle; par M. BOMARE.	567

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois de décembre 1778. A Paris, ce 24 novembre 1778.
POISSONNIER DESPERRIERE.